

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ÉTUDE DESCRIPTIVE
DU
PARLER MANIOTE MÉRIDIONAL

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR
André MIRAMBEL
ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

E. DE BOCCARD, Editeur
1, RUE DE MÉDICIS
PARIS (VI^e)

1929

Thèse Paris
1929.

ETUDE DESCRIPTIVE

PARLER MANIOTE MERIDIONAL

THÈSE

Pour le Doctorat ès Lettres

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

ANDRÉ MIRAMORÉ

Présentée à l'Université de Paris

Le 20 Mars 1900

Par M. le Docteur

André Miramoré

1900

ÉTUDE DESCRIPTIVE
DU
PARLER MANIOTE MÉRIDIONAL

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

André MIRAMBEL

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

E. DE BOCCARD, Editeur

1, RUE DE MÉDICIS
PARIS (VII^e)

1929

*20134

ÉTUDE DESCRIPTIVE

PARLER MAYNÔTE MÉRIDIONAL

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée

À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

André MIRAMBEL

Docteur en Lettres et en Sciences



E. DE BOECKH, 1880

1. 1880

1880

1880

A MON MAITRE

JEAN PSICHARI

Hommage reconnaissant.

A. M.

A MON VIEUX

JEAN ESCHER

Homage to the

A. H.

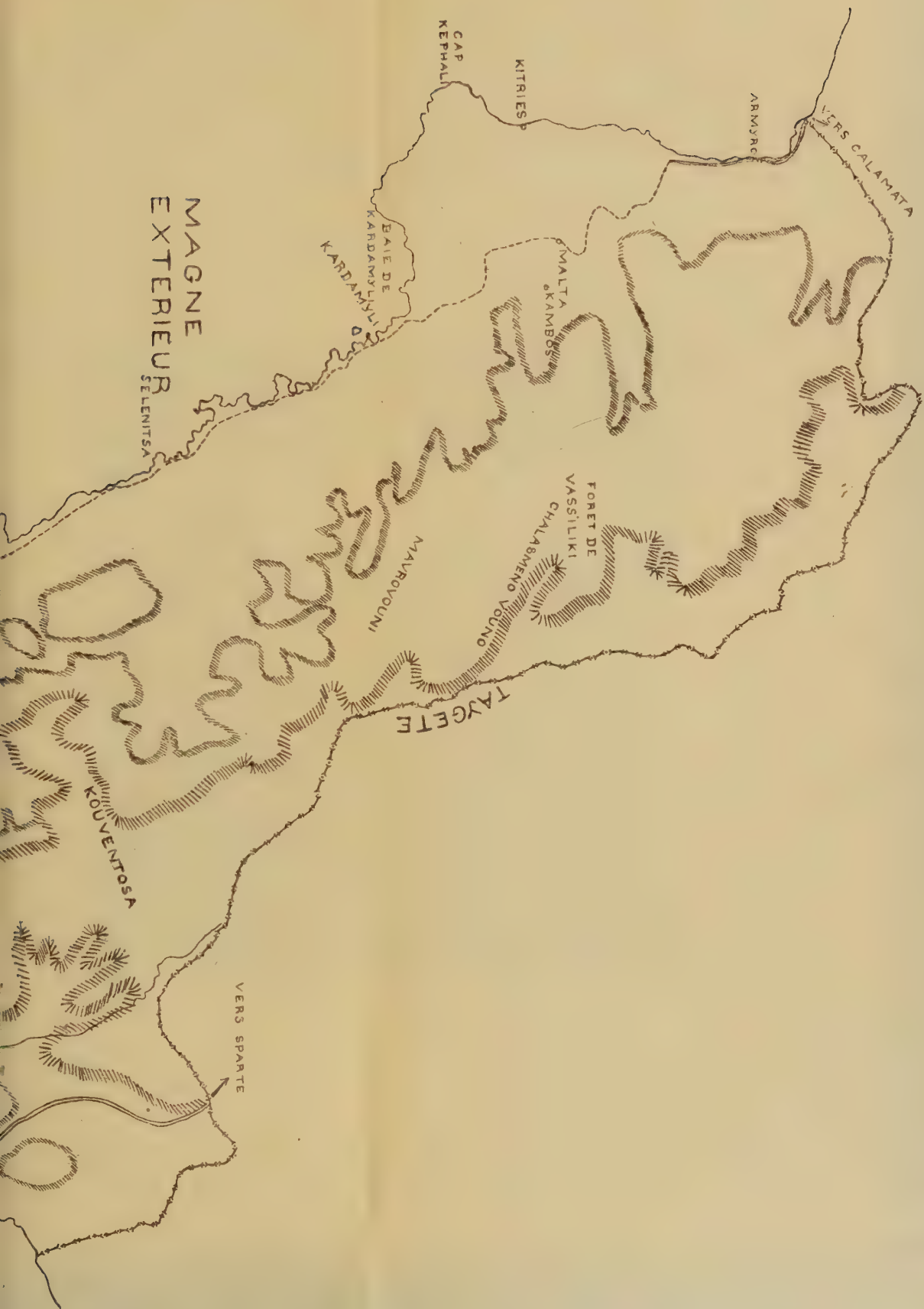


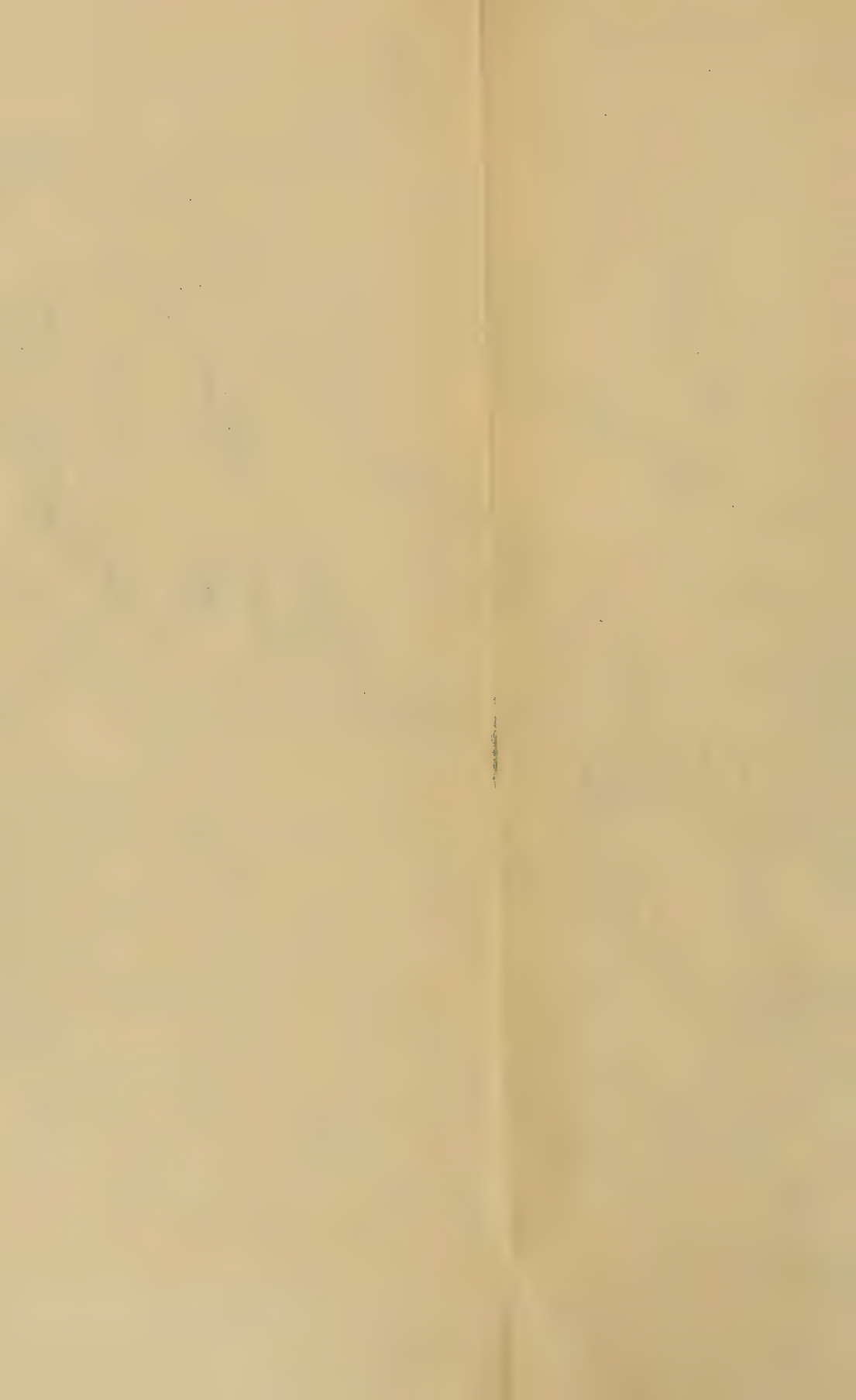
CARTE DU MAGNE

D'APRES LA CARTE

D'OIKONOMAKOS (ATHENS 1925)







PRÉFACE

A l'exception du tsaconien¹, aucun parler moderne du Péloponnèse n'a été étudié jusqu'ici. Même si le maniote n'offrait certains faits remarquables que j'exposerai plus loin, la description en serait donc utile.

1. Les premiers qui se sont occupés du tsaconien ont eu tendance à le mettre à part dans l'ensemble des parlers grecs, et à lui reconnaître un caractère nettement archaïque. DEVILLE (*Etude du dialecte tzaconien*, Paris, 1866) conclut (p. 129) que « le tzaconien est l'héritier de ce dialecte laconien qui se parlait autrefois précisément dans les mêmes localités ». Ce fut l'opinion, avant lui déjà, d'OEKONOMOS (Π ρ α γ μ α τ ε ί α τ ῆ ς λ α κ ω ν ι κ ῆ ς (τ σ α κ ω ν ι κ ῆ ς) γ λ ῶ σ σ η ς, Athènes, 1846, et 2^e édit., 1870), de MULLACH (*Grammatik der Griechischen Vulgarsprache*, Berlin, 1856, p. 102 et sq.), après lui, de COMPARETTI (*Kuhn Zeitschrift*, XVIII, p. 148 et sq.), DEFFNER (*Zakonische Grammatik*, Berlin, 1881 ; voir aussi son *Λ ε ξ ι κ ὶ ο ν τ ῆ ς τ σ α κ ω ν ι κ ῆ ς δ ι α λ ῆ κ τ ο υ*, Athènes, 1923), HATZIDAKIS (*Eingleitung in die Neugriechische Grammatik*, Leipzig, 1892, p. 9), THUMB (*Indogermanische Forschungen*, t. IV, p. 195 et sq.), et plus tard SCUTT (*The Tsakonian Dialect*, I-II, in *Annual of the British School at Athens*, n^o XIX, session 1912-13 et n^o XX, session 1913-14).

Le problème fut envisagé d'un tout autre point de vue par J. PSICHAR (*Etudes de philologie néo-grecque*, 92^e fascicule de l'Ecole des Hautes-Etudes Paris, 1892, p. XXVII et sq.), qui contestait l'origine laconienne du tsaconien, et par H. PERNOT, qui montra que des faits tenus pour laconiens devaient s'expliquer par la phonétique néo-grecque (*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1894, p. 77 et sq. ; *Etudes de Philologie néo-grecque*, p. 52 et sq. ; *Revue des Etudes grecques*, 1905, t. XVIII, p. 270 et sq., sur la dissimilation du σ). Plus récemment, H. PERNOT a précisé ses vues sur la ques-

tion (*Notes sur le dialecte tsaconien*, in : *Revue de Phonétique*, t. IV, 1917, p. 154 et sq.) et déclaré : « Je continue à ne voir dans le tsaconien moderne aucune trace de dorisme... Il est de moins en moins prouvé qu'il y ait des dorismes dans sa phonétique et sa morphologie... Il semble qu'il ait reçu des apports d'Asie Mineure (quant au vocabulaire) ».

Le tsaconien semble être singulièrement instructif pour l'étude du développement de la $\alpha \omicron \iota \nu \acute{\eta}$. S'il n'atteste la survivance d'anciens faits proprement dialectaux, doriens, même laconiens, que par un petit nombre de formes, toutefois établies, par contre il montre que la $\alpha \omicron \iota \nu \acute{\eta}$ n'a pas agi uniformément sur tous les points du domaine grec. Une connaissance approfondie des parlers néo-helléniques que l'on n'a pas encore explorés, pourra peut-être confirmer ce fait. Déjà l'ouvrage de GEHRARD ROHLFS, *Griechen und Romanen im Unteritalien*, Biblioteca dell'Archivum Romanicum, II, 7, Genève, 1924, établit que les parlers grecs actuels de la Calabre et de la Terre d'Otrante sont des survivances d'un grec antérieur à la $\alpha \omicron \iota \nu \acute{\eta}$. Dans cet ordre de recherches le point de vue « diachronique » devra prévaloir sur le point de vue « synchronique » ; mais la rareté des documents permettant de suivre le développement historique du parler rendra souvent l'enquête difficile.

Si j'ai fait allusion au tsaconien, c'est que le maniote présente, comme nous le verrons, certaines ressemblances avec lui.

pour centres les cinq villages de Mézapò, Kitta, Yéro-liména, Porto-Cayo et Laya, où j'ai le plus longtemps séjourné ; c'est ce parler exclusivement que je désignerai, dans toute cette étude, par le terme « maniote » non accompagné d'épithète.

Mon exposé sera essentiellement descriptif et reposera sur des observations faites au cours de trois voyages dans la contrée, en août 1926, avril 1927 et décembre 1927-janvier 1928.

J'ai utilisé deux sortes de sources : les textes populaires et le parler courant des indigènes.

Il m'a été assez facile de faire réciter devant moi par des indigènes un certain nombre de chansons et de les noter. La comparaison de ces textes avec le parler courant était un moyen de vérifier des observations faites déjà directement sur les individus. Parfois, j'ai pu recueillir des variantes d'un même texte, soit d'un village à un autre, ce qui m'aidait notamment à séparer les formes propres à une localité des formes communes à toute la région, soit d'un sujet à un autre : je pouvais ainsi me rendre mieux compte, dans la lutte du parler local et de la langue commune¹, des formes qui sont le moins stables et s'éliminent le plus vite².

1. Par *langue commune*, j'entends la langue moderne opposée aux parlers locaux, telle que la décrit, p. ex., PHILINDAS dans sa Γραμματική τῆς ρωμαϊκῆς γλώσσης, Athènes, 1902, 1^{re} éd., et 1907, 2^e éd., 2 vol. ; par *κοινή*, j'entends la langue commune ancienne qui a succédé aux dialectes anciens, telle que la définit A. MEILLET (*Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1920, p. 179).

2. Voir ma thèse complémentaire, pour plus de détails : *Etude de quelques textes maniotes*, Introduction, II.

Pour étudier le parler courant, je me suis mêlé le plus possible aux indigènes, écoutant leurs conversations ou les interrogeant. Certains faits, comme la prononciation des palatales, étaient discernables à la première audition : je me bornais à les noter au passage. D'autres étaient moins évidents, et demandaient à être contrôlés : en ce cas, ou je priais le sujet de répéter sa phrase, ou je lui posais une question dont la réponse était susceptible de m'apporter une solution ; c'est la méthode à laquelle je recourais, par exemple, pour savoir comment se comportait dans la phrase tel fait observé en finale. Pour compléter la documentation, je m'inquiétais de savoir si le sujet était natif du village et s'il n'avait pas séjourné ailleurs. Enfin, j'employais devant les habitants d'un village une forme entendue dans un autre : l'étonnement ou une remarque de mes auditeurs m'indiquait que la forme ne leur était pas familière ; en répétant l'expérience dans d'autres villages, je pouvais me rendre compte de l'extension de la forme.

Quelle est maintenant la situation du parler maniote par rapport à la langue commune ? D'une façon générale le problème des rapports des parlers et de la langue commune est double : influence du parler sur la langue commune¹, action de la langue commune sur le parler. L'étude qui suit montrera que l'action du maniote

1. Cet aspect de la question a été traité par J. PSICHARI : *Quelques observations sur la phonétique des patois et leur influence sur la langue commune*, Paris, 1888 ; et *Introduction à la Grammatica linguae graecae vulgaris de Simon Portius*, p. XV (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 78^e fasc., Paris, 1889).

sur la langue commune a été nulle ; par contre, nous verrons celle-ci refouler le parler local peu à peu, s'attaquant d'abord aux formes grammaticales, puis au vocabulaire, mais laissant à peu près intact le consonantisme, parce qu'il n'a pas de valeur morphologique, tandis que le vocalisme est plus sujet à s'altérer. Les femmes, pour des raisons que j'indiquerai¹, ont subi moins que les hommes l'influence de la langue commune. Aussi sont-elles précieuses à qui veut étudier le parler, mais il n'est pas toujours facile de les aborder².

Quelle place occupe notre parler parmi les autres parlers néo-helléniques ? Ici c'est le problème de la dialectologie néo-grecque qui se pose. Mais il est actuellement impossible d'y apporter une solution, tant les lacunes abondent. Ce n'est pas que le problème n'ait pas été discuté³, mais : 1^o beaucoup de parlers ne sont pas décrits ; 2^o on connaît mal l'origine des parlers néo-grecs et leurs rapports avec la $\alpha \omicron \iota \nu \eta$ ⁴ ; 3^o les classi-

1. Cf. ci-dessous, *Introduction*, p. 34.

2. Néanmoins c'est surtout sur elles que j'ai fait mes observations.

3. On trouvera une bibliographie des études antérieures à 1866 dans MULLACH, op. cit., p. 87-104, et des études postérieures à 1866 dans PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, Paris, 1910, p. 19-18, et dans HÖEG, *Les Saracaisans, étude linguistique*, Paris, 1920-6, p. XIV-XX, sans parler des indications bibliographiques d'autres ouvrages qu'il est superflu de rappeler.

4. On admet que les parlers néo-grecs reposent sur la $\alpha \omicron \iota \nu \eta$ (cf. MEILLET, *Aperçu*, p. 179-sq et p. 237 ; THUMB, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strasbourg, 1901, III, p. 52 ; BUCK, *Introduction to the Study of the greek dialects*, Londres, 1910, p. 157 ; ABEL, *La $\alpha \omicron \iota \nu \eta$ et la langue des Evangiles*, in : *Revue biblique*, 1^{er} janvier 1926 (I, 2) ; PSICHARI, *Etudes de Philologie byzantine et néo-grecque*). Cependant, on reconnaît que la $\alpha \omicron \iota \nu \eta$ n'a jamais réalisé l'unité vers laquelle elle tendait, le grec n'ayant vraisemblablement été parlé de manière uniforme à aucune époque (cf. MEILLET, op. cit., p. 243 et 245 ; BUCK, op. cit., p. 155-161 ; THUMB, op. cit., p. 85 et 86 ; PERNOT, op. cit., p. 8 ; HATZIDAKIS, op. cit., p. 22 ; DIETERICH, *Untersuchungen zur Geschichte der Griechischen Sprache*, Leipzig, 1898, p. 18, 274, 275).

fications qu'on en a tentées sont insuffisantes et provisoires¹. Aussi, faute d'une connaissance plus complète de ces parlers, ne peut-on guère songer à l'explication des faits.

*
* *

Mon étude linguistique est précédée d'un aperçu sur la géographie, l'histoire et l'ethnographie, qui non seulement présente en soi un intérêt, mais servira à mieux caractériser les faits de langue, auxquels sont liés, par certains côtés, les faits de mœurs.

J'ai insisté particulièrement sur la phonétique, qui donne lieu à d'importantes remarques ; négligeant la distinction traditionnelle entre traitements généraux et traitements particuliers², j'ai exposé les faits en commençant par ceux qui m'ont paru de nature à faire le mieux ressortir l'originalité du parler.

Dans la morphologie, je me borne à présenter les flexions du nom, du pronom et du verbe, dans la mesure où elles diffèrent de celles de la langue commune et comme les conséquences des phénomènes phonétiques.

En syntaxe, j'étudie quelques faits propres au parler : confusion des thèmes verbaux (continu et momentané,

1. MULLACH (après avoir indiqué de plus anciennes classifications, op. cit., p. 87), rangeait les parlers néo-grecs par régions (p. 88) ; depuis on a adopté la division en parlers du Nord et parlers du Sud (JANNARIS, *Historical Greek Grammar*, Londres, 1897, Introduction, p. 17-19 ; KRUMBACHER, *Das Problem der Neugriechischen Schriftsprache*, Munich, 1902, p. 29 ; MEILLET, op. cit., p. XIV et 245) ; mais des réserves ont été émises sur la valeur de cette classification (cf. KRUMBACHER, op. cit., p. 29 ; PERNOT, op. cit., p. 554-5 ; MEILLET, op. cit., p. 181 ; HØEG, op. cit., p. 97, n. 1).

2. Ainsi dans H. PERNOT, op. cit., p. 77, 160, 240, 332 ; HØEG, op. cit., p. 177, 198.

VII

actif et passif), conséquences de l'affaiblissement de la flexion, ordre des mots, phrase nominale.

Le vocabulaire présenterait un gros intérêt, mais exigerait une étude spéciale, dépassant infiniment les cadres de celle-ci, et que mes séjours relativement courts dans la région ne m'ont pas donné le moyen de faire. Je tâche de combler un peu cette lacune dans ma thèse complémentaire (*Etude de quelques textes maniotes*) où j'explique, dans des notes, certains mots.

*
* *

La bibliographie du parler est sommaire : les voyageurs qui, à diverses époques, ont parcouru la région, ont fait sur la langue des remarques très vagues et contradictoires.

Au ^{xvii}e siècle, La Guilletière écrit¹ : « Le Grec vulgaire des Magnottes est beaucoup plus corrompu qu'ailleurs ; car, ayant incessamment à faire trafic de ce qu'ils ont pris en course, et traittant tous les jours tantost avec une Nation tantost avec l'autre, ils se sont fort attachez à cette langue, appelée Franque, c'est-à-dire à cette méchante expression italienne qui n'emploie jamais que l'infinitif de chaque verbe pour tous les tems et les modes de la Conjugaison, et qui avec cette locution estropiée ne laisse pas d'estre généralement entendue par toutes les costes du Levant. » Par contre, Stéphanopoli² écrit : « Ce qui constitue la

1. *Athènes ancienne et nouvelle et l'estat present de l'Empire des Turcs*, Paris, 1675, in-12, p. 30 et sq.

2. *Voyage en Grèce pendant les années V et VI*, t. II, p. 13, Paris, an VIII.

pureté de votre (des Maniotes) langage, c'est qu'il est vierge, et qu'il n'est souillé par aucun mot étranger, avantage que les Maniotes doivent à leur défaut de communication avec toutes les autres nations ». Curtius¹ dit que les Maniotes se distinguent par « ein reineres Idiom des Neugriechischen ». Et Philippson² : « (Sie) bewahren... noch einige Archaismen in ihrem Dialekt. » L'étude du parler nous montrera l'insuffisance ou l'inexactitude de ces appréciations.

Par ailleurs, nous possédons quelques textes, d'autant plus précieux qu'ils sont rares.

Un texte du xvi^e siècle (1582) a été conservé dans les Archives du Vatican (Arm. VII, caps. 2, n^o 7) : c'est une lettre adressée par des Maniotes au Pape Grégoire XIII pour lui demander secours contre les Turcs, trente ans avant l'émigration en Corse³. Le texte a été publié en 1872, à Vienne, par Aug. Theiner et Fr. Miklosisch⁴, republié par Sp. Lambros dans le Νέος Ἑλληνομνημῶν⁵, enfin reproduit dans l'ouvrage de Daskalakis⁶, p. 43-44. Il est écrit par des individus à peu près illettrés, qui se sont efforcés de se servir de la langue commune, mais la graphie trahit parfois certains faits dialectaux.

1. *Peloponnesos*, 2 vol. Gotha, 1851, t. II, p. 215.

2. *Der Peloponnes*, Berlin, 1892, p. 254.

3. On sait qu'au xvii^e siècle une colonie de Maniotes quitta la Grèce (cf. plus bas *Introduction*) et vint fonder en Corse le village de Cargèse.

4. *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum Graecae et Romanae*, n^o XIV, p. 62-63.

5. Année 1905, t. II, p. 396 et sq.

6. Ἡ Μάνη καὶ ἡ Ὀθωμανικὴ αὐτοκρατορία, 1453-1821, Athènes, 1923.

Une autre lettre adressée en 1618 par des Maniotes au Duc de Nevers, citée par Berger de Xivrey¹ et Buchon², offre un intérêt analogue.

J. Psichari mentionne dans « *Les études de grec moderne en France au XIX^e siècle* », Paris, 1904, p. 14, n. 3, une plaquette « *Parabola del figliuol prodigo tradotta in Greco di Cargese (Corsica) dall' Abate Stefano Stefanopoli*, Londra, 1860, petit in-4^o, 4 p., publiée aux frais du prince L. Bonaparte », plus instructive, car elle donne une idée de l'état du maniote parlé à Cargèse au XIX^e siècle et des influences de la langue commune qu'il a subies.

Dans les ouvrages sur le folklore ont paru parfois des myrologues ou des chansons maniotes : ainsi chez Fauriel³, Passow⁴, Kyriakidès⁵, Pasayani⁶ et dans la revue *Ἰαρνασσός*⁷. Mais la notation donne l'impression de n'être pas toujours fidèle et le point de vue linguistique est presque complètement négligé.

Enfin les travaux scientifiques sont muets ou à peu près sur le parler du Magne.

Villoison dit dans ses *Prolégomènes à l'Iliade* (Venise,

1. *Mémoire sur une tentative d'insurrection organisée dans la Morée, de 1612 à 1619*, in : *Mémoires de l'Institut Royal*, t. XV, Paris, 1841, p. 27.

2. *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*, 2 vol., 1^{re} partie, Paris, 1843, p. 272-3.

3. *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, 1823, t. II, p. 132.

4. Passow, *Popularia Carmina recentioris Graeciae*, Leipzig, 1860, p. 341.

5. *Ἑλληνική λαογραφία*, Athènes, 1923, p. 29, 53, 56 ; *Αἱ γυναῖκες εἰς τὴν Λαογραφίαν*, Athènes, sans date, p. 62.

6. *Μανιάτικα Μοιρολόγια καὶ τραγούδια*, Athènes, 1928.

7. *Νεοελληνικά Ἀνάλεκτα περιοδικῶς ἐκδιδομένα ὑπὸ τοῦ φιλολογικοῦ Συλλόγου Παρνασσοῦ*, Athènes, 2 vol. 1870-4, t. I, p. 91, n. 26 et p. 125, n^o 79.

1788), p. 49 et sq. : « Tzaconum, qui *multo puriorem quam ipsi Maniatae servaverunt linguam.* » (Cité par Deffner, Λεξικὸν τῆς τσακωνικῆς διαλέκτου, Athènes, 1923, p. III).

Deville (op. cit.) écrit p. 38, § 46 : « Ἀψίφουμα μούχρωμα le crépuscule, la brume....., cf. ἀψιφόνει (dialecte du Magne) cité dans la χρονογρ. περὶ τῆς καταγωγῆς τῶν ἐν τῇ Μάνη Στεφανοπούλων... κτλ. ὑπὸ Γ. Γ. Παππαδοπούλου, Athènes, 1865 ».

Hatzidakis, dans une note¹ sur la forme (ἐ)δῆ ἄηκα que connaît le parler du Magne, la présente simplement comme appartenant au Péloponnèse, sans même nommer la région ; ailleurs², il montre dans le nom propre maniote Βοίτυλον la survivance d'un ancien F, mais cela n'apprend rien sur le parler ; enfin, dans son *Introduction*, il cite sans commentaire le nom du Magne à propos des formes μαντραγούδα (< μανδραγόρας)³, τσεριάκος (κυριακός)⁴ et λῶ (λέω)⁵.

Jannaris fait à notre parler deux discrètes allusions à propos du traitement de ι devant voyelle⁶.

Thumb se borne à quelques mentions, au sujet de la prononciation du x devant ε et ι⁷ de Βοίτυλος, νόκα, οὔλος.

1. Ἀθηναῖα, t. VIII, 1895, p. 847.

2. *Abstammungsfr. des Neugriechischen*, p. 4.

3. *Einleitung in die Neugriechische Grammatik*, Leipzig, 1892, p. 107 ; μαντραγούδα st. μανδραγόρας in *der Maina*, Πανδώρα, XIX, 277.

4. *Ibid.*, p. 333.

5. *Ibid.*, p. 336.

6. Op. cit., p. 87, n° 115 d, et p. 197, n° 271.

7. *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strasbourg, 1901, p. 83, 85, 86 et 190.

Kretschmer¹ mentionne le Magne parmi les parlers qui ont la terminaison - σ ι à la troisième personne du pluriel.

Dawkins² cite une fois le nom du Magne à propos du maintien du ι tonique dans les groupes ι α , ι ο , mais sans donner d'exemple.

H. Pernot l'indique au sujet de la forme Βοίτυλον³, du son γ en néo-grec⁴, et de la chute de σ final⁵.

Deffner⁶ cite quelques formes maniotes sans les commenter.

Enfin, Høeg ne mentionne⁷ le Magne que pour rap-
peler un mot trouvé par Thumb dans un myrologue,
à propos d'une forme de l'article⁸, et à propos des
formes verbales en - ο ũ ⁹.

*
* *

Il me reste maintenant à remercier ceux qui m'ont
guidé dans l'élaboration de ce travail : M. Psichari,
qui, le premier, m'a fait comprendre l'intérêt de la
dialectologie néo-grecque et m'a encouragé de ses
conseils ; MM. Meillet, Pernot et Vendryes, dont l'aide

1. *Der Heutige Lesbische Dialekt*, Vienne, 1905, p. 291, § 80 ; p. 148, § 31 ; citation de THUMB (cf. note précédente).

2. *Modern Greek in Asia Minor, The Dialect of Pharasa*, p. 152, § 258.

3. *Etudes de Philologie néo-grecque*, publiées par J. PSICHARI, Paris, 1892, p. 53.

4. *Phonétique des parlers de Chio*, p. 119.

5. *Ibid.*, p. 429.

6. P. 11 de son *Lexique tsaconien*, op. cit., p. 14, 44 et 363.

7. Op. cit., p. 145, n. 2.

8. Op. cit., p. 214, § 1.

9. Op. cit., p. 267, n. 1.

m'a été si précieuse. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'assurance de ma profonde gratitude.

Je n'oublierai pas non plus les amis hellènes auxquels je dois d'utiles renseignements. Enfin chez les indigènes de la région dont j'ai étudié le parler, j'ai toujours rencontré, au cours de mes enquêtes, la plus cordiale hospitalité, et leur bonne grâce a beaucoup facilité mes recherches.

N. B. Pour la transcription des sons du parler maniote, je me suis servi de l'alphabet grec ; toutefois je noterai par b, d, g les occlusives sonores et les groupes que l'on transcrit d'ordinaire par $\mu\pi$, $\nu\tau$, $\gamma\gamma$ ou $\gamma\kappa$, et par $\acute{x}$, $\acute{\gamma}$, $\acute{\chi}$ les palatales x , γ , χ devant voyelle antérieure. Mais je ne recourrai à ces graphies qu'à partir du moment où les faits phonétiques auxquels elles répondent auront été étudiés dans un chapitre.

J'ai pris le parti de ne noter, sur les voyelles des mots maniotes, ni les esprits ni les accents graves ou circonflexes, ces signes n'étant plus, même dans la langue commune, qu'une survivance orthographique, qui ne répond à aucune réalité.

INTRODUCTION

I. — Les explorations et la connaissance du Magne

La région qui porte aujourd'hui le nom de Magne ne formait pas dans l'Antiquité une province distincte, mais se partageait entre la Messénie et la Laconie. Les Anciens qui ont décrit ces contrées ont laissé aux explorateurs postérieurs du Magne des renseignements topographiques, que ces derniers ne manquèrent pas d'utiliser. Plusieurs fois les historiens¹ ont fait allusion au pays, dont l'aspect rude frappait l'imagination des poètes². Mais les géographes, Strabon³ et surtout Pausanias⁴ sont les premiers à qui l'on doit une étude d'ensemble et une connaissance exacte des lieux.

1. HÉRODOTE, dans HOBRIK, *Geographie des Herodot*, p. 12 ; THUCYDIDE, dans POPPO, *Proleg.*, vol. II, *Locorum a Thucydide memoratorum descriptio*, Peloponn., p. 171-323 (FORBIGER, *Handbuch der alten Geographie*, 3 vol., Leipzig, t. III, p. 97) ; XÉNOPHON, dans FORBIGER, p. 104 ; POLYBE, exc. libr., XVI, 20 ; PTOLÉMÉE, dans MULLER, *Les Doriens*, II, 461 ; DIONYSOS LE PÉRIÉGÈTE et DIODORE DE SICILE.

2. HORACE, I, 34, 10 : *invisa horrida Taenari sedes* ; VIRGILE (*Géorg.*, IV, 467) ; la même impression est traduite dans le nom actuel de *καρα βουνά* ou *καρα βουλιά* des massifs montagneux situés près du Ténare.

3. II, 83 et VIII, 335.

4. III, en particulier 25 ; voir surtout l'édition de FRAZER, *Pausanias's Description of Greece, translated with a commentary*, Londres, 1898, t. III, p. 392-3.

Le nom du Magne ne se rencontre dans les textes qu'au ^x^e siècle ; Constantin Porphyrogénète emploie pour la première fois le terme de Μαΐνη dans son *Περὶ διοικησεως τῆς αὐτοκρατορίας*¹ ; cet ouvrage est, avec la *Chronique de Morée*, le Βιβλίον ἱστορικόν de Dorothée et le *Livre de la Conquête*², tout ce que le moyen âge byzantin nous a transmis, touchant la connaissance de la région. A partir du ^{xv}^e siècle, les travaux sont moins rares : Cyriaque d'Ancône visite, en 1437, la Laconie ; en 1450, Nicolas Sophianus établit la première carte du Péloponnèse où figure le Magne ; pendant l'occupation vénitienne, paraissent les cartes de Benedetto Bordone (1534), Thomas Porcacchi (1576) et les mémoires de Coronelli³.

Du ^{xvii}^e siècle au ^{xix}^e siècle, les voyages se font plus nombreux et les auteurs s'intéressent non seulement au pays mais aux mœurs des habitants. Galland dans son *Journal*⁴ parle de l'esprit d'indépendance des Maniotes, Nointel⁵ de leur hostilité envers les Turcs. En général, les premières impressions ne sont pas en leur faveur : Spon ne voit en eux que des voleurs⁶ ;

1. 224, 4 et 50, édition BEKKER, Bonn, 1840.

2. Ἑλληνικόν Χρονικόν Μορέως, édition JOHN SCHMITT, Londres, 1904, passim ; BUCHON, *Recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies*, Paris, 1845, t. I ; on peut ajouter : Ἀραγωνικόν Χρονικόν Μορέως, édition MOREL-FATIO, Genève, 1885, passim.

3. *Memorie Istoriografiche delli Regni della Morea e Negroponte*, Venise, 1686, in-folio, Della Morea Parte prima et Maina al capo Matapan.

4. *Journal* (1672-3), publié par SCHEFER, 2 vol., Paris, 1881, t. I, p. 101.

5. *Lettre de Chio*, 17 octobre 1673, citée dans le t. II du *Journal* de Galland (cf. note précédente), p. 175.

6. *Voyage*, Paris, 1674-5, t. I, p. 295.

La Guilletière¹ leur reproche leur brigandage ; le chevalier d'Arvieux² les accuse de piraterie.

La connaissance du pays demeure jusqu'ici très superficielle, car les voyageurs ne parlent du Magne qu'en passant, et n'ont jamais pénétré à l'intérieur du pays. Nous trouvons des jugements plus favorables dans Choiseul-Gouffier³ et surtout Pouqueville⁴. Le voyage de Dimo et Nicolo Stéphanopoli⁵, envoyés en mission par Bonaparte, est un long éloge retentissant des Maniotes et de leurs coutumes, mais le souci de l'apologie nuit souvent à celui de l'exactitude. Au xix^e siècle, seul Chateaubriand a du mépris pour ce peuple⁶. Loucos de Chio publie, vers 1800, un poème enthousiaste sur le Magne⁷. Tandis que des cartes nombreuses sont dressées⁸, deux importantes explorations du Magne ont lieu, de William Leake⁹ et de

1. *Athènes ancienne et nouvelle et l'état présent de l'Empire des Turcs*, Paris, 1675, p. 9, 21 et sq.

2. *Mémoires*, Paris, 1735, 6 volumes, t. I, p. 33.

3. *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. I, Paris, 1782. *Discours préliminaire*, p. L.

4. *Voyage de la Grèce*, Paris, 1798, t. IV, p. 313 et sq., 555 et sq. ; t. V, p. 599.

5. *Voyage de Dimo et Nicolo Stéphanopoli en Grèce pendant les années V et VI*, Paris (an VIII).

6. *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : « J'ai le malheur de regarder les Maniotes comme un assemblage de brigands ». (*Introduction*, p. XXVIII, 1812).

7. Cité par BUCHON, op. cit., t. I, p. LXXXVII-IX (Annexe D : Ἱστορία τῆς Μάνης, ἡθῶν, χωριῶν καὶ ἐντράτων αὐτῆς).

8. D'ANVILLE, Paris, 1807-1814 ; GAUTHIER, *Positions géographiques d'un grand nombre de points de la Méditerranée*, in : *Connaissance des Temps*, Paris, 1821-3 ; SMITH, *Côte Sud et Sud-Ouest*, Londres, 1823-45 ; LAPIE, *Carte physique, historique et routière de la Grèce*, Paris, 1826 ; *Cartes de l'Amirauté anglaise*, Londres, 1830-47 ; PELET, *Carte de la Morée* (6 feuilles), Paris, 1853 ; PUILLOU-BOBLAYE, *Carte générale de la Morée et des Cyclades*, Paris, 1833 ; KIEPERT, *Topographisch-historischer Atlas von Hellas*, Weimar, 1850.

9. *Travels in the Morea*, Londres, 1830, 3 vol., t. I, p. 234-339.

Bory de Saint-Vincent¹, qui, par les corrections qu'elles apportaient aux résultats des enquêtes antérieures font connaître plus complètement la topographie du pays et les mœurs des indigènes. Quelques années plus tard, E. Curtius² en parcourant le Péloponnèse s'arrête dans la région. Puis, R. Schillbach³ et E. Yéméniz⁴ résument chacun dans un article les impressions qu'ils ont recueillies d'un voyage dans le pays. La dernière exploration est, plus récemment, celle du commandant Panayiotis Oikonomakos⁵, qui aboutit, en 1925⁶, à l'établissement d'une carte.

II. — Aperçu géographique⁷

Des trois presqueîles prolongeant au Sud le Péloponnèse, le Magne occupe celle qui continue le Taygète et se termine par le cap Ténare, entre, à gauche,

1. *Relation du Voyage de la Commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, t. II, Paris, 1837-8.

2. *Peloponnesos*, Gotha, 1851, 2 vol., t. II.

3. *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, Berlin, 1861, t. II, p. 114-130.

4. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1865, Paris, p. 5 et sq.

5. Χάρτης τῆς Μάνης με κλίμακα $\frac{1}{100.000}$ καὶ ἰσοδιάστασιν 400 μ.

6. J'ai laissé de côté dans cet aperçu les travaux des historiens qui ont été amenés à parler du Magne : j'y ferai allusion plus bas (voir aussi des renseignements bibliographiques dans CURTIUS, op. cit., t. II, p. 311). Je n'ai pas voulu faire ici une bibliographie générale du Magne, mais indiquer seulement les sources provenant d'une observation directe des lieux.

7. Pour les renseignements généraux, voir : W. LEAKE, *Travels in the Morea*, Londres, 3 vol., 1830, t. I ; E. CURTIUS, *Peloponnesos*, 2 vol., Gotha, 1851 ; CONRAD BURSIA, *Geographie von Griechenland*, Leipzig, 1868, p. 145 et sq. ; STÉPHANOS, *La Grèce au point de vue naturel, anthropologique, démographique et médical*, Paris, 1884 ; PHILIPPSON, *Der Peloponnes*, Berlin, 1892, p. 199 et sq.

le golfe de Messénie, à droite, le golfe de Laconie. Au Nord, la limite est purement administrative. Elle commence, à l'Ouest, un peu au-dessus d'Armyro, village côtier au Sud-Est de Calamata, puis rejoint la chaîne centrale du Taygète dont elle contourne les bases, le traverse à la hauteur du massif de Mavrovouni pour aboutir à l'Est au-dessus de Gythéion. La plus grande longueur du Magne est de 60 kilomètres, la plus grande largeur de 25 à 30 kilomètres, la superficie d'environ 1.800 kilomètres carrés.

Au point de vue géologique, cette région est formée de roches cristallines recouvertes de calcaire¹. Du milieu du Taygète au Cap Matapan, s'étend une masse de marbre généralement accompagné de mica² intercalé entre deux couches de marbre ou mélangé au marbre.

La configuration du sol qui est très nette au Nord, l'est moins au Sud³ : là, le Taygète forme une arête centrale ininterrompue qui descend verticalement ; ici, l'arête est fragmentée en plusieurs petits massifs qui s'égrènent irrégulièrement jusqu'à la pointe du Ténare : Chalasméno Vouno, Mavrovouni, Kouventosa, Zygos, Xangia, Kakovouni ou Kakovoli ; l'altitude, de 1.200 mètres au Nord, tombe à l'extrémité de la presqu'île à 300 mètres. Le versant oriental est plus abrupt que l'autre⁴ qui s'étage en plateaux. La structure du pays

1. Cf. CURTIUS, op. cit., t. I, p. 32 ; PHILIPPSON, op. cit., p. 229.

2. PHILIPPSON, op. cit., p. 230 ; les anciens parlent aussi d'un marbre noir dont on n'a pu retrouver l'origine (cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 121).

3. PHILIPPSON, op. cit., p. 236 et 238.

4. Cf. BURSIA, op. cit., p. 105 et p. 145.

permet de le diviser en trois régions naturelles : Magne intérieur (Μέσα Μάνη), Magne extérieur (‘Οξου Μάνη) et Bas-Magne (Κάτου Μάνη)¹. Le Bas-Magne est l'étroite mais longue bande comprise entre la côte orientale et les massifs montagneux de l'intérieur ; le Magne extérieur s'étend au Nord-Ouest, fermé par la cassure de la baie de Liméni et un prolongement du Zygos ; le Magne intérieur, au Sud-Ouest, est une sorte de haut plateau rocheux s'étendant entre les montagnes et les rochers escarpés de la côte. La côte est à l'Est assez rectiligne si l'on excepte les deux caps Krémydaras et Stavri dont les replis forment les baies de Cotronas, Scoutari et Porto-Cayo. Bien plus irrégulière est la côte Ouest² : d'abord droite, elle tourne brusquement à l'Est au cap Képhali pour former la baie de Kardamyli ; puis elle descend dans la direction Sud-Est avec de nombreuses et légères découpures jusqu'à la baie de Liméni. Entre Liméni et Mézapo, la direction en est verticale, mais les échancrures s'élargissent et forment les petits golfes de Dyros, Spathari, Amtzi, Koukouphi et la baie de Mézapo qu'abrite la presqu'île de Tigani. C'est ensuite la masse du cap Grosso dont le repli au Sud forme la baie de Yéroliména. De là, enfin, au cap Ténare la seule découpure est la baie de Marmari.

Le climat n'est pas sensiblement différent du climat général de la Grèce³ : étés très chauds, hivers doux,

1. Cf. *Poème sur le Magne*, cité par BUCHON, op. cit., t. I, p. LXXXVII et sq., v. 30, 57 et 197 ; W. LEAKE, op. cit., t. I, p. 261-263 ; CURTIUS, op. cit., t. II, p. 238 et p. 326, n. 67 ; SCHILLBACH, op. cit., p. 119.

2. Cf. BURSIAIN, op. cit., p. 145.

3. Cf. STÉPHANOS, op. cit., p. 379 ; MARIOPOULOS, *Etude sur le climat de la Grèce*, Paris, 1925, p. 13 ; PHILIPPSON, op. cit., p. 456 et sq., et p. 495.

printemps et automnes très brefs ; les écarts de température sont moins grands que dans le reste du Péloponnèse, à cause de l'influence plus directe de la mer.

La région est très aride et manque presque totalement d'eau. Les lits des torrents normalement sont à sec : il n'y coule d'eau qu'après de fortes pluies. Seuls, l'*Arriotiko*, la *Turkovrysis*, le *Sménos* et le *Skyros*¹, sur le versant Est, jettent continuellement leurs eaux dans la mer au-dessus du cap Krémydaras au Nord de la ville antique d'Agéranos. Les sources sont très rares : la région méridionale n'en possède que deux, l'une près du monastère de Kournous, au sud de Kotronas, l'autre à Porto-Cayo. Pour remédier à cette insuffisance, les habitants ont creusé des citernes, mais l'eau en est souvent saumâtre².

Le caractère montagneux de la région et la sécheresse ne sont guère favorables aux productions naturelles³. Le pays, cependant, n'est pas stérile, mais le sol est inégalement fertile, et les indigènes, manifestant peu d'ardeur à l'exploiter, sont loin d'en tirer tout le parti possible. Les terres cultivables sont rares, on les rencontre en bordure des chemins ou au flanc des montagnes ; elles sont divisées en arpents étagés d'inégale grandeur et de forme variable selon les replis du ter-

1. CURTIUS, op. cit., t. II, p. 273 et sq.

2. Cf. PHILIPPSON, op. cit., p. 224 ; SCHILLBACH, *Charakteristik der Maina und ihrer Bewohner*, p. 122, in : *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, Berlin, 1861, t. II, juil.-déc., p. 114-130.

3. On comprend mal l'éloge que STÉPHANOPOLI (op. cit., II, p. 38) fait des ressources du Magne, après avoir reconnu (I, p. 203) que le sol est « pier-reux, par conséquent peu fertile ». Il est vrai qu'il veut à tout prix rehausser le prestige des habitants, en vantant leur activité agricole.

rain que bornent des pierres¹, ce qui empêche les effondrements par l'eau et permet la culture grâce au limon ainsi formé. On peut récolter, en semant alternativement, un peu de maïs, de blé, d'orge et de lupin. Le Magne extérieur possède des pins et des cyprès qui forment la forêt de Vassiliki, puis des oliviers et des figuiers. Le Bas-Magne, surtout dans la partie septentrionale (Gythéion), possède divers arbres fruitiers : amandiers, figuiers, oliviers, coudriers, poiriers, noyers, orangers, citronniers, chênes. Au Sud, le terrain cultivable se raréfie, et le sol pierreux ne permet plus que quelques vignes, quelques orangers et citronniers (Kotronas), des oliviers et des figuiers. Le Magne intérieur, plus stérile, n'a d'autre arbre que l'olivier²; des buissons et des herbes sauvages³ sont l'unique végétation des montagnes. L'élevage du mouton et des chèvres, sans être très développé, est néanmoins pratiqué.

La population du Magne, relativement assez nombreuse (62 habitants au km²), est, d'après le dernier recensement (1925), de 47.187 âmes. Elle est en voie d'accroissement malgré une forte émigration⁴, car, en 1830, elle ne comptait que 30.000 habitants⁵ et, en

1. Cf. STÉPHANOPOLI, *ibid.*, p. 37 ; CURTIUS, *op. cit.*, p. 51.

2. BORY DE VINCENT, *op. cit.*, II, p. 155. Toutefois il attribue le déboisement du Sud, non à la stérilité du sol, mais aux dévastations résultant des guerres que se faisaient, jadis, entre eux les Maniotes ; ceci ne paraît guère vraisemblable, car on observe un déboisement progressif du Nord au Sud.

3. PHILIPPSON, p. 250.

4. En Amérique et en Angleterre surtout. (D'autre part, un quartier du Pirée est tout entier peuplé de Maniotes), cf. PHILIPPSON, p. 250.

5. LEAKE, *op. cit.*, I, p. 243.

1892, 41.000¹ ; la répartition en est inégale, vu la configuration du pays ; les 271 bourgs ou villages qui se la partagent sont groupés le long des côtes, au bord de la mer, ou à quelque distance, au flanc des montagnes : de là, deux types, l'un maritime, l'autre montagnard, qui se retrouvent aussi dans le parler des indigènes : comme il est naturel, les régions maritimes sont en contact plus direct avec l'extérieur, c'est par elles que la langue commune se répand, et c'est là qu'on observe un recul plus grand du parler local. Dans les régions montagneuses, au contraire, les communications étant plus malaisées, le parler demeure davantage à l'abri des influences extérieures.

Au point de vue administratif et politique, le Magne se divise en deux provinces² : celle de Gythéion à l'Est, dont la capitale est Gythéion (4.897 habitants)³ et qui compte 21 communes ; à l'Ouest, celle de Vitylo, ayant pour capitale Aréopolis (889 habitants) et comprenant 44 communes. Les ports se sont groupés de préférence sur la côte occidentale, dont les nombreuses découpures en ont favorisé la création ; tels sont : Yéroliména, Mézapo, Liména, Sélénista, Kardamyli, alors que la côte orientale ne possède que Gythéion et Porto-Cayo.

L'industrie n'est guère développée et est limitée

1. PHILIPPSON, *op. cit.*, p. 251 ; A. GUIBERT l'évalue à 42.000 hab. (*Dictionnaire Géographique*, Paris, 1863).

2. On les appelle encore : 'Αποσχιαδερή et Προσηλιακή, d'après leur orientation (cf. PASAYANI, *op. cit.*, p. V).

3. Sur Gythéion, voir CURTIUS, *op. cit.*, II, p. 270 et sq. ; LEAKE, I, p. 244-7 ; PHILIPPSON, *op. cit.*, p. 216.

aux produits agricoles presque exclusivement ; le pays donne environ chaque année 2.000.000 d'okes de glands, 500.000 oques de figues, 250.000 oques de raisins, 30.000 oques de feuilles de mûrier, 80.000 oques de coton, 2.000 oques de soie, 10.000 oques de miel, des amandes, des noix et du lupin ; la fabrication de l'huile constitue la principale industrie¹ : on en extrait chaque année 8 à 10.000 barriques (soit 2.500.000 oques) ; on ne fait presque pas de vin². La chasse que l'on pratique toute l'année est une grande ressource : le gibier consiste en perdrix, tourterelles et cailles. On chasse les cailles en août, au fusil et au filet (αρόχ!), sorte de large raquette avec laquelle on les abat au vol. Puis on les fait sécher et mariner. On remplit d'eau de mer les cavités des rochers ; l'évaporation laisse un sel gris amer et parfumé. On coupe aux cailles la tête et les pattes, on les plume, on les sale et on les conserve dans le sel, aplaties entre deux planches³. La pêche, pratiquée vers le Sud, est peu développée.

Le commerce n'a pas une très grande extension. Le Magne exporte une partie de son bétail, de ses fruits et de son huile vers la mer Noire et en Italie ; il envoie du coton et de la soie dans l'Heptanèse, l'Archipel, l'intérieur du Péloponnèse (Sparte) ; le miel est destiné⁴ à Constantinople, Candie, et aux îles ; des cailles⁵ sont expédiées à Marseille, dans les îles et à Constantinople.

1. Cf. STÉPHANOPOLI, II, 180 ; LEAKE, op. cit., I, p. 241.

2. PHILIPPSON, p. 250.

3. Cf. BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., II, p. 299-300.

4. Cf. LEAKE, op. cit., I, p. 241.

5. Cf. PHILIPPSON, p. 227 et 250 ; LEAKE, *ibid.*

Mais une grande partie des produits est consommée sur place¹.

Les communications se font par terre et par mer. Par terre, les moyens sont peu développés. Une route carrossable mène de Sparte à Aréopolis en passant par Gythéion² ; il est question de la prolonger jusqu'à Kitta ; elle est parcourue par un service régulier d'automobiles publiques. Deux chemins fort praticables longent les côtes et traversent les villages principaux, ils se rejoignent au Sud de Porto-Cayo. Quelques sentiers, plus ou moins abrupts, vont des villages côtiers vers l'intérieur. Les routes sont construites à la manière turque, avec des pierres serrées les unes contre les autres et bordées d'une rangée de dalles grossières, afin d'éviter les éboulements³. Les transports se font à l'aide d'ânes ou de mulets. Plus développés sont les moyens de communication par mer. La mer a, de tout temps, attiré les Maniotes⁴ ; jadis ils furent célèbres pour leur piraterie et leur contrebande. Aujourd'hui, leur effort se dirige encore vers la mer : ils ont amélioré les moyens de navigation : c'est par mer que le commerce a lieu. Plusieurs fois par semaine, deux compagnies de bateaux à vapeur font un trafic régulier entre le Pirée et Kalamata, en desservant les stations maritimes du Magne.

1. Le commerce est relativement récent dans la région ; au xviii^e siècle et au début du xix^e, il n'existait pour ainsi dire pas ; on ne vendait pas, mais on échangeait des denrées (cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., I. p. 259).

2. Cf. PHILIPPSON, p. 252.

3. *Ibid.*, p. 224.

4. *Ibid.*, p. 250.

III. — Aperçu historique

On a longuement discuté sur l'origine des Maniotes. Trois opinions ont été émises : la première les fait descendre des anciens Spartiates qui, fuyant les invasions des Barbares en Morée, au moyen âge, se retirèrent dans les montagnes du Magne. Elle a été soutenue par Stéphanopoli¹, puis reprise par Choiseul-Gouffier², Maurer³, Ross⁴, Curtius⁵, et Yéméniz⁶. Cette hypothèse s'appuie sur une tradition répandue chez les Maniotes qui se considèrent comme de purs Lacédémoniens et sur le soi-disant archaïsme de leur patois. Mais ce patois n'a, dans sa structure, rien de commun avec l'ancien dialecte laconien ; le vocabulaire, où se rencontrent des mots d'origine slave (en particulier les noms de lieu), vénitienne et turque, vient apporter un argument contre cette opinion que Bory de Saint-Vincent⁷ avait déjà repoussée. D'après Fallmerayer⁸, les Maniotes seraient des Slaves. Cette hypothèse se fonde sur un passage de Constantin Porphyrogénète⁹ et procède d'une thèse chère à l'auteur, selon laquelle

1. Op. cit., t. I, p. 183, t. II, p. 20.

2. Op. cit., Disc. prél., p. 1.

3. *Das Griechische Volk*, Heidelberg, 1835, t. I, p. 194.

4. *Reisen des Königs Otto und der Königin Amalia in Griechenland*, Halle, 1848, t. II, p. 226.

5. Op. cit., t. II, p. 215.

6. Art. cit., p. 7-8.

7. Op. cit., t. II, p. 97.

8. *Geschichte des Halbinsel von Morea während des Mittelalters*, Stuttgart, 1830. Ce fut l'opinion de CHATEAUBRIAND, op. cit.

9. « ἐς λαβὼν τὴν πᾶσαν ἡ χερσὶν αὐτοῦ ».

il ne serait demeuré aucun élément hellénique dans le Péloponnèse après l'invasion slave. Mais Paparrégo-poulos¹ l'a réfutée en rappelant qu'ailleurs, Cons. Porphyrogénète excepte de la slavisation la ville de Maini². Enfin, Ruhlière³ croit que les Maniotes ne remonteraient pas aux Lacédémoniens, mais aux Messéniens, ennemis de Sparte. Faute de documents, la question ne peut être résolue ; il est peu vraisemblable cependant qu'une race se soit maintenue intacte dans une région qui fut à différentes époques le refuge de populations variées, et il semble plus raisonnable de voir avec Vlavianos⁴ dans les Maniotes les descendants de Périèques dépendant de Sparte, rassemblés dans la vallée de l'Eurotas, qui se détachèrent peu à peu de la ville à partir de la conquête romaine⁵ et furent grossis de quelques éléments étrangers, plus ou moins assimilés.

L'histoire du Magne ne commence qu'au moment où la région maritime de l'ancienne Laconie fut distincte de Sparte. Elle peut se diviser en trois périodes : 1^o de la conquête romaine à la conquête turque (1453) ; 2^o la domination turque (1453-1824) ; 3^o depuis l'indépendance.

1. 'Ιστορία τοῦ ἐλληνικοῦ Ἔθνους, Athènes, 1925, t. III, 1^{re} partie, p. 151-163 et 2^e partie, p. 69.

2. Περὶ διοικήσεως τῆς αὐτοκρατορίας, 224, 4. : « Ἰστέον ὅτι οἱ τοῦ χάστρου Μαίνης οἰκήτορες οὐκ εἰσὶν ἀπὸ τῆς γεννεᾶς τῶν προρρηθέντων Σλάβων, ἀλλ' ἐκ τῶν παλαιτέρων Ῥωμαίων ».

3. Op. cit., t. III, p. 126-7.

4. *Zur Lehre von der Blutrache* (mit besonderer Berücksichtigung der Erscheinung dieser Sitte in Mani), p. 58, Iéna, 1924.

5. Voir aussi CURTIUS, op. cit., t. I, p. 68-75, et FINLAY, p. 41.

1^o JUSQU'À LA CONQUÊTE TURQUE

Cette période est marquée par trois séries d'événements : domination romaine, invasion slave, conquête franque.

a) *La domination romaine*¹. — Vaincu par les Romains, le roi de Sparte Nabis reconnut, par traité, l'indépendance des habitants du rivage qui se désignèrent du nom de Ἐλευθερολάκωνες. Pour les récompenser du concours qu'ils lui prêtèrent dans la guerre contre Antoine, Auguste les constitua en une confédération indépendante ou « communauté des Libres Laconiens » comprenant vingt-quatre villes. Elle fit longtemps échec aux tentatives de renaissance de Sparte ; les Romains l'y aidèrent en favorisant le développement commercial et industriel de Gythéion. Sous l'empire romain de Byzance, la région du Ténare jouit de privilèges, car elle demeura fidèle aux empereurs.

b) *L'invasion slave*. — Au VIII^e siècle (746-7), les Slaves, qui, à plusieurs reprises, avaient fait des incursions dans le Nord de la Grèce depuis le VI^e siècle, s'établirent dans le Péloponnèse, et en particulier dans la région du Taygète². Mais leur influence, dans le Magne comme dans le reste de la Grèce, fut assez bornée et ne modifia pas la vie du pays. Quand, en effet, les Empereurs partagèrent la Grèce en thèmes³, division administrative et militaire, le Péloponnèse fut

1. Voir PAPARRÉGOPOULOS, op. cit., t. II, 1^{re} partie, p. 295 et sq.

2. Cf. FALLMERAYER, op. cit.

3. Cf. RAMBAUD, *L'Empire grec au X^e siècle*, Paris, 1879, p. 223 et sq.

réparti entre les Slaves et les Grecs¹ : certains établissements furent concédés aux Slaves, mais les Grecs se maintinrent dans les places du littoral. Tel était le particularisme des Maniotes qu'ils demeurèrent païens jusqu'au ix^e siècle et ne se convertirent au Christianisme² que sous le règne de Basile I^{er}, qui créa l'évêché de Maïna dépendant de l'archevêché de Corinthe.

c) *La conquête franque.* — En 1204³, Geoffroy de Villehardouin et Guillaume de Champlitte débarquèrent sur la côte occidentale du Péloponnèse, et soumièrent la Morée. Ils ne rencontrèrent de résistance sérieuse que de la part des habitants de la Laconie et du Magne. Malgré un partage de la Morée entre ses vassaux, que Guillaume, en 1209, effectua, pour les récompenser, avant de rentrer en France, où le rappelait la succession d'un fief familial⁴, le Magne n'accepta pas la domination étrangère. Il fallut tous les efforts de Geoffroy, devenu prince d'Achaïe, puis de ses successeurs, Geoffroy II et Guillaume I^{er}⁵ pour que les Maniotes fissent leur soumission. Afin de les surveiller, Guillaume bâtit trois forteresses, dont celle de Maïna ou Magne. Là, fut l'apogée de la domination franque

1. *Ibid.*, p. 235.

2. *Ibid.*, p. 239 et 276 ; CONS. PORPHYROGÉNÈTE, *Περὶ διοικήσεως τῆς αὐτοκρατορίας*, ch. 50, p. 224.

3. BUCHON, *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles dans les provinces démembrées de l'Empire grec à la suite de la 4^e croisade*, Paris, 1840, p. 71-79 et *Mémoire sur la géographie politique de la principauté française d'Achaïe* (p. xxvii-lxxv). Voir aussi la *Chronique de Morée*, op. cit. (éd. SCHMITT, Londres, 1904), *Introd.*, p. 41 et sq.

4. BUCHON, *Recherches*, p. 82.

5. *Ibid.*, p. 87 et sq., p. 163.

en Morée, car, de 1263 à 1432, les princes, alliés contre l'empereur grec, se virent obligés de renoncer peu à peu à leurs possessions. Les Maniotes aidèrent les Empereurs dans leur lutte contre les princes francs et, pendant deux siècles, le Magne releva du despotat byzantin de Constantinople. Néanmoins, les Francs ont exercé une certaine influence sur le Magne : les châteaux, dont les ruines subsistent, attestent leur ancienne domination. Il semble aussi que les mœurs des Maniotes leur doivent en partie leur caractère féodal¹.

2^o DOMINATION TURQUE²

Le Magne a livré contre les Turcs une lutte acharnée qui aboutit à l'indépendance de la Grèce et comprend quatre épisodes : formation d'une aristocratie indigène qui gouverne le pays jusqu'à la fin du xvii^e siècle ; domination vénitienne (1685-1715) ; reprise de la lutte contre les Turcs (1715-1777) ; autonomie du Magne (1777-1821).

a) *Le gouvernement de l'aristocratie indigène.* — La Morée ne tomba complètement sous le joug turc qu'en 1498³. Mais la prise de Constantinople favorisa la création d'une aristocratie dans le Magne, car un grand nombre de fuyards grecs, appartenant à d'illustres

1. Cf. BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., t. II, p. 109.

2. Cf. VILLEMALIN, *Essai historique sur l'Etat des Grecs, depuis la conquête musulmane*, Paris, 1850 ; DASKALAKIS, *Le Magne et la Domination ottomane*, Athènes, 1925.

3. Cf. BUCHON, op. cit., p. 309. Dès 1460, Mohammed avait fait une incursion dans le Péloponnèse, supprimé le despotat et imposé une dîme.

familles de Constantinople et de Trébizonde, vinrent s'y établir pour échapper à la domination ottomane. Les chefs de cette aristocratie furent de 1472 à 1675 les descendants de la famille impériale des Comnène, dont le premier, Nicéphore, reçut le titre de πρωτογέρος, qui devint héréditaire¹. Mais, des rivalités ne tardèrent pas à naître entre les Comnène et d'autres familles (en particulier les Médici) qui eurent pour effet d'affaiblir la résistance contre les Turcs et de rendre plus pesante la domination de ces derniers. Par deux fois, les Maniotes (en 1582 et en 1618)² firent appel à l'aide étrangère. En 1678, une insurrection dirigée par Libérakis Gérakarīs contre les Comnène, contraignit le dernier descendant de cette famille, Jean Stéphanopoli, à quitter le pays³. A la tête d'une petite colonie, il vint demander l'appui du sénat de Gênes et obtint la permission de s'installer en Corse à Paomia : quand la Corse eut été cédée à la France, Louis XV accorda à la colonie le village de Cargèse⁴. Les Turcs profitèrent

1. *Ibid.*, p. 158 et BORY DE SAINT-VINCENT, *op. cit.*, II, p. 164.

2. Cf. plus haut *Préface* et DRIAULT ET LHÉRITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce, de 1821 à nos jours*, Paris, 1926, t. I, p. 10, sur l'appel au duc de Nevers.

3. Cette tradition me paraît plus vraisemblable que celle de STÉPHANO-POLI, *op. cit.*, ch. XXVIII, p. 262, d'après laquelle les Turcs auraient déclaré la guerre aux deux familles Stéphanopoli et Médici, qui venaient de détruire la forteresse turque de Vitylo. Les Médici auraient rejeté la responsabilité de l'acte sur les Stéphanopoli, qui, craignant d'être seuls à soutenir le choc de l'ennemi, auraient pris le parti de s'expatrier.

4. Cf. VILLEMMAIN, *op. cit.*, p. 159 ; cf. aussi le journal mensuel *Libre*, édité à Athènes par LOUIS ROUSSEL, nos 42-43, avril-mai 1926, p. 332-335 ; DASKALAKIS, *op. cit.*, ch. III, p. 49 et sq. et chap. V, p. 119 et sq. et un petit article consacré à la colonie grecque de Cargèse sous le titre : 'Η Ἑλληνικὴ Ἀποικία Κορσικῆς, πῶς ἔφυγεν ἀπὸ τὴν Μάνην καὶ πῶς ἐγκατεστάθη εἰς τὸ Καργέσι, dans le journal grec Ἀγὼν imprimé à Paris, n° du 17 mars 1928, p. 5 (Paris, 143, rue d'Alésia, XIV^e).

de ces luttes intestines qui déchiraient le Magne, et, sous prétexte de défendre les rivages contre la piraterie, élevèrent trois forteresses afin de venir à bout de la résistance du pays.

b) *La domination vénitienne (1685-1715)*¹. — Elle se présente comme un épisode de la lutte contre les Turcs. Dès 1684, Venise était en guerre avec la Turquie. Quand, en 1685, Morosini s'empara de la Morée, les Maniotes conclurent avec lui un traité² défensif contre les Turcs ; ils obtinrent ainsi quelques privilèges, dont le plus important fut la transformation de la dîme des revenus agricoles en un impôt. Pensant détacher les Maniotes des Vénitiens, les Turcs firent au Magne quelques concessions, mais le résultat fut nul pour eux, car les Maniotes restèrent attachés aux Vénitiens. C'est seulement en 1715, quand les Turcs eurent rejeté les Vénitiens hors du Péloponnèse, que se termina l'alliance du Magne et de Venise.

c) *Reprise de la lutte contre les Turcs (1715-1777)*. — Si, après l'expulsion des Vénitiens, les Turcs firent subir au Péloponnèse de dures représailles, ils épargnèrent le Magne. Mais le pays fut à nouveau divisé par les querelles entre familles, les Mourzinos au Nord, et les Mavromichalis au Sud, qui finirent par triompher. Vers la fin du XVIII^e siècle, la Russie, en guerre contre la Turquie, s'intéressa à la Grèce sous prétexte de la délivrer : en réalité, elle voulait se ménager une alliance

1. Cf. FINLAY, *The History of Greece under Othoman and Venetian domination*, Londres, 1856 ; DASKALAKIS, op. cit., ch. VI, p. 148 et sq.

2. FINLAY, op. cit., p. 211 et 247.

avec l'élément le plus belliqueux des peuples soumis à la domination musulmane. Après de longs pourparlers¹ avec les Mavromichalis, Catherine II envoya Orloff à la tête de quelques troupes qui débarquèrent à Vitylo ; les Maniotes les accueillirent avec enthousiasme. Mais les Turcs ripostèrent par l'envoi de forces nombreuses qui chassèrent les Russes². Les Maniotes se retirèrent dans les montagnes et ne cessèrent de livrer aux Turcs une guerre d'escarmouches qui ne se termina qu'après de sérieuses concessions de la part des Turcs.

d) *Autonomie du Magne (1777-1821)*. — En 1777, le Sultan reconnut l'autonomie du Magne et procéda à une réforme administrative³ : il le divisa en capitaineries dont les représentants devaient élire un chef indigène appelé bey. Les armées turques ne pénétreraient qu'avec sa permission dans le pays. En revanche, un tribut annuel de 17.000 piastres serait versé au sultan (il ne le fut jamais d'ailleurs). Ce statut fut accepté par le Magne tout entier, à l'exception des habitants de Vitylo, qui ne voulurent ni payer le tribut, ni reconnaître le bey. Aussi y eut-il là prétexte à rivalités entre les beys et la famille de Mavromichali, ori-

1. Cf. VILLEMALIN, op. cit., p. 203 et sq. ; POUQUEVILLE, *Histoire de la régénération de la Grèce*, Paris, 1824, t. I, p. 40 et sq. ; STÉPHANOPOLI, op. cit., t. I, ch. XXI, p. 213, n. 1 ; FINLAY, op. cit., p. 303 ; BUCHON, op. cit., p. 313 ; DRIAULT et LHÉRITIER, op. cit., t. I, p. 21 ; DASKALAKIS, op. cit., ch. VII, p. 168 et sq.

2. Cf. CHOISEUL-GOUFFIER, op. cit., t. I, p. 4 et sq.

3. STÉPHANOPOLI, op. cit., t. I, ch. XX, p. 195 et sq. ; DRIAULT et LHÉRITIER, op. cit., t. I, p. 22 ; DASKALAKIS, op. cit., ch. VIII, p. 192 et sq. ; PAPARRÉGOPOULOS, op. cit., t. V, p. 146-7.

ginaire de Vitylo, qui contesta l'autorité des beys, jusqu'au jour où l'un de ses représentants, Pierre Mavromichali, connu sous le nom de Pétro-Bey, fut élu¹. Un fait notable de cette période est l'entrée en relations avec les chefs du Magne de Bonaparte, qui, avant l'expédition d'Egypte, avait un moment conçu le projet de libérer la Grèce².

3^o DE 1821 A NOS JOURS

Le sort du Magne, qui jusque-là avait été indépendant de celui de la Grèce, se lie avec lui, sous Pétro-Bey. On sait la part que ce dernier prit à la préparation de la guerre d'Indépendance³, le rôle militaire et politique qu'il joua dès que le signal de l'insurrection eut été donné⁴. Mais son ambitieux projet d'être le chef de la Grèce fut détruit par l'élection de Capo d'Istria. Les Maniotes manifestèrent contre le nouveau gouvernement une vive opposition : ce furent deux membres de la famille Mavromichali qui firent disparaître Capo d'Istria⁵. Le gouvernement d'Othon eut, par contre, toutes les faveurs du Magne⁶. Ce pays fut ensuite le

1. POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, Paris, 1798, t. V ; FINLAY, *History of the Greek Revolution*, Londres, 1861, t. II, p. 242 et sq. ; BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., t. II, p. 99 et sq. en particulier pour les beys de 1777 à 1821.

2. STÉPHANOPOLI, op. cit., t. I, p. 272 et sq. ; POUQUEVILLE, op. cit., t. I, p. 250 ; DRIAULT et LHÉRITIER, op. cit., t. I, p. 33-35.

3. Cf. DASKALAKIS, op. cit., ch. IX ; DRIAULT et LHÉRITIER, op. cit., t. I, p. 125.

4. Cf. DRIAULT et LHÉRITIER, op. cit., t. I, p. 138.

5. *Ibid.*, t. II, p. 69 et sq.

6. *Ibid.*, t. II, p. 240 et sq.

centre de l'opposition contre les gouvernements démocratiques et vit avec plaisir l'avènement de Georges de Grèce. Actuellement, les esprits sont divisés au point de vue politique, et, dans le Magne qui fut longtemps le foyer de l'opposition monarchiste, les idées démocratiques progressent. Dès lors, l'histoire du Magne, de plus en plus confondue avec celle de la Grèce, ne présente plus aucune originalité.

IV. — Le caractère des habitants et les mœurs¹

1^o LE TYPE MANIOTE EN GÉNÉRAL

Au point de vue physique, les Maniotes sont assez grands et maigres. Hardis montagnards et infatigables chasseurs, ils doivent à ces qualités une grande souplesse corporelle. Habités dès leur plus jeune âge à faire de longues marches à travers les rochers ou les chemins pierreux, en bravant les intempéries, ils se sont endurcis et ont acquis une forte résistance physique². La plupart d'entre eux sont bruns, ont les yeux noirs et le teint basané. Les hommes portent

1. Ce chapitre a été rédigé d'après mes observations personnelles. Cependant j'ai cru utile de rappeler aussi les témoignages des principaux explorateurs du pays ; ils montreront la force de l'esprit traditionaliste chez un peuple qui a conservé presque intactes d'anciennes coutumes. Sur quelques points mes observations ne concordent pas avec celles des précédents voyageurs : j'en ai fait la remarque. Pour la description des cérémonies du mariage et des funérailles seulement, j'ai dû me contenter des récits que m'ont faits les indigènes, n'ayant pas eu l'occasion d'en être témoin.

2. Cf. SCHILLBACH, *Charakteristik der Maina und ihrer Bewohner*, in : *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, Berlin, juillet-déc., 1861 t. II, p. 125.

presque tous la moustache : plusieurs présentent un beau type au visage régulier et souvent fin¹ qui contraste avec la laideur des femmes, dont les durs travaux ont accentué encore la grossièreté naturelle des traits.

Longtemps les Maniotes portèrent un costume, consistant, pour les hommes, en une veste (καπούλα), ou gilet de laine brodé, une foustanelle blanche ou bleue, des fourrures aux jambes, aux pieds des sandales, un fez rouge, une ceinture de cuir pour le tabac et les armes². Ils l'ont complètement abandonné pour adopter le vêtement européen, exception faite souvent des chaussures, dont ils se passent volontiers. Les femmes ont gardé le leur : large jupe de couleur claire, en coton, camisole foncée (πόλκα ou βελέσι), voile jaune ou brun (γεμένα), noir pour les veuves, qui couvre la tête et descend sur le dos comme un fichu (γάζα)³. Elles vont d'ordinaire pieds nus ; pour les longues marches et les travaux des champs, elles portent des pantoufles de cuir.

Le caractère des Maniotes a été jugé différemment par les voyageurs. Certaines affirmations étonnent : ainsi Schillbach⁴ prétend que le vol n'est pas blâmé

1. SCHILLBACH prétend le contraire ; bien qu'il trouve les femmes plus laides que les hommes, il déclare que ces derniers ne sont ni beaux, ni grands, p. 125. C'est précisément le contraire que j'ai observé. — BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., t. II, p. 86, vante la beauté des femmes, mais il a soin d'ajouter que l'idéal de beauté pour le Maniote est différent de celui que l'on se crée à Paris !

2. *Ibid.* p. 125 et YÉMÉNIZ, art. cit., p. 16.

3. *Ibid.* et STÉPHANOPOLI, op. cit., t. II, p. 36.

4. Op. cit.

dans le pays, fait que contredit Yéméniz ; par ailleurs, ce dernier¹ déclare que « le Maïnote ne rit jamais et parle peu ». Nous avons vu plus haut² aussi ce que disent Spon, La Guilletière et le chevalier d'Arvieux. Ces jugements sont fondés sur des impressions trop hâtives, et auraient été certainement corrigés si leurs auteurs avaient séjourné plus longtemps dans la région³. Au premier abord, en effet, les Maniotes sont assez défiants : ils n'accueillent qu'avec réserve l'étranger, et il est préférable, quand on visite le pays, d'être recommandé par un des leurs. Ce sentiment de défiance surprend d'autant plus qu'on n'est pas habitué à le trouver chez les autres Grecs ; en présence d'un étranger, le Maniote lui fait toujours subir un véritable interrogatoire : il faut qu'il connaisse son nom, sa profession, ses projets ; mais dès que les premiers contacts sont établis, il le gratifie d'une généreuse hospitalité, lui faisant partager son logis et sa nourriture⁴. Les Maniotes sont gais et bavards : ils rient facilement et se distraient d'un rien⁵ ; philosophes, ils prennent la

1. Op. cit., p. 13.

2. p. 21.

3. BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., t. II, p. 71, s'est soucié de contrôler par sa propre expérience les témoignages des précédents voyageurs : « Je m'étais principalement promis... d'étudier ce Magne dont les habitants ont une mauvaise réputation tellement établie que si j'eusse pu croire à la moitié de ce qu'on m'en avait dit, je ne m'y fusse jamais enfoncé. On jugera par mes récits du degré de confiance que méritent les rapports calomnieux qu'on trouve partout imprimés sur leur compte ».

4. Cf. STÉPHANOPOULI, op. cit., t. I, p. 181 et t. II, p. 41 ; BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., t. II, p. 74 ; le *Poème sur le Magne* de LOUCOS DE CHIO, cité par BUCHON, op. cit. p. LXXXVII, mentionne l'hospitalité, comme principale vertu des Maniotes (v.285-8) ; cf. VLAVIANOS, op. cit., p. 73.

5. Cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 126.

vie du bon côté. Ils entendent aisément la plaisanterie, ont la réplique vive, goûtent assez les traits d'esprit et les jeux de mots. Dans leurs propos ou leurs jugements sur autrui, ils deviennent vite ironiques¹. Ils sont intelligents et d'adaptation rapide : quoiqu'assez ignorants dans l'ensemble, ils reconnaissent volontiers les bienfaits de l'étude et ont une certaine considération pour l'homme instruit². Malgré leur enracinement, ils ont l'humeur vagabonde et ne craignent pas de s'expatrier. En toute circonstance, ils font preuve de courage et d'audace³. Certains défauts viennent se mêler à ces qualités. Ils sont jaloux les uns des autres, en particulier au sujet de la richesse, car, pour la plupart étant pauvres, ils regardent avec envie quiconque est plus fortuné. Les haines sont fréquentes entre les villages, sans que l'on sache toujours au juste pourquoi (une grande rivalité existe, par exemple, entre les villages de Kitta et de Laya). Elles sont souvent dues à des raisons politiques, ou à des raisons économiques : prospérité plus grande dans l'un que dans l'autre. Les Maniotes s'emportent vite⁴; très susceptibles, ils admettent difficilement qu'un étranger accepte quoi

1. Les *τσάτιρες*, ou pièces satiriques populaires, parfois très mordantes, sont à cet égard significatives.

2. L'instruction se répand peu à peu dans le Magne depuis les dernières années : il existe actuellement 87 écoles communales (*δημοτικά σχολιά*), 11 écoles primaires supérieures (*έλληνικά*), 15 écoles de filles (*παρθεναγωγεία*), 2 établissements d'enseignement secondaire (*γυμνάσια*) et 1 école commerciale. Le Magne a fourni à la Grèce un grand nombre de professeurs, d'avocats et d'officiers.

3. Cf. LEAKE, *op. cit.*, t. I, p. 239 ; SCHILLBACH, *op. cit.*, p. 126 ; VLAVIANOS, *op. cit.*, p. 157.

4. Cf. SCHILLBACH, *op. cit.*, p. 126.

que ce soit d'un autre que de celui dont il est l'hôte, ils voient là une injure personnelle et croient que l'étranger n'est pas satisfait de l'accueil qui lui a été fait par son hôte. C'est surtout à propos de l'honneur que la susceptibilité se manifeste : nous verrons plus bas qu'elle engendre des rancunes, dont l'apaisement ou l'excitation ont donné naissance à certaines coutumes. Il faut y joindre l'amour de la lutte¹, qui a rendu difficiles les rapports des Maniotes avec les autres Grecs et a longtemps contribué à les faire tenir à l'écart. La ruse aussi leur est familière ; ils l'exercent aux dépens les uns des autres autant qu'aux dépens de l'étranger, et les chansons populaires rapportent maint exemple de ruses célèbres. Mais le plus grand défaut peut-être des Maniotes est la paresse : l'insouciance à l'égard de la vie matérielle est étonnante, chez les hommes surtout. Sans doute les mœurs l'autorisent-elles dans une large mesure². Mais on ne peut s'empêcher de penser avec regret que le pays serait bien plus prospère si l'habitude du travail était plus répandue chez ses habitants.

L'idéal des Maniotes est fait de quelques notions simples qu'un traditionalisme puissant continue de maintenir parmi les jeunes générations ; le patriotisme occupe la première place, mais, autant que j'ai pu l'observer, il est plus local que national : il se mani-

1. Voir, sur la manière de combattre, LEAKE, *op. cit.*, t. I, p. 239 ; RUHLIÈRE, *op. cit.*, III, 129, note la loyauté des Maniotes à l'égard des ennemis, qu'un vieil usage interdit de poursuivre après les avoir mis en déroute ; même observation chez YÉMÉNIZ, *art. cit.*, p. 22. -

2. Voir plus bas, p. 34 et sq. 52 et 59.

feste par une répugnance à l'égard de la Grèce elle-même, des adversaires de jadis, les Turcs, et de l'Occident. Les Maniotes se considèrent comme supérieurs aux autres Grecs¹, qu'ils méprisent ou jaloussent, se croyant les descendants des Spartiates. Ils trouvent que la Grèce, à l'indépendance de laquelle ils ont tant contribué, ne leur en garde aucune reconnaissance ; beaucoup trouveraient naturel qu'on les exemptât de toute obligation, militaire ou fiscale. Leur particularisme est si fort qu'ils opposent η Μάνη, leur région, à ο Μοριά(ς), le Péloponnèse², se séparant ainsi du reste de la Grèce. Ils sont très fiers de l'acharnement avec lequel ils ont lutté contre les Turcs ; c'est un de leurs sujets de conversation favoris, et les chansons populaires reflètent cet orgueil. Il est bien rare qu'un Maniote du Sud ne trouve pas l'occasion de glisser au cours d'un entretien avec un étranger : « Εδώ δεν πάτησε ο Τούρκος (Ici le Turc n'a jamais mis le pied) ». D'ailleurs, la lutte contre les Turcs a été considérée par eux moins comme une lutte de religions que comme une lutte de races. Le caractère national ne leur en est apparu que très tard, et leurs instincts batailleurs ont souvent trouvé à se satisfaire. La défiance des Maniotes à l'égard de l'Occident tient à leur traditionalisme : ils se représentent la civilisation occidentale comme en proie à une pro-

1. En particulier les Crétois, à qui ils reprochent d'avoir été ingrats envers eux (αχάριστοι). Leur haine contre la Crète est si forte que lors du violent tremblement de terre de Candie, en juin 1926, j'ai entendu plusieurs fois des Maniotes me dire : « Καλά ντη μπάθασι = καλά τήν πάθανε, c'est bien fait pour eux ».

2. Tout comme l'on dit en Grèce, par opposition à η Ἑλλάδα, η Εὐρώπη pour désigner l'Occident ; cf. PASAYANI, op. cit., p. VIII.

fonde immoralité : le grand reproche qu'ils lui adressent est d'avoir, prétendent-ils, détruit le sentiment de la famille.

En politique, on a l'impression qu'ils regrettent l'autonomie. Les idées monarchistes trouvent du crédit auprès des deux tiers de la population¹; mais elles ne s'appuient guère sur une conviction raisonnée, et s'expliquent plutôt par la défiance à l'égard du reste de la Grèce : les premiers politiciens démocrates n'étaient pas Maniotes. Il faut aussi se souvenir que le roi Othon avait constitué son état-major en grande partie d'officiers maniotes. On l'avait interprété comme une faveur.

La conception maniote de la morale est, sur certains points, assez différente de la morale commune² : le fondement en est l'honneur de la famille et la négation des droits de l'individu³. C'est chez eux un principe admis d'éviter le recours aux lois, et de se faire justice eux-mêmes⁴. L'amour passionné de la liberté⁵, le respect des femmes et des vieillards⁶, ont à leurs yeux plus de valeur que l'honnêteté.

1. Nous avons noté plus haut un progrès des idées démocratiques ; malgré cela, on ne parle qu'avec respect du roi Constantin, qui fut très populaire dans la région. Les chansons populaires ont gardé le souvenir du roi Othon, et les pièces satiriques de caractère politique ne sont dirigées que contre les démocrates.

2. Voir ci-dessous *Vie sociale, Les Traditions*.

3. Cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 128 et VLAVIANOS, op. cit., p. 66 : « Unter Familie versteht man in Mani nicht nur den engeren Kreis der Zusammengehörenden, sondern alle Personen, die denselben Namen tragen, mögen sie auch eine sehr entfernte Verwandtschaft zu einander haben ». Ainsi, en vertu de l'extension de la famille, le plus grand nombre possible d'individus a un intérêt et un idéal communs.

4. Cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., t. II, ch. XXXVIII, p. 39.

5. Cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., ch. XIX, p. 193-4 et ch. XX, p. 195.

6. Cf. YÉMÉNIZ, op. cit., p. 22.

Les Maniotes ont fait à la religion une place très réduite. En général le Grec n'est pas mystique et la religion est plutôt chez lui une tradition nationale. Les Maniotes ne se sont convertis au christianisme qu'au ix^e siècle¹ et souvent, j'ai pu le remarquer, ils s'en font gloire. Si les pratiques religieuses sont assez scrupuleusement observées (en particulier les jeûnes), par contre les dogmes ne sont nullement respectés, surtout chez les hommes². Les prêtres sont fréquemment en butte aux plaisanteries et aux sarcasmes. La superstition, par contre, est très développée chez les Maniotes³. Elle se mêle étroitement à la religion, sans que les prêtres y trouvent à redire ; l'influence du christianisme dans le Magne a été à peu près nulle : cette religion s'est modelée sur les coutumes du pays, plus qu'elle ne les a transformées⁴.

2^o L'HABITATION

Il existe deux types d'habitation : l'un se rencontre communément en Grèce, c'est la maison villageoise construite à la chaux, parfois à un étage, avec un toit ou une terrasse ; l'autre (particulier au Magne) est en forme de tour sans toit, isolée ou accolée à une

1. Cf. plus haut p. 15, et CURTIUS, op. cit., t. II, p. 215 et 311 ; PHILIPSON, op. cit., p. 251, d'après le passage déjà cité de CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE.

2. Cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., t. I, p. 204 et t. II, p. 43.

3. Cf. plus bas, *Vie Sociale, Croyances et Superstitions*, p. 41.

4. Cf. YÉMÉNIZ, art. cit., p. 23 ; VLAVIANOS (op. cit., p. 62, n. 6) a montré que le droit de vengeance en cas de meurtre ne repose pas, comme l'a cru MAURER (op. cit., t. I, p. 207), sur une croyance religieuse, mais est indépendant de toute idée religieuse.

maison basse. Ces deux types peuvent coexister dans le même village, mais généralement la construction en forme de tour ne se trouve que dans les villages de montagne : c'est la plus ancienne, de plus en plus abandonnée ; l'autre, plus récente, est propre aux villages côtiers. Les tours sont quadrangulaires (il n'existe pas de tours rondes) mais de hauteur et de forme variables. La hauteur semble dépendre de la forme : ou bien la tour est rectiligne, dans ce cas elle n'est pas très élevée, ou bien la base de la tour, en forme de tronc de pyramide, est plus large que le sommet et la tour est élevée. La terrasse supérieure est parfois crénelée ; les murs sont percés de meurtrières. L'aspect est celui d'une forteresse¹. En effet, jadis, ces tours avaient leur raison d'être, quand de fortes rivalités entre familles ou entre chefs dégénéraient en fréquents conflits ; de véritables sièges avaient lieu autour des habitations² : on se défendait par les armes, de l'intérieur, et on laissait sur le toit quelques pierres libres pour repousser l'assaillant. Tantôt on entre de plain-pied dans l'habitation, tantôt la porte est surélevée et on y accède par un escalier de pierre.

Pénétrons à l'intérieur. Le mur est toujours très épais. Le sol est quelquefois recouvert d'un plancher sur toute sa surface ou sur la partie seulement où l'on couche ; la pièce s'ouvre sur l'extérieur par deux ou

1. Ces tours ont été décrites par BORY DE SAINT-VINCENT, *op. cit.*, t. II, p. 74 ; RUHLIÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 128 ; PHILIPPSON, *op. cit.*, p. 224 et 252 ; SCHILLBACH, *op. cit.*, p. 112.

2. Cf. VLAVIANOS, *op. cit.*, p. 71-72.

trois fenêtres, généralement sans vitre, fermées par des volets de bois. Elle se divise en deux parties : dans l'une se tiennent les habitants, dans l'autre on trouve le four à pain, le pressoir aux olives, la jarre d'huile, une large cheminée ; au milieu de la pièce ou dans un coin, un couvercle ferme la citerne où l'on puise de l'eau à l'aide d'un petit seau attaché au mur. Souvent, au fond de la pièce, une échelle conduit à une sorte d'étage à claire-voie, surplombant la pièce et fermé par une balustrade¹. C'est le réduit que l'on offre aux hôtes. Les meubles sont sommaires : quelques chaises, ou quelques escabeaux, une table, un coffre ou mée contenant les habits des jours de fête et le linge, entassés sans aucun soin, une planche au mur pour les provisions ; les lits ne se rencontrent pas partout² : là où on en trouve, ils sont faits d'une planche légèrement surélevée, recouverte d'une paille et d'une couverture (βελέντσα) ; quand il n'y a pas de lits, les gens couchent sur le plancher, tout habillés, enroulés dans une toile. L'été, ils dorment souvent dehors. Pour voir clair, dans la pièce, le jour, il faut ouvrir portes et fenêtres. La nuit, on se sert d'une lampe à huile très primitive : une mèche baignant dans un récipient. Il est rare de voir l'intérieur de la maison décoré de tapis ou de tentures. D'ordinaire les murs sont nus, possédant pour tout ornement, le fusil indispensable au Maniote (la φιλήντρα, à un canon, la τσάγρα, à longue portée et le δίκανο, fusil de chasse), le filet pour

1. SCHILLBACH, op. cit., p. 123-4.

2. *Ibid.*

la chasse aux cailles (απόχι) et quelques vieux portraits ou images¹.

La nourriture des Maniotes est frugale : elle se compose essentiellement de légumes cuits (pommes de terre ou maïs, καλαμποκόχυλα ou d'herbes sauvages (le κανάκο ou le στάνι, espèce de laitue, ou la γαλατσίδα, salade à feuilles petites, laiteron) que l'on mange crues, trempées dans l'huile. Dans certains villages, on trouve assez facilement de la viande de porc conservé (on est très friand du σπρά(δ)² ou γλήνα c'est-à-dire du lard), dans d'autres, des cailles, que l'on mange assaisonnées de saumure et d'huile. On aime le πασπαλά, sorte de pâte épaisse faite avec de la farine et assaisonnée de φλέντζα (chapelure); on le mange avec du porc, ce qui constitue le plat local appelé στριφτάδι. Les olives sont l'objet d'une forte consommation, mais se mangent toujours à part, sans aucune préparation, simplement trempées dans l'huile, ou hachées (après avoir été pressées dans le τσαντίλι, linge où on les écrase pour en extraire l'huile; le résidu s'appelle χαμούρι), ou apprêtées en gâteau (πυρίνα). On connaît aussi, comme dans d'autres contrées de la Grèce, le λαπά(ς), sorte de bouillie au riz, cuite à l'eau, sans assaisonnement. Les fruits sont rares et se limitent, en été, aux figues de Barbarie (φραγκόσυκα), produit du cactus. Quelques ré-

1. *Ibid.* et BORY DE SAINT-VINCENT (op. cit., t. II, p. 88) a laissé une description exacte de ces « repaires féodaux » dont le manque de confortable l'a frappé.

2. Σπράδι (ασπράδι) désigne en grec commun le blanc de l'œuf; on l'a appliqué par extension dans le Magne à la partie blanche de la viande de porc cuite, au lard.

gions font du miel. Les repas n'ont jamais lieu à heure fixe et ne se font pas nécessairement autour de la table. On pose à terre un plat où chacun puise. L'huile est consommée en abondance et tient lieu de beurre. Chaque famille fabrique elle-même la quantité de pain qui lui est nécessaire. On mange rarement du poisson ou de la viande fraîche. Une ou deux fois par an, à l'occasion des fêtes, on tue un agneau (à Pâques par exemple) : mais ceci n'est pas particulier au Magne. La boisson ordinaire est l'eau, mais elle est rare et mauvaise ; aussi fait-on souvent du thé ou de la tisane de sauge ; les Maniotes boivent très volontiers du vin résiné : à cet égard, la tempérance qui s'observe dans le reste de la Grèce, n'est pas toujours de règle dans le Magne.

3^o LA VIE SOCIALE

a) *La famille.* — La famille maniote est fondée sur l'autorité absolue du père de famille qui a tout pouvoir sur sa femme et ses enfants, comme le marque le terme *κέρη(ς)* (*κύρης*)¹ qui désigne le chef de famille. Tous les membres de la famille témoignent du plus grand res-

1. Il existe deux noms du père dans le parler du Magne : *πατέρα(ς)* et *κέρη(ς)* ; le premier terme désigne le père au point de vue naturel, le deuxième le père au point de vue social, avec les privilèges attachés à son état ; de même la mère est appelée *μητέρα*, ou plutôt *μάννα*, qui désigne la mère au point de vue naturel, et *χερά*, qui désigne la mère au point de vue social ; l'enfant qui s'adresse à sa mère l'appellera : *μάννα* (ce terme contient d'ailleurs aussi une nuance charitative) ; s'il parle de sa mère à d'autres personnes, il dira : *η χερά*. En dehors de la famille, on appelle le père *χουμπάρο(ς)*, et la mère *χουμπάρα*.

pect au père. Il mange seul, tandis que la femme et les enfants s'empressent à le servir ; il a le droit de s'asseoir à table, alors que les autres membres de la famille mangent debout, ou assis par terre. C'est le père de famille qui rend à l'étranger les devoirs de l'hospitalité, et c'est en sa seule compagnie que ce dernier demeure. Le mari a le droit de répudier sa femme, mais celle-ci ne peut abandonner son mari sous peine d'encourir les rigueurs de la coutume. Le divorce est permis¹, mais il est rare et ne peut être prononcé que pour deux motifs : incompatibilité d'humeur entre époux ou absence du mari pendant plus de sept ans sans envoi de nouvelles à la femme. Aucune procédure et aucun frais ne sont exigés : les époux se présentent devant l'évêque qui les sépare, après avoir constaté les faits incriminés ; les enfants demeurent à la charge du père.

Jadis, le divorce pouvait être prononcé en cas de stérilité de la femme ; l'homme avait alors le droit de contracter une nouvelle union. Je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer le cas, mais le fait m'a été rapporté par un Maniote et présenté comme une tradition ancienne, presque complètement disparue aujourd'hui.

La mère de famille est entourée d'une grande vénération² : les Maniotes se montrent très jaloux quand il s'agit de leurs femmes ; l'étranger ne peut guère adresser la parole à la mère de famille, même dans la maison où il est reçu, qu'assisté du mari. Malgré sa

1. Cf. STÉPHANOPOLI op. cit., t. II, p. 10.

2. *Ibid*, p. 40 ; BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., t. II, p. 95-6.

soumission à son mari, la femme garde néanmoins une part d'autorité dans la direction de la maison, qu'elle seule assume.

Les familles ont généralement beaucoup d'enfants qui sont durement élevés. On couche les tout petits dans des berceaux appelés *νιάχα*, ou *νάχα* : ce sont des hamacs en peau, suspendus à trois piquets de bois qui se croisent en faisceau et se replient ; la mère, pour vaquer à ses occupations, place le berceau sur son dos, les piquets en avant. Les enfants ne reçoivent pas tous la même éducation : les filles ne quittent pas la maison avant leur mariage ; elles sont élevées près de la mère, qu'elles aident dans leurs travaux, et apprennent à filer. Les fils restent jusqu'à l'âge de sept ans soumis à leur mère, qui leur inculque les premières notions morales ; quand ils ont passé cet âge, ils dépendent du père¹. Dès lors, ils vivent presque séparés de leurs sœurs et même de leur mère dont ils ne reçoivent plus de conseils et à laquelle ils ne sont plus tenus d'obéir. L'instruction n'occupe guère de place dans l'éducation des enfants : les garçons fréquentent l'école, mais les filles y sont très rarement envoyées ; aussi l'ignorance est-elle courante chez les femmes.

b) *Les occupations.* — Les hommes ont une vie toute extérieure. Dès le matin, ils sortent de la maison, et vont à l'auberge où ils se retrouvent entre eux. Tout en buvant le café ou le γεματάρι (le verre de vin résiné), ils discutent de politique. Leurs occupations ne sont

1. Cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., t. II, p. 10.

pas très définies¹. Dans les villages situés au bord de la mer, certains se sont faits bateliers : le métier est assez lucratif, vu le trafic des marchandises. Plus nombreux sont les cafetiers et les épiciers : le village de Yéroliména en est exclusivement composé². Dans les villages de montagne, ceux qui possèdent un mulet ou un âne se font volontiers αγωγιάτες(ς) (conducteurs). La nécessité a forcé quelquefois des pères ou des fils aînés à chercher du travail hors du pays, mais le reste de la famille n'en continue pas moins à vivre au village³. La principale occupation des hommes est la chasse. Elle se pratique d'un bout de l'année à l'autre, autorisée ou sous forme de braconnage. Aux époques où le gibier abonde, on constitue des équipes de chasseurs (j'ai pu l'observer à Porto-Cayo) où chacun fait le guet à tour de rôle et, dès qu'une pièce est en vue, la signale : c'est à qui l'abattra. Les fréquentes allusions que font à la chasse les chansons populaires en montrent l'importance.

Les femmes assument toutes les tâches⁴ : elles s'occupent d'abord des travaux domestiques, préparent et servent les repas, puisent l'eau, font le pain et soignent les animaux quand une aisance relative permet l'élevage de quelques chèvres ou de moutons ; elles vont

1. *Le Poème sur le Magne*, cité par BUCHON, op. cit., p. LXXXVII-IX, v. 243-244 : « Οἱ ἄνδρες ἄλλοι περπατοῦν στὰ κοῦρσα καὶ κλαιψιές, καὶ ἄλλοι σ' ἄλλους πολεμοῦν νὰ κάμουν ἀπιστίες ».

2. Cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 119.

3. Cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 127.

4. Cf. *Le Poème sur le Magne* cité par BUCHON, op. cit., v. 217-229, où sont énumérées les multiples occupations des femmes, cf. aussi SCHILLBACH, op. cit., p. 128.

aussi, loin du village, chercher du bois qu'elles ramènent à grand'peine, pliant sous le poids des fagots, sans qu'un homme ait jamais songé à les aider. Elles mènent paître les animaux¹ et s'occupent des travaux des champs. Les arpents de terre² sont labourés à l'aide de charrues primitives composées d'un manche en bois arrondi à une extrémité, et pourvu d'un soc que tire un bœuf. Après le travail, les femmes se réunissent sur le pas d'une porte, à l'écart des hommes ; leur assemblée se nomme la ρούγα³.

Les distractions ne sont pas très nombreuses. On ne les tolère ni aux femmes, ni aux filles. Les garçons jouent volontiers aux αμάδε(ς), jeu d'adresse qui consiste à atteindre avec une pierre un but, après avoir déposé une légère mise qui revient au vainqueur. Dans les cafés, les hommes jouent à la κολτσίνα et au σκαμπί(λ) : avec les cartes, en risquant parfois de l'argent. A l'occasion des fêtes, il y a des danses et des chants : on danse

1. Cependant on rencontre parfois des bergers ou des chevriers : l'élevage est le seul travail pour lequel les hommes consentent à aider les femmes. Il est pratiqué dans le Magne comme dans le reste de la Grèce ; sur les soins donnés aux animaux et les sélections faites parmi eux, voir HÖEG, op. cit., t. II, p. 109-136 ; et MARINIS, Τὸ χωριὸν (Λαογραφικὴ Μελέτη) dans le périodique grec Νέα Ἑστία, n° du 1^{er} février 1928, p. 127-130.

2. Cf. ci-dessus, *Aperçu géographique*. On les désigne par plusieurs noms ; αμάχι est le champ d'une façon générale ; γέρισμα est le terrain cultivable ; χαμπάχι désigne un champ fertile ; λαχεί(δ), c'est le bien de la famille, ce dont on hérite, le lot ; στρέμμα c'est de l'arpent, le champ considéré dans son étendue. On appelle χτάρι la partie supérieure du mur qui sépare deux champs ; αγγόνι en désigne la partie inférieure.

3. En grec commun ρούγα désigne la rue ; on dit en maniote κάνου ρούγα, qui signifie : prendre l'air à la porte, comme l'on dit communément κάνω δρόμο, marcher vite. Le mot ρούγα qui désigne un contenant a fini par désigner le contenu, et, du sens de rue, on est passé à celui d'assemblée tenue dans la rue.

la τράτα et la καλαματιανή en se tenant par un mouchoir et en exécutant des pas très savants qui exigent une grande souplesse corporelle. Les chants sont exécutés en chœur, soit au café, soit en plein air, soit en même temps que les danses. Ils peuvent être accompagnés d'instruments de musique, le μαντολίνο ou mandoline et le μπουζούκι sorte de guitare.

c) *Les traditions.* — L'esprit particulariste et conservateur des Maniotes, que j'ai signalé plus haut¹, explique que les coutumes locales se soient pour la plupart maintenues.

Les traditions qui se rapportent à la justice tiennent à l'austérité des mœurs² et à l'esprit d'indépendance des Maniotes³ à l'égard des lois de l'Etat. Jadis, en vertu de certaines coutumes féodales (4), l'excommunication religieuse était solennellement prononcée contre les voleurs, et une sorte de trêve de Dieu avait été instituée, qui ordonnait de déposer les armes du samedi au lundi. Il n'en reste rien aujourd'hui ; le seul droit coutumier qui s'exerce encore est relatif à la vengeance. Il est permis d'attenter à la vie d'autrui, dans trois cas : diffamation, adultère et meurtre. On tue quiconque lance des τσάτιρε(ς) (épigrammes) injurieuses. D'autre part, il est admis⁴ que le mari tue sa femme, si elle lui a été infidèle, qu'un père ou un frère tuent la fille ou la sœur qui, par leur inconduite, ont

1. Cf., p. 26 et STÉPHANOPOLI, t. II, ch. XXXII, p. 1.

2. Cf. VLAVIANOS, op. cit., p. 60.

3. Cf. YÉMÉNIZ, op. cit., p. 22.

4. Cf. BORY DE SAINT-VINCENT, op. cit., t. II, p. 97, et YÉMÉNIZ, op. cit., p. 23.

déshonoré la famille¹, tandis que le séducteur est puni de mort. Enfin, le meurtre², quel qu'en soit le motif, est toujours vengé ; les rancunes se perpétuant ainsi de génération en génération³ ont donné naissance à des coutumes qui rappellent la vendetta corse⁴, car l'hostilité ne cesse pas après la vengeance⁵. Celle-ci n'est pas considérée comme une réparation par la famille contre laquelle elle s'est exercée, mais comme un nouveau meurtre⁶. La vengeance n'est pas seulement un droit, mais un devoir⁷ qu'on est tenu d'accomplir sous peine de déshonneur⁸ et malgré les obstacles qui pourraient l'empêcher. Les hommes de la famille lésée se réunissent en conseil et tirent au sort celui d'entre eux qui sera chargé de l'exécution⁹, ainsi que la per-

1. On peut, quand il s'agit d'une jeune fille, l'obliger à se marier aussitôt. Si le jeune homme, qui l'a séduite, est trop pauvre, on attend un an, pendant ce temps il s'expatrie pour faire fortune. Jusque-là, on ne fait aucun reproche à la jeune fille. Mais si, au bout d'un an, le jeune homme n'est pas revenu, on tue la jeune fille. Par contre, l'enfant illégitime est toujours tenu pour l'égal des autres (cf. YÉMÉNIZ, op. cit., p. 23).

2. Jadis l'homicide était condamné à l'exil perpétuel ; toutefois, les parents de la victime pouvaient le rappeler et l'adopter : il était alors tenu de remplacer celui qu'il avait tué et de soutenir la famille éprouvée (cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., t. I, ch. XX, p. 201, et YÉMÉNIZ, op. cit., p. 25). Selon VLAVIANOS (op. cit., p. 77, n° 11), l'adoption n'avait lieu que si le coupable se rendait volontairement.

3. Cf. l'étude déjà citée de VLAVIANOS.

4. Cette coutume se retrouve en Grèce à Sphakia, en Crète et à Chimara en Epire, cf. VLAVIANOS, op. cit., p. 54.

5. Sauf le cas de l'honneur vengé, cf. VLAVIANOS, op. cit., p. 70, n. 27.

6. Les expressions *χωρώστη(ς) αἱμάτων, οφειλέτη(ς) αἱμάτων, μου χρωστά αίμα, θά μου το πλερώσει(ς) το αίμα του* montrent que l'hostilité ne cesse pas après la vengeance, mais qu'il y a de nouvelles vengeances à tirer ; cf. le *Poème sur le Magne*, op. cit., v. 251 : « Καὶ ἄλλος φονικὸν χρωστᾷ καὶ ἄλλου χρωστοῦνε ».

7. Cf. VLAVIANOS, op. cit., p. 62.

8. *Ibid.*, p. 63.

9. *Ibid.*, p. 65.

sonne à frapper, car la vengeance n'a pas nécessairement pour objet d'atteindre le coupable¹, mais plutôt d'humilier une famille, qui, par le forfait d'un de ses membres, s'est rendue l'ennemie d'une autre. Le lieu et la date de la vengeance sont variables : celle-ci peut s'exercer hors du pays² et au bout de plusieurs années³. Si la rivalité des familles risque, en se prolongeant, d'arrêter la vie du pays et d'empêcher les femmes de vaquer à leurs travaux, les vieillards peuvent intervenir pour établir une trêve (γυναικότρεια). (Le fait se produisit à la fin du xix^e siècle)⁴. Mais ordinairement l'exercice de la vengeance est suspendu de deux façons : par le συνέβγαρμα et par le ψυχικό. Le συνέβγαρμα, ou accompagnement, interdit la vengeance, lorsque la victime désignée pour l'expiation se trouve en compagnie d'une personne qui n'est pas parente des familles rivales, quelle qu'elle soit, enfant, femme ou vieillard (le συνεβγάρτη[ς]). En ce cas, exercer le droit de vengeance serait considéré comme une atteinte au συνεβγάρτη(ς), ce qui créerait une nouvelle hostilité ; le plus souvent, l'accompagnateur est un étranger : le devoir d'hospitalité interdit de lui porter préjudice⁵. Le ψυχικό est un pardon accordé officiellement par la famille injuriée, sur l'intervention d'un tiers (γερωντάδε(ς), les interposants

1. *Ibid.*, p. 66.

2. *Ibid.*, p. 69. Même à l'église (cf. LEAKE, op. cit., t. I, p. 237).

3. Les préparatifs de la vengeance, les embuscades organisées contre l'ennemi pour le surprendre portent le nom de χουσία (grec commun : χωσιά, cachette). Si l'on ne parvient pas à tuer, le pillage peut remplacer le meurtre (cf. LEAKE, *ibid.*, p. 271).

4. Cf. MAURER, op. cit., p. 334 ; VLAVIANOS (op. cit., p. 71-2).

5. Cf. VLAVIANOS, op. cit., p. 73.

étant généralement des vieillards)¹. Si la demande de réconciliation est acceptée, on convient d'un jour et le meurtrier vient demander pardon au chef de la famille qu'il a lésée, en se mettant à genoux devant lui : celui-ci lui ordonne de se lever et la réconciliation est faite, tandis que l'on prononce ces paroles : « Είτα τυχερό μα(ς). Έτσα τ'όθελε ο θεό(ς). (C'était notre destinée, Dieu l'avait voulu) » ; l'on fête ensuite par des libations la reprise des bonnes relations². La violation de la paix ainsi conclue est déshonorante pour son auteur et déclenche les plus violentes hostilités³. On a tenté d'expliquer l'origine du droit de vengeance par le caractère belliqueux des Maniotes, peuple méridional⁴. En réalité, il ne s'agit pas du geste impulsif d'un individu, mais d'une institution ; en outre, la coutume se retrouve hors de Grèce, en Albanie⁵, en Papousie, en Malaisie, en Afghanistan, en Géorgie, dans le Caucase, chez les nègres, certaines peuplades d'Amérique, les Esquimaux, les Caraïbes⁶, jadis chez les Slaves et les Germains. Ce ne peut être une influence slave du moyen âge⁷, car le droit de vengeance qui existait chez les

1. Cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., ch. XX, p. 201.

2. VLAVIANOS, op. cit., p. 73.

3. *Ibid.*, p. 76.

4. FOUILLÉE, *Esquisse psychologique des peuples*, Paris, 1903, p. 38 : « La sensibilité grecque, comme celle de tous les Méridionaux est éminemment irritable : éternelles sont les rancunes, terrible la vendetta. Sous ce rapport, Grecs, Siciliens, Napolitains, Corses et Espagnols se ressemblent. C'est peut-être un trait de la race ibéro-ligure ».

5. Sur le droit de vengeance chez les Albanais, voir CH. PICARD, *L'Ancien droit criminel hellénique et la vendetta albanaise*, in : *Revue de l'histoire des religions*, Paris, 1920, t. 81, p. 260-288.

6. Cf. VLAVIANOS, op. cit., p. 54.

7. *Ibid.*, p. 81-2.

Slaves était une coutume religieuse¹, ce qui n'est pas le cas dans le Magne, et la Corse, qui connaît la même institution, n'a jamais subi d'influence slave. La coutume est née² vraisemblablement de l'organisation sociale du Magne, reposant sur des associations familiales très fortes et maintenues grâce aux conditions géographiques.

Les superstitions ne semblent pas étrangères au droit de vengeance, la plupart, en effet, se rapportent à la mort violente : on croit qu'il existe un droit de vengeance pour les défunts, en vertu duquel ils peuvent revenir tourmenter les vivants. Pour conjurer leur retour, au moyen âge, on coupait au mort, un doigt que l'on laissait macérer dans un liquide que l'on faisait ensuite boire. Le fait est attesté par une lettre d'Isidore de Monemvasie à l'empereur Manuel et par un discours de Jean Argyropoulos³ qui, en 1415, féli-

1. Sur le droit de vengeance chez les Slaves, voir F. MIKLOSICH, *Die Blutrache bei den Slaven*, in : *Denkschriften der Klassischen Akademie der Wissenschaften zu Wien, philosophische-historische Classe*, XXXVI, 1888, p. 127-210.

2. Cf. VLAVIANOS, p. 83-5.

3. Ces deux textes sont cités par LAMBROS, dans le Νέος Ἑλληνισμὸς, Athènes, 1905, t. II, p. 180-6 à l'article Τὸ ἔθος τοῦ μασχαλισμοῦ παρὰ τοῖς Μανιαταῖς τῶν μέσων αἰώνων ; le premier conservé à la Bibliothèque vaticane (n° 914 Vaticanus Graecus), porte : « Μετὰ τὴν σφαγὴν δακτυλὸν ἀποκόψας τοῦ κειμένου τοῦτο παρὰ τὸν ποτὸν τῇ κύλικι βάπτων προπίνει τοῖς φίλοις » et le second (n° 817 du codex de la Bibliothèque nationale d'Athènes) : « Μέρη τετελευτηχότων ἀνατεμνόντες σωμάτων, καὶ ταριχύσαντες, ἔφερον καὶ ποτοῖς ἢ ὕφους, βάπτοντες πρότερον ». Dans le même article, LAMBROS rapproche cette coutume du μασχαλισμός ou μασχάλισμα des anciens, selon laquelle, pour éviter la vengeance d'un mort, on lui coupait le doigt que l'on plaçait sous l'aisselle, et que rapportent ESCHYLE, *Choéphores*, v. 499 ; SOPHOCLE, *Electre*, v. 445, et APOLLONIUS DE RHODES, III, 377 et IV, 478.

Voir, sur les superstitions du Magne, LAWSON, *Modern Greek Folklore and ancient Greek religion*, Cambridge, 1910, p. 441.

cite l'empereur Emmanuel Paléologue d'avoir supprimé cette coutume. Aujourd'hui, on a recours à deux procédés : dès que le meurtrier vient d'accomplir son crime, il trace sur le sol une croix, afin que l'âme du mort ne le poursuive pas ; quand le mort a été enterré, pour éviter qu'il sorte de sa tombe et revienne, à la porte de sa maison on enfonce un clou, que le prêtre a béni, ou on accroche un filet. Il existe également des superstitions touchant la guérison des maladies, telles que l'application sur une plaie d'un morceau de viande de chat ou de poulet¹, ou l'exorcisme de la fièvre².

Les cérémonies du baptême, du mariage et des obsèques, ont donné lieu à un certain nombre de traditions.

α) *Baptême*. — La naissance d'un garçon est tenue pour un événement glorieux. Le père en annonce la nouvelle en tirant des coups de fusil³. Il doit aussi offrir à boire à ses amis du village. Au contraire, la naissance d'une fille ne donne lieu à aucune manifestation. Le nouveau-né est aussitôt lavé avec une décoction de plantes aromatiques, saupoudré de sel, de poivre et de myrte broyés⁴. Au baptême, le prêtre commence par exorciser l'enfant en lisant de longues formules de serments contre les mauvais esprits⁵. Puis

1. Cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 129.

2. Cf. STÉPHANOPOLI, op. cit., t. II, ch. XXXVI, p. 25.

3. Cf. *Le poème sur le Magne*, op. cit., v. 275 et sq. :

« Τὴν πόρταν ὅλοι τρέχουσι καὶ τουφεκὲς βαροῦσι
.....

Ἡ καλομοῖρες λέγουσι καλῶς ἦλθε νὰ ζήσῃ

Νὰ γένη καλὸ σᾶρματα, καὶ τοὺς ἐχθροὺς νὰ σβύσῃ ».

4. Cf. YÉMÉNIZ, art. cit., p. 21 ; STÉPHANOPOLI, op. cit., p. 293.

5. Cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 126.

il coupe à l'enfant quelques cheveux et les brûle au-dessus de l'eau¹ ; selon le rite orthodoxe, l'enfant est plongé nu dans l'eau baptismale, puis oint d'huile. A l'issue de la cérémonie, le parrain distribue quelque argent aux assistants.

β) *Mariage*². — Quand un jeune homme veut épouser une jeune fille, il fait faire par un parent ou un ami la demande de mariage au père de la jeune fille : ce dernier, seul, décide, sans consulter ni sa femme ni sa fille. Il demande un délai (τράτο) pour réfléchir et donne la réponse. S'il accepte, on fait célébrer les fiançailles, qui comprennent deux cérémonies : la première, φανέρωση, n'a lieu qu'entre le père de la jeune fille et celui qui a fait la demande : ils tirent des coups de fusil et vont boire au café (l'expression φανερόνουσι, employée en ce cas, signifie : on célèbre la φανέρωση) ; la deuxième, l'αρεβώνα³, ou fiançailles proprement dites, a lieu quelques jours après ; le fiancé vient avec sa famille et ses amis remettre une bague à sa fiancée et apporter à ses futurs beaux-parents une somme destinée à couvrir les frais du mariage (l'homme achète, pour ainsi dire, la femme)⁴, ou des dons en nature ;

1. *Ibidem*. C'est ce rite que j'ai observé à Laya. Selon une autre tradition rapportée par STÉPHANOPOULI (op. cit., p. 294) et YÉMÉNIZ (op. cit., p. 21), le prêtre détache un morceau de cire des cierges de l'autel, y fixe les cheveux, jette le tout dans l'eau baptismale et en fait une amulette pour l'enfant.

2. Voir un récit détaillé de cérémonie du mariage dans le numéro du 15 mars 1928 du périodique grec Έλληνικά Γράμματα (2^e année, t. II), p. 244-248, « ὁ Μανιάτικος Γάμος » de G. N. Kalamatianos.

3. Un rapprochement est à faire avec les coutumes des Saracatsans, cf. HÖEG, op. cit., t. I, p. 46 et sq.

4. Cf. SCHILLBACH, op. cit., p. 128.

il offre dans leur maison un festin, à l'issue duquel la fiancée reçoit divers cadeaux des convives. La jeune fille ne reçoit pas de dot de ses parents ; toutefois, si le père tient à marier sa fille sans qu'elle soit demandée, il fait agir des amis en cachette et promet une somme au futur gendre. Les fiançailles ne peuvent être rompues sous peine de mort, sauf par consentement réciproque. Entre la φανέρωση et l'αρεβώνα le fiancé n'a pas le droit de voir sa fiancée; cependant, selon une coutume assez récente, il peut en solliciter la permission ; si elle lui est accordée, il vient accompagné de son père et ne pénètre dans la maison de son futur beau-père que si ce dernier a tracé sur le seuil une croix d'huile (αξίνα). La veille du mariage, le fiancé envoie, avant midi, à sa fiancée un mulet chargé de vivres (κανίσκι) conduit par quelques amis (κανισκαροί). Lui-même vient le soir avec sa famille et s'arrête au seuil de la porte : son père jette plusieurs pièces de monnaie, chaque membre de la famille de la jeune fille en prend une. Le père de la jeune fille fait ensuite une croix d'huile sur le seuil, le jeune homme entre, suivi des siens, et la soirée se passe en divertissements. Cette cérémonie s'appelle τα τάλερα στην πόρτα. La στέψη ou στεφάνωμα (couronnement des mariés) peut avoir lieu à ce moment, ou le lendemain : elle se fait à l'église ou chez la mariée chez qui l'on fait venir le prêtre. Lorsque la cérémonie est terminée, le marié fait une quête auprès des parents et des amis de sa femme. On dit alors que le marié χαμαρόνει να πέσουσι τα κεράσματα. Les époux se rendent alors chez les parents du marié : avant qu'ils

n'entrent, le père du marié trace une croix d'huile sur le seuil, et à son tour la mariée *καμαρόνει* en quêtant auprès des amis de son mari. Un festin offert par le père de la mariée, suivi de danses et de chansons, clôture la cérémonie. Huit jours plus tard, les époux vont saluer le père de la mariée et lui offrent un repas qu'on nomme la *πισωστροφά*, ou le *σφαχτό* (car il est d'usage d'apporter un agneau).

γ) *Funérailles*. — Le culte des morts est peu développé¹ et se réduit à des chants funèbres exécutés autour du cadavre (*μοιρολόγια*)². Dès qu'un décès se produit, les amis et les parents du défunt se rendent à la maison mortuaire. En entrant dans la pièce où le mort est exposé, ils poussent à plusieurs reprises le cri de « *Αδέρφι* ». Puis ils répandent sur le défunt et sur le sol des bouquets de fleurs sauvages odorantes (*ματσέτα* ou *μυριστικά*) ; les hommes restent debout, les femmes s'asseyent par terre autour du corps, puis elles dénouent leurs cheveux et commencent à se lamenter³. Ensuite l'une d'elles entonne, sur un rythme traînant, un myrologue qu'elle improvise, en rappelant les principaux événements de la vie du défunt et les circons-

1. SCHILLBACH, op. cit., p. 129.

2. L'ensemble de la cérémonie s'appelle *κλάμα*, lamentations. Cf. Récit d'une scène funèbre dans le *Poème du Magne*, op. cit., v. 257-272, v. 269 « *τὸν κλαίουσι καὶ σκούζουσι* » ; KYRIAKIDÈS, *Ἑλληνικὴ Λαογραφία*, Athènes, 1923, p. 63 et sq., et *Αἱ γυναῖκες εἰς τὴν Λαογραφίαν*, p. 65 et 72 ; PASAYANIS, *Μανιάτικα Τραγούδια καὶ μοιρολόγια*, Athènes, 1927, p. VI.

3. L'improvisation des myrologues est propre aux femmes qui s'y exercent avant leur mariage. Certaines sont renommées pour leur habileté et rivalisent d'invention. On leur en fait gloire. Les myrologues qui ont plu particulièrement sont souvent répétés, en dehors de toute circonstance funèbre, comme des chansons (cf. mon *Etude de quelques textes maniotés*).

tances de sa mort. Pendant ce temps les autres meuvent leur tête en cadence de bas en haut et de gauche à droite, en s'arrachant les cheveux et en se frappant la poitrine (μαλλοτραβήσματα et γροθοχτυπήματα)¹. On ne peut interrompre le chant que pour le continuer, et en en demandant la permission ; pour l'obtenir, on tourne la tête vers la chanteuse en lui tendant la main (παίρνου το μοιρολόγι). Les hommes ne prennent part aux myrologues que si le défunt a péri de mort violente. En signe de deuil, les frères et les cousins du mort laissent pousser, pendant quarante jours, leur barbe et leurs cheveux. Les myrologues sont chantés, le jour même du décès, à la maison mortuaire, puis au cimetière ; la cérémonie se répète après l'enterrement au bout de trois, huit, quarante jours, six mois et un an. Trois années après l'inhumation, comme dans le reste de la Grèce², le corps est déterré et les ossements sont entassés dans une cabane élevée au milieu du cimetière (ανακομιδή) ; les riches peuvent les déposer dans une urne et construire un monument.

1. La coutume se retrouve ailleurs en Grèce (cf. KYRIAKIDÈS, op. cit., p. 63), en particulier chez les Saracatsans, HÖEG, op. cit., p. 52.

2. Cf. aussi HÖEG, op. cit., p. 53, n. 2.

PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE

Première Section : VOYELLES

CHAPITRE PREMIER

L'ACCENT

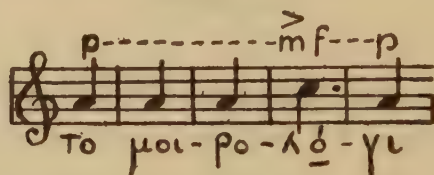
L'accent du grec commun est à la fois intensif, quantitatif et musical ¹. Ces trois caractères se combinent inégalement selon les parlers² et la place de l'accent dans le mot³. Le parler maniote, lui, a, à l'initiale et à l'intérieur du mot, le même type d'accent que la langue commune ; en fin de mot, il offre un type particulier : l'accent musical, qui, comme nous le verrons, a les éléments de l'accent commun, moins

1. Cf. H. PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, Paris, 1907, p. 44, p. 49, conclusions d'observations faites sur la durée, p. 50-55 ; A. MEILLET, *Aperçu d'une Histoire de la langue grecque*, Paris, 1920, p. 203 : « Sont longues les voyelles intérieures frappées de l'accent... Les voyelles toniques sont prononcées avec une élévation de la voix ». L. ROUSSEL, *Grammaire descriptive du Roméique littéraire*, Paris, 1922, p. 45 : « La voyelle dite accentuée... est prononcée avec une intensité plus grande... elle est plus nettement chantée que les voisines sur une note généralement plus aiguë, d'une tierce à une quinte à peu près... (avec) un très léger commencement de différenciation ». — Je dois signaler ici les réserves que fait H. PERNOT sur l'intensité de l'accent néo-grec, op. cit., p. 57-61, section III.

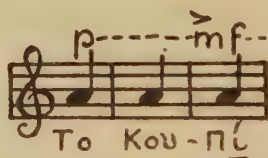
2. Cf. PERNOT, op. cit., p. 49, n. 2.

3. Cf. A. MEILLET, op. cit., p. 222 : « L'accent grec moderne n'entraîne pas l'allongement de la voyelle en fin de mot comme à l'intérieur ».

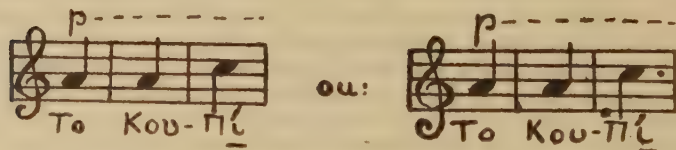
l'intensité. C'est par conséquent la place de l'accent qui en détermine la nature. Dans des mots tels que τέσσεροι, αγάπησα, κάνει, κεράσματα, μοιρολόγι, l'accent est le même qu'en grec commun. Au contraire, la prononciation de mots tels que καρδί, κερί, κλωνί, κουμπί, κουπί, κρασί est sensiblement différente de ce qu'elle est en langue commune, car la voyelle accentuée est plus haute que les autres, d'une tierce à une quarte environ. Alors qu'un groupe comme το μοιρολόγι se prononce en langue commune et en maniote :



un groupe comme το κουπί, qui en grec commun se prononce :



s'énonce en maniote :



L'accent de hauteur se rencontre dans un grand nombre de mots : 1^o formes verbales accentuées sur

la finale : -ού, ¹ -ά, -εί (αγαπού, αγαπά, φιλεί) ; 2^o formes nominales neutres du singulier en -ό ou en -ί (νερό, παιδί) et du pluriel en -ά (νερά) ; 3^o noms féminins en -ά ou en -ή et adjectifs féminins en ή (κυρά, ψυχή, καλή) ; 4^o formes de masculins (noms et adjectifs) en -ό, -ή, -ά, -έ (καλό, μπαλαρμά, καφέ, νταβιτζή) ; 5^o adverbes en -ά (καλά). Les observations que j'ai faites m'ont montré que cet accent musical se produit toujours en finale ouverte, mais non en finale fermée, c'est-à-dire lorsque le mot se termine par une consonne, soit lorsque la syllabe finale est formée de voyelle suivie de σ, puisque le σ est la seule consonne que le grec moderne ait gardée en finale². On prononce, par exemple, καλόσ, άγαπᾶσ, καλήσ, καλούσ avec l'accent du grec commun. Toutefois le fait se présente rarement en maniote ; car, ainsi que nous le verrons plus bas³, le σ s'amuit en finale.

En finale ouverte, plusieurs cas peuvent se présenter :

1^o *Finale accentuée en fin de phrase.* — C'est là que le phénomène s'observe le plus nettement. Voici quelques phrases que j'ai recueillies ; les sujets (des femmes) qui les ont prononcées ont fait une pause après le dernier mot : δότε ντονε καπνό, μ'αρέσ'αφτό, παίζει το παιδί, έσχύουζα φωνή, βάνου δρόμο στα μπροστά, να κάτσου σε σκαμνί. Je les ai choisies exprès avec un seul exemple

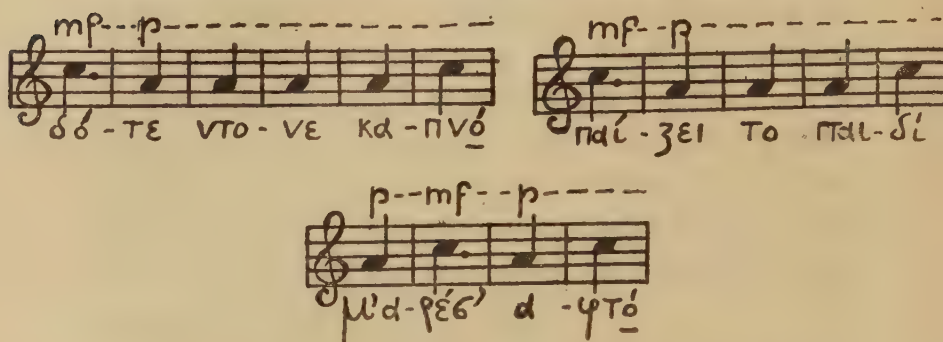
1. Sur ce -ού voir plus bas, passage de ω à ου, p. 58.

2. Cf. A. MEILLET, *ibid.* « Le ν final s'est amui » ; L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 40-43 (p. 41, § 134 : « s est possible devant... silence » ; § 136 : « on évite n devant silence »).

3. Voir plus bas : *Etude des Consonnes, Amuissement du σ.*

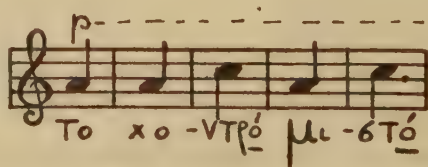
d'accent musical dans chacune, pour plus de netteté.

La transcription musicale donnerait à peu près ceci :

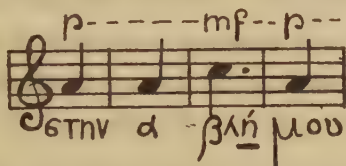


La voyelle de la dernière syllabe de la phrase accentuée n'est pas prononcée plus intense que les autres voyelles atones, elle en diffère seulement par une élévation du ton. J'ai observé aussi dans ce cas un léger allongement de la voyelle, peu sensible après occlusive, plus marqué après spirante, surtout spirante sonore.

2^o *Finale accentuée dans la phrase devant un non enclitique.* — Bien que moins aisé à observer, le fait est discernable ; j'ai, à dessein, fait répéter les mêmes phrases à divers sujets, pour vérifier mes premières impressions : κάνασι γερωνική στου Μιχαλέα το σπίτι, στου μαγαζού την πόρτα ; σύρε να πάς, μωρή, στο σπίτι ; έπαιρνε(ς) το χοντρό μιστό. La seule différence avec le cas précédent est que la voyelle finale n'est jamais allongée ; on a ainsi :



3^o *Finale accentuée dans la phrase devant un enclitique.* — L'accent musical n'est plus pur, mais il est accompagné d'une intensité. Ainsi dans les groupes το χρυσό μου πεθερό, στην αβλή μου, c'est un accent d'intensité que j'ai entendu ; le fait n'est pas surprenant, car l'enclitique, s'appuyant sur le mot qui précède, fait corps avec lui et l'accroît, pour ainsi dire, d'une syllabe. Dès lors, la voyelle accentuée devant l'enclitique ne se trouve plus en finale¹ ; on a ainsi :



4^o *Monosyllabes.* — Il faut d'abord écarter les mots secondaires, proclitiques ou enclitiques, comme l'article (ο, η, το, του, του(ς), τη, της, τι(ς), οι), le possessif (μου, σου, του, με, σε, το, μα(ς), σα(ς), του[ς]), les conjonctions et les prépositions (και, σε, για). Pas plus que dans la langue commune ils n'ont par eux-mêmes d'accent. Restent quelques formes monosyllabiques peu nombreuses en grec, *verbales* : βγού(βγῶ), βγεί(ς) ; βρού(βρῶ), βρεί(ς) ; δού(δῶ), δεί(ς) ; ζού(ζῶ), ζεί(ς) ; και(ς) ; κλαί(ς) ; λέ(ς) ; μπού(μπῶ), μπεί(ς) ; πού(πῶ), πεί(ς) ; τρώ(ς) ; φά(ς) ; φταί(ς) ; *pronominales*² : σύ, σεί(ς) ; γώ, μεί(ς) ; *numérales* : τρεί(ς),

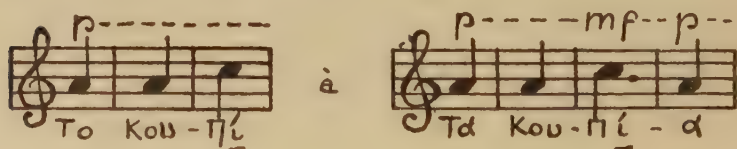
1. A plus forte raison, un accent secondaire et provisoire développé en syntaxe devant un enclitique sur la finale d'un mot d'au moins trois syllabes dont l'accent frappe normalement la première, sera intense et non musical : κάμαρ ά μου (κάμαρα) (cf. LOUIS ROUSSEL, op. cit., p. 45, § 149).

2. Au nominatif seulement, dont l'emploi est plus rare et marque une insistance particulière sur la personne ; car, à l'accusatif et au génitif, le

φτά(ίφτα), χτού (όχτώ) ; *nominales* (de beaucoup les plus rares) : νί(ύννι, soc), γδί (γουδί, mortier).

Je n'ai jamais entendu, dans les monosyllabes, qu'ils fussent au milieu ou à la fin de la phrase, l'accent musical que j'ai remarqué à ces places dans les polysyllabes ; l'accent des monosyllabes en maniote est le même que celui qui frappe dans les polysyllabes la voyelle initiale ou médiane.

5^o *Modifications de l'accent musical.* — Les noms neutres terminés par -ι ont au singulier, comme nous l'avons vu, l'accent musical ; au pluriel, dans la langue commune, l'accent frappe la voyelle finale, le -α (désinence du pluriel neutre), tandis que le -ι est devenu consonne ; à κουπί, la langue commune oppose κουπα, (en deux syllabes). Dans le parler maniote, l'accent demeure sur le -ι, et l'on a το κουπί, τα κουπία (en trois syllabes). Au singulier, l'accent est musical parce que la voyelle se trouve en finale ouverte ; au pluriel, l'accent cesse d'être proprement musical et redevient intensif parce que la voyelle ne se trouve plus en finale. Le maniote oppose ainsi :



pronom est proclitique ou enclitique : σου είπα, μου είπα, σ'είδα, μ'είδε, δικό μου, δικό σου. Toutefois, il faut faire exception pour l'accusatif précédé d'une préposition, qui, dans ce cas, n'est pas enclitique : για σά(ς), για μά(ς) ; au singulier d'ailleurs, en pareil cas, on n'emploie que les formes dissyllabiques du pronom : για σένα, για μένα, au lieu des formes monosyllabiques, σε, με, cf. LOUIS ROUSSEL, op. cit., p. 47-48.

En résumé, d'après les remarques qui viennent d'être faites, *l'accent musical dans le parler du Magne ne frappe que la voyelle située en finale ouverte des polysyllabes*. Dès lors, une question se pose : cet accent est-il ou non indépendant de l'accent commun ?

Il ne paraît guère possible de le tenir pour un archaïsme¹, car, en admettant qu'en maniote l'ancien accent de hauteur se soit maintenu à la finale, on ne s'expliquerait pas pourquoi il n'apparaît ni dans les monosyllabes, ni surtout dans les polysyllabes en finale fermée.

Il faut également, je crois, distinguer cet accent du maniote en *fin de mot* de *l'accent de phrase* qui serait dû à la mélodiation du parler : l'accent de phrase ne frapperait qu'une espèce de mots et aurait une place fixe dans la phrase ; or les exemples que j'ai recueillis ont été pris à diverses places de la phrase, avec des mots différents.

Au contraire, aucune difficulté ne subsiste si on y voit une modification de l'accent commun, privé d'un de ses éléments, l'intensité². C'est une conséquence

1. Néanmoins l'hypothèse du maintien de l'accent proprement musical dans la partie la plus débile du mot n'est pas invraisemblable.

2. Cf. ROUDET, *Éléments de Phonétique générale*, Paris, 1910, p. 320 : « L'accent d'intensité peut varier en degré..., devenir plus ou moins intense par rapport aux autres syllabes du mot... Un pareil affaiblissement peut être un premier pas dans la voie... d'un changement de nature. L'accent d'intensité peut... être remplacé par un accent de hauteur ». — L. ROUSSEL, d'ailleurs (op. cit., p. 52, §§ 168-170) a essayé de noter les « intensités relatives des syllabes d'un texte (de grec commun) supposé récité sans négligence » ; alors qu'à l'initiale et à l'intérieur il a évalué les intensités entre trois et cinq, en finale, il n'a noté que trois (un seul cas fait exception, c'est celui de : *sk'il'á tu*, où l'intensité du *a* est évaluée à quatre, mais c'est parce que *sk'il'á* est suivi d'un enclitique ; encore lit-on : *brostá tu* et *vosk'i tu*, où l'intensité du *a* et du *i* est notée trois).

de l'affaiblissement de la fin de mot en général. En effet, après l'émission d'un certain nombre de syllabes (au moins deux) la force articulatoire diminue, et si, au cours de cette émission, nul accent n'est venu mettre en relief telle ou telle voyelle à l'intérieur du mot, la dernière voyelle de ce mot ne peut plus être distinguée des autres par l'intensité. Or l'on sait par la phonétique expérimentale¹ que la quantité d'air expirée dans la parole varie dans le même sens que l'intensité et en sens inverse de la hauteur. Si donc le débit d'air décroît, l'intensité décroît avec lui, mais la hauteur augmente, d'où le caractère musical de l'accent final. La force articulatoire en fin de mot est plus faible dans le parler du Magne que dans la langue commune.

Quand le mot est suivi d'un enclitique, le sujet parlant fait un nouvel effort sur la dernière syllabe du mot, d'où intensité de l'accent.

Dans les cas où la voyelle en syllabe finale est suivie de σ^2 , la force articulatoire nécessaire à l'émission du σ accroît l'intensité de la voyelle qui précède ; il faut, en effet, un débit d'air plus grand pour prononcer une consonne que pour prononcer une voyelle et les sourdes exigent plus d'air que les sonores³.

1. Cf. ROUDET, *De la dépense d'air dans la parole et de ses conséquences phonétiques*, in : *La Parole*, n° 4, 1900, et *Éléments de Phonétique générale*, Paris, 1910, p. 30 : « La quantité d'air expirée dans la parole... varie dans le même sens que l'intensité et en sens inverse de la hauteur ». Voir aussi : *ibidem*, p. 183, 223-224 et 317 ; H. PERNOT, *op. cit.*, p. 61 ; ROUSSELOT, *Principes de phonétique expérimentale*, Paris, 1897-1908, p. 818-819, 907, 1001-1002, 1006-7.

2. Ils sont dus à l'influence de la langue commune, comme nous le verrons, le plus souvent.

3. Cf. ROUDET, *Éléments de phonétique générale*, p. 183.

Enfin, à la pause, l'allongement est facile à concevoir, surtout après une spirante sonore, c'est-à-dire une consonne qui exige le volume d'air le plus faible : les expériences ont montré que le débit moyen de l'air augmentait en raison inverse de la durée du son¹ ; si le débit décroît, la durée augmente. Et si le fait n'est sensible qu'en fin de phrase, cela tient à ce que, d'une part, à l'intérieur de la phrase, la vitesse du discours est un obstacle à l'allongement de la fin de mot, d'autre part, la fin de phrase en général est caractérisée par un affaiblissement plus grand encore de l'articulation.

1. Cf. ROUDET, *De la dépense d'air dans la parole*, etc., art. cit., p. 13 et sq ; H. PERNOT, op. cit., p. 61-63 : « Hauteur et longueur offrent entre elles certaines affinités : elles se comportent notamment de même par rapport au débit moyen d'air, qui croît en sens inverse de l'acuité ou de la durée du son ».

CHAPITRE II

ÉVOLUTION DE ω EN o u

La langue commune ne fait aucune distinction de timbre entre le o et le ω ¹, qui ne sont plus que des graphies différentes d'un même son. Le o bref fermé ancien (o) et le o long ouvert ancien (ω) ont commencé à se confondre, dès le III^e siècle av. J.-C., en un o unique, de timbre ouvert généralement². Il n'en est pas de même en maniote : si, pour la quantité, le o et le ω sont brefs, pour le timbre, le o ancien est généralement représenté par un o ouvert bref ; mais dans un grand nombre de cas, le ω est représenté par ou bref³.

Voici comment les faits se répartissent :

Le o ouvert représenté par o se rencontre :

1^o *A l'initiale* : *a*) en syllabe *atone* : o l'article, o λίγορα (γ λήγορα), o λούθε (et en général o λο - en composition), o ρτύχι; *b*) en syllabe *tonique* : o νειρο, o ντα(ς) (lorsque), o ξου, o πλα, o που, o σο, o τι.

1. Les distinctions de timbre dans la série des o (o , ω) ne tiennent qu'à l'accent, dans la langue commune, comme l'a montré H. PERNOT, op. cit., p. 136-7 : « Les Athéniens possèdent trois sortes d' o : un o ouvert, ordinairement tonique ; un o moyen très fréquent à l'atone ; enfin un o fermé plus rare que les précédents, dont les règles sont encore à chercher ». — Cf. A. MEILLET, op. cit., p. 205 : « Aujourd'hui les anciens o et les anciens ω sont indiscernables dans la prononciation du grec ».

2. Cf. A. MEILLET, *ibid.* — Sur les cas de fermeture, voir plus bas.

3. Sauf, bien entendu, les allongements signalés en finale à la pause, cf. ci-dessus, p. 52.

2^o *A l'intérieur* : *a*) en syllabe *atone* : αγγό^νι, είκο^ςι, έμπο^ρο(ς), έξο^δα, κο^τρό^νι, μπο^ρού (μπο^ρω), σκο^τόνου (σκο^τόνω), στο^λίζου (στο^λίζω), χα^μογε^λού (χα^μογε^λω); *b*) en syllabe *tonique* : από^χι, γό^νατο, δρό^μο, περιβό^λι, πό^δι, πον^τι^κό(ς), πό^σο, χρο^νια. Par contre, on trouve, dans quelques mots seulement, le *o* ouvert bref représenté par ου, rarement à l'initiale, plus souvent à l'intérieur, en syllabe tonique comme en syllabe atone : ού^λο(ς) (ό^λος), χι^ουνά^δα (χι^ονά^δα), κο^ύβε (κό^βε). (Nous verrons plus bas dans quelles conditions et dans quelles régions, car, pour ces mots, les formes avec *o* coexistent).

3^o *En finale*, par contre, on ne rencontre jamais que *o* : *a*) en finale *fermée* : *α*) en syllabe *atone*, dans les substantifs et adjectifs masculins en -ό(ς) au nominatif singulier et dans les substantifs neutres en -ο(ς) : γε^μά^το(ς), ή^λι^ο(ς), κού^ρο(ς) (coq), λό^γο(ς), φί^λο(ς), δά^σο(ς), έθ^νο(ς), έλε^ο(ς); *β*) en syllabe *tonique*, dans les adjectifs et substantifs masculins en -ό(ς) au nominatif singulier : ζυ^γό(ς), κα^κό(ς), κα^λό(ς), κα^φό(ς) (frère); *b*) en finale *ouverte* : *α*) en syllabe *atone*, dans les accusatifs singuliers des substantifs et adjectifs masculins en -ο(ς), et dans les nominatifs-accusatifs neutres des adjectifs et des noms en -ο : γε^μά^το, λό^γο; κα^νά^κο, σά^βα^νο, δώ^ρο, κά^φκα^λο (tête), τα^ξι^μά^ρι^κο; *β*) en syllabe *tonique*, dans les accusatifs singuliers des adjectifs et substantifs en -ό(ς) et dans les nominatifs-accusatifs des adjectifs et substantifs neutres en -ό : αδ^ερ^φό, κα^λό, φ^τω^χό; κα^λα^φα^τι^κό, μη^δεν^ικ^ό, νε^ρό.

Voici maintenant les cas dans lesquels ου repose sur un ancien ω :

1° *A l'initiale*, il n'y a aucun exemple du fait, que la voyelle soit atone : ω μό(ς), ou tonique : ὦρα.

2° *A l'intérieur*, le fait se rencontre dans quelques mots : *a)* en syllabe *atone* : ἀγουνάρι(ἀγκωνάρι), ἀνακουχή(ἀνακωχή), γουινιά(γωνία), ζούστηκω(ζώστηκω de ζώνω), κατοῦτ ou κατουγή(ς) (κατωργῆς)¹, κουμουδιά(κωμωδία), μυρουδιά² (μυρωδιά), ξημέρουμα(ξημέρωμα), πάτουμα(πάτωμα), σουστό(ς) (σωστός), φουλιά(φωλιά) et en composition μερμηγγόφουλια(μερμηγγόφωλια), φουτιά(φωτιά), χαρτουσιά(χαρτωσιά), χουριό(χωριό), χουρού(χωρῶ), χουσία(χωσιά), χουνί(χωνί); par contre, les formes avec ω coexistent, et j'ai entendu : αγωράκι, ἀνακωχή, γωνία, etc., même dans les villages où j'avais recueilli les formes en ου; d'autre part, pour un très grand nombre de mots, je n'ai jamais entendu que les formes avec ω , ainsi : ἀθρωπο(ς) (ἄνθρωπος), μωρό(ς), πρωί, σωρό(ς), ψωμί, etc., en syllabe atone, et, en syllabe tonique, γλώσσα, δώνου(δώνω, δίνω), πρώτα, στρατιώτη(ς), τώρα, etc. Enfin l'influence d'une consonne voisine a pu s'exercer et aider la fermeture de ω en ου : une nasale (ξημέρουμα), une labiale (φουτιά), une gutturale (ἀνακουχή), une liquide (χουριό)³, une sifflante (σουστό), une palatale (χουσία). *b)* On a à la *tonique* : ξημερούματα⁴,

1. Cette forme se trouve dans une poésie funèbre citée par PASAYANI, op. cit., p. 17.

2. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 30, n° 68, v. 3.

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 142; rendant compte des fermentures du ο (o et ω) atone dans la langue d'Athènes, l'auteur remarque d'abord que « ces exemples sont en nombre infime par rapport à ceux où l'o atone s'est conservé » et ensuite que « dans la plupart des cas cités c'est dans le voisinage d'une labiale ou d'une gutturale, parfois aussi d'une nasale ou d'une liquide que ο s'est changé en ου ».

4. Fait sur ξημέρουμα, ce mot se rattache plutôt au cas précédent.

(ξημερώματα), στρούμα (στῶμα), χούμα (χῶμα), χούσαςι (χῶσανε, de χώνω) ; toutefois, dans ces derniers exemples, rares, on remarquera que la voyelle est suivie de la consonne labiale μ, ce qui a pu favoriser la fermeture du timbre (en langue commune on a de même ἀγαποῦμε, où le οῦ repose sur un ῶ) ; χούσαςι est analogique de χούνου (χώνω), (les exemples que H. Pernot¹ donne de l'ο accentué devenant ου, en langue commune, présentent tous un ω au contact d'un ν).

3^o *En finale*, le fait est constant ; il se rencontre dans une série de mots isolés, et surtout nous en verrons plus bas l'importance en morphologie : *a*) au *génitif pluriel* des substantifs et adjectifs, *atone* : φίλου (φίλων[ε]), παππούδου (παππούδων[ε]), μάβρου (μάβρων[ε]), et *tonique* : λαγού (λαγῶν[ε]), φτωχού (φτωχῶν[ε]) ; *b*) dans le *numéral* : χτού (ὀχτώ) ; *c*) dans les *adverbes*, *atones* : απάνου (ἀπάνω), κάτου (κάτω), ὄξου (ὄξω), πίσου (πίσω) et *toniques* : εδού (ἐδῶ) ; *d*) dans les *formes verbales* de la première personne du singulier du présent actif, en syllabe *atone*, au radical du présent : βάζου (βάζω), βάνου (βάνω), βγάζου (βγάζω), δώνου (δίνω), έχου (ἔχω), θέου (θέλω), κάνου (κάνω), κρεμάνου (κρεμάζω), λέου (λέω), πηγαινου (πηγαίνω), πιάνου (πιάνω), πίνου (πίνω), τρέχου (τρέχω), τρώου (τρώω), φέβγου (φέβγω), φτάνου (φτάνω) ; au radical de l'aoriste actif : κάτσοу (κάτσω), μπαζαρίσου (μπαζαρίσω), ξεκρεμάσου (ξεκρεμάσω), πάου (πάω), πάρου (πάρω), πέσου (πέσω), στείλου (στείλω), φάου (φάω), φέρου (φέρω) ; en syllabe *tonique*, au radical

1. Op. cit., p. 147.

du présent actif : αγαπού (ἀγαπῶ), δειψού (δειψῶ)¹, μπορού (μπορῶ), πεινού (πεινῶ)¹, περπατού (περπατῶ), προσκυνού (προσκυνῶ), ρωτού (ρωτῶ), τραβού (τραβῶ), φιλού (φιλῶ), χρωστού (χρωστῶ) ; au radical de l'aoriste passif : δεχτού (δεχτῶ), διηγηθού (διηγηθῶ), μυριστού (μυριστῶ), ξεμορφοθού (ξεμορφοθῶ), παντρεφτού (παντρεφτῶ).

4^o Dans les monosyllabes, où la voyelle est nécessairement accentuée, on relève la forme d'adjectif numéral au génitif τρού (τριῶν[ε]), et les formes verbales : βγού (βγῶ), βρού (βρῶ), δού (δῶ), ζού (ζῶ), μπού (μπῶ), πού (πῶ).

Si quelques mots semblent faire exception, ce n'est qu'une apparence :

1^o Quand la dernière syllabe du mot se termine par σ² et que, par conséquent, le ω se trouve en finale fermée, il a gardé son timbre ouvert ; ainsi, je n'ai jamais entendu que : ἀμέσως et non *αμέσους ; mais ce mot est très rare dans le parler du Magne, qui emploie le mot σύντομα dans le même sens ; ἀμέσως est visiblement un emprunt à la langue commune ; partout aussi j'ai relevé la forme καλῶς, dans les expressions καλῶς το, καλῶς ὀρίσατε, et non *καλούς ; mais ici καλῶς est si étroitement lié au mot suivant qu'il fait corps avec lui ; καλώστο et καλωσορίσατε se comportent chacun comme un seul mot, accentué, le premier, sur la pénul-

1. Voir dans PASAYANI, op. cit., p. 139, une poésie guerrière où ces formes sont attestées.

2. Ainsi que nous le verrons ci-dessous, pour diverses raisons l'amusement du σ final n'a pas été achevé en maniote ; le fait est donc postérieur à la fermeture du ω en ου ; le maintien d'un σ final dans certains mots a suffi pour conserver au ω son timbre de ο ouvert. Il y a aussi des σ en finale dus à l'influence commune.

tième, le second, sur l'antépénultième. La conjonction $\pi\omega\varsigma$ ne se trouve que sous cette forme (et jamais sous la forme $*\pi\omicron\upsilon\varsigma$)¹.

2^o Pour le pronom personnel de la première personne du singulier, la forme $(\epsilon)\gamma\acute{\omega}$ est constante. Sans doute, ce mot, accessoire dans la phrase², se lie-t-il étroitement au verbe qui le suit ; la raison est surtout que $(\epsilon)\gamma\acute{\omega}$ est en manioté d'un emploi relativement rare³ et qu'on lui préfère l'expression $\delta\upsilon\lambda\acute{o}\gamma\omicron\upsilon\mu\omicron\upsilon$. J'ai cependant entendu une fois la forme $\gamma\omicron\upsilon$, dans l'expression $\xi\acute{\alpha}\iota\rho\omicron\upsilon\gamma\omicron\upsilon$ ($\xi\acute{\alpha}\iota\rho\omega\gamma\acute{\omega}$) (à Yéroliména), mais on remarquera qu'elle suit le verbe au lieu de le précéder, de sorte qu'elle peut être considérée comme la dernière syllabe du mot $\xi\acute{\alpha}\iota\rho\omicron\upsilon$; le $\omicron\upsilon$ de $\gamma\omicron\upsilon$ peut s'expliquer par deux raisons, l'une phonétique, l'autre morphologique : ou bien il y a eu assimilation au timbre précédent⁴, ou encore, pour le sujet parlant, la forme était si étroitement liée au verbe qu'elle jouait dans sa pensée le rôle d'une terminaison verbale et, par analogie des terminaisons verbales des premières personnes du singulier, a été pourvue de la désinence $-\omicron\upsilon$. La première explication cependant me paraît préférable.

1. L'on pourrait aussi alléguer le fait que le mot, ayant une valeur essentiellement grammaticale est, comme beaucoup de mots accessoires, l'objet d'un traitement spécial. Il s'appuie sur le mot qui le suit ; on peut le considérer comme un proclitique.

2. Nous verrons plus bas dans l'*Etude des Consonnes*, pour la deuxième et troisième personnes, des affaiblissements particuliers à ces mots accessoires.

3. De même que les formes communes du sujet des autres personnes, cf. plus bas *Syntaxe*.

4. C'est par une assimilation que l'on peut expliquer le $\omicron\upsilon$ du génitif pluriel de l'article : $\tau\omega\phi\acute{\iota}\lambda\omicron\upsilon$ ($\tau\acute{\omega}\nu\phi\acute{\iota}\lambda\omega\nu$) $>$ $\tau\omicron\upsilon\phi\acute{\iota}\lambda\omicron\upsilon$.

En résumé, à l'initiale, les timbres anciens $\omicron$ et ω se sont confondus en un $\omicron$ ouvert ; à l'intérieur, tantôt ils se sont confondus, tantôt, plus rarement, $\omicron$ est resté $\omicron$, tandis que ω s'est fermé en $\omicron\omicron$; fait beaucoup plus remarquable, les finales sont caractérisées par une différence de traitement du $\omicron$ et du ω : le premier est toujours représenté par un $\omicron$ ouvert, le second, toujours par un $\omicron\omicron$; enfin le fait est indépendant de l'accent, puisqu'il s'est produit en syllabe atone ou tonique, et, en finale, il n'est sûrement pas lié à la présence de telle ou telle consonne, puisqu'il est constant.

La fermeture de ω en $\omicron\omicron$, comme fait constant et sans confusion de ω avec $\omicron$, ne se rencontre, au cours de l'histoire du grec, que dans l'ancien dialecte thessalien¹ et en tsaconien.

En thessalien, tout ω s'est fermé en $\omicron\omicron$. C'est ce qu'expriment Buck² : « $\omicron\omicron$ from ω in thessalien. Long $\bar{o}$ in thessalien whether original or secondary,

1. Cf. AHRENS, *De Graecae linguae dialectis*, Göttingen, 1839, t. I, p. 220, § 4 : « Thessalis peculiare est ω in $\bar{u}$ mutatum » ; MEISTER, *Die Griechischen Dialekte*, Göttingen, 1889, t. I, p. 297, § 2 : « Die Schreibung OY beweist dass der gedehnte o-Laut im thessalischen Dialekt den Klang u erreicht hatte » ; HOFFMANN, *Die Griechischen Dialekte*, t. II, Göttingen, 1893, p. 368, § 87 : « In den thessalischen Inschriften ionischen Alphabets ist ω durch $\omicron\omicron$ vertreten » ; LAMBERT, *Etude sur le Dialecte éolien*, Dijon, 1903, p. 26, à propos des voyelles longues : « Le thessalien ne nous montre plus que des sons fermés » ; BUCK, *Greek Dialects*, London, 1910, p. 137, § 213 : « Special Thessalian $\omega = \omicron\omicron$ » ; BECHTEL, *Die Griechischen Dialekte*, Berlin, 1921, t. I, p. 136, § 3 : « Die ursprünglich offenen Langen $\bar{e}$, $\bar{o}$, waren zu der Zeit, in der die Thessaler das ionische Alphabet annahmen, zu geschlossenen Lauten geworden » ; MEILLET et VENDRYES, *Traité de Grammaire comparée des langues classiques*, Paris, 1924, p. 98, § 150 : « Au III^e siècle av. J.-C., on nota... l'ancien $\bar{o}$ par $\omicron\omicron$ en thessalien ».

2. BUCK, *ibid.*, p. 25, § 23.

became a close $\bar{o}$ then $\bar{u}$, and after the introduction of the Ionic alphabet, was regularly denoted by ou », et Thumb¹ : « Urgriech. $\bar{o}$ (ω) wird im Einheitsalphabet zu ou , d. i. $\bar{u}$, z. B. ἔδουκε, χούρα, Μέτουπος, Ἀριστουν εἴρουι (IG, 628), οὐς = ὤς, ἀπίτου = ἀπίτω, ποθόδουν, Gén. pl. τοῦν = τῶν, πολιτάουν, ἐπινοείσουμεν ». La fermeture du timbre ω remonte au moins au v^e siècle, puisque, d'après Thumb², Platon la mentionnait, et elle a été générale, les formes qui présentent ω étant douteuses³.

Le traitement $\omega > ou$ en tsaconien est mentionné par Deville⁴, Deffner⁵, É. Bourguet⁶. Mais, si l'ancien thessalien n'offre partout, pour le traitement de ω , que ou ⁷, le tsaconien, lui, a, dans certains cas, gardé ω ⁸, en particulier à l'initiale ; cependant, en finale, il présente toujours ou . Le rapprochement se fait donc de préférence entre le maniote et le tsaconien. Le fait tsaconien ne peut passer pour une survivance thessalienne : d'une part, le thessalien n'a pu exercer une influence sur le laconien ; l'ancien laconien, d'autre

1. *Handbuch der Griechischen Dialekte*, Heidelberg, 1909, p. 238, § 6.

2. *Ibid.* : « Schon Plato (Kratylos, 405 C) den Lauthandel kennt : « Ἄπλουν γὰρ φασὶ πάντες Θετταλοὶ τοῦτον τὸν θεὸν (nämlich den Apollo) ». — Cf. HOFFMANN, op. cit., p. 368, § 87 : « Wann dieser Lautwandel begonnen hat, wissen wir nicht; wahrscheinlich fiel er zeitlich mit dem Wandel von η in ϵ zusammen ».

3. *Ibid.* : « Die dem Übergangsalphabet angehörenden Formen Ἀφθονέτω, Μανιχείω... sind von zweifelhaftem Wert. » — Cf. HOFFMANN, op. cit., p. 369.

4. *Etude du Dialecte tzaconien*, Paris, 1866, p. 91, § 33 et passim.

5. *Λεξικόν τῆς τσακωνικῆς διαλέκτου*, Athènes, 1923, passim.

6. *Le Dialecte laconien*, Paris, 1927, p. 134 : « L'o ordinaire (distinct de $\bar{o}$ ouvert) en laconien comme presque partout tendait à se confondre avec ou . Le tsaconien a continué cette évolution, c'est l'o long ouvert qui s'est fermé ».

7. Cf. MEISTER, op. cit., *ibidem* : « Diesem Lautwandel hat sich kein thessalisches $\bar{o}$ entzogen. »

8. DEFFNER op. cit., p. 402-403.

part, ne présente rien de semblable¹ : le ου en laconien repose sur un ancien υ, mais non sur ω. Néanmoins, la fermeture de ω en ου n'a pu se produire qu'à une époque relativement ancienne où ο et ω n'étaient pas encore confondus. Elle exigeait deux conditions : 1^o une différence de timbre entre le ο et le ω, sinon les ο en finale se seraient eux aussi fermés en ου ; 2^o le maintien de la finale au cours du développement.

Le fait est ainsi parfaitement original et doit être distingué des fermetures du ω observées dans la langue commune ou dans d'autres parlers locaux, qui sont dues à l'influence de phonèmes voisins ou à l'accent, et reposent toujours sur une confusion de ο et de ω.

La langue commune présente, en effet, quelques cas de fermeture du ω² : ζ ου νάρι (de ζωνάριον), κο ου δούνη (de κώδων), κουν ού πι (de κώνωψ), ρ ου θούνη (de ρώθων), σαπ ού νι (de σάπων), ψ ού νια (de ὀψώνια) ; mais : 1^o on peut expliquer la fermeture du ω par l'influence de phonèmes voisins³ ; 2^o le fait ne se produit jamais en finale, sauf pour les quatre adverbes : (ἄ)πάνου, κάτω, ὄξου, χάμου, qui d'ailleurs alternent avec les formes (ἄ)πάνω, κάτω, ὄξω, χάμω ; dans (ἄ)πάνου le ν a pu exercer une influence sur la fermeture du ω ; κάτω a été visiblement refait sur (ἄ)πάνου par analogie⁴, les

1. Cf. BOISACQ, *Les Dialectes doriens*, Paris, 1891, p. 65 ; THUMB, op. cit., p. 81 et 89 ; BUCK, op. cit., p. 146, § 242-sq ; BOURGUET, op. cit.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 147 ; PHILINDAS, Γραμματική τῆς ρωμαϊκῆς γλώσσας, Athènes, 1902, p. 72, § 124.

3. PHILINDAS, *ibid.*, 2^e éd. 1907, t. I, p. 79, § 264, et Γλωσσολογικά, Athènes, 1924, t. I, p. 16, t. II, p. 125-6.

4. Cette explication me parait plus satisfaisante que celle de HATZIDAKIS, *Einleitung in die Neugriechische Grammatik*, Leipzig, 1892, p. 31 et Γλωσσολογικά Μελέται, Athènes, 1901, p. 45, qui explique κάτω, πάνου,

deux adverbes étant fréquemment associés dans le discours et exprimant des idées contraires ; le μ de $\chi\acute{\alpha}\mu\omicron\upsilon$ a pu contribuer à la fermeture du ω ; et $\omicron\zeta\omicron\upsilon$ est analogique de $\pi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon$, $\kappa\acute{\alpha}\tau\omicron\upsilon$, $\chi\acute{\alpha}\mu\omicron\upsilon$; 3^o partout ailleurs, les ω sont restés des o ouverts, toniques ou atones et à toutes les positions : à l'initiale ($\acute{\omega}\rho\alpha\iota\omicron\varsigma$, $\acute{\omega}\varsigma\tau\epsilon$), à l'intérieur ($\epsilon\iota\rho\omega\nu\epsilon\iota\alpha$, $\kappa\upsilon\delta\acute{\omega}\nu\iota$), en finale dans les terminaisons verbales de la première personne du singulier actif ($\phi\iota\lambda\acute{\omega}$, $\delta\iota\alpha\beta\acute{\alpha}\zeta\omega$), etc. ; 4^o on rencontre enfin une fermeture du o tonique ou atone comparable à celle du ω dans : $\kappa\omicron\upsilon\mu\acute{\pi}\iota$ (de $\kappa\omicron\mu\beta\acute{\iota}$), $(\mu)\pi\rho\acute{o}\mu\upsilon\tau\alpha$ (de $\epsilon\mu\pi\rho\acute{o}\mu\upsilon\tau\alpha$), $\sigma\kappa\omicron\upsilon\lambda\acute{\iota}$, (de $\sigma\acute{o}\lambda\lambda\upsilon\varsigma$), $\sigma\phi\omicron\upsilon\gamma\gamma\acute{\alpha}\rho\iota$ (de $\sigma\rho\omicron\gamma\gamma\acute{\alpha}\rho\iota$), $\chi\omicron\upsilon\lambda\acute{\iota}\acute{\alpha}\rho\iota$ (de $\chi\omicron\lambda\acute{\iota}\acute{\alpha}\rho\iota$), dans la conjugaison pour l' o tonique de la première personne du pluriel du présent de l'indicatif passif : $\chi\alpha\nu\acute{o}\mu\alpha\varsigma\tau\epsilon$ (de $\chi\alpha\nu\acute{o}\mu\alpha\varsigma\tau\epsilon$), pour l' o atone du présent de l'indicatif passif à la première personne du singulier $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$ (de $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\mu\alpha\iota$) et à la troisième personne du pluriel $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\upsilon\tau\alpha\iota$ (de $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\tau\alpha\iota$), enfin à la première personne du pluriel du présent de l'indicatif actif $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\mu\epsilon$ (de $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\mu\epsilon$)¹ : cette fermeture s'explique, comme celle du ω , par l'action des phonèmes voisins². Comme on le voit, le o n'est en aucun cas distinct du ω dans la langue commune³.

par l'analogie des formes toniques : $\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\upsilon$, $\pi\alpha\nu\tau\omicron\upsilon$; H. PERNOT explique aussi $\gamma\acute{\upsilon}\rho\omicron\upsilon$ à Mesta (Chio) par une évolution phonétique plutôt que par l'analogie des formes adverbiales en -*ou* (op. cit., p. 144, n. 3).

1. Cf. PHILINDAS, *ibidem*.

2. Cf. HÖEG, op. cit., p. 148-149, § 4 ; THUMB, *Indogermanische Forschungen*, II, 1893, p. 119.

3. Tel n'est pas l'avis de DIETERICH (op. cit., p. 16), qui considère que dans la langue commune le ω a gardé quelque différence d'avec le o et qu'il a tendance à se fermer plus facilement : « Daraus geht hervor, dass die Schwächung des ω in rein Griechischen Wörtern früher eingetreten

Dans les parlers néo-grecs étudiés jusqu'ici, la fermeture de ω est fréquente, mais les timbres ω et o ne sont pas distingués. Ainsi le parler de Lesbos a $\pi o u \lambda \lambda \acute{\alpha}$ ($\pi o \lambda \lambda \acute{\alpha}$) et $\chi o u \rho i \acute{o} s$ ($\chi \omega \rho i \acute{o} s$)¹. Certains parlers de Chio (celui de Mesta) changent tous les o atones en ou (mais sans distinguer o de ω)², alors que tous les parlers de cette île ignorent le passage de o tonique (o ou ω) à ou ³. En Asie Mineure, le parler de Silli⁴ présente en finale la

ist als die des o , wenn auch in beiden Fällen dieselbe Ursache gewirkt hat; jene erscheint bereits auf Papyrus und Inschriften, diese erst in frühbyzantinischen Texten. Es liegt daher die Annahme nahe, dass beide o -Laute, obwohl auf den Pap. unendlich oft verwechselt, doch in tonloser Stellung ihren alten Lautcharakter selbst nach Verlust der Quantität treuer bewahrt haben, d. h. dass ω sich dem geschlossenen o (ϕ), o dem offenen o (ϕ) näherte, und dass daher jenes früher in ou übergehen konnte als dieses (Vgl. auch Blass, Ausspr. 3. S. 34) (Diese Annahme wird jetzt durch das zakonische bestätigt. Vgl. Hatzidakis in K. Z. 34, 90: « Das Zakonische hat also nicht wie das übrige Gr.(iechisch) beide o -Laute zusammenfallen lassen, sondern beide auseinander gehalten, indem es den langen o -Laut zu einfachem u verwandelt hat »). Es wird somit für die ersten christlichen Jahrhunderte ein ähnlicher Unterschied zwischen ω und o bestanden haben, wie noch heute im Italienischen zwischen o und ϕ . Dass übrigens o , auch in gleicher konsonantischer Umgebung wie ω , im Neugriechischen thatsächlich nicht zu ou herabsinkt, beweisen z. B. Worte wie $\pi o \lambda \tilde{\upsilon}$ gegenüber $\pi o u \lambda \acute{\iota}$, $\pi o u \lambda \tilde{\omega}$, ferner $\mu o \lambda \acute{\upsilon} \theta \iota$, $\kappa o \lambda \nu \tilde{\omega}$, $\kappa o \rho i \acute{o} s$, $\pi o \nu \tilde{\omega}$, u. a. Überhaupt überwiegt im Neugr. $ou < \omega$ bei weitem $ou < o$, wie man sich leicht aus der Liste bei Deffner, Neogr. S. 72-85 überzeugen kann. Vgl. auch Foy, Lauts. S. 106-109 f. Unsere Annahme, dass ω einen geschlossenen Ton hatte und daher zunächst von dem Wandel in ou betroffen wurde, erhält eine wesentliche Stütze auch dadurch, dass sporadisch sogar betontes ω , seltener o , zu ou wurde wovon noch im Neugriechischen dialektische Reste erhalten sind. » Cette idée a été reprise plus tard par PHILINDAS, Γλωσσολογικά, t. II, p. 102, à propos de verbes en $-\tilde{\omega}$ devenus $-o\tilde{\upsilon}$ (voir plus loin) et à propos du $\tilde{\omega}$ exclamatif, précédant le vocatif, qui est dialectalement $o\tilde{\upsilon}$. — Mais cette manière de voir ne me semble pas juste, en ce qui touche la langue commune, car les fermetures de o sont aussi fréquentes; pour les dialectes, en dehors du maniote et du tsaconien (cf. ci-dessous), on n'a pas $\omega > ou$ en finale, et les faits sont trop confus pour qu'on en puisse tirer nettement parti.

1. KRETSCHMER, *Der heutige lesbische Dialekt*, Vienne, 1905, p. 71.

2. Cf. PERNOT, op. cit., p. 143.

3. *Ibid.*, p. 152.

4. DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor*, Cambridge, 1916, p. 42, § 8.

fermeture de *ο* et de *ω* atones ; les parlers de Tshukúri et de Kíska¹ ferment *ο* et *ω* atones dans tous les cas, l'article excepté. Dans le parler des Saracatsans, l'on constate l'évolution de *ο* atone (*ο*, *ω*) en *ου* : *μουλουγάου* (*όμολογῶ*) à côté de *φτουχός* (*φτωχός*)². En Epire,³ on a *φουνάζω* (*φωνάζω*) et *φουράδα* (*φοράδα*)³. Les mêmes faits se produisent dans le Pont⁴, à Chypre⁵, en Crête⁶, à Bova et à Otrante⁷.

Dans les exemples qui viennent d'être cités, *ο* et *ω* sont atones. La fermeture de *ο* en *ου* se produit aussi à la tonique, quoique plus rarement⁸ : le parler de Cardeto⁹ présente *ποταμού* (*ποταμός*) à côté de *τρούγου* (*τρώ(γ)ω*), celui de Lesbos *σχούν* (*σκόνη*) en regard de *χδούν* (*χουδούνι*, *κωδώνι*)¹⁰. Quand la voyelle était tonique, l'influence de phonèmes voisins a pu s'exercer¹¹, malgré l'accent qui tendait à la protéger, ce qui explique que le fait soit moins fréquent qu'en syllabe atone ; quand la voyelle ne portait pas l'accent, la fermeture a pu avoir deux causes : l'influence des phonèmes voisins et l'absence d'accent.

1. *Ibid.*, p. 149, § 249.

2. Cf. HÖEG, *Les Saracatsans*, Paris, 1924, p. 99.

3. Cf. PERNOT, *ibid.*, p. 143.

4. Cf. OEKONOMIDIS, *Lautlehre des Pontischen*, Leipzig, 1888, p. 28-9.

5. Cf. MONDRY-BEAUDOIN, *Etude du Dialecte chypriote moderne et médiéval*, Paris, 1884, p. 32.

6. Cf. Παρνασσός, σύγραμμα Περιοδικόν, Athènes, t. IX, 1885, p. 233-9.

7. Cf. MOROSI, *Dialetti romaici del Mondamento di Bova in Calabria*, Rome, 1874, p. 98, 2 et 99, 1 ; *Studi dialetti greci delle Terra d'Otrante*, Lecce, 1870, § 40 et 42. Compléter la bibliographie par H. PERNOT, op. cit., p. 143.

8. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 149-151.

9. Cf. MOROSI, *Dialecte de Bova*, op. cit., § 12.

10. Cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 95.

11. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 149, n. 2.

On a constaté dans des parlers de la Grèce septentrionale la fréquence de la terminaison -οῦ (pour -ῶ) à la première personne du singulier du présent de l'indicatif actif ; à Livisi¹ et à Késani de Thrace², on connaît les formes : ἀργοῦ (ἀργῶ), βαροῦ (βαρῶ), γελοῦ (γελῶ), θωροῦ (θωρῶ), πατοῦ (πατῶ), πουλοῦ (πουλῶ), φυσοῦ (φυσῶ), etc. Hatzidakis³ explique ces formes par l'analogie de verbes à finale atone comme λέγου (λέ(γ)ω), φέρου (φέρω), χάνου (χάνω) qu'on trouverait dans les mêmes parlers ; il semblerait ainsi que nous soyons en présence de faits analogues à ceux du maniote. Mais Philindas⁴ nie l'existence de verbes à finale atone -ου dans ces parlers, et explique les formes en -οῦ par une influence de l'accent qui aurait allongé et fermé la voyelle⁵. Cette interprétation ne me paraît pas satisfaisante, car, ce qu'il faudrait montrer au contraire, c'est comment la voyelle a pu se fermer malgré l'accent, surtout si cet accent a été intensif comme le veut Philindas⁶. Puisque cette évolution de ω à ου n'a lieu que dans les formes verbales, et qu'elle ne se produit pas en syllabe atone, il est plus vraisemblable d'y voir une analogie de la première personne du pluriel : ἀγαποῦ aurait été refait

1. Cf. ΜΟΥΣΕΟΣ, βατταρισμοὶ ἤτοι λεξιλόγιον τῆς Λειβησιανῆς διαλέκτου, Athènes, 1885, p. 2 ; HATZIDAKIS, Μεσαιωνικά καὶ νέα Ἑλληνικά, Athènes, 1905, t. II, p. 354.

2. PHILINDAS, Γλωσσολογικά, t. II, p. 102.

3. *Ibidem*.

4. *Ibidem*.

5. P. 103 il pense que le ω a gardé une quantité distincte de celle du ο : « Μέσ' στὸ οῦ ἀπὸ εἶναι πρυμμένη ἢ ἀρχαία προφορά ἢ μακρόχρονη τοῦ ω ».

6. *Ibidem*.

sur ἀγαποῦμε¹. Mais, dans les deux cas, qu'il s'agisse d'un fait d'accent ou d'une analogie, les formes en -οῦ reposent sur des formes issues de la κοινή, ce qui exclut tout rapprochement avec le maniote.

La fermeture de ω en ου (tonique ou atone) dans le parler du Magne n'a donc d'équivalent en aucun point connu du domaine néo-grec, le tsaconien excepté.

Bien qu'isolé, le fait ne reste cependant pas inexplicable : il s'agit d'une conséquence de l'affaiblissement de la force articulatoire à mesure que l'on approche de la fin du mot ; ceci explique que le phénomène ne se rencontre pas à l'initiale², s'observe dans une faible proportion au milieu du mot³, mais soit constant en finale. On sait par la phonétique expérimentale que le timbre des voyelles est en rapport avec leur quantité⁴. En grec, en général, la brièveté des voyelles était liée à leur fermeture⁵. Il n'est pas étonnant qu'en maniote ω final se soit fermé, en s'abrégeant⁶, puisque

1. C'est aussi une interprétation que propose Philindas p. 103-4.

2. Selon H. PERNOT, op. cit., p. 60-61 (cf. J. VENDRYES, *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin*, Paris 1902. p. 15, § 11 et p. 110), certains dialectes néo-grecs auraient connu l'intensité initiale ; la non fermeture d'un o long ouvert initial, en maniote comme en tsaconien, s'expliquerait ainsi.

3. Mais le fait n'est pas net, car on peut, nous l'avons vu, invoquer l'action de consonnes voisines.

4. Cf. ROUDET, op. cit., p. 234 : « Il y a une corrélation indubitable entre le timbre de la voyelle et sa quantité ».

5. Cf. ROUDET, *ibidem* : « En grec ancien η et ω étaient les voyelles longues correspondant aux voyelles brèves ε et ο, mais il y avait aussi entre ces voyelles une différence de timbre... ε et ο étaient probablement [é] et [ó] fermés et η et ω [ê] et [ô] ouverts » ; MEILLET et VENDRYES, *Traité de Grammaire comparée des Langues classiques*, Paris, 1924, p. 99, § 151 : « Les voyelles longues η et ω... (en ionien-attique) étaient plus ouvertes que les anciennes brèves ε et ο ».

6. Cf. ci-dessus, p. 58.

c'est en finale que les voyelles — toute question d'accent mise à part — sont le moins longues et ont par conséquent le plus de chances de se fermer¹.

Cette remarque rend compte de la fermeture du ω atone. Si, comme nous l'avons vu², le fait s'est produit aussi à la tonique, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'accent ne l'ait pas empêché : l'accent ancien était musical, la fermeture de ω en ou a dû certainement précéder l'apparition de l'accent d'intensité, ce qui explique le ou même dans les monosyllabes où, actuellement, l'accent n'est pas purement musical, mais aussi intensif³.

Pourquoi l'évolution de ω en ou ne s'est-elle pas étendue à tous les ω en maniote ? On peut supposer que, moins ancienne que celle qui, dans la κοινή, a fermé η en i ⁴, elle ne faisait que commencer et qu'elle

1. Le traitement $\omega > ou$ en maniote peut, à certains égards être rapproché de celui qu'a subi en latin le o atone qui s'est fermé en u en syllabe finale, suivi de s ou de m ; cf. NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin*, Paris, 1906, § 29, p. 48 et 50 d ; ERNOUT, *Morphologie historique du latin*, Paris, 1914, p. 38, § 26 ; MEILLET et VENDRYES, op. cit., p. 138, § 221, p. 139, § 223 et p. 406-7, § 462 ; voir aussi d'une façon générale R. GAUTHIOT, *La fin de mot en Indo-Européen*, Paris, 1913, chapitre II.

2. Cf. plus haut, p. 61.

3. Cf. ci-dessus, p. 53. On a souvent observé qu'une voyelle non-intense ou qui cesse d'être intense se ferme, cf. ROUDET, op. cit., p. 291-2 et VENDRYES, op. cit., p. 313, § 346 ; cependant la diminution d'intensité de la voyelle n'amène pas toujours sa fermeture, cf. ROUDET, *ibidem* et art. cit., in *La Parole*, t. II, 1900, p. 229 ; VENDRYES, *ibidem*, § 347.

4. Cf. THUMB, *Die Griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strasbourg, 1901, p. 99. L'addition en grec à l'accent purement musical paléogrec d'un élément intensif s'est faite dès les premiers siècles de notre ère (cf. H. PERNOT, op. cit., p. 50). D'autre part, l'opposition de quantité entre ϵ et η , o et ω commence à disparaître dès le III^e siècle avant J.-C. (cf. A. MEILLET, *Aperçu*, p. 204), et la confusion de η et de i apparaît dès le V^e siècle avant J.-C. (cf. YANNARIS, *A Historical Greek Grammar*, Londres, 1897, p. 49, § 37). L'accent d'intensité est bien postérieur à la fermeture

aurait été entravée à l'initiale et à l'intérieur, par l'apparition de l'accent d'intensité à la tonique, par des analogies à l'atone.

Si l'on pense au traitement du ω tsaconien, qui, lui aussi, a évolué en $\circ\upsilon$, on se trouve en présence d'une fermeture du o long ouvert en dehors de la $\chiοινή$ dans toute une région du Péloponnèse : toutefois l'évolution a été plus complète en tsaconien qu'en maniote.

du η en ι . On se demande pourquoi le ω n'a pas évolué en $\circ\upsilon$ dans la $\chiοινή$; nous n'avons aucun renseignement sur la date où le fait a eu lieu en maniote et en tsaconien. Peut-être est-il permis de supposer que la fermeture du ω , là où elle s'est produite, a eu lieu plus tard que celle du η , que l'apparition de l'accent d'intensité dans la région du Péloponnèse où la fermeture du ω avait déjà commencé, s'est produite plus tard qu'ailleurs. — DIETERICH (op. cit., p. 17), soulignant la difficulté émet quelques avis que l'on peut rapprocher de ce que je viens de dire : « Stellt sich doch ein solcher Wandel dar als die Parallelentwicklung von η zu ι (denn η : $\omega = \varepsilon$: o), nur eben mit dem Unterschied, dass dieser sich über das ganze griechische Sprachgebiet ausgebreitet hat, jener dagegen lokal beschränkt geblieben ist, und zwar, nach den wenigen Zeugnissen zu urteilen, besonders auf den östlichen Teil des griechischen Sprachgebiets (in Kleinasien (a) nebst den dazu gehörigen Inseln), also merkwürdigerweise in denselben Gegenden, wo umgekehrt die alte Aussprache von η (als $\bar{e}$) bis heute erhalten ist. Die Rollen sind also in diesem Punkte geradezu vertauscht worden : gem. gr. $\eta = i$; $\omega = o$; dialektisch : $\eta = e$; $\omega = u$. Der letztere Wandel wäre entsprechend dem von η zu i das Regelmässige gewesen, wie z. B. auch im Englischen altes $\bar{e}$ und o zu i (ee) und u (oo) geworden ist. Diese parallele Entwicklung muss aber im Griechischen auf irgend eine Weise gestört worden sein.

« Der Grund dieser Störung ist wohl darin zu suchen, dass η in jenen Gegenden eine offene Aussprache bewahrte, ω dagegen in eine geschlossene Artikulation übergang, während im Gemeingriechischen das Verhältnis sich umkehrte ». (Cf. aussi SIMON PORTIUS, *Grammaire*, op. cit., *Commentaire*, p. 81 : « H sonat I. Cette prononciation, qui appartient au béotien déjà dès le second siècle avant J.-C., n'est devenue générale qu'après le IV^e siècle de notre ère »).

(a) Cf. DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor*, Cambridge, 1916, p. 67 (Dialecte de Cappadoce), § 69 : « In Pontic as is well known ancient η is represented by ε », et, p. 151 (Dialecte de Pharasa), § 257 : « Unaccented η is at least in a great many cases replaced by ε ». OEKONOMIDÈS, *Lautlehre des Pontischen*, Leipzig, 1888, p. 11-15.

CHAPITRE III

TRAITEMENT $\upsilon = \text{ou}$

En ionien-attique, le υ qui notait à l'origine le son *ou* a, peu à peu, pris la valeur d'un $\ddot{u}$ pour aboutir dès la κοινή au son i^1 . Toutefois, dans un certain nombre de mots qui avaient jadis un υ , la langue commune présente, au lieu du son i attendu et de la notation υ , le son *ou* et la notation ou : $\delta\rho\acute{o}\mu\epsilon\varsigma$ ($\delta\rho\acute{\upsilon}\mu\epsilon\varsigma$), $\zeta\omicron\upsilon\lambda\acute{\iota}\zeta\omega$ ($\delta\iota\ddot{\upsilon}\lambda\acute{\iota}\zeta\omega$)², $\theta\rho\omicron\upsilon\mu\pi\acute{\eta}$ ($\theta\rho\upsilon\mu\pi\acute{\eta}$), $\kappa\omicron\upsilon\lambda\acute{o}\upsilon\rho\iota$ ($\kappa\acute{o}\lambda\lambda\acute{\upsilon}\rho\iota\omicron\nu$)³, $\kappa\omicron\upsilon\lambda\acute{o}\varsigma$ ($\kappa\upsilon\lambda\acute{\lambda}\acute{o}\varsigma$), $\kappa\omicron\upsilon\tau\acute{\iota}$ ($\kappa\upsilon\tau\acute{\iota}\omicron\nu$), $\kappa\omicron\upsilon\tau\rho\alpha$ ($\kappa\ddot{\upsilon}\tau\rho\alpha$), $\kappa\rho\acute{o}\varsigma\tau\alpha\lambda\lambda\omicron$ ($\kappa\rho\acute{\upsilon}\tau\alpha\lambda\lambda\omicron\nu$), $\mu\omicron\upsilon\lambda\acute{\lambda}\acute{o}\varsigma$ et $\mu\omicron\upsilon\lambda\acute{\lambda}\acute{o}\nu\omega$ de $\mu\upsilon\lambda\acute{\lambda}\acute{o}\varsigma$, $\mu\omicron\upsilon\sigma\tau\acute{\alpha}\chi\iota$ ($\mu\acute{\upsilon}\sigma\tau\alpha\chi\acute{\iota}$), $\xi\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\phi\iota$ ($\xi\upsilon\rho\acute{\alpha}\phi\iota$), $\xi\omicron\upsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$ ($\xi\upsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$), $\pi\acute{\iota}\tau\omicron\upsilon\rho\alpha$ ($\pi\acute{\iota}\tau\upsilon\rho\alpha$), $\sigma\kappa\omicron\upsilon\tau\acute{\iota}$ ($\sigma\kappa\acute{\upsilon}\tau\omicron\varsigma$), $\sigma\kappa\omicron\upsilon\phi\omicron\varsigma$ ($\sigma\kappa\ddot{\upsilon}\phi\omicron\varsigma$), $\sigma\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\beta\lambda\iota$ ($\sigma\upsilon\rho\alpha\acute{\upsilon}\lambda\iota\omicron\nu$), $\sigma\acute{o}\upsilon\sigma\upsilon\mu\omicron$ ($\sigma\acute{\upsilon}\sigma\sigma\eta\mu\omicron\nu$), $\sigma\pi\omicron\upsilon\rho\gamma\acute{\iota}\tau\eta\varsigma$ ($\pi\upsilon\rho\gamma\acute{\iota}\tau\eta\varsigma$), $\sigma\tau\omicron\upsilon\pi\acute{\iota}$ ($\sigma\tau\upsilon\pi\pi\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$), $\tau\acute{o}\upsilon\mu\pi\alpha\nu\omicron$ ($\tau\acute{\upsilon}\mu\pi\alpha\nu\omicron\nu$), $\phi\tau\epsilon\rho\omicron\upsilon\gamma\alpha$ ($\pi\tau\epsilon\rho\acute{\upsilon}\xi$), $\tau\omicron\upsilon\lambda\acute{o}\upsilon\pi\alpha$ ($\tau\omicron\lambda\acute{\upsilon}\pi\eta$), $\tau\sigma\acute{o}\upsilon\kappa\alpha$ ($\tau\sigma\acute{\upsilon}\kappa\alpha$), $\tau\sigma\acute{o}\upsilon\lambda\iota$ ($\delta\iota\acute{\upsilon}\lambda\iota[\omicron\nu]$), $\phi\omicron\upsilon\sigma\kappa\alpha$ ($\phi\acute{\upsilon}\sigma\kappa\eta$) ; le fait est indépendant de l'accent, puisqu'il s'est produit en tonique aussi bien qu'à l'atone.

1. Cf. JANNARIS, op. cit., p. 47-48, § 34 *b* et surtout 35, où sont mentionnées, d'après les inscriptions et dans l'ordre chronologique, les formes dans lesquelles υ a la valeur de i : la confusion de υ et de i se produit dès le v^e s. av. J.-C., mais très rarement jusqu'au ii^e s. ; à partir du ii^e s., les exemples apparaissent nombreux, mais c'est surtout du ii^e au vii^e s. ap. J.-C. (tout particulièrement aux ii^e et iii^e s.) qu'ils abondent.

2. Selon l'étymologie donnée par PHILINDAS, $\Gamma\lambda\omega\sigma\sigma\omicron\lambda\omicron\gamma\iota\kappa\acute{\alpha}$, Athènes, 1924, t. I, p. 146.

3. Ce mot a pu cependant subir un changement de suffixe.

Le parler maniote connaît ces formes ; en outre, il présente, en syllabe atone comme en syllabe tonique, un ου (*ou*) au lieu d'un υ (*i*) dans une série de mots où la langue commune n'offre qu'un υ : άχουρα (*άχουρα*), Βίτουλο (Βίτulos), σκουλά (σκυλλιά), σούκο (σῦκο) et en composition φραγκός ουκο (φραγκόσυκο), σούρνου (σύρνω, σέρνω)¹ et au radical aoristique σούρου, σούρε (σύρω, σύρε à l'impératif) avec le dérivé σουρτά (συρτά, σερτά)², σουρτάρι (συρτάρι ou σερτάρι), τρούπα (τρῦπα), en composition³ et dans le verbe dérivé τροπού (τρῦπῶ)⁴, φούμα (φῦμα), φουσέκι (φυσέκι). Ces mots ne se rencontrent jamais en maniote avec un υ (*i*). Par contre on ne trouve qu'avec υ (*i*) une foule de mots courants : βρύση, δαχτυλί(δ)ι, θυμάμαι, κιντυνέβω, κύμα, λύρα, μύλο(ς), νύφη, νύχτα, σύ, τύπο(ς), χρυσό(ς), ψυχή, etc.

Quelques mots enfin présentent -ιου et non -ου, au lieu de υ : άχουουρα (*άχουρα*), σκουούλα (σκύλα), χιούνου (χύνω)⁵.

Le fait υ = ου n'est pas isolé. Sans revenir sur les exemples qu'offre la langue commune⁶, dans d'autres

1. PASAYANI donne un texte portant σούρνουν, op. cit., p. 43, n° 107, v. 2-3 ; on trouve σούρε (σύρε) dans une chanson publiée par le Syllogue Parnassos, Νεοελληνικά 'Ανάλεκτα, Athènes, 1870-4, t. I, p. 125, n° 79, v. 32.

2. *Ibidem*, p. 145, n° 202, vers 8.

3. σκουληχομεριγγότροπα, *ibidem*, p. 145, n° 200, dernier vers.

4. τροῦπα, *ibidem*.

5. PASAYANI, op. cit., donne άχουουρα et σκουούλα, p. 152, n. 211, v. 23, χουουή (χουή), p. 143, n. 198, v. 6. — Le parler de Cargèse connaît la forme χιούνου (χύνω) : voir STEFANO STEFANOPOLI, *Parabola del figliuol prodigo, tradotta in Greco di Cargese (Corsica)*, Londres, 1860, p. 4, n. 2 « ...Nel verbo χύνω e ne suoi derivati l'u si pronunzia come l'u italiano : *sciuno* ».

6. Cf. FOY, *Lautsystem der Griechischen Vulgarsprache*, Leipzig, 1879, p. 85 ; H. PERNOT, op. cit., p. 105 ; voir plus haut p. 74.

parlers¹, le *υ* est représenté par *ου* : les parlers grecs du Sud de l'Italie ont *cúni* (κυάνιον), *curiaci* (κυριακή)², *suraó* (συρίζω) ; le crétois présente : *θρουλιζω* (θρυλίζω)³, *κρουφός* (κρυφός), *κρούβγω* (κρύβω), *ρουκανίζω* (ρυκανίζω), *φρούδια* (φρύδια), *χουμίζω* (χυμίζω), *χρουσός* (χρυσός)⁴ ; le chypriote a : *βούτουρο* (βούτυρο), *μοῦγια* (μῦγα), *μοῦτη* (μύτη)⁵, *(ἐ)σού* ([ἐ]σύ) ; à Chio, on rencontre : *μουζήθρα* (μυζήθρα), *φουσᾶς* (φυσᾶς)⁶ ; dans le Nord, seul, le dialecte de Trébizonde offre : *θρουμουλ* (θύμματα), *μετροῦα* (μητρυιά), *πατρούας* (πατρυιός), *στούρακ* (στύραξ), *τοῦφα* (τῦφος), *φουρνός* (φῦνος)⁷ ; des autres parlers grecs septentrionaux on ne peut rien dire, car le *υ* (*ου*) atone s'y est amuï⁸ ; en tsaconien⁹, enfin, le fait est constant : tout *υ* a la valeur de *ου* : *βαρδού* (βαρύ), *γουναιῖα* (γυναῖα), *ζουγύ* (ζυγό), *χουέ* (χύνες), *κουρακά* (κυριακή), *ψουχρέ* (ψυχρός), etc.

En général, les linguistes ont renoncé à voir dans le *ου* le reste d'une prononciation archaïque, comme

1. Voir, en général, DIETERICH, op. cit., p. 275, § 7.

2. Cf. MOROSI, *Dialecte d'Otrante*, op. cit., p. 100.

3. Cf. FOY, *ibidem*.

4. Cf. HATZIDAKIS, op. cit., p. 108.

5. Cf. MONDRY BEAUDOIN, op. cit., 33, 123 et SAKELLARIOS, *Τά Κυπριακά*, Athènes, 1890-1891, p. 666 et sq.

6. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 107.

7. Cf. FOY, op. cit., p. 86, et OEKONOMIDES, op. cit., p. 30.

8. Cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 95, § 15 « Da im Nordgriechischen unbetonte *i* und *υ* geschwunden sind, so kann man hier den Wandel von *i* in *υ* nicht überall konstatieren » ; HÖEG, op. cit., p. 101, § 2 ; mais, p. 152, § 7, cet auteur signale l'évolution de *i* en *ου* « dans le cas où *υ* n'a pu disparaître pour des raisons phonétiques ».

9. Cf. DEVILLE, op. cit., p. 90, § 32.

le voulait Deville¹ et font à cette interprétation deux objections : 1^o dans un grand nombre de cas, d'autres *i* sont devenus *ou*, mais reposaient sur un ancien *η*, ou sur *ε*, ou sur *ι*. L'argument a été présenté par Hatzidakis², Foy³, puis par Dieterich⁴; 2^o des phonèmes voisins ont pu exercer une influence : c'est l'argument de Philindas⁵; il faut en rapprocher l'explication de la présence du *ou* dans *ξουράφι, μουστάκι* (communs), *χρουσός, χρουφός* (dialectaux), qu'a fournie J. Psichari⁶; « L'*u* est purement hystérogène; il s'est produit au moment de l'interstice vocalique. Nous ignorons encore les lois de cette évolution. Il peut avoir été développé par la labiale dans *μουστάκι*. On a eu d'abord *mis-taki*, puis *m_istaki*..., et c'est alors que par un chemin inverse de celui qu'a suivi la disparition de l'*i*, on a eu *m'staki*, *m_ustaki*, *mustaki*, *mustaki* ». H. Pernot se range à cette interprétation⁷ pour le

1. *Ibidem* : « Ici le tzaconien se rencontre avec le laconien et le béotien : il a conservé le son archaïque... Du reste, la langue commune et le dialecte d'Athènes ont conservé aussi des traces notables de cette prononciation archaïque »; sur le *ou* en laconien et en béotien cf. AHRENS, op. cit., t. I, p. 180 et t. II, p. 124; THUMB, op. cit., p. 85 et p. 222; BUCK, op. cit., p. 25-26; E. BOURGUET, op. cit., p. 5.

2. Op. cit., p. 103-104 et dans le périodique *Ἀθήναιον*, Athènes, 1881, t. X, p. 214-215 (il fait toutefois des réserves quant au tsaconien; cf. H. PERNOT, op. cit., p. 100).

3. Op. cit., p. 86 « Dass hier die erhaltene ältere Aussprache des *u* vorliege, ist schon aus dem Grunde höchst unwahrscheinlich, weil auch z. B. das jetzt wie *i* gesprochene *η* ungemein häufig zu *ou* = *u* geworden ist. »

4. Op. cit., p. 24-27.

5. Op. cit., t. I, p. 79-80 : « Ὁ φτόγγος γίνεται συχνά ου, σὰ γειτονέ-βει α') μὲ σφυριστικὸ σ, ζ, τ, σ, ... β') μὲ λαρυγγικόν... γ') μὲ χειλικόν ». Dans la première édition de sa Grammaire l'auteur voyait dans le traitement de *υ* > *ou* en grec commun un reste de l'ancienne prononciation du *υ* (*ου*) (p. 72, § 123 « Ἀπομεινάρια ἀπ' τὴν ἀρχαία προφορά »).

6. *Essais de Grammaire historique néo-grecque*, Paris, 1889, p. LVIII-LIX.

7. Op. cit., p. 106.

passage du *i* atone à *ου*, mais ajoute que « les exemples où la voyelle *υ* répond aujourd'hui à une voyelle *i* n'appartiennent pas tous à la même époque; les uns sont déjà attestés dans la κοινή..., d'autres peuvent remonter à une époque plus récente..., d'autres enfin sont nettement modernes ». Toutefois, si l'explication vaut pour *i* atone, elle ne rend pas compte du passage de *i* tonique à *ού*.

A propos des faits maniotes, il convient de remarquer que :

1^o Le traitement *-ιου* paraît distinct du traitement *-ου*. On le rencontre rarement en Crête¹ et à Otrante², fréquemment en tsaconien³; de plus, le *-ιου* repose non seulement sur *υ*, mais sur *ι* et sur *οι* : *αχι ουνού* (*αχινούς*), *χιοιούνού* (*σχοινοῦ*), *χιούρου* (*χοίρους*) en maniote⁴, *χιούρε* et *χιουρί* (*χοῖρος*) en tsaconien⁵, ce qui exclut l'hypothèse que le *-ιου* reposerait sur un ancien *-υ* (*ου*).

L'influence d'une sonante (*λ, ν, ρ*) a sans doute altéré le *-i* en *-ιου* dans des conditions qu'il est difficile de préciser⁶.

1. HATZIDAKIS, op. cit., p. 108.

2. MOROSI, op. cit., p. 100, § 1, *ciùri* (*κύριοι*); voir aussi H. PERNOT, op. cit., p. 110, n. 5.

3. DEFFNER, *Zakonische Grammatik*, Berlin, 1881, p. 30 : *χιούρε* (*τυρί*), *λυοῦκο* (*λύκος*), *νιούττα* (*νῦξ*).

4. Le parler de Cargèse a *χιούρους*, *χιούροι* (voir STEFANO STEFANOPOULI, op. cit., p. 3, XV et XVI).

5. DEFFNER, *Lexique*, p. 394.

6. Le tsaconien *κάχιουρε* (*κάτouro*) est différent en ce que le *-ιου* repose sur un ancien *ου* : un élément palatal s'est dégagé au contact du *κ* (cf. DEVILLE, op. cit., p. 91 ; FOY, op. cit., p. 86-87 ; H. PERNOT, op. cit., p. 106).

Les formes maniotes $\alpha\chi\iota\omicron\upsilon\nu\omicron\acute{\upsilon}$, $\chi\iota\omicron\upsilon\nu\iota\omicron\acute{\upsilon}$, $\chi\iota\omicron\upsilon\acute{\rho}\omicron\upsilon$, d'une part (où une assimilation de la voyelle de la première syllabe à celle de la désinence est encore possible, bien que j'aie toujours entendu au nominatif $\chi\omicron\iota\nu\acute{\iota}$, non * $\chi\iota\omicron\upsilon\nu\acute{\iota}$), de l'autre, $\acute{\alpha}\chi\upsilon\omicron\upsilon\rho\alpha$, $\sigma\chi\upsilon\omicron\upsilon\lambda\acute{\alpha}$ — à côté de $\acute{\alpha}\chi\omicron\upsilon\rho\alpha$, $\sigma\chi\omicron\upsilon\lambda\acute{\alpha}$ — et $\chi\iota\omicron\upsilon\acute{\nu}\omicron\upsilon$ se conçoivent fort bien comme des emprunts tsaconiens, ou comme les survivances d'un traitement propre à une partie du domaine néo-hellénique, mais postérieur à l'évolution de υ en i .

2^o Les $\omicron\upsilon$ ne représentent que des υ ; sans doute, les formes de la langue commune dans lesquelles $\omicron\upsilon$ repose sur un ancien η , $\epsilon\iota$, ι , $\zeta\omicron\acute{\upsilon}\lambda\iota\alpha$ ($\zeta\acute{\eta}\lambda\iota\alpha$), $\pi\lambda\epsilon\zeta\omicron\acute{\upsilon}\delta\alpha$ ($\pi\lambda\epsilon\zeta\acute{\iota}\delta\alpha$), $\sigma\omicron\upsilon\sigma\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\delta\alpha$ ($\sigma\epsilon\iota\sigma\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\delta\alpha$), sont aussi connues de notre parler, mais elles ont pu être empruntées ; au surplus, $\zeta\omicron\acute{\upsilon}\lambda\iota\alpha$ peut avoir été refait par analogie sur $\zeta\omicron\upsilon\lambda\acute{\epsilon}\beta\omega$, $\pi\lambda\epsilon\zeta\omicron\acute{\upsilon}\delta\alpha$ est explicable par un changement de suffixe et $\sigma\omicron\upsilon\sigma\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\delta\alpha$ par une assimilation ($\epsilon\iota - \omicron\upsilon > \omicron\upsilon - \omicron\upsilon$) ; en dehors de ces formes panhelléniques, le maniote ne possède aucun $\omicron\upsilon$, ne reposant pas sur υ , qui n'appartienne à la langue commune.

3^o Le $\omicron\upsilon$ est indifféremment tonique ou atone.

4^o Les mots maniotes offrant $\omicron\upsilon$ au lieu de υ appartiennent au vieux fonds hellénique : le fait ne semble donc pas récent.

A ce point de vue, le maniote se rapproche encore du tsaconien ; d'une part, si l'on excepte en tsaconien les $\omicron\upsilon$ qui représentent un $\omicron\upsilon$ ancien et les $\omicron\upsilon$ issus de ω ¹, tous les autres $\omicron\upsilon$ reposent sur un υ ; d'autre

1. Cf. ci-dessus : Traitement de $\omega > \omicron\upsilon$.

part, c'est par ου qu'est représenté l'ancien υ ; le tsaconien a été plus conservateur que le maniote, où se sont exercées des influences externes. Le fait de la conservation de l'υ ancien a été ici recouvert, dans une large mesure, tantôt directement par la langue commune, tantôt par des développements dialectaux indépendants de la langue commune, d'où, malheureusement, la rareté des exemples, contrastant singulièrement avec la régularité des faits tsaconiens¹, et rendant difficile l'interprétation.

Néanmoins, pour le traitement υ = ου comme pour le traitement ω > ου, le maniote n'offre pas le résultat d'une évolution qui lui soit propre.

1. DEFFNER, dans son *Lexique du Tsaconien*, op. cit., p. 376-8 cite cependant quelques mots où le υ se prononce ι. Mais il faut remarquer qu'en pareil cas : 1° le υ est toujours à l'initiale ; 2° Sur vingt-huit mots cités, dans trois seulement il est tonique : ὕποπτο, ὕπερ (ὕπνος), ὕστερα ; encore le premier est-il un emprunt savant ; 3° partout ailleurs, le υ initial est atone, et par conséquent susceptible d'aphérèse (d'ailleurs Deffner, indique βρίζου à côté de ὕβρίζου, γιὰ à côté de ὕγεια, γιὰί του à côté de ὕγιάινου, πεπετοῦ à côté de ὕπεπετοῦ, (l'aoriste ἐπεπετήχα à côté de ὕπεπετήχα ne doit pas s'expliquer par une substitution du suffixe επ- au suffixe υπ-, car le présent n'a que υπ- ; il s'agit vraisemblablement de la forme avec aphérèse πεπετήχα pourvue de l'augment), πομονή à côté de ὕπομονή, φαίνου à côté de ὕφαίνου ; les formes sans aphérèse sont postérieures et empruntées à la langue commune, comme le mentionne d'ailleurs Deffner ; 4° le tsaconien connaît, pour certains mots, à côté du υ initial atone, un ο (peut-être s'agit-il d'un ο fermé) : ὀγρέ à côté de ὕγρέ, ὀγρούχου à côté de ὕγραίνου ; les formes avec ο sont les plus anciennes, les formes avec υ sont probablement dues à l'influence de la langue commune ; 5° dans deux mots, ὕζέ (ὕϊός) et ὕω (ὕδωρ), le son ι s'est maintenu : dans le premier, sans doute à cause de l'évolution du γ en ζ qui a empêché tout développement de son vélaire, dans le second, au contact du ω, voyelle vélaire, le ι a gardé son timbre par dissimilation ; 6° les autres mots, commençant par υ et n'ayant pas de doublets avec aphérèse, sont cités par Deffner comme des emprunts récents à la langue commune : ὕποκριτή (ὕποκριτής), ὕπόλοιπο (ὕπόλοιπος), ὕπομένου (ὕπομένω), ὕποστατικό, ὕποψία.

CHAPITRE IV

TRAITEMENT DU *i* AU CONTACT D'UNE VOYELLE

Les faits maniotes sont ici extrêmement complexes : il y a en réalité deux questions, selon la place du *i* par rapport à la voyelle : ou il la précède, ou il la suit ; dans le premier cas il peut être tonique ou atone ; dans l'autre, il est toujours atone et joue le rôle de second élément de diphtongue.

I. — Traitement du *i* devant voyelle

La langue commune¹ ne fait, en principe, aucune différence entre le *i* atone et le *i* tonique : devant voyelle, tout *i* s'est palatalisé en un *yod*² (*i* consonne) ; le traitement est le même pour le *e* : μάτια, παιδία, δίκαιος, έννέα ont abouti à : μάτγα, παιδγά, δίκγος, έννγά. Les cas de *i* tonique, *e* atone et tonique souffrent cependant des exceptions, dues à des influences savantes ou analogiques (ήσυχία, γαλερία, θεός, ώραϊος) ;

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 113, § 4, et sq. avec *Bibliographie* ; J. PSICHARI, *Essais*, t. II, p. LVI-LVII et p. LXVIII, et *Etudes*, p. 205 ; L. ROUSSEL, op. cit., p. 6-7, §§ 29-33 (§ 31) : « Le *i* est toujours suivi d'une voyelle *i*, *e*, *a*, *o*, *u*. » — Sur le *yod* en général, voir Foy, op. cit., p. 60, § 12, I, et ROUDET, op. cit., p. 106, §§ 54-55.

2. Cf. J. PSICHARI, *Etudes*, p. 210 : « On sait qu'en grec moderne, tout *e* et tout *i* se palatalisent devant *a*, *o*, *u* (*ou*) et se prononcent comme un *jod* (*j* allemand dans *ja*, *je*, français *iya* (*i* ǐ à) pour *il y a*) ».

quant au *i* atone, il n'admet d'exception qu'après les groupes formés de consonne + *r*¹.

Combiné en syllabe finale avec diverses voyelles, le *yod* (issu de *i* ou de *e*) prend une valeur morphologique :

1^o Avec la voyelle *α*, il est la désinence du nominatif-accusatif pluriel des noms neutres en -ι, -ί, -ος², et des adjectifs neutres en -ιος ou -ιός : λάφια (de λάφι), παιδιά (de παιδί), στήθια (de στήθος), δίκια (de δίκιο), παλιά (de παλιό) ; du nominatif-accusatif singulier du féminin des adjectifs en -ιος ou -ιός : δημόσια (de δημόσιος), παλιά (de παλιός), en -ής (-ύς) : βαθειά (de βαθής, βαθύς), en -κός ou -κος : (έ)βγενικιά (de (έ)βγενικός), ολόγλυκεια (de ολόγλυκος) ; en -χος ou -χός : πρόστυχια (de πρόστυχος), φτωχειά (de φτωχός)³ ; du nominatif-accusatif singulier des substantifs féminins en -ιά ou -ια : έκκλησιά, αλήθεια⁴.

2^o Le *y* se combine avec la voyelle *ο* pour former : le nominatif-accusatif singulier de certains substantifs neutres, à finale atone ou tonique : γυμνάσιο, σχολείο ; le nominatif-accusatif singulier neutre et l'accusatif singulier masculin des adjectifs en -ιος ou -ιός : δημόσιο (de δημόσιος), παλιό (de παλιός).

3^o Le *y*, enfin, combiné avec la voyelle *υ* (ου), est la marque du génitif singulier des substantifs neutres en -ι ou -ί⁵ : σπιτιοῦ (de σπιτί), παιδιοῦ (de παιδί) ;

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 114-115.

2. Cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 77, §§ 243-244 et p. 87, § 274.

3. Ibidem, p. 101, §§ 315-317.

4. Ibidem, p. 72, § 229 et JANNARIS, op. cit., p. 107, § 271 : « All paroxytone feminines in -ια or -ιά... have become oxytone. »

5. Cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 86, § 269.

en -ιο ou -ιό : γυμνασιοῦ (de γυμνάσιο), σκολειοῦ (de σκολειό); des substantifs masculins en -ιος ou -ιός : Ρωμιοῦ (de Ρωμιός), ἰσκιοῦ (de ἰσκιος); des adjectifs en -ιός (-ιος) et -ής (-ύς) au masculin et au neutre : παλιοῦ (de παλιός), βαθιοῦ (de βαθής), δίκιου (de δίκιος).

Les faits maniotes s'opposent aux faits communs en ce que le traitement du *i* devant voyelle a été lié à l'accent.

1^o TRAITEMENT DU *i* TONIQUE

Sous l'accent, le *i* devant voyelle s'est maintenu en maniote avec valeur morphologique¹ :

1^o dans les noms de nombre : μιά (μιά), δύο (δύό)²;

2^o au nominatif-accusatif singulier des noms neutres en -ειο (devenus -ειό en grec commun) : σκολειο (σκολειό);

3^o au génitif singulier et pluriel des noms neutres en -ειο et en -ι : σκολειου (σκολειοῦ et σκολειῶν [ε]³), κρασίου (κρασιοῦ et κρασιῶν [ε]⁴);

4^o au nominatif-accusatif pluriel des mêmes noms : κουπιά (κουπιά), κρασία (κρασία), μαγαζία (μαγαζία), πανία (πανία), σκυλλία (σκυλλία), χαρτία (χαρτία), etc. ;

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 119 : « Lorsque ces groupes (*i* + voyelle) ont l'accent sur l'initiale, les traitements varient avec les régions. Connaissent le *y* les parlers... du Péloponnèse, à l'exception du tsakonien, du maniote et du langadiote... Ignorent le *y* les dialectes péloponnésiens précités. » Voir KUHN-ZEITSCHRIFT, t. XXXIV, p. 109 et sq. — Déjà, J. PSICHARI avait dit : « *e* ou *i*, devant *a*, *o*, *u*, ne devient pas *jod* dans chaque région. » (Op. cit., p. 210).

2. Cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., XI, XIII, XIV.

3. Pour la terminaison maniote du génitif pluriel, voir ci-dessous, *Morphologie*.

4. STÉFANOPOULI, op. cit., XII, donne la forme : προικίου (προικιοῦ).

5^o dans la flexion des féminins en -ία qui ont évolué en -ιά dans la langue commune; mais des influences analogiques sont venues troubler le fait et je n'ai relevé que quelques exemples : κλησία (ἐκκλησία une fois à Yéroliména) et φωτία (φωτιά)¹.

Le ε tonique s'est, lui aussi, conservé là où, dans la langue commune, il est passé à γ : γράια (γριά), εννέα (έννιά), Ρωμαιο (ς) (Ρωμιός), etc.

2^o TRAITEMENT DU *i* ATONE

Devant voyelle, le *i* atone en maniote s'est, en règle générale, amuï par fusion dans le timbre vocalique suivant. Le fait est antérieur à l'évolution du *i* (et du *e*) atone en *y*² (car un *yod* aurait, plus difficilement qu'un *i*, pu s'amuïr entre consonne et voyelle³) et indépendant : *a*) de la nature du timbre vocalique; *b*) de la place du groupe : *i* + voyelle dans le mot; *c*) de la place de ce groupe par rapport à l'accent.

a) *Le i atone et le timbre vocalique.* — Le *i* atone s'est amuï devant la voyelle *a* : χριστ α νισμός(ς) (χριστ ι α νισμός), la voyelle *e* : δακό σε (ς) (διακόσ ι ες), la voyelle *o* :

1. La forme φωρεσία est attestée par STÉFANOPOULI, op. cit., XXII.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 122-123; DIETERICH, op. cit., p. 47; *Indo-germanische Forschungen*, t. VII, 1897, art. THUMB, p. 31; J. PSICHARI, *Futur composé*, p. 14, n. 1, p. 15, n. 1 et 2, et *Essais*, t. II, p. LXII, n. 1.

3. J. PSICHARI nomme « *i* réduit » (*Essais*, t. II, p. LIV, β) le ι qui est demeuré vocalique, sans cependant former syllabe : « C'est (dit-il p. LV) un ι qui n'est plus voyelle et qui n'est pas encore consonne; il ne compte donc plus comme syllabe, mais il ne se prononce pas non plus comme un *jod* »; c'est à ce moment qu'il faut placer en maniote la contraction du *i* avec le timbre suivant, soit au XIII^e siècle au moins, puisque, d'après J. PSICHARI (*Etudes*, p. 205 et sq.; *Essais*, t. II, p. LXVIII, LXXII), c'est postérieurement au *Poème à Spanéas* que le *i* est devenu *yod* dans la langue commune.

ανεψό(ς) (ἀνεψιός), et la voyelle *u* (ου) : δακόσου(ς)
(διακόσιους).

b) *Place du groupe : i atone + voyelle dans le mot.* —
L'amuïssement s'est produit, quelle que soit la place
que ce groupe occupe dans le mot, à l'initiale : σάζου
(σιάζω), à l'intérieur : διχοσύνη (δικιόσυνη), en finale —
fait important pour la morphologie car :

1^o les noms neutres en -ι font au génitif singulier et
pluriel -ού au lieu de -ιοῦ et de -ιῶν(ε) : παπουτσού
(de παπούτσι), pour παπουτσιοῦ et παπουτσιῶν(ε), et,
au nominatif-accusatif pluriel, -α au lieu de -ια : ποτήρα,
(ποτήρια, de ποτήρι); de même αδέρφα (de ἀδέρφι),
καρπούζα (de καρπούζι), κόζα (de κόζι), κολοκύθα (de
κολοκύθι), πουλάρα (de πουλάρι), χαλάζα (de χαλάζι), etc. ;

2^o les adjectifs en -ιος font au nominatif singulier
masculin -ο(ς), au nominatif-accusatif singulier neutre
et à l'accusatif masculin -ο : γαλάζο (γαλάζιος, γαλάζιο);
au génitif masculin et neutre, singulier et pluriel
-ου : γαλάζου (γαλάζιου, γαλάζιων[ε]); à l'accusatif
masculin pluriel -ου(ς) : γαλάζου(ς) (γαλάζιους); au
nominatif-accusatif pluriel neutre -α : γαλάζα (γαλάζια);
au féminin -α(ς) au singulier et -ε(ς) au pluriel, au
lieu de -ια(ς), -ιες(ς) : γαλάζα(ς) (γαλάζια, γαλάζιας),
γαλάζει(ς) (γαλάζειες), de même ἰδα (ἰδία), ἰσα (ἴσια);

3^o les noms de nombre : διακόσια, τριακόσια, etc.,
sont en maniote : δακόσα, τρακόσα, etc. ;

4^o les noms féminins en -ια offrent un -α : αλήθα
(ἀλήθεια), συνήθα (συνήθεια), etc. ;

5^o les adverbes en -ια sont terminés par -α :
μακρά (μακριά); έτσα, qui répond au grec commun εἴτσι,

ne repose pas sur une forme *ἔτσι-α, mais présente un changement de suffixe -ι en -α, par analogie des nombreux adverbes en -α : καλά, ἄσκημα, etc.; la forme d'ailleurs n'est pas propre au maniote, cf. Philindas Γλωσσολογικά, t. II, p. 47, qui rapproche δὰ (<δῆ), ἀντίκρα (<ἀντίκρυ), νὰ (<(ῆ)νι), ἀμμά (<ἀμμή).

c) *Place du groupe : i atone + voyelle par rapport à l'accent.* — Le *i* atone s'est amuï quand il se trouvait dans une syllabe précédant (δικοσύνη) ou suivant la syllabe accentuée (αδέρρα); toutefois, j'ai entendu dans une conversation à Yéroliména κατεβοδίο et πανεπιστημίο (κατεβόδιο; πανεπιστήμιο) : il y a eu, dans ces mots, un déplacement de l'accent, qui a maintenu le *i* voyelle.

L'amuïssement a eu lieu aussi quand la voyelle, avec laquelle le *i* atone se trouvait en hiatus, était tonique, à l'intérieur : μετανόου (μετανοιόνω) et, en finale, dans : 1^o des substantifs masculins en -ιός : ανεψό(ς), ανεψού (ἀνεψιός, ἀνεψιό, ἀνεψιού, ἀνεψιούς, ἀνεψιῶν[ε]); 2^o des substantifs féminins en -ιά (à tous les cas de leur flexion : ανεψιά (ἀνεψιά)).

Les noms féminins en -ιά, où le *i* atone repose sur un ancien *i* tonique dont l'accent s'est reporté sur la voyelle suivante (type ἐκκλησία > ἐκκλησιά), ont subi un traitement analogue : dans la langue commune, le *i* atone est devenu consonne (*yod*) ; mais, en maniote, où le maintien de l'accent a été rare dans ces noms, comme nous l'avons vu, le *i* atone s'est amuï quand il était encore vocalique : γρά (γριά), à côté de γραία, δροσά (δροσιά), καλογρά (καλογριά), κλεψά (κλεψιά),

κλησά ([ἐ]κκλησιά), χαρτουσά (χαρτουσιά), et toute leur flexion. On peut y ajouter le masculin φονά(ς) (φονιᾶς, issu de φονέας) et les neutres : σκυλά (σκυλλιά, issu de σκυλλία), μαγαζά (μαγαζιά, issu de μαγαζία).

L'amuïssement du *i* atone se produit aussi dans la phrase. Il est attesté par des textes ; j'ai recueilli dans des chansons : ταξίδ' α γέριστο (ταξίδι α γέριστο), προστάζ' ο Γονατάς (προστάζει ο Γονατάς) et οπ' ο χει (ὅποιο οἷ χει, avec contraction du ο final de ὅποιο et du ε initial de ἔχει en ο¹). J'ai relevé, enfin, dans une conversation : φέβγους' οι Τούρκ' απ' τάρμυρό (φέβγουν οι Τούρκοι απ' τάρμυρό)².

Quant au *e* atone, il s'est maintenu : δίκαιο(ς), παλαίό(ς), etc., mais des influences communes ont souvent masqué le fait.

L'amuïssement du *i* atone, dans les conditions que je viens d'indiquer, n'a pas uniformément recouvert le domaine du parler maniote. Les traitements diffèrent, selon qu'il était précédé d'un groupe de consonnes ou d'une seule consonne.

1. *Traitement du i atone après groupe consonantique.* — L'amuïssement du *i* atone a été, en ce cas, général. Je l'ai observé : α) après le groupe γρ : γρά (γριά) et καλογρά (καλογριά), άγρο(ς) (ἄγριος) et sa flexion à tous les genres ; β) après le groupe κρ : μακρά (μακρυά) ; γ) après le groupe κσ (ξ) : αξιωματικό(ς) (ἄξιωματικός) ; δ) après le groupe πσ (ψ) : ανεψό(ς) (ανεψιός), ανεψά

1. Cf. en langue commune ἐγ' ὧ λεγα (ἐγ' ὧ ἔλεγα) et voir PHILINDAS, *Grammaire Grecque*, 1^{re} édit., p. 77, §§ 138 et 142-3.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 124, n. 5.

(άνεψιά), κλεψιά (κλεψιά)¹; ε) après le groupe ρτ : όρτο(ς) (όρτιος, όρθιος); ζ) après le groupe ρφ : αδέρφα (αδέρφια); η) après le groupe στ : χριστανισμό(ς) (χριστιανισμός); θ) après le groupe τρ : τρακόσα (τριακόσια), τρού (τριῶν[ε]); ι) après le groupe τσ : κότσα (κότσια, de κότσι), παπούτσα (παπούτσια); κ) après le groupe χρ : χράζεται (χρειάζεται)².

2. *Traitement du i atone après une seule consonne.*

— L'amuïssement du *i* atone a été général après θ : αλήθα (αλήθεια), κολούθα (κολούθια), συνήθα (συνήθεια). Après d'autres consonnes que θ, seul, le parler de Laya présente le fait constamment, ainsi après β : κριβέ(ς) (άκριβείες); après δ : ίδα (ίδια), δακόσα (δικάσια), δασκεδάζου (διασκεδάζω)³; après ζ : γαλάζο(ς) (γαλάζιος), καρπούζα (καρπούζια), κόζα (κόζια), μπαζού (μπαζιού); après κ : δικοσύνη (δικιοσύνη); après ν : μετανόου (μετανοιών); après ρ : ποτήρα (ποτήρια), et après σ : δροσά (δροσιά), ίσα (ίσια), κλησά (έκκλησιά), χαρτουσά (χαρτωσιά) (voir note 1). Les influences communes ont peu pénétré le parler de Laya : l'amuïssement du *i*

1. Cependant d'après H. PERNOT (op. cit., p. 520-1, § 2), un *y* a pu s'amuïr après σ en raison de la nature du *s* grec (*ibid.*, p. 282, section V, § 1) : « Le σ grec est plus chuintant que l's parisien. C'est un son variable suivant les régions, mais qu'on peut considérer en général comme intermédiaire entre le *s* et le *c* français. » Si c'est à un *y*, qui s'est amuï après σ, que l'on a affaire ici, et non à un *i* qui s'est contracté, le fait est nécessairement postérieur à la contraction du *i* puisqu'il suppose une évolution du *i* en *yod*.

2. φτιάνω (φχιάνω) est en maniote φτ^{ch}άνου, φχ^{ch}άνου, non *φτάνου, sans doute parce que le besoin de distinguer ce verbe de φτάνω (issu de φθάνω) a maintenu, devant le α, le ι, qui est devenu *yod* et a mouillé τ et κ (voir ci-dessous).

3. Les formes δασκεδάσουμε, εδασκεδάζασι sont attestées par un texte de PASAYANI, op. cit., p. 99, n. 54, v. 15-16.

atone ne s'y rencontre pas après γ, π, χ. Au contraire, elles ont été très fortes dans les parlers d'autres villages : j'ai relevé des cas d'amuïssement du *i* atone après β à Yéroliména dans κριβέ(ς) (ἀκριβείες), après σ dans un grand nombre de mots à Kitta : mais il n'est pas impossible que ces formes aient été empruntées au parler de Laya.

3. *Maintien du i atone.* — Devant voyelle, un *i* atone, au lieu de s'amuïr, s'est maintenu dans deux cas : α) sous l'effet d'une tradition littéraire, et β) par suite de l'amuïssement d'une consonne entre le *i* et la voyelle suivante.

α) Le *i* atone se rencontre en hiatus dans des chansons où il fait syllabe pour des nécessités rythmiques, ce qui donne au fait un caractère un peu artificiel. Ainsi le mot ἀξιωματικός, qui se prononce dans la langue commune *ἀξιωματικός en cinq syllabes, et que le maniote connaît sous la forme αξωματικός(ς), vaut six syllabes dans le vers octosyllabique : καί|τους|α|ξι|ω|ματι|κού(ς)|. J'ai relevé dans un vers heptasyllabique d'une satire politique : Πλασ|τή|ρι|δε|καί|άλ|λοι|, là où le grec commun dirait : *καὶ ἄλλοι. Une chanson présente dans un octosyllabe : που|λές|καί|κα|ρι|ό|σου|να|, au lieu de καρόσουνα, forme propre au parler (grec commun *καρούνα). J'ai noté enfin dans un myrologue de Laya : δοῦ|έ|πι|ε|ς|δο|σου|λι|μά|, où έπιες compte pour trois syllabes. Mais, en dehors des textes, je n'ai pas rencontré d'exemple de ce fait.

β) Quand, par suite d'un amuïssement de consonne, le *i* atone s'est trouvé en contact avec une voyelle, il

s'est maintenu en faisant syllabe ; on observe, avec amuïssement de δ : $\alpha\pi\iota\acute{\alpha}$ ($\acute{\alpha}\pi\iota\delta\iota\acute{\alpha}$), $\kappa\alpha\rho\upsilon\acute{\alpha}$ ($\kappa\alpha\rho\upsilon\delta\iota\acute{\alpha}$) en trois syllabes, $\pi\eta\acute{\alpha}$ ($\pi\eta\delta\iota\acute{\alpha}$) en deux syllabes, et, avec amuïssement de λ : $\beta\alpha\sigma\iota\acute{\alpha}(\varsigma)$ ($\beta\alpha\sigma\iota\lambda\iota\acute{\alpha}\varsigma$) en trois syllabes. Ici, le fait n'a aucun caractère artificiel, car ces formes sont aussi courantes dans le parler que dans les textes.

3^o ÉVOLUTION DU *i* ATONE EN *yod* DANS LE PARLER MANIOTE

On sait qu'en grec commun tout *i* atone en hiatus a évolué vers *yod* ; en maniote, postérieurement à l'amuïssement du *i* atone, des influences communes sont venues à diverses époques masquer plus ou moins le fait propre au parler. Mais, là où l'emprunt n'est pas récent : a) le *yod* a exercé une action sur la consonne qui le précédait ; b) les formes communes avec *yod* n'ont jamais pu se substituer aux formes maniotes avec amuïssement, quand le *i* était précédé d'un groupe de consonnes.

a) *Action du yod sur la consonne précédente.* — En maniote une consonne suivie d'un *yod* s'est fortement mouillée¹ ; tantôt le *yod* s'est résolu en un élément chuintant, tantôt le point d'articulation de la consonne

1. ROUDET, op. cit., p. 123, § 66, définit ainsi la mouillure de la consonne : « Une consonne est dite *mouillée* quand les muscles de la langue sont relâchés et la région de contact de la langue et du palais sensiblement plus étendue que dans la consonne dure. La consonne prend alors le timbre caractéristique auquel elle doit son nom... Dans ce cas, la partie moyenne ou dos de la langue prend toujours part au contact. Toutes les consonnes dures articulées avec la langue peuvent devenir mouillées. Il suffit pour cela que les muscles de la langue se relâchent et que la région de contact de la langue et du palais devienne plus étendue. La région de contact peut

a changé, sans que le *yod* reste discernable : de toute façon, le *yod* ne s'est pas maintenu à l'état pur, comme dans la langue commune¹.

α) *Consonnes mouillées avec un élément chuintant.*
β + *yod* aboutit à βj : καράβjα (καράβια) ; χ + *yod* aboutit à χ^{ch} : αδερχάχ^{ch}α (ἀδερχάκια), καβούχ^{ch}α (καβούκια), et, dans la phrase, devant voyelle postérieure : χ^{ch} 'όλα (χιόλας)² ; μ + *yod* aboutit à μj : μjά (μια), là où le *i* ne s'est pas maintenu voyelle sous l'accent ; ν + *yod* aboutit à ν̇ (gñ) : κουν̇άδο(ς) (κουνι άδος), μεταν̇όνου (μετανοιόνω) ; π + *yod* aboutit à π^{ch} : π^{ch}άνου (πιάνω) ou à bj, par exemple dans le cas d'un mot accessoire où, l'articulation étant moins forte, la sourde se sonorise : bjά (π^{ch}ά) issu de π:ά (l'élément

s'agrandir en s'étendant des deux bords de la langue vers son axe, ou bien en s'étendant d'avant en arrière, ou d'arrière en avant vers le dos de la langue... Dans les occlusives et les latérales, l'extension de la région de contact se fait d'avant en arrière ou d'arrière en avant... Dans les fricatives, elle se fait des bords de la langue vers son axe. Il importe de ne pas identifier la consonne mouillée avec une consonne dure suivie de [y]. Les très nombreuses expériences faites, soit au moyen du palais artificiel, soit au moyen d'ampoules élastiques placées en différents points de la cavité buccale et communiquant avec un appareil enregistreur, montrent que la consonne mouillée est un phénomène simple qui diffère de la consonne dure suivie de [y] par les deux caractères suivants : 1° elle est produite par une seule articulation et non par deux articulations successives ; 2° la région de contact dans la consonne mouillée est plus étendue que celle qui s'inscrit sur le palais artificiel pour la consonne dure suivie de [y]. » Voir aussi : H. PERNOT, op. cit., p. 332-4.

1. On comprend mal la remarque d'HATZIDAKIS (*Kuhn-Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 109 et sq.) que pour les groupes dans lesquels *i* et *α* ne sont pas accentuées, les dialectes sont d'accord, *ils connaissent tous le y* (cf. H. PERNOT, op. cit., p. 119). Le *y* ne se rencontre que dans les emprunts récents à la langue commune, comme nous le verrons plus bas ; en maniot, où le *i* atone n'est pas passé à *yod*, où le *yod* (qui d'ailleurs vient de formes communes, mais ne s'est pas développé dans le parler même) n'est pas demeuré pur, il n'est pas juste de dire que le *y* est connu.

2. Cf. ci-dessous, *Traitement des palatales*, le *x* devant *α*, *ο*, *ου* précédés d'un *yod*, p. 138.

chuintant sourd *ch* s'est sonorisé en *j*, et le *π* devant le *j* s'est, par assimilation, sonorisé en *b*) ; *ρ + yod* aboutit à *ρj* : ποτήρjα (ποτήρια), χουρjό (χωρίό) ; *τ + yod* aboutit à *τ^{ch}* : τέτ^{ch}ο(ς) (τέτοιος).

β) *Changement du point d'articulation de la consonne.*

— Le *y* issu de *i*, après *i* et devant voyelle postérieure, aboutit à *j* : υjά (ύ(γ)ιειά, grec commun γειά), υjό(ς) (ύιός, grec commun γιός)¹ en deux syllabes (les formes monosyllabiques *jά* et *jό(ς)* se rencontrent aussi) ; le *y* issu de *δ* devant *i* aboutit à *j* : jά (γιά, de δία) ; *δ + yod* aboutit à *j* : jάκα (διάβηκα), jαβάζου (διαβάζω) ; *ζ + yod* aboutit à *j* : καμijόλα (qui suppose une forme *καμιζιόλα, καμιζόλα), τραπεjού (τραπεζιού) à côté de τραπέζι ; les formes maniotes avec *j*, qui reposent sur des formes communes avec *ζ*, se rencontrent : 1^o devant voyelle postérieure, et 2^o devant l'accent ; *σ + yod* aboutit à *ch* : δροchά (δροσιά), ichα (ϊσια), κληchά ([é]κκλησιά), χαρτουchά (χαρτουσιά) ; enfin, *χ + yod* aboutit à *ch* : ρachά (ραχιά), tachά (ταχυά), chόνι (χιόνι)².

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 120 : « La langue commune nous donne ... *io yp*, et il est infiniment probable qu'elle a suivi la même voie que les dialectes de Chio, c'est-à-dire qu'elle a connu un accusatif *ion iyp*, qui du reste n'est pas rare en Grèce. Tenons-nous en cependant à ces derniers. Je ne vois qu'une façon plausible d'expliquer l'*i* qu'ils nous donnent à l'initiale ; c'est de remonter à la forme commune ancienne ύιός, en admettant que l'*i* représente *υ* et que le *y* est une évolution de *ι* ; comparer le tsakonien *ize* = ύιός, où le *y* s'est changé en *z*. »

2. Je noterai la consonne ainsi mouillée par un *yod*, ou articulée différemment, au moyen du signe ' placé au-dessus : β', γ', χ', μ', ν', π', ρ', σ', τ', χ' ; le γ' note aussi le son provenant de l'évolution d'un *yod* issu de *δ* et de *ζ*. — Un myrologue publié dans les Νεοελληνικά 'Ανάλεκτα du Syllogue Parnassos (t. I, p. 91, n. 26) donne : κιό (vers 3), κούνιας (v. 2), πάπια (v. 11), Παλλικάρια (v. 13), έκκλησιά (v. 12), νυφιάτικα (v. 12). Je me demande si le transcritteur n'a pas essayé de noter χ', ν', π', ρ', σ', φ'.

b) *Influences communes récentes.* — Elles se remarquent presque exclusivement dans le parler des hommes ; ceci n'est pas pour étonner : la langue commune est plus familière aux hommes qu'aux femmes, car ils vivent, plus qu'elles, en contact avec l'extérieur ; c'est par eux que les formes communes pénètrent dans le parler local ; ils emploient ἀλήθεια à côté de αλήθεια, γωνιά à côté de γωνία, συλλιά à côté de συλλία, φονιάς à côté de φονιάς. Le fait s'observe aussi dans les chansons populaires : la comparaison de différentes versions permet de comprendre comment a lieu la pénétration de la langue commune. Dans la récitation d'un myrologue, j'ai recueilli, d'une femme de Laya, la version suivante : να|μιά|θου|'λή|θα|κα|θα|ρή| ; le vers est octosyllabique ; récité par un homme, le texte est devenu : να|μιά|θου|'λή|θε|α|κα|θα|ρή|. Pareillement, le vers suivant, récité par une femme : κ'εί|δω|κ'ερ|χό|ταν'|ο|φο|νιάς|, est devenu, dans la bouche d'un homme : κ'εί|δω|κ'ερ|χό|ταν'|ο|φο|νιάς|. Ces exemples montrent que les formes communes se glissent dans le texte là où le rythme les tolère ; γω|νιά (en deux syllabes) ne pourra se substituer à γω|νί|α (en trois syllabes), car le vers n'admet pas une telle substitution ; mais (α)λή|θε|α| et φο|νιάς| peuvent fort bien se substituer à (α)λή|θα| et à φο|νιάς|, parce que le rythme du vers ne se trouve pas modifié.

Il résulte de ce qui précède qu'en maniote le *i* en hiatus ne se conserve que sous l'accent ; sinon, il

s'amuît. C'est là le fait essentiel qui ressort malgré l'incohérence des traitements.

En conséquence :

1^o le maintien du *i* tonique représente l'état le plus ancien. Pourquoi la désinence *-ία* est-elle fréquente dans le pluriel des noms neutres en *-ί* et rare dans le singulier des féminins ? Le fait s'explique par la morphologie. On peut supposer que, lorsque les formes communes en *-ιά* (*ι* étant encore voyelle) entrèrent dans le parler, par souci d'opposer les genres, le maniote a maintenu, pour les neutres, les anciennes formes en *-ία* qui étaient protégées par le *i* du singulier) : à *κασι* correspondait un pluriel *κασιά* ; les formes en *-ά* (issues de *-ιά*) sont plus récentes ; elles sont rares car elles paraissaient étrangères au système. Au contraire, pour les féminins, les anciennes formes en *-ία* (rarement attestées aujourd'hui) n'étaient protégées par rien ; le parler a donc admis les formes plus récentes en *-ά* (issues de *-ιά*) qui s'opposaient ainsi aux pluriels neutres en *-ία*.

2^o L'amuïssement du *i* atone avec la voyelle suivante s'est fait en deux périodes : *a*) là où il s'agit d'un *i* n'ayant jamais eu d'accent, il a eu lieu relativement tôt ; *b*) là où il s'agit d'un *i* atone (encore voyelle) reposant sur un ancien *i* tonique dont l'accent s'est déplacé, et dans des formes d'emprunt (puisque les formes locales conservaient le *i* tonique), il s'est produit plus tard.

3^o Les formes maniotes, qui présentent des consonnes mouillées ou différemment articulées, reposent sur

des formes communes plus récentes, puisqu'elles supposent achevée l'évolution du *i* atone en *yod* devant voyelle.

Des faits analogues se retrouvent ailleurs.

Le *i* s'est maintenu sous l'accent et n'est pas passé à *y* en langadiote, dans les parlers de Céphallonie et du Pont¹, en tsaconien² et dans le dialecte de Pharasa³.

L'amuïssement du *i* atone dans la voyelle suivante n'est pas inconnu à la langue commune⁴ et dès la κοινή⁵ : σαγόνι (de σιαγόνι), σάλιο (de σιάλιο), σώπα (de σιώπα), ψάθα (de ψιάθα). A Cyzique, Philindas⁶ a relevé : ἀλέβω (ἀλιέβω), ἄξος (ἄξιος), κορίτσα (κορίτσια), μαγαζά (μαγαζιά), φορεσά (φορεσιά). Le parler de Lesbos⁷ atteste : *prakón* (πριακόνι), *krugír* (κρυω-

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 119 ; JANNARIS, op. cit., § 155 d et §§ 271-2.

2. Cf. DEFFNER, op. cit. : δουλέια (δουλιά), p. 110, καλία (ξυλιά), p. 169 et σουπία (σουπιά), p. 329.

3. Cf. DAWKINS, op. cit., p. 152, 258 : « *i* + *a*, *o*, *u*. These in Modern Greek become *ιά*, *ό*, *ύ*. Here the Phárasa dialect differs by keeping the accent in its old position » ; il cite comme exemples : τία (ἀφτιά), μερία (μεριά), μαλία (μαλιά), χωρίο (χωριό), et ajoute : « This treatment of the accent puts its dialect in a line with the Greek southern, Italy, Zakonian, the dialects which fringe the Greek mainland, Zakynthos, *Mani*, Aigina, Magara... and... with Pontic ».

4. Cf. PHILINDAS, Γλωσσολογικά, t. II, p. 23.

5. Cf. DIETERICH, op. cit., p. 58-77 ; p. 60, l'auteur pense que l'accent a joué un rôle : « Aus den genannten Formen ergiebt sich nun dass der Schwund des *i*... abhängig ist von... der Stellung des Tones... Nach einfachen Konsonanten (ausser λ, μ, γ) schwindet *i*, wenn der Ton auf einer der folgenden Silben ruht... Nach Doppelkonsonanten kann das *i* auch schwinden, wenn der Ton auf dem unmittelbar folgenden *α* oder *ο* liegt. » Voir aussi KRETSCHMER, op. cit., p. 117. — Pour H. PERNOT, après le σ, c'est un *y* qui s'est amui (op. cit., p. 520-1, § 2), cf. ci-dessus, p. 88, n. 1.

6. *Ibidem*.

7. Cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 117-119 ; cet auteur fait des réserves quant à l'influence de l'accent sur la contraction du *i* en lesbien et même en grec commun, corrigeant Dieterich sur ce point (p. 117) : « Dieterich

τήριον). A Otrante¹ on trouve : oticanéne (ὁ τι κι ἄν εἶναι). Certains parlers d'Asie Mineure², de Chio³ et de Chypre⁴ connaissent aussi ce traitement.

Enfin, sous l'action d'un *yod*, une consonne se mouille avec chuintement ou change de point d'articulation en tsaconien⁵, dans le dialecte de Cappadoce⁶, à Chio⁷,

hat erkannt dass dieser Ausfall in der κοινή von Akzent abhängig ist. In seinem Material scheinen mir zwar manche Fälle unsicher, dafür ergeben sich aber andere aus dem Neugriechischen, auch dem Lesbischen, und darnach dürfte das Lautgesetz so zu formulieren sein : Antevokalisches ι fällt nach Konsonanz + ρ und nach σ aus, wenn der Akzent nicht auf der nächstfolgenden Silbe ruht. Vgl. ngr. τριάντα, lesb. trijáda, aber τράνταφυλλο (Somavera) lesb. tradafú. »

1. Cf. MOROSI, op. cit., § 126 bis.

2. Cf. DAWKINS, op. cit., *Dialecte de Pharasa*, p. 152, § 259 : « The common case is - ι α, in the pl. of 2nd decl. neuters, this become - ε at Pharasa, and - α in the other villages », d'où les formes : λαχτόρε, λαχτόρα (de λαχτόρι), δεβάζω (διαβάζω), Јερεјή (κυριακή), ἔπα (ἐπια), γρά (γρια), παλά (παλια); p. 69, § 71 ; *Dialecte de Cappadoce* : « In the combination ρ ι α the spirantal ι disappears at Malakope and Phloita », d'où : μαγαίρα, χέρα (μαγαίρια, χέρια).

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 124-5 : x' ἄλλα (xι ἄλλα) à Lithi de Chio ; voir aussi p. 508-9, § 5 et p. 520, § 2.

4. Cf. DIETERICH, op. cit., p. 278, a-b : μαρμαρένος (μαρμαρένιος) ; MONDRY-BEAUDOUIN, op. cit., p. 128-9.

5. Cf. DEVILLE, op. cit., p. 92, § 40 : « L'i consonne peut prendre... le son j ou ch, comme dans xωδιᾶ (kozja, toison)... dans ποιός (dial. de Skarpathos) qu'on prononce bjos, et dans xουπιού... qu'on prononce koupchou. » Le ρ suivi de *yod* se prononce ρ j, voir DEFFNER, *Grammaire du Tsakonien*, p. 108-111, et H. PERNOT, op. cit., p. 307, § 2 : « Tout r tsakonien intervocalique, situé devant y ou i, tend vers j ; tout r tsakonien, situé après i et suivi d'une voyelle quelconque, a tendu vers j et est finalement devenu c, à cause de la consonne sourde qui le précédait ; ex. ἔρια eria, κάρυα karja, κρυάδα krjaða. ...τρεις ici, τριβω icifu, πέτρες petce, τρέμω tcemo... ».

6. Cf. DAWKINS, op. cit., p. 60, *Dialect of Cappadocia*, § 71, L : « At Axo π ι becomes π σ : thus π σ ἄνω for π ι ἄνω and ἔ π σ α for ἔ π ι α. »

7. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 274, A, pour le traitement β + *yod* > β j à Elymbi, Elata et Pyrgi (voir ROUDET, op. cit., p. 131, § 71) ; p. 278, E, pour le traitement π + *yod* > π^{ch} à Mesta ; p. 278, F, pour le traitement ρ + *yod* > ρ j à Elata, Elymbi et Pyrgi (voir ROUDET, op. cit., p. 138, § 73) ; p. 279, G, pour le traitement φ + *yod* > φ^{ch} à Armolia (voir ROUDET, op. cit., p. 132, § 71).

à Otrante¹, en chypriote² et parfois dans les parlers saracatséen³ et lesbien⁴.

La cause de l'amuïssement du *i* atone en hiatus est, d'une manière générale, la faiblesse de son articulation. Il n'est pas étonnant que le fait ait eu une importance particulière dans la flexion : la débilité de la fin de mot en maniote⁵ n'a pu que le favoriser.

En outre, le maniote tend à séparer nettement, dans le mot, les syllabes les unes des autres et à réduire la

1. Pour le traitement $\sigma y > chy$, cf. H. PERNOT, op. cit., p. 282 : « Le domaine du *s* provenant de *s* est très étendu. A Otrante διαχόσια *diachósia*, ἡμισαία μέρα *misiaméra* » ; cf. MOROSI, op. cit., § 112, 1. — Pour $\chi y > chy$, cf. H. PERNOT, op. cit., p. 272, § 3 : « La proximité articuloire du *ç* et du *c* rend leur permutation fréquente dans les dialectes », n. 1 il cite *hsuni* (χρόνι) appartenant aux parlers de l'Italie méridionale (cf. MOROSI, Bova, § 65, App.).

2. Les chroniques chypriotes donnent ἵχια, πενταχόχτες pour ἴσια, πεντακόσιες (cf. H. PERNOT, *ibidem* ; voir aussi MONDRY-BEAUDOUIN, op. cit., 41, et ROUDET, op. cit., p. 132, § 71 ; le *χ* est peut-être là une notation de *ch*). Toutefois, dans ces exemples et dans ceux de la note précédente, *y* est encore distinct après *ch*, contrairement au maniote où *y* ne se perçoit plus.

3. Cf. HÖEG, op. cit., p. 167 : « Il semble que gr. anc. *γ* après *v* est représenté par *j* et non pas par *i* - consonne comme on l'aurait attendu (cp. *vjo*, *vjâzumi*, etc.) ; en effet, je crois pouvoir affirmer avec certitude que l'on prononce *j* dans les formes que voici : *avji* αὐγῆ, *vjenu* βγαίνω < ἐγβαίνω, *vjika* βγῆκα < ἐγβῆκα, *na vji* νὰ βγῆ, *Vjenu*, hypocoristique de Εὐγενία, *na fjv* νὰ φεύγῃ. »

4. Cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 153-4, § 33 : « Dagegen geht *i* in vorhergehendem *s* oder *z* auf, indem es in den Gegenden, wo *σ* vor *i* zu, *ś* *z* werden, in der Palatalisierung des *s* oder *z* seine Spur hinterlässt » ; p. 155 : « Ebenso geht *i* in *dž* auf, das aus dem nach Nasalen vorkommenden *g'* entsteht... wird *j* = *i* nach Tenuis stimmlos, d. h. zu palatalem *χ'*... N *i* wird auf Lesbos und in den meisten übrigen nordgriechischen Dialekten zu palatalisiertem *n*... M *i* wird... zu *m ĥ*, in Epirus zu *mnj*... Mit *λ* verschmilzt *i*... zu palatalem *l'* » ; p. 169, § 35 : « In Telonia auf Lesbos ist *r* nur vor *j* (*i*) weggefallen » ; p. 161 : « In... Eresos, verschmilzt *r* mit folgendem *j* zu einem eigentümlich klingenden *r'*. »

5. Cf. ci-dessus, p. 56 et p. 71.

syllabe au minimum¹ ; un élément comme le *i* atone en hiatus s'élimine facilement, car il ne constitue pas un élément essentiel de la syllabe ; en effet : 1^o il se prononce dans la même émission de voix que le timbre vocalique suivant ; 2^o plus fermé que les autres voyelles, il exige le plus d'effort de la langue : aussi est-il, dans un groupe vocalique, l'élément le moins stable.

La forte mouillure de la consonne, le changement même de son point d'articulation sous l'effet d'un *yod* prouvent le rapport étroit qui lie en maniote, à l'intérieur d'une syllabe, la consonne à la voyelle suivante ; sinon le *yod* serait prononcé pur entre les deux phonèmes.

II. — Traitement du *i* après voyelle

Le grec commun présente des formes telles que ἀϊτός², γαῖδαρος, καημένος, ρωμῆϊκα, ρολόϊ, λέει, πάει, etc., dont les unes proviennent d'une diphtongaison de voyelle simple (ἀϊτός, de ἀτός)³, d'autres d'un αῖ

1. J'aurai plus loin, à propos des consonnes nasales, l'occasion de faire d'autres remarques, touchant la coupe syllabique du maniote.

2. C'est cette orthographe avec ι qu'il faut adopter et non, comme le fait Pasayani (op. cit., passim) l'orthographe avec η : ἀητός. Cf. DIETERICH, op. cit., p. 77, n. 1 : « (ἀϊτός) So ist es zu schreiben und nicht ἀητός, da es mit dem altgriechischen poetischen ἀητός nichts zu thun hat » et n. 2 : « Wenn es dafür in einigen Dialekten ἀτός... heisst, so erklärt sich das aus dem Schwund des ι, nicht des ε » ; mais voir note suivante, l'opinion de H. PERNOT, qui explique au contraire ἀϊτός en partant de ἀτός.

3. La forme ἀϊτός s'explique, comme l'a montré H. PERNOT (op. cit., p. 198), par une diphtongaison du α devant τ assez récente. On aurait eu ainsi l'évolution ἀτός ➡ atos ➡ αιτός. Le maniote connaît couramment la forme ατό(ς). Αῖτό(ς) semble plutôt un emprunt, auquel, comme je le montre par quelques exemples, la métrique a donné une certaine vitalité. — HÖEG (op. cit., p. 162-3, n. 1) n'admet pas la diphtongaison devant certaines consonnes et croit à une formation analogique.

primitif (γάϊδαρος), d'autres, enfin, d'un amuïssement de consonne intervocalique (ρολόϊ, de (ώ)ρολό(γ)ι(ον); λέει, de λέ(γ)ει); le *i* est second élément de diphtongue : il se prononce dans la même émission de voix que la voyelle précédente, sans faire, en aucun cas, syllabe, puisque dans γάϊδαρος, par exemple, l'accent frappe le α et que le groupe άϊ est suivi de deux syllabes ; en poésie, le *i* ne fait syllabe que là où l'exige le rythme du vers¹.

En maniote, le *i* atone, second élément de diphtongue, est particulièrement instable, et tend à se fondre dans la voyelle précédente. Plusieurs cas se présentent, selon la place de la diphtongue dans le mot.

a) A l'intérieur :

1. Dans les mots d'emprunt, tels que αϊντε, γάϊδαρος, γάϊτάνι, λεϊμόνι, μαϊντανός, μεϊντάνι, où la diphtongue est primitive, la fusion du *i* est de règle ; on rencontre donc dans notre parler : άντε, γάδαρο(ς), γάτάνι, λεμόνι, μαντανό(ς), μεντάνι.

2. Quand une diphtongue s'est formée par suite de l'amuïssement d'une consonne, la fusion du *i* est fréquente : γάχα (διά(β)ηχχ)², à côté de γάηχα.

3. Les mots où le *i* est analogique ne sont pas connus du maniote : au lieu de καημός, καη μένος (d'après κάηχα), notre parler connaît les formes sans η : καμό(ς), καμένο(ς).

1. Cf. LOUIS ROUSSEL, *La Versification d'André Kalvos*, 1922, p. 14-20.

2. PASAYANI, op. cit., p. 79, n. 145, v. 11, donne διαχχ, et p. 107, n° 162, v. 7, διαχχσι ; par contre, dans un myrologue de Laya, j'ai noté : καϊ|γά|-η|χα|στο|σπί|τι|μου, vers octosyllabique, où le η de γάηχα fait syllabe.

4. Dans certains mots, le *i* résulte d'un développement postérieur : $\kappa\epsilon\lambda\alpha\tilde{\iota}\delta\tilde{\omega}$ (issu de $\kappa\epsilon\lambda\alpha\delta\tilde{\omega}$)¹. Ce développement du *i* ne s'est pas produit en maniote (sauf devant le groupe $-\delta\iota$, mais l'amuïssement de δ entre les deux ι a masqué le fait). Toutefois, $\alpha\tau j\acute{o}(\varsigma)$ semble faire exception : le *j* ne peut s'expliquer que par une métathèse, en partant de la forme $\alpha\tilde{\iota}\tau\acute{o}(\varsigma)$, issue de $\alpha\tau\acute{o}(\varsigma)$, qui d'ailleurs se rencontre couramment ; mais $\alpha\tilde{\iota}\tau\acute{o}(\varsigma)$ peut être un emprunt à la langue commune.

5. Le *i* postvocalique ne se rencontre que dans les formes communes qui ont pénétré dans le parler : $\alpha\tilde{\iota}\tau\acute{o}\varsigma$, — encore sont-elles assez rares. Dans la versification, ce *i* peut faire position, mais le maintien en est plus ou moins artificiel ; néanmoins, un vers octosyllabique comme celui-ci, où le *i* postvocalique ne fait pas position, est très rare : $\alpha|\tau\acute{\epsilon}|\mu\omicron\upsilon|\kappa\alpha\iota|\lambda\epsilon|\theta\acute{\epsilon}|\nu\tau\eta|\mu\omicron\upsilon|$; on entend plus couramment : $\alpha|\tau\acute{\epsilon}|\mu\omicron\upsilon|\kappa\alpha\iota|\lambda\epsilon|\theta\acute{\epsilon}|\nu\tau\eta|\mu\omicron\upsilon|$, (j'en ai recueilli une variante, avec un *i* faisant position : $\alpha|\tilde{\iota}|\tau\acute{\epsilon}|\mu\omicron\upsilon|\kappa\alpha\iota|\lambda\epsilon|\theta\acute{\epsilon}|\nu\tau\eta|$). Il semble ainsi qu'une liberté métrique existe, d'après laquelle le *i* fait, ou non, syllabe, selon les besoins du vers ; mais les cas où il

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 131-2, n. 1. — $\kappa\epsilon\lambda\alpha\tilde{\iota}\delta\tilde{\omega}$ et toute la flexion de radical $*\kappa\epsilon\lambda\alpha\tilde{\iota}\delta-$ ont été refaits d'après les formes où, la finale étant de timbre *i* ($-\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$, $-\epsilon\tilde{\iota}$, $-\epsilon\tilde{\iota}\tau\epsilon$), cet *i* s'est répercuté sous forme d'*i* dans la syllabe précédente (cf. plus bas les amuïssements du δ , et H. PERNOT, *ibidem*) ; en maniote, l'analogie s'est exercée en sens inverse : au lieu que $\kappa\epsilon\lambda\alpha\tilde{\iota}\delta\tilde{\omega}$ ait été refait d'après $\kappa\epsilon\lambda\alpha\tilde{\iota}\delta\epsilon\tilde{\iota}$, c'est, au contraire, $\kappa\epsilon\lambda\alpha\delta\epsilon\tilde{\iota}$ qui a été maintenu par analogie de $\kappa\epsilon\lambda\alpha\delta\acute{o}\upsilon$ ($\kappa\epsilon\lambda\alpha\delta\tilde{\omega}$) ; phonétiquement, $\kappa\epsilon\lambda\alpha\delta\epsilon\tilde{\iota}$ aurait dû aboutir à $\kappa\epsilon\lambda\alpha\tilde{\iota}\delta\epsilon\tilde{\iota}$, puis à $*\kappa\epsilon\lambda\alpha\tilde{\iota}$, comme $\lambda\acute{\alpha}\tilde{\iota}$ ($\lambda\acute{\alpha}\delta\iota$). On ne peut avoir en maniote $*-\alpha\tilde{\iota}\delta\iota$, car le δ ne se serait pas maintenu entre les deux ι . Ou bien l'on a, en deux syllabes, $*\alpha|\tilde{\iota}$, ou bien l'analogie a empêché la production d'un *i* devant le δ qui est resté. Ceci prouve encore l'instabilité de l'élément *i* réduit dans ce parler.

ne fait pas position sont rares, car, dès que le *i* n'est pas senti comme nécessaire au rythme, la forme sans *i* se maintient.

6. Le *i* postvocalique intérieur se fond dans la voyelle précédente, atone ou tonique : $\mu\alpha\nu\tauανό(ς)$ ($\mu\alpha\iota\nu\tauανός$), $\gamma\acute{\alpha}\deltaαρο(ς)$ ($\gamma\acute{\alpha}\iota\deltaαρος$).

b) *A la finale.* — L'amuïssement du *i* est fréquent, mais les faits sont moins nets, car des analogies se sont exercées.

1. On rencontre, dans certaines formes verbales : $\alphaχού(αι)$, $\kappaαί(αι)$, $\lambdaέ(αι)$, $\piά(αι)$, $\phiταί(αι)$ ¹.

2. Des analogies ou des influences communes sont venues masquer le fait, de sorte que l'on trouve dans une proportion presque égale, à côté des formes locales, les formes : $\alphaχούει$, $\kappaαίει$, $\lambdaέει$, $\piάει$, $\phiταίει$, où le *i* ne fait pas syllabe.

3. Dans la versification, le maintien du *i* est lié aux exigences du rythme².

4. Lorsque le *i* s'est trouvé en contact avec une voyelle précédente, par suite de l'amuïssement d'une consonne³, il s'est maintenu, mais en faisant syllabe :

1. Cf. ci-dessous, *Contractions et Morphologie.* — En finale, pour les verbes, des raisons d'analogie ont pu jouer aussi : $\lambdaέ(αι)$ troisième personne a pu être refait d'après $\lambdaές$, deuxième personne, ou encore des raisons de phonétique syntactique : devant voyelle, le *-ει* final s'est contracté : $\lambdaέει \tilde{\alpha}\lambda\lambda\omicronς$ ($*\lambda\epsilon \tilde{\alpha}\lambda\lambda\omicronς$) > $\lambda\epsilon \tilde{\alpha}\lambda\lambda\omicronς$.

2. Nous en avons un exemple frappant dans PASAYANI, op. cit., p. 95, n° 152. La même pièce, écrite en vers octosyllabiques, offre, presque juxtaposés, les deux traitements : *ει* fait position au vers 14 : $\kappa'ε|δ\iota\acute{\alpha}|ε|σ\tau\alpha|-\Sigma\pi\epsilon|τ\acute{\sigma}\acute{\omicron}|νυ|δ\rho\alpha|$, mais non au vers 21 : $\kappa'ε|δ\iota\acute{\alpha}\epsilon\epsilon|σ\tau\omicron|σ\epsilon|δ\epsilon|ρ\acute{\omicron}|δ\rho\acute{\omicron}|μ\omicron|$.

3. Cf. ci-dessous, *Consonnes, Amuïssements*, et H. PERNOT, op. cit., p. 131-2, n. 1, fin.

λάϊ (λάδι) en deux syllabes, λιβαϊ (λιβαδι) en trois syllabes, πόϊ (πόδι) en deux syllabes. En pareil cas, on ne peut considérer le *i* comme second élément de diphtongue.

Hors du maniote, l'amuïssement du *i* deuxième élément de diphtongue se retrouve.

La langue commune offre : άκούς (de άκούεις), καίς (de καίεις), κλαίς (de κλαίεις), λές (de λείεις), πάς (de πάεις), να φάς (de να φάεις), φταίς (de φταίεις), τρώς (de τρώεις), Μιχάλης (de Μιχάληλης), μάστορας (de μάϊστορας)¹. Le parler de Chio ne connaît qu'avec voyelle simple les formes : άντε, γάδαρος, γατάνι, λεμόνι, μαντανός, μεντάνι, καμός, καμένος, κελαδω, άτό(ς)².

L'amuïssement du *i* atone postvocalique tient aussi à la nature de cette voyelle, qui, plus fermée que les autres, exige de la langue un plus grand effort : n'étant pas protégé par l'accent, le timbre le plus fermé le cède au timbre le plus ouvert.

1. Cf. PHILINDAS, *Grammaire*, 1^{re} édition, p. 76, § 134, 2^e édition, t. I, p. 83, § 277.

2. Cf. H. PERNOT, *op. cit.*, p. 198.

CHAPITRE V

DIVERS TRAITEMENTS VOCALIQUES

Les faits étudiés jusqu'ici s'observent de façon constante dans tout le domaine du parler que je décris. Ceux qui vont être exposés à présent n'offrent pas ce caractère de généralité : je les ai notés partiellement, soit dans un village, soit seulement chez quelques individus : je me contenterai donc de les mentionner et de les localiser.

Le nombre des syllabes d'un mot est susceptible de se réduire ou de s'accroître par la disparition ou l'addition d'une voyelle ; de plus, pour diverses raisons, le timbre des voyelles se modifie. Les traitements vocaliques peuvent ainsi être étudiés à un double point de vue : qualitatif et quantitatif.

I. — Modifications du timbre vocalique

Le timbre vocalique peut se modifier sous l'influence de voyelles (assimilation et dissimilation) ou de consonnes (ouverture et fermeture) voisines.

1^o INFLUENCE DE VOYELLES VOISINES

1. *Cas d'assimilation.* — Les cas d'assimilation que j'ai rencontrés en maniote confirment ce que l'on connaît par ailleurs de l'assimilation en néo-grec¹.

1. Sur l'assimilation en général, sa définition et ses causes, voir ROUDET, op. cit., p. 194-201, §§ 102-104 ; sur l'assimilation vocalique en grec mo-

δρ α π ά νι (δρ ε π ά νι) offre, en syllabe initiale, un cas très net d'assimilation¹. Dans μ α τ ά ρ χ ε τ α ι² (μ ε τ ά ρ χ ε τ α ι pour μ ε τ α έ ρ χ ε τ α ι), on constate une assimilation du timbre de la voyelle ε en syllabe initiale à un α tonique provenant d'une contraction³.

Dans les exemples précédents la voyelle assimilée est directement suivie de la voyelle accentuée : l'action du α tonique a donc pu s'exercer d'autant plus facilement sur la voyelle atone. Au contraire, dans α π α - κ ο ύ σ α σ ι⁴ (ύ π α κ ο ύ σ α σ ι) et α ρ ρ α ν ό (ς) (ό ρ ρ α ν ός)⁵, l'assimi-

ργάτης ». P. 218, section V, § 1, il dit : « Un substantif comme έργάτης... (peut) prendre l'a final d'un mot précédent, par exemple d'un verbe à la première personne du sing. de l'imparfait ou de l'aoriste. » Mais l'article précédant le substantif masculin n'a jamais la finale α. Les conditions qui pourraient amener la prothèse du α dans αργάτη(ς) étant exceptionnelles, j'explique plus volontiers le fait par l'assimilation.

1. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 58, n° 124, v. 20 et p. 59, n. 124, v. 30. *Le commentaire de la Grammaire de SIMON PORTIUS* (op. cit., p. 73) présente δρ α π ά νι comme une assimilation (la forme se trouve dans la tragédie crétoise d'EROPHILE, du XVII^e s. prol. v. 2, cf. E. LEGRAND, *Bibl. grecque vulgaire*, Paris, 1894, t. II, p. 335).

2. PASAYANI, op. cit., p. 62, n° 127, v. 26.

3. Cf. ci-dessous, Groupes de voyelles et Contractions.

4. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 114, n° 167, v. 26 ; H. PERNOT, op. cit., p. 221, 2^o et n. 1.

5. Cf. PHILINDAS, Γλωσσολογικά, t. II, p. 117. La forme se retrouve un peu partout en grec ; le composé π εν τ ά ρ ρ α ν ός est fait sur α ρ ρ α ν ός, par analogie. Pour α ρ ρ α ν ό (ς), comme pour α π α κ ο ύ σ α σ ι, je pense qu'il s'agit plutôt d'une assimilation régressive que d'une prothèse (cf. d'ailleurs ci-dessus, à propos de αργάτη(ς)). Le mot άρρανός est cité comme cas d'assimilation à la p. 73 du *Commentaire de la Grammaire de SIMON PORTIUS*. HATZIDAKIS (op. cit., p. 332) nie qu'il y ait assimilation dans les mots άργάτης, άρρανός, car d'autres cas ne se peuvent expliquer par l'assimilation, où l'on a α initial au lieu d'une autre voyelle, alors que le timbre α ne se retrouve dans aucune des syllabes consécutives (entre autres άπο au lieu de ύπο). Cette opinion me paraît inexacte : les autres cas de changement de voyelle initiale en α, qui ne se laissent pas expliquer par l'assimilation, n'empêchent pas l'assimilation de s'être produite dans άργάτης, etc. D'autres causes ont pu jouer pour la production d'un α initial : contraction avec l'article τ ά (τ ά σ τ ρ ε ι δ ι α d'où τ ό ά σ τ ρ ε ι δ ι) ou autre mot ayant α final (cf. H. PERNOT, op. cit., p. 226, 2^o), peut-être aussi confusion de suffixe (άπ ό, ύπ ό), quoiqu'ici la raison précédente puisse suffire.

lation s'est produite loin de l'accent : la voyelle assimilée et la voyelle assimilatrice sont toutes deux atones ; cependant c'est la voyelle assimilée qui est le plus proche de l'accent. La forme $\epsilon\pi\eta\rho\alpha\chi\alpha$ que donne Pasayani¹ pour $\epsilon\pi\eta\rho\epsilon\chi\alpha$ présente une assimilation post-tonique, vraisemblablement due à la désinence. La forme, d'ailleurs, est rare, car on ne rencontre d'ordinaire que $\pi\eta\rho\epsilon\chi\alpha$. Je ne saurais dire si toute la flexion de cet aoriste a été refaite sur le thème $^*\pi\eta\rho\alpha\chi-$ (au lieu de $^*\pi\eta\rho\epsilon\chi-$), car la forme $\pi\eta\rho\alpha\chi\alpha$ est isolée. Je crois que c'est aussi par une assimilation qu'on peut expliquer la forme $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota(\varsigma)$ entendue à Laya (pour $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\varsigma$). Il faudrait partir de l'aoriste $\alpha\pi\acute{\omicron}\mu\epsilon\iota\nu\alpha$, devenu, par assimilation², sous l'effet de la désinence, $\alpha\pi\acute{\omicron}\mu\alpha\nu\alpha$, $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\alpha\mu\epsilon$, $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\epsilon$, $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\iota$ (l'assimilation a pu avoir lieu aussi en syllabe tonique ; le thème de l'aoriste aura exercé une analogie sur le thème du présent et une nouvelle flexion aura été refaite : $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon(\omega)$, $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota(\varsigma)$, $\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$, etc.). Le fait qu'un aoriste ait pu agir sur un présent n'est pas surprenant en maniote : l'étude de la morphologie nous montrera avec quelle facilité les thèmes verbaux se confondent dans ce parler : un thème d'aoriste $^*\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu-$ aura donc très bien pu recevoir des désinences de présent, $^*\alpha\pi\omicron\mu\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota(\varsigma)$.

1. Op. cit., p. 92, n° 150, v. 18.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 83-4, 2, en particulier n. 2 (p. 83) : « On peut, il est vrai, invoquer une assimilation dans $\pi\alpha\rho\pi\alpha\tau\acute{\omega}$ ($\pi\alpha\rho\pi\alpha\tau\acute{\omega}$, $\pi\epsilon\rho\iota\pi\alpha\tau\acute{\omega}$) » et ci-dessus, p. 103, n. 1. Par contre un α s'est maintenu dans $\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha\rho\alpha$, $\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha\rho\epsilon\iota(\varsigma)$ (au lieu des formes communes $\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\epsilon\rho\alpha$, $\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\epsilon\rho\epsilon\iota\varsigma$).

β) Avec le timbre ε, j'ai relevé : γεναίκα (γυναιῖκα)¹, et θλεμμένα (θλιμμένα), entendus une fois, l'un à Yéroliména, l'autre à Laya. L'assimilation s'est produite comme dans les formes précitées : en syllabe initiale et sous l'effet de la voyelle tonique. La forme απάντεσα au lieu de απάντησα, recueillie à Laya, me semble s'expliquer par l'analogie de απάντεσε (pour απάντησε)² : l'assimilation s'est produite ici après l'accent et avec la voyelle désinentielle ; sur le thème -εσ-, au lieu de -ησ- toute une flexion aurait été rebâtie : απάντεσα, απαντέσαμε, απαντέσατε, απαντέσασι. Pasayani donne³ la forme δέκασι (δόκασι, ἔδωκαν), où le radical *δεκ- (au lieu de *δόκ-, ou même de *δικ-, cf. ci-dessous, *Morphologie*, confusion des thèmes verbaux), est analogique de ἐδεξε, pour ἐδοκε : l'assimilation a eu lieu ici après l'accent, sous l'influence de la finale ; puis, sur le nouveau thème *δεκ-, a été refaite une flexion complète de l'aoriste : ἐδεκα, δέκαμε, δέκατε, δέκασι.

γ) Avec le timbre ο, j'ai trouvé dans les mêmes conditions οχτροό(ς) (ἑχτροός)⁴, et, plus loin de l'accent, αντομω-

1. C'est vraisemblablement d'après γεναίκα qu'a été faite par analogie la forme αντρόγενο (άντρόγυνο) ; cf. PASAYANI, op. cit. : άντρόγενα, p. 17, n° 15, v. 9, et p. 31, n° 70, v. 3. DIETERICH, op. cit., p. 11-15, y voit plutôt un affaiblissement (Schwächung) ; H. PERNOT range la forme γεναίκα parmi les cas de passage de ι à ε dans le voisinage d'une palatale ; toutefois, il semble admettre la possibilité d'une assimilation (op. cit., p. 101, 2°).

2. La rareté de la forme me fait pencher pour l'assimilation ; on peut l'expliquer aussi par un changement de suffixe *-εσα (pour *-ησα), par analogie de κάλεσα.

3. *Ibidem*, p. 117, n° 170, v. 6.

4. Cf. PASAYANI, op. cit., ὁ χτροός, p. 65, n° 130, v. 22. La forme se retrouve un peu partout dans le domaine hellénique ; cf. HATZIDAKIS, op.

θούμε (άντ α μ ω θοῦμε), à Laya ; pour ce mot, on pourrait, à la rigueur, penser à une fermeture du timbre vocalique devant μ, mais, comme nous le verrons plus bas, la fermeture d'une voyelle devant μ n'est pas courante en maniote. Je mentionne enfin la forme ο γ ρ ό (ύ γ ρ ό), que j'ai rencontrée parfois à Aréopolis (dans la mesure où j'ai pu m'en rendre compte, cette forme est plus fréquente en maniote septentrional : à Malta, par exemple, elle s'emploie couramment¹).

δ) Avec le timbre ου (ὺ), j'ai relevé deux fois à Yéroliména la forme κ ο ύ ζ ι (κ ό ζ ι), qui doit s'expliquer en partant du génitif κ ο ζ ι ο ύ (en maniote κ ο j ο ύ), puis, par assimilation, κ ο υ j ο ύ. Le radical *κ ο υ- se serait étendu aux autres cas².

Une voyelle tonique s'assimile moins fréquemment. J'ai rencontré :

α) Avec le timbre ε : α ν έ φ ε λ α (άνώφελα)³, γ έ ν ε τ α ι (γίνεταί)⁴ ; d'après cette forme, par analogie, un radical *γ ε ν- s'est substitué au radical *γ ι ν- : j'ai entendu à Laya : γ έ ν ο υ (γίνω), et Pasayani cite les

cit., p. 330 ; cf. le *Commentaire de la Grammaire* de SIMON PORTIUS, p. 103. H. PERNOT y voit une prothèse (op. cit., p. 217, § 13, n. 2, et p. 234, 1^o).

1. Cependant, H. PERNOT y voit une prothèse de ο remplaçant ι (op. cit., p. 235, 2^o, et n. 2).

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 147, qui explique le ο ύ tonique de κ ο υ ν ο ύ π ι (κωνώψ) issu de ό tonique par l'analogie du génitif κ ο υ ν ο υ π ι ο ύ (avec le ου atone). Cf. HÖEG, op. cit., p. 60.

3. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 61, n^o 125, v. 15.

4. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 62, n^o 127, v. 30. — Cf. DIETERICH, op. cit. p. 11-15, qui y voit un affaiblissement du ι ; voir ci-dessus. — A. MEILLET, dans une communication qu'il a bien voulu me faire, pense que le ι de γ ί ν ε τ α ι a été différencié par le γ (prononcé y) ; il faut alors supposer que le passage de ι à ε est antérieur au traitement du γ devant voyelle antérieure en maniote (cf. plus bas : *Consonnes*, Traitement des palatales : le γ, p. 139).

formes : γε νότανε (γινότανε)¹, γένουον (γίνουον)², γε νοῦνε (γινούνε)³, γε νῆ (γινῆ)⁴.

β) Avec le timbre ου, les exemples sont plus incertains ; cependant, je crois qu'il faudrait voir une assimilation de timbre ὠ (ου) dans la forme κούβε (κόβε), que j'ai entendue trois ou quatre fois à Yéroliména ; ici, il faudrait partir de κούβου (κόβω), où le ó tonique s'est assimilé au timbre ου de la finale, puis maintenu dans toute la flexion du verbe par analogie. Je crois qu'il faut rejeter l'explication de la fermeture du ο par l'action d'une labiale suivante (β), car ce traitement n'est pas propre au maniote (devant μ, ο se maintient généralement) Du reste, sauf pour quelques cas, l'influence des consonnes sur les timbres vocaliques en néo-grec n'est pas très nettement définie.

L'assimilation *progressive* est plus rare.

En voyelle atone, on trouve, avec le timbre α : τάλαρο⁵ (τάλερο ou τάληρο) ; la voyelle assimilée suit immédiatement la syllabe accentuée.

En voyelle tonique, avec le timbre ε, j'ai rencontré à Laya καρτερέσαι (καρτερήσαι) qu'un texte de Pasayani atteste également⁶ : je n'ai jamais eu l'occasion d'entendre d'autre forme de cet aoriste avec le thème *καρτερεσ- au lieu de *καρτερησ- : le ε atone précédant l'accent et appartenant au radical a pu

1. *Ibidem*, p. 23, n° 39, v. 1.

2. *Ibidem*, p. 102, n° 156, v. 12.

3. *Ibidem*, p. 102, n° 156, v. 20.

4. *Ibidem*, p. 131, n° 185, v. 5.

5. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 88, n° 147, v. 14.

6. *Ibidem*, p. 87, n° 146, v. 68.

assimiler la voyelle de la syllabe suivante. Cependant, une autre interprétation demeure possible : il s'agirait d'une assimilation régressive s'étant produite dans la forme *καρτέρεσε* (pour *καρτέρησε*) de la voyelle *i* de la syllabe pénultième sous l'influence de la désinence *ε* : le thème **καρτερεσ-* aurait été le point de départ d'une nouvelle flexion aoristique : *καρτέρεσα*, *καρτερέσαμε*, *καρτερέσατε*, *καρτερέσασι*. Le cas serait ainsi à rapprocher de celui de *απάντεσα*, *απάντεσε*, rencontré plus haut. Mais, à défaut d'autres exemples, je ne puis me prononcer. J'ajouterai seulement la forme *Γωργάχανα* (*Γωργάχα:να*, nom de femme), que j'ai entendu à Laya. On peut expliquer le *α* de la syllabe pénultième indifféremment par une assimilation régressive ou progressive : il y a un *ά* tonique dans la syllabe précédente, ce qui rend possible l'assimilation progressive ; d'autre part, le *α* atone de la désinence peut faire croire à une assimilation régressive. Entre deux voyelles identiques, une voyelle différente a pris le même timbre, en vertu d'une sorte d'harmonie vocalique.

Malgré le petit nombre des exemples cités, on remarque que : 1^o les voyelles qui ont le moins de force assimilatrice sont *ο* et *υ* (*ου*) ; au contraire, le pouvoir assimilateur est plus grand pour *ε*, plus encore pour *α*¹ ; 2^o inversement, les voyelles qui subissent le plus l'assimilation sont d'abord *ι*, puis *ε*, bien après *ο*, en dernier lieu *α* ; 3^o l'assimilation se fait d'autant plus facilement

1. Les proportions sont les suivantes : sur vingt mots différents, il y a trois cas d'assimilation au timbre *ο*, un au timbre *υ* (*ου*), sept au timbre *ε* et neuf au timbre *α*.

que le timbre assimilateur est plus voisin¹ du timbre qui subit l'assimilation² ; 4^o l'assimilation s'est produite indépendamment de la place des voyelles assimilatrice et assimilée dans le mot ; 5^o l'assimilation, quoique plus fréquente en syllabe atone qu'en syllabe tonique, est demeurée indépendante de l'accent, qui n'a pas nécessairement protégé le timbre vocalique.

2. *Cas de dissimilation*³. — La dissimilation vocalique n'est pas fréquente en néo-grec ; d'ailleurs, on explique de préférence par le voisinage de certaines consonnes les effets qu'on serait tenté de lui attribuer⁴. En maniotte, la dissimilation n'est ni plus fréquente ni mieux établie qu'en grec commun.

On peut voir une dissimilation *progressive*, portant sur le timbre α en syllabe atone seulement⁵ dans : $\pi\alpha\nu\epsilon\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$ ($\pi\alpha\rho\alpha\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$ ou $\pi\alpha\rho\acute{\alpha}\theta\upsilon\rho\omicron$)⁶ et $\alpha\rho\epsilon\beta\acute{\omega}\nu\alpha$ ($\alpha\rho\rho\alpha\beta\acute{\omega}\nu\alpha$). Le cas est le même dans ces deux mots : un α atone s'est dissimilé d'avec un autre α atone, se trouvant dans la syllabe précédente. Toutefois, dans $\pi\alpha\nu\epsilon\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$, on peut

1. Les proportions sont les suivantes : sur vingt mots différents, ϵ et σ s'assimilent huit fois, o trois fois et α une fois.

2. α s'assimile à o ; σ s'assimile six fois à α contre une fois à o ; ϵ s'assimile trois fois à σ , contre deux fois à α , et une à o ; o , deux fois à σ , une à α , une à υ ($o\upsilon$).

3. Sur la définition et les causes, voir ROUDET, op. cit., p. 201-204, §§ 105-106 *bis*.

4. Cf. HATZIDAKIS, op. cit., p. 332 et sq. ; H. PERNOT, op. cit., p. 239, section VII.

5. Dans le *Commentaire de la Grammaire* de SIMON PORTIUS, op. cit., p. 73, WILHELM MEYER note : « D'autre part α - α est dissimilé en α - σ ou σ - α ... Il est probable que ce n'est que l' α atone qui s'est ainsi modifié, et que les formes avec σ tonique sont dues à l'influence des autres formes. »

6. Pour ν au lieu de ρ , voir ci-dessous, *Consonnes*, Cas de dissimilation.

alléguer l'influence de la nasale précédente¹ : la dissimilation de ρ en ν ($\pi\alpha\rho\alpha\theta\acute{\upsilon}\rho\iota > \pi\alpha\nu\alpha\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$)² a certainement précédé le changement de α en ϵ , puisqu'on rencontre la forme avec ν sans ϵ , plus souvent que la forme avec ϵ sans ν ³. Pour $\alpha\rho\acute{\epsilon}\beta\omega\nu\alpha$ on peut invoquer l'influence du ρ ⁴; la forme se rencontre trois fois dans des textes du moyen âge et du xvi^e siècle⁵, et elle est citée dans le *Commentaire* de Simon Portius⁶ comme un exemple de dissimilation.

La dissimilation est *régressive*, semble-t-il, en syllabe tonique, contrairement à l'opinion de W. Meyer⁷, dans les deux mots $\acute{\omicron}\acute{\upsilon}\sigma\omicron(\zeta)$ ($\acute{\omicron}\sigma\omicron\zeta$) et $\acute{\omicron}\acute{\upsilon}\lambda\omicron(\zeta)$ ($\acute{\omicron}\lambda\omicron\zeta$) que j'ai entendus à Yéroliména, le premier une seule fois, le second plusieurs ($\acute{\omicron}\acute{\upsilon}\lambda\omicron\zeta$ est fréquent⁸ dans la partie

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 77-80, les cas de fermeture de α en $\omicron$ à Chio sous l'influence d'une liquide (p. 78, 1^o) et de η (p. 79, 2^o).

2. Cf. PHILINDAS, *Grammaire*, 2^e édition, t. I, p. 90.

3. Cf. $\pi\alpha\rho\epsilon\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$ dans le *Commentaire* de la *Grammaire* de SIMON PORTIUS, p. 73.

4. La présence d'une labiale, β , devant α , peut aussi expliquer la fermeture du α en ϵ , comme elle explique en langue commune le passage de ϵ à $\omicron$ ($\acute{\epsilon}\mu\omicron\rho\phi\omicron > \acute{\omicron}\mu\omicron\rho\phi\omicron$) et celui de $\omicron$ à $\acute{\omicron}\nu$ ($\acute{\epsilon}\chi\omicron\mu\epsilon > \acute{\epsilon}\chi\acute{\omicron}\nu\mu\epsilon$), cf. DIETENRICH, op. cit., p. 3-11, qui voit dans $\alpha > \epsilon$ un affaiblissement au contact de certaines consonnes (surtout λ , ρ , ν).

5. Cf. J. PSICHARI, *Essais*, t. II, p. 186-7 : dans les $\Pi\acute{\eta}\mu\alpha\tau\alpha\ \chi\acute{\omicron}\rho\eta\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \nu\acute{\epsilon}\omicron\upsilon$ du xvi^e siècle (en abrégé Puell. Juv. II) 72, 158 (cf. LEGRAND, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, t. II, p. 51-57) et p. 187 : dans $\Pi\omicron\upsilon\lambda\omicron\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron$ du xiv^e siècle (en abrégé Pulol.) 145 (cf. WAGNER, *Carmina Graeca medii aevi*, Leipzig, 1874, pp. 179-198).

6. *Ibidem* et p. 85.

7. Cf. ci-dessus, p. 111, n. 15.

8. La forme se retrouve un peu partout en Grèce (cf. H. PERNOT, op. cit., p. 151). J. PSICHARI (*Essais*, t. II, p. 170) a noté dans les contes d'Astypalée (édition Jean Pio, Copenhague, 1879, p. 80-193), la forme $\omicron\upsilon\lambda\acute{\omicron}\nu\omega\nu$ (157, 178), « d'où $\acute{\omicron}\acute{\upsilon}\lambda\omicron\zeta$ à la tonique. » — Le parler de Cargèse connaît $\acute{\omicron}\acute{\upsilon}\lambda\alpha$ (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., XXXI).

septentrionale du Magne, autant que j'ai pu le constater). Ούσο(ς) est isolé, et la fermeture du ο tonique en ου ne s'explique pas par la présence du σ. H. Pernot a expliqué ούλος¹ par une sorte d'accent affectif qui allongerait, puis fermerait la syllabe initiale; c'est cette explication qu'a adoptée Høeg². Je me demande si ου, dans ούλος et ούσος, ne s'expliquerait pas par une dissimilation³ : ό + ο > ού + ο malgré l'accent, car ces mots, accessoires dans la phrase, se prononcent avec moins d'intensité que les autres mots : la force articuloire de la voyelle tonique est donc moins grande, ce qui permet la dissimilation et la fermeture de la voyelle⁴. Le ο atone en syllabe finale s'est maintenu sans doute par analogie de la désinence du substantif suivant : ούλος οκόσμος(ς), par ex. : il joue ainsi le rôle de l'élément conservateur dans la dissimilation⁵. Je ne pense pas qu'il faille partir, comme le font H. Pernot et

1. Op. cit., p. 151 : « L'extension de la forme ούλος concorde assez mal avec les origines ioniennes qu'on a voulu lui attribuer... A côté de la liquide, un second élément a peut-être contribué à faire évoluer vers u l'ο de ὄλος : on peut dire τό ξέρι ολος ὁ κόσμος sans insister particulièrement sur ὄλος, mais aussi μαζεύεται ὄλος ὁ κόσμος, en appuyant sur ὄλος, pour lui donner plus de relief, et en allongeant considérablement la syllabe initiale, la voyelle ainsi allongée se ferme et aboutit facilement à u. Ceci expliquerait à la fois la fréquence de ούλος en Grèce et son existence dans les régions où le changement de ο accentué en u n'est pas de règle. »

2. Op. cit., p. 159-160, § 2.

3. Evidemment, on pourrait admettre une assimilation produite au génitif ou à l'accusatif pluriel : ὄλου > ούλου, ὄτους > ούτους, puis une extension des radicaux *ουλ- et *ουσ- aux autres cas. Mais ces mots me paraissent susceptibles d'une autre explication en vertu de leur caractère de mots accessoires.

4. Cf. ROUDET, op. cit., p. 224, § 116, 3^o : « Avec un même débit d'air la voyelle fermée sera moins intense qu'une voyelle ouverte. »

5. Cf. ROUDET, op. cit., p. 202, § 106 bis, 2^o et VAN GINNEKEN, *Principes de Linguistique psychologique*, Paris, 1907, p. 252-262, 635 et sq.

Høeg, des cas où ὅλος est prononcé avec emphase, mais au contraire de ceux où δλος est prononcé sans emphase : dans l'expression δλος ὁ κόσμος, normalement, le véritable accent est sur κόσμος, l'accent de δλος est secondaire ; H. Pernot¹ voit le point de départ du ου de οὔλος dans un ο fermé ; par ailleurs², il déclare que le ο fermé qu'il a entendu, non seulement à Chio, mais aussi à Athènes, est peu fréquent et mal connu. Je crois que le ο fermé tonique néo-grec résulte plutôt, là où il se rencontre, d'un affaiblissement, que d'un renforcement de l'articulation ; en effet : 1^o sur les quarante-deux exemples de fermeture du ο ouvert tonique que H. Pernot a relevés à Chio³, quinze se trouvent en finale, soit dans la partie la plus débile du mot, et onze sont des mots accessoires (adverbes ou expressions adverbiales, pronoms, noms de nombre), qui offrent ο même à l'initiale ou à l'intérieur⁴ ; 2^o la fermeture de ὁ en ού dans οὔλος serait en néo-grec un cas unique :

1. Op. cit., p. 151 : « Nous avons signalé plus haut, p. 137, une prononciation ὁ li avec un ο fermé ; c'est dans ce sens qu'il faut chercher l'explication de u. »

2. *Ibidem*, p. 136-137, § 1 : « Les Athéniens possèdent trois sortes d'o : un ο ouvert ordinairement tonique ; un ο moyen très fréquent à l'atone ; enfin un ο fermé, plus rare que les précédents et dont les règles sont encore à chercher... Le fait que l'évolution ο ➡ u n'est pas inconnue au grec commun et qu'elle est constante à l'atone dans les dialectes du Nord est une preuve indirecte de l'existence de l'o fermé sur un très vaste domaine... Nous en donnerons tout à l'heure de nombreux exemples à Chio », et p. 152, § 4 : « Les dialectes chiotes ne connaissent pas le phénomène ο ➡ u... Cependant l'o fermé accentué n'est pas rare à Chio. »

3. *Ibidem*, p. 152-153, § 4 : lutró (λουτρὸ), petinós (πετεινός), etc.

4. *Ibidem* : tōra (τώρα), ts/evó (τ'εγώ), ētōes (ἐτόεις), tóna (τὸνα = τὸ ἔνα), ōres (ὥρες), ekatō (ἐκατό), etc. (Le signe ' placé au-dessus de la voyelle marque une fermeture : ὁ indique ο fermé ; le signe , placé sous la voyelle marque l'accent : ω désigne ω tonique.)

il apparaît difficile de recourir à une loi pour un seul exemple ; 3^o il n'est pas sûr qu'un allongement ait précédé la fermeture du *ó* dans *ὄλος* ; H. Pernot¹ a mesuré la durée de chaque son dans les mots d'un conte récités par deux sujets : il a noté des *o* toniques fermés² dans d'autres mots que *ὄλος*, ainsi *ὄταν* : on ne peut expliquer dans *ὄταν* la fermeture du *o* par emphase et allongement. Comparons les durées enregistrées : dans *ὄλι* (*ὄλη*)³, le *ó* fermé a été prononcé avec une durée de 17 centièmes de seconde par le premier sujet, et le *α* final du mot précédent, formant diphtongue avec le *o* initial de *ὄλη*, a été prononcé avec une durée de 25,5 centièmes de seconde par le second sujet ; dans *ὄταν* (*ὄταν*)⁴, H. Pernot a noté un *ó* fermé avec, pour durée, chez chacun de ses sujets, 13,5 et 14 ; ce sont là des mots accessoires dans la phrase, avec un *o* fermé ; dans d'autres mots accessoires où la voyelle ouverte s'est maintenue, H. Pernot obtient les durées 15 et 12 pour *mēsatis* (*μείσατης*)⁵, 16,5 et 14 pour *ḡane* (*θᾶναι*)⁶ ; dans des mots essentiels de la phrase, avec *ó* ouvert il note les durées 12,5 et 19,5 pour *askimōtero* (*ἄσκημότερο*)⁷, 16,5 et 15,5 avec *ε* ouvert pour *yēnisē* (*γένησε*)⁸, avec *ά* fermé 15 et 19 pour le mot *mána* (*μᾶνα*)⁹, et un

1. Op. cit., p. 27-50.

2. Op. cit., p. 137, § 1.

3. *Ibidem*, p. 36, n^o 30.

4. *Ibidem*, p. 37, n^o 33.

5. *Ibidem*, p. 33, n^o 12.

6. *Ibidem*, p. 36, n^o 29.

7. *Ibidem*, p. 32, n. 6.

8. *Ibidem*, p. 31, n^o 3.

9. *Ibidem*, p. 31, n^o 1.

peu plus loin¹, pour le même mot, 17 et 18. Ces chiffres prouvent qu'il n'y a pas une grande différence de durée entre, d'une part, les voyelles ouvertes et les voyelles fermées, entre, d'autre part, les voyelles d'un mot accessoire et celles d'un mot principal : les écarts tiennent aux différences d'élocution des sujets. On voit ainsi que le *ó* fermé de *ὅλος* n'est pas prononcé plus long qu'une autre voyelle : la longueur de la voyelle, d'après les évaluations de H. Pernot, est indépendante de son timbre ; 4^o si l'on observe, dans certains cas, un allongement de voyelle, il serait plutôt en grec la conséquence d'un affaiblissement du débit moyen d'air, que la cause d'une fermeture de timbre² ; 5^o H. Pernot a constaté, à Pyrgi de Chio³, l'aphérèse de *ὄσο* dans la phrase, ce qui montre la débilité de l'accent dans ce mot.

3. *Cas de métathèse.* — Je n'ai à signaler ici que la forme *ατjό(ς)*, rencontrée à Yéroliména et déjà signalée⁴, issue de *αἰτό[ς]* (à côté de *ατό[ς]*) ; le *ι*, peut-être attiré par l'accent, s'est reporté après la consonne : *αἰτό[ς]* > *ατjό[ς]*, et a évolué vers *j* chuintant⁵.

1. *Ibidem*, p. 32, n° 8.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 61, section IV ; ROUDET, art. cit., dans *La Parole* (n° 4, 1900) p. 13 et sq. ; et cf. ci-dessus mes conclusions sur l'accent en maniote et sur le traitement de *ω* > *ou*.

3. Op. cit., p. 217, § 12 : *malluppa sōn na ta cōrtasōe sōn na...* (*μαλοῦπα ὄστο νά τά χορτάσωμε, ὄσο νά..*).

4. Cf. ci-dessus, p. 100.

5. Cf. ci-dessus. L'exemple serait à rapprocher des métathèses citées par KRETSCHMER, op. cit., p. 124-125 : *γάδιαρους* (à Pétra) (*γάϊδαρος*), *σεργιά νι* (turc *sejran*), *δίωλο* (à Nisyros) de *εἰδωλο*, *Θιάκι* (de *Ἰθάκη*) ; cf. en grec commun : *διῶ*, de *εἶδω*. — *Ἀτjός* se retrouve en Eubée.

2^o INFLUENCE DE CONSONNES VOISINES

1. *Cas d'ouverture.* — Devant ρ , tout i tend à s'ouvrir en ϵ . Le fait est courant en langue commune¹, et en maniote. Toutefois, à Yéroliména, j'ai relevé certains exemples d'ouverture du i en ϵ devant ρ , que je n'ai pas rencontrés dans d'autres villages² : $\gamma\epsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$ ($\gamma\upsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$), $\kappa\epsilon\rho\acute{\omicron}\nu\omicron$ ($\kappa\upsilon\rho\acute{\omicron}\nu\omega$), $\pi\epsilon\rho\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota$ ($\pi\epsilon\iota\rho\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota$) $\Pi\epsilon\rho\alpha\acute{\iota}\alpha$ ($\Pi\epsilon\iota\rho\alpha\acute{\iota}\alpha$)³, $\pi\epsilon\rho\acute{\omicron}\nu\iota$ (* $\pi\iota\rho\acute{\omicron}\nu\iota$, $\pi\rho\iota\acute{\omicron}\nu\iota$, cf. plus bas). J'ai même recueilli des cas d'ouverture du i tonique : $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha$ ($\pi\eta\rho\alpha$)⁴ et $\alpha\gamma\acute{\epsilon}\rho\iota\sigma\tau\omicron$ ($\acute{\alpha}\gamma\acute{\upsilon}\rho\iota\sigma\tau\omicron$) ; mais, ce dernier exemple n'est pas probant, car le mot est un composé de $\gamma\epsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$ ($\gamma\upsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$), où ϵ (ancien υ) est atone : le traitement $\upsilon > \epsilon$ est sans doute secondaire et dû à l'analogie du radical atone * $\gamma\epsilon\rho\iota-$.

Dans les formes $\beta\rho\acute{\epsilon}\sigma\kappa\epsilon\iota$ ($\beta\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\epsilon\iota$) et $\mu\alpha\kappa\rho\epsilon\nu\acute{\omicron}$ ($\mu\alpha\kappa\rho\upsilon\nu\acute{\omicron}$ ou $\mu\alpha\kappa\rho\iota\nu\acute{\omicron}$), entendues, l'une à Laya, l'autre à Yéroliména, les, au lieu du i tonique ou atone, s'explique par le ρ qui précède, bien que le cas soit rare en grec⁵. Il me semble préférable de recourir à cette explication, plutôt que d'admettre, pour le $\acute{\epsilon}$ de $\beta\rho\acute{\epsilon}\sigma\kappa\epsilon\iota$, une dissimilation d'avec

1. Cf. DIETERICH, op. cit., II, b, α ; p. 273, 3 et p. 288, 1, b ; FOY, op. cit., p. 99, II, 2 ; PHILINDAS, $\Gamma\lambda\omega\sigma\sigma\omicron\lambda\omicron\gamma\iota\kappa\acute{\alpha}$. op. cit., t. II, p. 201-2, et t. III, p. 132-5 ; *Grammaire*, 2^e édit., t. I, p. 77, § 260 ; H. PERNOT, op. cit., p. 103, § 2, 3^o, b.

2. A Laya, j'ai entendu une fois la forme $\mu\epsilon\rho\acute{\alpha}\zeta\omicron\upsilon$ ($\mu\omicron\iota\rho\acute{\alpha}\zeta\omega$). Le parler de Cargèse atteste $\epsilon\mu\acute{\epsilon}\rho\alpha\sigma\epsilon$ (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., XII).

3. J'ai entendu plusieurs fois cette forme à Athènes et en Attique.

4. Dans la langue commune le i tonique se maintient devant le ρ : $\kappa\epsilon\rho\acute{\alpha}$ (de $\kappa\upsilon\rho\acute{\alpha}$) mais $\kappa\acute{\upsilon}\rho\eta\varsigma$, $\sigma\tau\epsilon\rho\acute{\epsilon}\beta\omega$ mais $\sigma\tau\epsilon\acute{\iota}\rho\alpha$, cf. PHILINDAS, $\Gamma\lambda\omega\sigma\sigma\omicron\lambda\omicron\gamma\iota\kappa\acute{\alpha}$, t. I, p. 33.

5. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 103, n. 3.

le timbre *i* (βρίσκεται) et, pour le *ε* de μακρυνός(ς), un changement de suffixe, -ενός, au lieu de -υνός¹.

Enfin, j'ai noté une fois, à Porto-Cayo, une ouverture de *ε* tonique devant λ² : κυψάλη (κυψέλη)³.

2. *Changement de timbre.* — Le *ε* atone se change en *ο* sous l'influence d'une labiale⁴ : j'ai rencontré, à Laya et à Yéroliména presque constamment, à Kitta et à Mézapò plus rarement, γομίζου (γεμίζω)⁵, avec le dérivé γομάτο(ς) (γεμάτος); γοφύρι (γεφύρι); avec voyelle tonique, j'ai noté : γόμα (γέμα, γεῦμα); il faut

1. KRETSCHMER, op. cit., p. 125-6, indique en chypriote la forme -ένος du suffixe -ένιος (μαρμαρένος, κρουσταλλένος, grec commun μαρμαρένιος, κρυσταλλένιος). Il fait remonter ce suffixe -ένιος à -έινος (par métathèse), contamination du suffixe -ίηο - formant dès le grec ancien « des adjectifs dérivés de substantifs et qui désignent la matière » (MEILLET et VENDRYES, op. cit., p. 358, § 568) avec la voyelle finale du radical des noms d'arbres en -έα : ιτέα : ιτέινος, d'où -έινος, qui s'est étendu à d'autres noms et qu'on trouve à des époques postérieures à l'antiquité : πετσέινο (cf. HATZIDAKIS, op. cit., p. 181 et YANNARIS, op. cit., p. 218, §§ 1060-2). — Autre est le suffixe -νός avec voyelle tonique (cf. YANNARIS, op. cit., p. 297, § 1057; H. PERNOT, *Grammaire*, op. cit., p. 214, 539 et p. 216, § 545) : mais il y a eu contamination des deux suffixes après que -ινος a été substitué à -ιός (cf. HATZIDAKIS, op. cit., p. 180-1). Dans μακρυνός pour μακρυνός (μακρινός), il y aurait eu confusion des deux suffixes -ινος et -ένιος (en maniote -ένος; cf. ci-dessus, § IV, p. 107, n. 4) et -ενος aurait gardé l'accent de -ίνος. Mais, l'exemple étant isolé, je préfère recourir à ma première explication par l'influence du ρ.

2. Cf. H. PERNOT, *Phonétique*, p. 102, § 2, 3^o, a).

3. Dans δόνου (δίνω), que j'ai entendu plusieurs fois en divers endroits et que cite PASAYANI (op. cit., p. 90, n. 148, v. 20 : δόνουμ, et p. 145, n. 201, v. 9 : δόνω), il s'agit, non d'une ouverture du timbre *ι* en *ο*, mais d'un changement de radical par analogie sous l'influence de l'aoriste έδωκα. J'ai déjà signalé la confusion des radicaux dans les thèmes verbaux : on a δόνου, d'après έδωκα comme on a έδικα d'après δίνου. L'impératif δό a joué un grand rôle dans cette confusion car il est très courant d'emploi.

4. Cf. H. PERNOT, *ibidem*, p. 88, § 4, a, 1^o.

5. Le parler de Cargèse atteste γομίση (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., XVI). — Voir aussi PASAYANI, op. cit., p. 16, n^o 10, v. 8 et *passim* : γιόμιζα, γιόμιζουν, γιόμισε, etc.

écarter naturellement les formes telles que ῥόμισα (ῥέμισα), analogiques des formes avec o atone ῥομίζου (ῥεμίζω).

3. *Cas de fermeture.* — Le o atone peut se fermer en ou sous l'effet d'une nasale¹ ou d'une liquide². α) Devant μ, j'ai rencontré une fois à Laya ῥουμάτο(ς) (ῥιομάτος, ῥεμάτος), et, sporadiquement, ou avant les terminaisons -μα: de la première personne du singulier de l'indicatif présent passif et -με de la première personne du pluriel de l'indicatif présent actif des verbes à finale atone, mais c'est probablement une influence commune ; devant ν, j'ai rencontré plusieurs fois à Yéroliména χιονάδα (χιονάδα, de χιόνι), et μπουνάτσα (à côté de μπονάτσα)³. β) Devant λ, j'ai recueilli Γερουλιμένα (Γερολιμένα) une fois à Kyparissi, κουλτσίνα (κολτσίνα) deux fois à Yéroliména, κουλημπήθρα (κολημπήθρα)⁴, κουλυμπί (κολυμπί) une fois à Yéroliména, σουλάτζο (σολάτσο)⁵. γ) Devant ϣ, les exemples sont peu nets : j'ai relevé ῥουρτάρι (γιορτάρι = κοφινέλλο) une fois à Kitta, qui a sans doute subi l'analogie de σουρτάρι, voisin de sens, et χουρίκι (χορίκι) à Laya.

En syllabe tonique, j'ai recueilli deux cas de fermeture du o, devant λ et ν : κούλαση (κόλαση) entendu

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 90-91, § 4, 3°. — Après μ, le parler de Cargèse connaît μουσκάρι (μοσκάρι) (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., XXIII et XXVII).

2. Dans un texte, PASAYANI donne cette forme, op. cit., p. 166, n° 220, v. 32.

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 91, 4°.

4. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 103, n° 157, v. 20.

5. Ibidem, p. 30, n° 66, v. 4.

une fois à Yéroliména, et γαλόνια (γαλόνια)¹, mais on ne peut guère tirer parti de cette forme, non plus que de μπουνάτσα, κουλτσίνα et σουλάτζο, qui sont des emprunts² : comme le fait remarquer H. Pernot « pour qu'un o étranger soit rendu en grec par u, il suffit... qu'il ait un son plus fermé que l'o grec »³. Enfin, j'ai entendu une fois à Yéroliména la forme ούχι (öch) : je ne crois pas que le χ ait pu agir sur la fermeture du o, mais je mentionne le fait ici, parce qu'il s'agit d'une fermeture de timbre. Il semble qu'il faille l'expliquer par un affaiblissement de l'articulation du o tonique dans un mot accessoire (comme nous l'avons vu plus haut pour ούλο[ς] et ούσο[ς]) : l'intensité de la voyelle diminuant, avec un même débit d'air, le timbre se ferme⁴.

1. *Ibidem*, p. 14, n° 5, v. 12.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 144, A (pour le o atone) n. 1 : « non seulement emprunts faits par un village à l'autre, mais aussi lorsqu'il s'agit de mots italiens, importations de formes vénitiennes avec un o fermé, que les Grecs prennent pour un u » ; *ibidem*, p. 147-8, B (pour le o tonique) : « Il faut... écarter tous les mots d'origine italienne... Certains d'entre eux existent en grec sous un double aspect : καντούνι, καντόνι... et ces doublets me paraissent reposer sur des différences dialectales italiennes, qu'exclut, dans une large mesure, l'hypothèse d'un changement grec de o en u opéré d'abord à l'atone, puis passé analogiquement à la tonique : καντονιοῦ ➡ καντου-νιοῦ ➡ καντούνι... Il s'ensuit que, pour ces mots d'emprunt, nous avons en grec commun, tantôt un doublet, tantôt une forme unique en -όνι..., tantôt encore une forme unique en -ούνι..., suivant la région linguistique italienne d'où sont issues les formes en question. » Cf. HÖEG, op. cit., p. 160 : « Dans les nombreux mots en -ωνι l'o est devenu u sous l'influence du suffixe italien -uni (car ainsi se prononce le suffixe toscan -oni en vénitien, qui, on le sait, est la source principale des emprunts italiens en grec moderne). »

3. Op. cit., p. 148.

4. Cf. ROUDET, op. cit., p. 224, § 116, 3° : « Avec un même débit d'air la voyelle fermée sera moins intense qu'une voyelle ouverte. » Voir plus haut, p. 112 et sq.

II. — Les voyelles et les changements quantitatifs dans les syllabes du mot

Ce sont les cas d'aphérèse et de prothèse, de réduction ou de développement de voyelles à l'intérieur du mot, à l'initiale ou en finale.

1° ACCROISSEMENT DU NOMBRE DE SYLLABES

1. *Cas de prothèse*¹. — Je n'en ai rencontré qu'un exemple dans le parler de Laya, avec voyelle α : $\alpha\chi\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota$ ($\chi\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota$)²; du pluriel précédé de l'article : $\tau\alpha\chi\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota\alpha$, on a fait : $\tau'\alpha\chi\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota\alpha$, d'où $\tau\omicron\alpha\chi\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota$ ³.

2. *Addition de voyelle en finale*. — Certains mots présentent un ϵ après la consonne finale; Pasayani donne $\nu\acute{\alpha}\tau\omicron\nu\epsilon\gamma\nu\omega\rho\acute{\iota}\sigma\omicron\upsilon\mu\epsilon$ ⁴ ($\nu\acute{\alpha}\tau\omicron\nu\gamma\nu\omega\rho\acute{\iota}\sigma\omicron\upsilon\mu\epsilon$), $\tau\acute{\omicron}\nu\epsilon\kappa\acute{\omicron}\psi\eta$ ($\tau\omicron\nu\kappa\acute{\omicron}\psi\eta$)⁵, $\acute{\alpha}\nu\epsilon\tau\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\delta\alpha\mu\epsilon$ ⁶ ($\acute{\alpha}\nu\tau\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\delta\alpha\mu\epsilon$), $\sigma\tau\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\sigma\tau\epsilon\rho\acute{\omicron}\nu\epsilon\tau\omicron\nu\kappa\alpha\iota\rho\acute{\omicron}$ ⁷ ($\sigma\tau\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\sigma\tau\epsilon\rho\omicron\nu\tau\omicron\nu\kappa\alpha\iota\rho\acute{\omicron}$), $\nu\acute{\alpha}\mu\tilde{\alpha}\sigma\epsilon\phi\acute{\epsilon}\rho\eta$ ⁸ ($\nu\acute{\alpha}\mu\tilde{\alpha}\sigma\phi\acute{\epsilon}\rho\eta$), etc., et, dans un texte de Laya, j'ai relevé :

1. Sur la prothèse en général, voir H. PERNOT, op. cit., p. 218, section V, § 1, et PHILINDAS, *Grammaire*, 1^{re} éd., p. 78, §§ 150-151.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 224 et KRETSCHMER, op. cit., p. 137.

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 218, 4 : « Il ne paraît pas y avoir en grec de prothèse phonétique. Elle est due à deux agents principaux : la contraction et l'analogie, chacun d'eux faisant plus ou moins sentir son action, suivant la voyelle qui est en jeu. »

4. Op. cit., p. 172, n. 227, v. 10.

5. *Ibidem*, p. 173, n. 228, v. 26.

6. *Ibidem*, p. 172, n. 227, v. 10.

7. *Ibidem*, p. 47, n° 111, v. 17.

8. *Ibidem*, p. 124, n° 174, v. 34.

ζάσε προσκυνού (σᾶς προσκυνῶ¹). Philindas² explique le ε après ν par l'influence d'un augment d'imparfait ou d'aoriste qui suit le mot : dans le groupe τὸν ἔγραφα. l'augment se serait détaché du verbe, joint au pronom, et on aurait dit τόνε γράφω. Toutefois une difficulté subsiste : comment rendre compte du ε après le ν final des formes verbales ? Ce ne peut être par l'influence d'un aoriste suivant³. C'est plutôt dans la répugnance du grec à terminer un mot par une consonne qu'il faut chercher l'explication (voir plus bas). Après σ, un ε se développe dans deux cas : 1° devant consonne continue⁴, sans doute parce que le maniote évite la succession de deux spirantes (voir ci-dessous : Amuïssement de consonnes finales et dissimilation des consonnes) : μάσε φέρει (μᾶσ φέρει, groupe -σφ-), τούσε γυρέβου (τούσ-γυρεύουν, groupe -σγ-, ou plutôt -ζγ-); 2° devant un groupe consonantique initial, pour éviter trois

1. La langue commune connaît l'addition du ε après ν final : 1° dans la déclinaison, au génitif pluriel : τῶνε (τῶν), δασκάλωνε (δασκάλων), parfois, quoique plus rarement, à l'accusatif singulier : τόνε (τόν), ἀφτόνε (ἀφτόν); 2° dans la conjugaison, à la troisième personne du pluriel, au présent actif : λένε (λέν de λέγουν), ἀγαπούνε (ἀγαποῦν), χάνουνε (χάνουν), au futur : θά χάσουνε, (θά χάσουν), à l'imparfait : λέγανε (ἔλεγαν), à l'aoriste : χάσανε (ἔχασαν), au passif, à l'aoriste : χαθήκανε (χάθηκαν), à l'imparfait : χανούντανε (χάνουνταν), au futur : θά χαθούνε (θά χαθούν), à la première et à la deuxième personne du singulier de l'imparfait : χανόμουνε (χανόμουν), χανόσουνε (χανόσουν). Cf. PHILINDAS, op. cit., p. 81, § 161; H. PERNOT, op. cit., p. 92, § 5.

2. *Ibidem*, Remarque 2.

3. PHILINDAS, d'ailleurs, reconnaît la difficulté d'expliquer cet -ε.

4. PHILINDAS (*Ibidem* Remarque 1) dit : devant consonne sonore pour éviter que le σ ne se prononce ζ; mais nous avons ici : μᾶσε φέρη, et τούσε σώνει, avec des sourdes, φ, σ; au surplus, τούσε σώνει se réduirait à *τοου σώνει; le ε doit être ici analogique de celui de τούσε φέρη, par exemple, c'est-à-dire d'une forme placée devant une consonne initiale d'un mot suivant, autre que σ.

consonnes consécutives¹ : τούσε κρούει (τούσ κρούει, groupe -σ κρ-); ζάσε προσκυνού (ζᾱσ προσκυνῶ, groupe -σ πρ-²). Enfin, ces exemples proviennent de chansons : l'addition du -ε, en raison des exigences du rythme, présente donc un caractère quelque peu artificiel ; elle est très rare dans le parler courant³.

3. *Développement de voyelle entre consonnes à l'intérieur d'un mot.* — Je n'ai que deux exemples à citer : περόνι et χέρισσο(ς). Περόνι est issu de *πιρόνι = πρι-

1. Cf. PHILINDAS, *Ibidem*. — C'est ainsi qu'il faut expliquer le ε de τόνε dans τόνε γνωρίσουμε (τον γνωρίσουμε, groupe -ν γν-).

2. Les groupes σφ, ζγ, σκρ et σπρ sont possibles à l'intérieur ou à l'initiale du mot. Pourquoi ne le seraient-ils pas dans la phrase ? Il y a là une difficulté, presque une contradiction. Je crois que les faits sont très complexes : les groupes consonantiques tendent en néo-grec à ne pas se séparer, mais à appartenir à une seule syllabe ; le ε s'est développé après le σ final, car le sujet parlant, qui a le sentiment de la fin de mot, veut séparer la consonne finale d'un mot du groupe de consonnes initial du mot qui suit. J'ai entendu une fois, à Athènes, συνεδένω (συδένω, συνδένω) : le fait est à rapprocher, car le sujet parlant, ne pouvant unir en une même syllabe les deux spirantes consécutives νδ, les a réparties, au moyen de ε, chacune dans une syllabe (la combinaison νδ est en effet impossible en langue commune).

3. Je signale ici une difficulté. Comme il ne s'agit, dans les exemples précités, que de formes tirées de textes, je me demande si la transcription est toujours bien exacte, qui fait de -ε une voyelle finale, et si l'on ne pourrait pas envisager l'hypothèse, selon laquelle ε serait une prothèse du mot suivant ; PASAYANI donne, à côté de τόνε/κόψη, τήν/εμπαιζογέλα (p. 173, n. 228, v. 22) : la coupe me semble arbitraire et l'on attendrait aussi bien : τήνε/μπαίζογέλα. Inversement on pourrait avoir : τόν/εκόψη. — Sauf le cas : ἄνε/τον, ὅστερόνε/τόν, où le ε appartient sûrement à la finale (car on ne rencontre jamais en grec un ε prothétique à l'article), pour tous les autres cas, le ε peut être une prothèse devant γ, κ, π, σ, φ. H. PERNOT a relevé à Chio, des prothèses analogues à celle du ε dans des mots déclinales et des verbes devant β, γ, b, δ, ζ, λ, μ, ρ, σ, τ. — Il est d'ailleurs malaisé de distinguer ε prothétique de ε final chez un sujet qui parle ou qui récite. Si l'on admet avec H. PERNOT (op. cit., p. 218) que la prothèse n'est pas phonétique, on peut concevoir que ε prothétique provient du ε final d'un mot précédent, considéré comme appartenant au mot suivant : ainsi H. PERNOT (op. cit., p. 229, 3) cite : ton embusto, mais : o mbustos (τόν/εμπούστο, ό/μπούστος) ; par analogie, on aurait eu le ε prothétique

όνι ; on pourrait penser à une métathèse de ι. Mais la forme est à rapprocher de *πiρjόνι*, recueillie à Velvento¹, de *πiργόνι*, que H. Pernot a relevée à Athènes², et de *χεροπίρjονο*, qu'il a entendue à Andros³ ; il s'agit d'un développement interconsonantique de *i* sous l'influence d'un *i* suivant et dans le voisinage d'une liquide. Les exemples ne sont pas rares, surtout lorsque le groupe consonantique est constitué d'occlusive et de spirante⁴. *Πριόνι* a abouti à **πiριόνι*, le deuxième *i* s'étant amuï par dissimilation. Si toutefois l'on admet que cet *i* en hiatus devant *ο* s'est amuï⁵ après un groupe de consonnes (*πρ*) et avant qu'un *i* ne se soit développé entre *π* et *ρ*, *πριόνι* étant devenu **πρόνι*, le développement du *i* interconsonantique n'est pas exclu, car il peut se produire sans le secours d'un *i* suivant⁶.

aux autres cas ; en particulier, dans les formes verbales, où le fait est très fréquent (voir H. PERNOT, *ibidem*, p. 230, 3°), l'analogie de formes avec augment a pu s'exercer.

1. Cf. BOUNTONAS, *Μελέτη περὶ τοῦ Γλωσσικοῦ ἰδιώματος Βελβεντοῦ καὶ τῶν περιχώρων αὐτοῦ*, Syll. Coraï, t. II, p. 100. Des faits analogues ont été relevés à Chypre, à Livisie, en Crète, à Céphalonie, à Amorgos, dans le Pont, à Lesbos et surtout en tsaconien (cf. H. PERNOT, *op. cit.*, p. 132, fin de la n. 1 de la p. 131) et *Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*, année 1892-1893, p. 85-86, b).

2. H. PERNOT, Chio, p. 131, n. 1 et *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, Athènes, 1883, t. I, p. 701.

3. H. PERNOT, *ibidem*.

4. Cf. H. PERNOT, *Ibidem* : sur trente-deux exemples cités, vingt présentent un groupe d'occlusive + spirante, ou de spirante + occlusive : groupes *ρτ*, *τρ*, *γρ* (*gr*), *κρ*, *πρ*, *πλ*, *σπ*, *πν*, *τλ*, *λτ*, *τν*, *στ*, *φτ* ; les groupes de deux spirantes sont : *βλ*, *φλ*, *χλ*, *μν*, *θν*, *λμ* ; dans le voisinage d'un *i* suivant, un *i* se développe sous l'influence non seulement d'une liquide, mais d'un *n* et dans le groupe *φτ*. L'accent ne joue aucun rôle.

5. Cf. ci-dessus, Amuïssement du *i* atone après groupe de consonnes.

6. Cf. H. PERNOT, *Ibidem* : « Développement de *i* sans le secours d'un *i* suivant ; 1° dans le voisinage de *ε...* ; 2° avec d'autres consonnes. » Plus haut, H. PERNOT cite, du reste, la forme *απiρώνιστος* (*ἀπριόνιστος*), déjà donnée par VALAVANIS, *Ὡντα μνημεῖα τῆς ἀνὰ τὸν Πόντον ἰδιωτικῆς*, Sylloge Coraï, p. 117.

Ainsi, χέρισο(ς), pour χέρισος, entendu à Kitta, est un exemple du développement de *i* entre deux spirantes (ρ, σ), sans le secours d'un autre *i*.

4. *Développement d'un i entre voyelle et consonne.* — Un *i* peut se répercuter dans une syllabe précédente, dont il n'est séparé que par une consonne. Le fait est remarquable en tsaconien¹, devant les consonnes : δ, θ, κ, ρ, σ, τ, φ, χ. Dans la langue commune, on l'observe devant δ : βότιδι < βόδι, ρότιδι < ρόδι, χάτιδι < χάδι. En maniote, c'est aussi avec δ qu'il a dû se produire : avant que λάδι et πόδι ne passent à λάτι et πότη², ils ont dû franchir une étape intermédiaire : *λάτιδι, *πότηδι. Toutefois, je mentionne le fait sans y insister, car je n'ai jamais rencontré les formes *λάτιδι, *πότηδι, mais toujours λάτι, πότη. La répercussion du *i* avant le δ a donc dû se produire à une époque assez ancienne, puisqu'on n'en trouve plus trace actuellement dans notre parler, et que l'amuïssement complet du δ masque le fait.

2^o RÉDUCTION DU NOMBRE DE SYLLABES

1. *Cas d'aphérèse*³. — Les exemples d'aphérèse ne sont pas très nombreux. J'ai relevé : α) avec la voyelle α : δράχτι (ἀδράχτι) à Kitta une fois, κριό (ἀκριό)

1. Cf. H. PERNOT, *Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, p. 81-87, et op. cit., p. 132, n. 1 de la p. 131, fin.

2. Cf., ci-dessus, *Maintien de i atone postvocalique*, et, ci-dessous, *Etude des consonnes*, Amuïssements.

3. Sur la définition et les causes de l'aphérèse voir H. PERNOT, op. cit., p. 200-1, § 1 ; J. PSICHARI, *Revue Critique*, 1888, n^o 17, p. 329-333 ; *Essais*, t. II, p. LXIII-LXVI.

plusieurs fois à Yéroliména, λήθα (ἀλήθεια) à Laya une fois, νεψά et νεψό(ς) (ἀνεψιά, ἀνεψιός) à Yéroliména et à Marmari plusieurs fois, πό (ἀπό) sporadiquement et dans un texte de Pasayani¹, ρέσει (ἀρέσει) à Yéroliména plusieurs fois², σερνικό(ς) (ἀρσενικός) à Yéroliména plusieurs fois³; ce mot s'explique⁴ par une métathèse consonantique, après l'aphérèse : *ρσενικός > σερνικός, σκηντζή(ς) (ἀσκηντζής) à Kitta une fois, σπρά(δ)ι (ἀσπράδι) à Yéroliména plusieurs fois. β) Avec la voyelle ε, j'ai relevé : κλησά (ἐκκλησιά) courant à Laya, Kitta, Mézapò, Yéroliména, Marmari ; γκόλφ(ι) (ἐγκόλφ(ι)) à Kitta quelquefois ; μποδιζου (ἐμποδιζω) quelquefois à Yéroliména⁵. γ) Avec la voyelle ι (ou η, ou υ), on rencontre : κοδέσποινα (οἰκοδέσποινα), κonomóu (οἰκονομῶ) plusieurs fois à Aréopolis, λάκο (ήλιακό) à Kitta et à Laya souvent ; Λία(ς) (Ἡλίας) courant partout ; ποθεσάρη(ς) (ύποθεσιάρης) à Laya une fois ; πολόγ(ς) (ύπολόγος) à Yéroliména une fois ; σαέξου (ισιαέξω), σαπέρα (ισιαπέρα), σαπίσου (ισιαπίσω) à Yéroliména couramment. δ) Avec la voyelle ο, j'ai rencontré : χτάρι (ὀχτάρι) et χτού (ὀχτώ) fréquemment à Laya et à Yéroliména.

Il résulte de ces exemples que :

1^o l'aphérèse appartient surtout au parler de Yéroliména ; fréquente dans le parler de Laya, elle l'est moins dans celui de Marmari ; rare dans celui de Kitta, plus rare encore à Mézapò, elle est à peine attestée à Aréopolis ;

1. Op. cit., p. 19, n° 26, v. 1 : πὸ μιὰ ψηλὴ ραχοῦλα (ἀπὸ...).

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 207.

3. Ibidem, p. 206.

4. Cf. ci-dessous, *Etude des consonnes* : Métathèse.

5. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 212.

2^o c'est ε qui subit le plus fréquemment l'aphérèse ; viennent ensuite α et ι dans d'égales proportions ; bien plus rare est l'aphérèse de ο ;

3^o l'aphérèse de ι s'étend assez également sur tout le domaine du parler ; l'aphérèse de ε le recouvre aussi uniformément, mais à l'exception d'Aréopolis ; l'aphérèse de α semble propre au parler de Yéroliména ; elle est assez fréquente à Marmari, rare à Kitta et Laya, inconnue à Mézapo et Aréopolis ; l'aphérèse de ο n'est attestée que par les parlers de Yéroliména et Laya.

2. *Disparition de voyelle interconsonantique ou syncope.* — Entre consonnes, les voyelles atones, surtout les voyelles antérieures¹, tendent à se réduire, puis à n'être plus du tout articulées ; le fait se produit généralement dans la syllabe qui précède ou qui suit la tonique ; ainsi, en langue commune, dans les impératifs pluriels : δόσ τε (δόσ ε τε), φέρ τε (φέρ ε τε), etc. J'ai rencontré, en outre, dans le parler du Magne : α) avec la voyelle ε : πράζει (περάζει ou περάζει)² une fois à Yéroliména ; Στέβρη (Σετέβρη) une fois à Marmari ; β) avec la voyelle ι (υ) : σκά(δ)ι (συκάδι) plusieurs fois à Kitta ; σκώρσε (συκώρσε), assez courant dans toute la région ; σκωταρjá (συκωταριά) à Yéroliména ; σκώτι (συκώτι)³, assez courant ; γ) avec la voyelle ου : ψάει (φουσάει, devenu *φσάει, puis ψάει, car le groupe φσ,

1. Le fait n'a jamais lieu avec les voyelles α et ο ; il se produit quelquefois avec la voyelle ù (ο υ) ; cf. H. PERNOT, op. cit., p. 94-97 pour la voyelle ε, p. 133-136 pour la voyelle ι, p. 157-159 pour la voyelle ù (ο υ).

2. On peut hésiter entre les deux formes : mais, comme j'ai noté plusieurs fois à Yéroliména la forme περάζει, c'est, je crois, d'elle qu'il faut partir (cf. ci-dessus : *Ouverture des voyelles*, p. 118).

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 135.

composé de deux spirantes sourdes, ne reste pas en grec) une fois à Kitta; $\pi\lambda\acute{\alpha}\nu\epsilon$ ($\pi\omicron\upsilon\lambda\tilde{\alpha}\nu\epsilon$) une fois à Kalamata. Kretschmer a tenté d'expliquer les disparitions de voyelles atones par la dissimilation¹. Mais, dans les exemples précités, la dissimilation ne vaut que pour $\Sigma\tau\acute{\epsilon}\beta\rho\eta$ ($\Sigma\epsilon\tau\acute{\epsilon}\beta\rho\eta$) : car, là seulement, les timbres vocaliques sont les mêmes; la dissimilation n'a pu jouer dans les cas où les timbres vocaliques diffèrent²; ϵ s'est amuï dans $\pi\rho\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota$ et $\Sigma\tau\acute{\epsilon}\beta\rho\eta$, après π et σ , car la langue a dû rester dans les régions du π et du σ (devant ρ et devant τ) en « négligeant le léger mouvement de bas en haut nécessaire à la production de l'e »³; ι s'est amuï dans $\sigma\kappa\acute{\alpha}(\delta)\iota$, $\sigma\kappa\acute{\omega}\tau\iota$, etc., sous l'influence du σ : c'est le deuxième degré de disparition du i interconsonantique, d'après H. Pernot⁴; l'amuïsement de $\omicron\upsilon$ dans $\pi\lambda\acute{\alpha}\nu\epsilon$, enfin, peut s'expliquer par l'analogie d'une première personne $^*\pi\lambda\omicron\upsilon < \pi\omicron\upsilon\lambda\omicron\upsilon$ où une dissimilation a pu se produire.

3. Réduction de groupes de voyelles ou contraction⁵. — A l'intérieur du mot :

1. Op. cit., p. 111 : « Ein unbetonter kurzer Vokal fällt in der Nähe von Nasal oder Liquida aus, wenn in der benachbarten Silbe derselbe Vokal enthalten ist. » Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 239, section VII.

2. Cf. J. PSICHARI, *Essais*, t. II, p. LVI et sq.

3. H. PERNOT, op. cit., p. 96.

4. *Ibidem*, p. 133 et 134 : « Dans la seconde (période) l'i disparaît entre certains groupes qui comprennent soit un r, soit un s : la dissimilation vocalique reste toujours possible, mais ne s'applique pas à tous les cas. C'est à ce stade que se trouvent, encore, en gros, les dialectes du Sud. »

5. Sur la définition de la contraction voir H. PERNOT, *Phénomènes de contraction en grec moderne*, in : *Revue de phonétique*, t. III, 1913, p. 255 et sq., et op. cit., p. 179 et sq., section II; J. PSICHARI, op. cit., p. LIX-LXIII, 2^o et 3^o; p. LXXIII-LXXVII, 2^o et 3^o; p. LXXXII-LXXXVIII, 2^o et 3^o; HÖEG, op. cit., p. 161 et n. 1 et 2.

α) Deux voyelles semblables se sont contractées, la plus faible (l'atone) s'étant réduite, puis fondue dans l'autre « de manière à former une voyelle unique longue »¹, qui peut s'abrèger par la suite. Ainsi, l'on a : 1^o avec le timbre α² : έφ α (έφ α α) ; 2^o avec le timbre ε³ : έλ ε (έλ ε ε) ; on trouve parfois έφ α α et έλ ε ε sans contraction, mais surtout dans les textes, pour des raisons métriques ; 3^o avec le timbre ι⁴, par suite de l'amuïssement d'un δ : λά ι (λά ι δ ι > *λά ι ι > λά ι) ; κουνουπι (κουνουπι δ ι > *κουνουπι ι ι > κουνουπι ι⁵) courants ; 4^o avec le timbre ου⁶ : ακ ου (ακού ου, άκού ω), κρού (κρού ου, κρού ω) ; 5^o avec le timbre ο, j'ai rencontré plusieurs fois à Yéroliména μ ό pour μ ό νο ; ν s'est dissimilé après γ. (*nasale* + *nasale* > *nasale* + *zéro*), d'où *μ ό ο, et, par contraction, μ ό.

β) Quand les voyelles sont différentes, la voyelle de timbre plus fermé disparaît devant la voyelle de timbre plus ouvert. Ainsi : 1^o α + ε aboutit à α⁴ : έφ α ε devient έφ α ; toutefois on rencontre assez souvent έφ α ε (ς) (en trois syllabes) dans les textes : j'ai relevé, dans un myrologue de Laya, le vers octosyllabique : ν τ ο ν | έ φ | α | ε (ς) | ν τ ο | μ π α | λ α ρ | μ ά |, où le ε semble s'être maintenu pour des raisons métriques ; il arrive mainte fois que l'on entende dans le parler courant έφ α ε, mais έφ α est plus usité, surtout à Yéroliména, Porto-Cayo et

1. H. PERNOT, op. cit., p. 181, § 1.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*, p. 181, § 2.

4. *Ibidem*, p. 182, § 3.

5. *Ibidem*, p. 181, 2.

6. *Ibidem*, p. 183, 5.

Marmari. L'accent même n'empêche pas la contraction : μεταρχεται (μεταέρχεται) ; 2^o ε + α aboutit à α¹ : ἡθα (ἡθελα) s'explique en partant de *ἡθεα², peut-être ε en hiatus est-il passé à ι : *ἡθια, ; 3^o α + ι aboutit à α³ : πά (πάει) — la langue commune connaît déjà πά να πεῖ (πάει νά πεῖ), γάδαρος (γάϊδαρος), ἄδοῦλις (ἄϊδοῦλις), καμένος (καημένος)⁴ — ; 4^o ε + ι aboutit à ε⁵ : λέ (λέει) : la langue commune connaît déjà λές (λέεις) et j'ai entendu plusieurs fois à Athènes τί λέ (τί λέει) ; 5^o α + ου aboutit à α⁶ : πά (πάου), cependant la forme πάου s'entend fréquemment ; 6^o ε + ου aboutit à ε : θέ (θέου, θέλου, θέλω), toutefois les formes θέου et θέλου sont aussi usitées ; 7^o ε + ο aboutit à ο⁷ ; ainsi doit s'expliquer la forme λῶ (λέγω) que cite Pasayani⁸ : mais je n'ai jamais entendu que λέου ; cependant, on rencontre Γέργο pour Γώργο (Γεώργος)⁹.

Dans la phrase, j'ai relevé : 1^o la contraction en α du groupe ου + α, que connaît la langue commune : τὰ λωνιού (τοῦ ἄλωνιού)¹⁰ ; 2^o la contraction en α du groupe α + ι, commune elle aussi¹¹ : ελιᾶχε (ἐλιάει) dans un

1. *Ibidem*, op. cit., p. 183, § 2, 1.

2. *Hθεα est analogique de θέου (θέλου, θέλω) où λ s'est amuï dans les conditions que nous verrons. Cf. ci-dessous, *Etude des consonnes*, Amuïssements.

3. *Ibidem*, p. 185, § 2.

4. Cf. ci-dessus, Contraction du i deuxième élément de diphtongue.

5. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 189, 6.

6. *Ibidem*, p. 188, § 5.

7. *Ibidem*, p. 191, § 8.

8. Op. cit., p. 69, n° 135, v. 6 et p. 78, n. 141.

9. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 69 et 70, n. 135 et 136, titre.

10. *Ibid.*, p. 188, 5. — Un texte de Cargèse porte τάρφεδοῦ (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., XII, XVII). Cependant un texte de Laya donne : τούχρητηρῆού (τοῦ ἄχρητηρῆού).

11. *Ibid.*, p. 185, 2.

texte¹ ; 3^o par contre, le groupe $\alpha + \varepsilon$ se contracte en ε dans $\tau \check{\varepsilon} \pi \alpha \iota \check{\zeta} \varepsilon (\varsigma)$, que j'ai entendu à Laya, au lieu de α du grec commun ($\tau \check{\alpha} \pi \alpha \iota \check{\zeta} \varepsilon \varsigma$, $\tau \check{\alpha} \check{\varepsilon} \pi \alpha \iota \check{\zeta} \varepsilon \varsigma$) ; 4^o le groupe $o \upsilon + \varepsilon$ enfin se contracte, non pas en $o \upsilon$ comme en langue commune, mais en o dans $\pi \check{o} \chi \varepsilon \iota$, courant, ($\pi o \check{o} \check{\varepsilon} \chi \varepsilon \iota$), (grec commun $\pi o \check{o} \chi \varepsilon \iota$)² ; (la forme $\pi \check{\omega} \chi \varepsilon \iota \varsigma$ est attestée par un texte, voir *Ἀνάλεκτα*, t. I, p. 91, n^o 26, v. 6).

1. Cf. PASAYANI, *ibid.*, p. 172, n^o 227, v. II.

2. Même fait à Chio, cf. H. PERNOT, *ibid.* p. 193-12.

Deuxième Section : CONSONNES

CHAPITRE PREMIER

TRAITEMENT DES PALATALES, κ , γ , χ

Le grec commun transcrit au moyen de κ , γ et χ , deux séries de sons : vélaires devant voyelle postérieure, α , o , ou ($\dot{u}$) ; palataux, devant voyelle antérieure, ϵ , i . Le κ est une occlusive sourde¹ ; le γ ² et le χ ³ sont des spirantes, l'une sonore, l'autre sourde. En maniote, devant voyelle postérieure, κ , γ , χ se prononcent comme dans la langue commune ; par contre, devant voyelle antérieure, ils ont subi des traitements particu-

1. Voir, pour la description du κ devant α , o , ou , L. ROUSSEL, op. cit., p. 19, §§ 68-70 ; devant ϵ , i , *ibid.*, p. 20, § 73 ; pour l'articulation, voir ROUDET, op. cit., p. 149-150, § 79, 4° ; H. PERNOT, op. cit., p. 240-1, § 1.

2. Voir, pour la description de γ devant voyelle postérieure, L. ROUSSEL, op. cit., p. 21-2, §§ 76-79 ; ROUDET, op. cit., p. 131, § 70, 4° ; H. PERNOT op. cit., p. 269, § 1 ; pour γ devant voyelle antérieure, voir L. ROUSSEL, op. cit., p. 22-3, §§ 80-1 ; ROUDET, op. cit., p. 131, § 70, 5° ; H. PERNOT, op. cit., p. 273, § 1.

3. Voir, pour la description de χ devant voyelle postérieure, L. ROUSSEL, op. cit., p. 19-20, §§ 71-2 ; ROUDET, op. cit., p. 131, § 70, 5° ; H. PERNOT, op. cit., p. 267-8, § 1 ; pour χ devant voyelle antérieure, voir L. ROUSSEL, op. cit., p. 21, §§ 74-5 ; ROUDET, op. cit., p. 131, § 70, 4° ; H. PERNOT, op. cit., p. 270, § 1.

liers ; en général, le point d'articulation se déplace vers l'avant de la bouche : la langue se porte vers les dents, les lèvres avancent ; le son produit est quasi-chuintant.

1^o *Traitement de x.* — Devant α , o , ou , le x s'articule comme en grec commun : $\kappa\acute{\alpha}\nu\upsilon$ ($\kappa\acute{\alpha}\nu\omega$), $\kappa\kappa\acute{o}\mu\eta$, $\alpha\kappa\acute{o}\upsilon$ ($\alpha\kappa\acute{o}\upsilon\omega$). Dans un groupe de consonnes, si x est second élément, nous sommes ramenés au cas où x est seul, car le traitement dépend de la voyelle qui suit¹ : si x est premier élément (par exemple, dans les groupes $x\lambda$ ², $x\mu$ ³, $x\nu$ ⁴, $x\rho$ ⁵, $x\sigma$ [ξ]⁶), l'articulation est demeurée la même que dans la langue commune.

Devant ε et i , le x maniote peut être considéré comme une mi-occlusive⁷ : pendant la tension, les coins de la langue appuient sur les alvéoles des dents et les bords du palais dur, dans la partie antérieure de la bouche ;

1. Pour le traitement du groupe σx , cependant, voir plus loin : Groupes de consonnes.

2. Cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 32, § 109.

3. *Ibid.*, p. 30, § 101.

4. *Ibid.*, p. 31, § 105.

5. *Ibid.*, p. 34, § 114.

6. *Ibid.*, p. 29, § 97-8.

7. Cf. ROUDET, op. cit., p. 158 et sq., § 85 : « Le nom de mi-occlusive a été donné par M. Rousselot à des articulations que les phonéticiens appellent souvent affriquées. Beaucoup de phonéticiens ont considéré ces sons comme étant une combinaison que l'on peut résoudre en deux phénomènes successifs et distincts, une occlusive et une fricative... Les recherches très concluantes de M. Rousselot montrent en effet qu'il faut considérer ces sons comme des phonèmes simples résultant d'une seule articulation et non de deux articulations successives... Une mi-occlusive est une articulation dans laquelle la *tension* est occlusive et la *détente* fricative, mais résultent toutes deux du jeu des mêmes organes agissant au même point. L'occlusive produite par la tension est très faible, le canal qui se forme ensuite est très étroit, de sorte que le passage de l'occlusion au resserrement se fait d'une façon continue et sans changement brusque. C'est ce passage graduel qui constitue la tenue de l'articulation. » Cf. aussi *Ibid.*, p. 307, § 156, 4^o.

au moment de la détente, la pression des coins de la langue devient moins forte et les lèvres se portent en avant. Le traitement de χ devant voyelle antérieure marque la différence essentielle entre le maniote méridional et le maniote septentrional. Dans le Nord de la région, χ a abouti à une mi-occlusive antéro-linguale, de type postdental [tʰs]¹ (en crétois, j'ai entendu, en pareil cas, un traitement voisin, de type prépalatal [tʰ] ou [tʰch]²) ; dans le Sud du Magne, χ a abouti à une médiolinguale [cç]³. L'opinion de Thumb⁴, reprise par Kretschmer⁵, selon laquelle χ devant ϵ , ι se prononce tʰs dans le Magne, doit ainsi être corrigée, puisque le traitement tʰs n'appartient qu'au maniote septentrional. La comparaison des tracés ci-joints, obtenus au palais artificiel⁶, permettra de saisir la différence

1. Cf. ROUDET, *ibid.*, p. 161, 2°, b.

2. *Ibid.*, c. Le parler de Cargèse connaît le son *tch*, cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, *op. cit.*, p. 4, note 1 : « χ ... Venendo seguita dalle vocali ϵ , η , ι , υ , $\omicron$ da' dittonghi $\alpha\iota$, $\epsilon\iota$, $\omicron\iota$, assumo il suono... del *c* italiano nelle sillabe *ce*, *ci*. »

3. *Ibid.*, p. 162, 3°. Voir, pour l'ensemble de la question, ROUSSELOT : *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellesrouin (Charente)*, Paris, 1891, p. 185-197, § 2. — Pour ces divers traitements en grec, voir THUMB, *Die Griech. Spr.*, p. 190, et KRETSCHEMER, *op. cit.*, p. 148-152, § 31.

4. *Ibidem*, p. 189-190 : « Ein deutliches Merkmal einer grossen Zahl von Südgriechischen Dialekten ist nun die Palatalisierung des *k*, d. h., der Uebergang von altgriechischen *k* vor *e*, *i*, in *tʰs*, *tʰ*, oder *ts*... Die Palatalisierung des *k*... findet sich... im Taygetosgebiet (samt der Maina). »

5. *Ibidem* : « Nach THUMB... wird *ts* gesprochen... im Taygetosgebiet samt der Maina. »

6. Ayant été dans l'impossibilité de me procurer des empreintes de palais d'indigènes, j'ai dû, pour obtenir ces tracés, me servir de l'empreinte de mon propre palais. Voici dans quelles conditions : je prononçais à plusieurs reprises les sons, dont je voulais garder l'empreinte, devant les sujets qui possédaient ces sons dans leur parler, et lorsqu'ils me déclaraient reconnaître, dans le son qu'ils m'entendaient prononcer, celui qui leur était familier, je fixais aussitôt le tracé obtenu.

PLANCHE I.



I. $x \varepsilon$ (grec commun).



II. $x \varepsilon$ (manioté méridional).



III. $x \varepsilon$ ($\varepsilon \xi$)
(manioté septentrional).



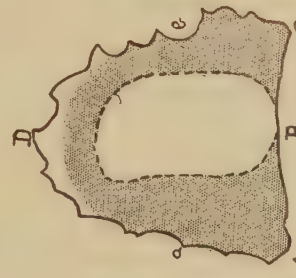
IV. $x \varepsilon$ ($\varepsilon \xi$ ou $\varepsilon \chi \varepsilon$) (crétois).



V. $x \varepsilon$ (grec commun).



VI. $x \varepsilon$
(manioté méridional).



VII. $x \varepsilon$ ($\varepsilon \xi$)
(manioté septentrional).



VIII. $x \varepsilon$ ($\varepsilon \xi$ ou $\varepsilon \chi \varepsilon$)
(crétois).

entre ces divers traitements du χ : en grec commun, la langue s'appuie également sur toute la surface du palais ($A B$) pour prononcer $\chi\epsilon$ et $\chi\iota$ (fig. I et V de la planche I), l'occlusion est complète ; au contraire, en maniote septentrional et méridional, comme en crétois, l'occlusion est imparfaite, car, au point B , le contact de la langue et du palais est moins marqué qu'en A et en C . Le maniote méridional marque même une étape intermédiaire entre le grec commun, d'une part, le crétois et le maniote septentrional, de l'autre ; alors que, dans ces parlers, les tracés ne présentent pas d'occlusion au point B (fig. III, IV, VII, VIII), en maniote méridional, la langue a effleuré légèrement le palais à cette place. De plus, en crétois et en maniote septentrional, le point d'articulation s'est complètement déplacé, puisque l'on observe une occlusion à l'avant du palais, au-dessus des dents, dans la région D : elle est due à la dentale t produite pendant la tension ; au contraire, en maniote méridional, le point d'articulation n'est pas très différent de ce qu'il est en langue commune : il n'y a pas d'occlusion dans la région D : dans les régions a et b , le contact de la langue avec les bords du palais est seulement un peu plus grand qu'en grec commun. Je transcrirai ce son au moyen du signe $\dot{\chi}$.

Voici, maintenant, des exemples de $\dot{\chi}$ devant ϵ et ι :

1. *Devant ϵ* : α) à l'initiale : $\dot{\chi}\alpha\iota$ ($\chi\alpha\iota$), $\dot{\chi}\alpha\iota\omicron\upsilon$ ($\chi\alpha\iota\omega$), $\dot{\chi}\epsilon\rho\acute{\alpha}$ ($\kappa\epsilon\rho\acute{\alpha}$ ou $\kappa\upsilon\rho\acute{\alpha}$), $\dot{\chi}\acute{\epsilon}\rho\alpha\sigma\mu\alpha$ ($\kappa\acute{\epsilon}\rho\alpha\sigma\mu\alpha$), $\dot{\chi}\epsilon\rho\acute{\iota}$ ($\kappa\epsilon\rho\acute{\iota}$), $\dot{\chi}\epsilon\rho\alpha\chi\acute{\eta}$ ($\kappa\epsilon\rho\iota\alpha\chi\acute{\eta}$ ou $\kappa\upsilon\rho\iota\alpha\chi\acute{\eta}$), $\dot{\chi}\epsilon\rho\nu\acute{o}$ ($\kappa\epsilon\rho\nu\acute{\omega}$), $\dot{\chi}\alpha\iota\rho\acute{o}(\varsigma)$ ($\chi\alpha\iota\rho\acute{o}\varsigma$) ;
- β) à l'intérieur : $\alpha\lambda\acute{\alpha}\dot{\chi}\epsilon\rho\omicron(\varsigma)$ ($\acute{\alpha}\lambda\acute{\alpha}\kappa\epsilon\rho\omicron\varsigma$), $\Gamma\omega\rho\gamma\acute{\alpha}\dot{\chi}\alpha\iota\nu\alpha$ ($\Gamma\omega\rho\gamma\acute{\alpha}\chi\alpha\iota\nu\alpha$), $\epsilon\phi\dot{\chi}\alpha\iota\rho\acute{\iota}\alpha$ ($\acute{\epsilon}\phi\chi\alpha\iota\rho\acute{\iota}\alpha$), $\text{Μα}\dot{\chi}\epsilon\delta\omicron\nu\acute{\iota}\alpha$ ($\text{Μα}\kappa\epsilon\delta\omicron\nu\acute{\iota}\alpha$),

στέκεται (στέκεται); γ) dans la phrase : κ' ἐγώ (κ' ἐγώ), κ' ἔχασε (κ' ἔχασε); δ) en syllabe finale, où le fait a eu des conséquences morphologiques : dans la déclinaison, au nominatif-accusatif pluriel des substantifs masculins en -κας : χωροφύλακες(ς) (χωροφύλακες, de χωροφύλακας), au nominatif-accusatif pluriel des substantifs féminins en -κα : βάρκες(ς) (βάρκες, de βάρκα), γυναῖκες(ς) (γυναῖκες de γυναῖκα), en -κή : γεροντικές(ς) (γεροντικές, de γεροντική), φυλάκες(ς) (φυλάκες de φυλάκη), et du féminin des adjectifs en -κος : κακές(ς) (κακές, de κακή, κακός); dans la conjugaison, aux deuxième et troisième personnes du singulier de l'aoriste actif en -κα : ἔδωκε(ς) (ἔδωκε[ς]), et de l'aoriste passif en -θηκα ou -τηκα : ἀγαπήθηκε(ς) (ἀγαπήθηκε[ς]), χωρίσθηκε(ς) (χωρίσθηκε[ς]).

2. *Devant ι*, on a : α) à l'initiale : κυνήγι (κυνήγι), κύριος(ς) (κύριος), Κί(τ)τα (Κίττα); β) à l'intérieur : ἐκείνο(ς) (ἐκεῖνος), ἐκδίκτηση (ἐκδίκτηση), κό(κ)κίνο(ς) (κόκκίνος), τουρκικό(ς) (τουρκικός); γ) dans la phrase : κ' εἶδε (κ' εἶδε), κ' εἶπε (κ' εἶπε), κ' εἶτανε (κ' εἶτανε); δ) en syllabe finale, avec valeur morphologique : au singulier des substantifs féminins en -κή (nominatif, accusatif, génitif) : ἐφ' ἡ (ἐφ' ἡ), φυλάκη, φυλάκη(ς) (φυλάκη, φυλάκης); au nominatif-accusatif et génitif singulier des diminutifs de noms propres masculins en -κης ou -άκης : Γωργάκης(ς) (Γωργάκης[ς]), Δημητράκης(ς) (Δημητράκης[ς]), Μιχαλάκης(ς) (Μιχαλάκης[ς]); au nominatif pluriel des substantifs masculins en -κος : ἀξιωματικοί (ἀξιωματικοί, de ἀξιωματικός), ποντικοί (ποντικοί, de ποντικός); dans les adjectifs en -κός, au féminin singulier (nominatif-accusatif, génitif) : δική, δική(ς) (δική, δική, de δικός)

et au nominatif masculin pluriel : διόκοι (διοκοί) ; dans les neutres en -κί ou -κι : λουκί (λουκι), σα(κ)κί (σακκι), τουφέκι (τουφεκι), φουσέκι (φουσεκι), χουρήκι (χορηκι), et dans les diminutifs neutres en -άκι : βελεσάκι (βελεσακι), δασκαλάκι (δασκαλακι), καμπάκι (καμπακι), παιδάκι (παιδακι), πουκαμισάκι (πουκαμισακι), σπιτάκι (σπιτακι), ταιράκι (ταιρακι), τσιμπιδάκι (τσιμπιδακι) ; enfin dans les adverbes : (ε)κεί ([έ]κεϊ) et λιγάκι (λιγακι).

Le χ devant α , $ο$, $ου$ ($\acute{u}$) se prononce comme devant ϵ et ι , quand il a été mouillé par un *yod* interposé entre le χ et la voyelle : les groupes $\acute{\chi}\alpha$, $\acute{\chi}ο$, $\acute{\chi}ου$ reposent alors sur $\chi\gamma\alpha$, $\chi\gammaο$, $\chi\gammaου$ ¹. On trouve ce traitement : α) en syllabe initiale : $\acute{\chi}ανό(ς)$ ($\chi\upsilon\alpha\nuός$), $\acute{\chi}όλα(ς)$ ($\chi\iotaόςλας$), $\acute{\chi}ουλούγχι$ ($\chi\iotaουλούγκι$) ; β) à l'intérieur : $\acute{\nu}οι\acute{\chi}\alpha\sigmaτή(ς)$ ($\nuο\chi\iota\alpha\sigmaτής$), $\deltaιόκο\lambdaογία$ ($\delta\iota\chi\iotaο\lambdaογία$, $\delta\iota\chi\alpha\iota\ο\lambdaογία$)² ; γ) dans la phrase : $\acute{\chi}'άλλοι$ ($\chi\iota\acute{\alpha}\lambda\lambdaοι$), $\acute{\chi}'όλοι$ ($\chi\iota\acute{\omicron}\lambdaοι$), $\acute{\chi}'ούτε$ ($\chi\iota\omicron\acute{\upsilon}τε$) ; δ) en finale, avec valeur morphologique : $-\acute{\chi}\alpha$ (issu de $-\chi\iota\alpha$ ou $-\chi\gamma\alpha$) se rencontre au féminin singulier (nominatif-accusatif-génitif) de certains adjectifs en $-\acute{\kappa}ός$: $\alpha\gamma\alpha\pi\eta\tau\iota\acute{\chi}\acute{\alpha}(ς)$ ($\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\eta\tau\iota\chi\iota\acute{\alpha}(ς)$, de $\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\eta\tau\iota\acute{\kappa}ός$), ou des substantifs en $-\chi\iota\alpha$ ou en $-\chi\iota\acute{\alpha}$: $\acute{\kappa}\acute{\alpha}\acute{\chi}\alpha(ς)$ ($\acute{\kappa}\acute{\alpha}\chi\iota\alpha[ς]$), $\mu\piου\acute{\chi}\acute{\alpha}$ ($\mu\piου\chi\iota\acute{\alpha}$) ; de même au nominatif-

1. Cf. ROUDET, op. cit., p. 302-3, § 154 : « Les semi-voyelles évoluent ordinairement par un changement progressif du degré d'ouverture du canal buccal. — En se fermant davantage chacune des semi-voyelles peut donner naissance à différentes consonnes... Dans l'articulation de [y] la langue se colle au palais sur les deux bords de manière à former un canal étroit dont la largeur minimum est au niveau du palais dur... Si le canal se rétrécit légèrement sans se fermer, la semi-voyelle devient le [y] fricatif allemand qui en s'assourdissant devient [ç]. » — Voir ci-dessus, le *yod* en maniote après consonne.

2. Je n'ai pas rencontré d'exemple de $-\chi\gammaου > -\acute{\chi}ου$ à l'intérieur d'un mot.

accusatif pluriel des neutres en -κι ou -κί : λουκά (λουκιά), τουφέκα (τουφέκια); -κό (-κιο) se trouve au nominatif-accusatif singulier masculin et neutre des adjectifs en -κιος, -κία, -κιο : δίκιο(ς) (δίκιο []); -κού (-κίου) se trouve au génitif singulier masculin et neutre de ces adjectifs : δίκου (δίκιου), au génitif singulier des noms neutres en -κι ou -κί : τουφεκού (τουφεκιού de τουφέκι); λουκού (λουκιού de λουκί), au génitif pluriel des féminins en -κία, des masculins en -κιος, et des neutres en -κιο ou -κι : δίκου(ς)¹ (δίκιων[ε]), αγαπητικού(ς) (αγαπητικιών[ε]), τουφεκού(ς) (τουφεκιών[]); à l'accusatif masculin pluriel des adjectifs et substantifs en -κιος : δίκου(ς) (δίκιους). Devant ε précédé d'un *yod*, le κ a également abouti à χ; on rencontre ce traitement en syllabe finale au nominatif-accusatif pluriel des substantifs ou adjectifs féminins en -κία : αγαπητικέ(ς) (αγαπητικιές de αγαπητικιά), κακέ(ς) (κακιές, de κακός, κακιά), et, dans la phrase : δίκ'έχουσι (δίκιοι ἔχουνε).

2^o *Traitement du γ*. — Devant α, ο, ου, le γ s'articule comme en grec commun : γάμος, γόνατο, γουρλόνου (γουρλόνω). Dans un groupe de consonnes, si γ est premier élément, l'articulation en est restée la même qu'en grec commun (par exemple dans les groupes γλ¹, γν², et γρ³); si γ est second élément, nous sommes ramenés au cas de γ seul devant voyelle.

1. Cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 32, § 109.

2. *Ibid.*, p. 31, § 105.

3. *Ibid.*, p. 34, § 114.

Devant ϵ et ι , dans la langue commune, γ est prononcé *yod* [y]¹. En maniote, γ est une fricative², qui tend vers j chuintant ; les coins de la langue, plus rapprochés l'un de l'autre que dans y , sont presque parallèles : le point d'articulation est moins nettement marqué (voir, sur les tracés III et VI de la planche II, obtenus à l'aide du palais artificiel, les points a et b) que dans y , où il se trouve au milieu du palais (voir, sur les tracés II et IV, les points a et b), et j^3 , où il se place à l'avant du palais (voir, sur les tracés II et IV, les points a et b) ; on peut le localiser entre les deux ; en même temps, les lèvres se portent légèrement en avant⁴.

1. Devant ϵ , on rencontre : α) à l'initiale : $\dot{\gamma}\acute{\epsilon}\nu\alpha$ ($\gamma\acute{\epsilon}\nu\alpha$), $\dot{\gamma}\acute{\epsilon}\nu\alpha\acute{\iota}\omicron\varsigma$ ($\gamma\epsilon\nu\alpha\acute{\iota}\omicron\varsigma$), $\dot{\gamma}\acute{\epsilon}\nu\omicron\upsilon$ ($\gamma\acute{\epsilon}\nu\omega$, $\gamma\acute{\iota}\nu\omega$), $\dot{\gamma}\epsilon\rho\acute{\alpha}\chi\iota$ ($\gamma\epsilon\rho\acute{\alpha}\chi\iota$), $\dot{\gamma}\epsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$ ($\gamma\epsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$, $\gamma\upsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$), $\dot{\gamma}\acute{\epsilon}\rho\iota\sigma\mu\alpha$ ($\gamma\acute{\epsilon}\rho\iota\sigma\mu\alpha$), $\dot{\gamma}\epsilon\rho\omicron\nu\tau\iota\kappa\acute{\eta}$ ($\dot{\gamma}\epsilon\rho\omicron\nu\tau\iota\kappa\acute{\eta}$), $\dot{\gamma}\acute{\epsilon}\rho\omicron(\varsigma)$ ($\gamma\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma$), $\dot{\gamma}\epsilon\rho\acute{\omicron}(\varsigma)$ ($\gamma\epsilon\rho\acute{\omicron}\varsigma$) ; β) à l'intérieur : $\alpha\dot{\gamma}\acute{\epsilon}\rho\iota\sigma\tau\omicron(\varsigma)$ ($\acute{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$, $\acute{\alpha}\gamma\acute{\upsilon}\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$), $\alpha\nu\tau\rho\acute{\omicron}\dot{\gamma}\epsilon\lambda\omicron$ ($\acute{\alpha}\nu\tau\rho\acute{\omicron}\gamma\epsilon\lambda\omicron$), $\kappa\alpha\lambda\omicron\dot{\gamma}\epsilon\rho\acute{\epsilon}\beta\omicron\upsilon$ ($\kappa\alpha\lambda\omicron\gamma\epsilon\rho\acute{\epsilon}\beta\omega$), $\mu\alpha\dot{\gamma}\epsilon\rho\acute{\epsilon}\beta\omicron\upsilon$ ($\mu\alpha\gamma\epsilon\rho\acute{\epsilon}\beta\omega$ ou $\mu\alpha\gamma\epsilon\iota\rho\acute{\epsilon}\beta\omega$), $\mu\omicron\upsilon\dot{\gamma}\acute{\epsilon}\lambda\omicron$ ($\mu\omicron\upsilon\gamma\acute{\epsilon}\lambda\omicron$), $\xi\epsilon\beta\dot{\gamma}\epsilon\nu\iota\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron(\varsigma)$ ($\xi\epsilon\beta\gamma\epsilon\nu\iota\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$), $\pi\eta\dot{\gamma}\acute{\alpha}\acute{\iota}\nu\omicron\upsilon$ ($\pi\eta\gamma\acute{\alpha}\acute{\iota}\nu\omega$), $\chi\alpha\mu\omicron\dot{\gamma}\epsilon\lambda\omicron\acute{\upsilon}$ ($\chi\alpha\mu\omicron\gamma\epsilon\lambda\acute{\omega}$) ; γ) en finale, avec valeur morphologique : dans les terminaisons des deuxième et troisième personnes du singulier des imparfaits ou aoristes en $-\gamma\alpha$ de verbes en $-\gamma\omega$ qui ont gardé γ avant la

1. Cf. ROUDET, op. cit., p. 106-7, § 55 ; H. PERNOT, op. cit., p. 273, section IV, § 1.

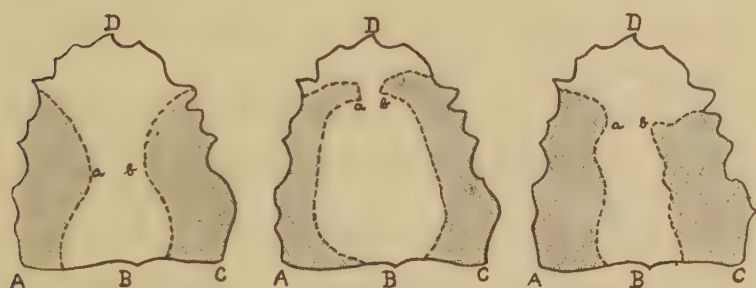
2. Cf. ROUDET, op. cit., p. 126, § 68.

3. C'est cette articulation qu'a le γ devant ϵ et ι en crétois, et à Cargèse (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op., cit. p. 4, n. 1. « γ ... venendo seguita dalle vocali ϵ , η , ι , υ , o da dittonghi $\alpha\iota$, $\epsilon\iota$, $\omicron\iota$, assumo il suono... del j francese. »

4. Je transcrirai ce son au moyen du signe $\dot{\gamma}$.

finale : $\acute{\epsilon}\varphi\alpha\acute{\gamma}\epsilon(\varsigma)$ ($\acute{\epsilon}\varphi\alpha\gamma\epsilon[\varsigma]$), $\acute{\epsilon}\varphi\upsilon\acute{\gamma}\epsilon(\varsigma)$ ($\acute{\epsilon}\varphi\upsilon\gamma\epsilon[\varsigma]$), $\pi\acute{\eta}\acute{\gamma}\epsilon(\varsigma)$ ($\pi\eta\gamma\epsilon[\varsigma]$) ; au nominatif-accusatif pluriel des substantifs féminins en $-\gamma\alpha$ ou en $-\gamma\eta$, et du féminin des adjectifs en $-\gamma\omicron\varsigma$: $\rho\acute{o}\upsilon\acute{\gamma}\epsilon(\varsigma)$ ($\rho\acute{o}\upsilon\gamma\epsilon\varsigma$, de $\rho\acute{o}\upsilon\gamma\alpha$), $\omicron\rho\acute{\gamma}\acute{\epsilon}(\varsigma)$ ($\omicron\rho\gamma\acute{\epsilon}\varsigma$, de $\omicron\rho\gamma\acute{\eta}$), $\acute{\alpha}\chi\omicron\rho\tau\alpha\acute{\gamma}\epsilon(\varsigma)$ ($\acute{\alpha}\chi\omicron\rho\tau\alpha\gamma\epsilon\varsigma$, de $\acute{\alpha}\chi\omicron\rho\tau\alpha\gamma\omicron\varsigma$).

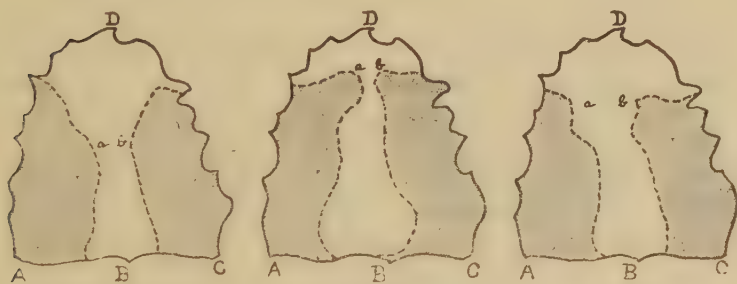
PLANCHE II.



I. $\gamma\epsilon$ (grec commun).

II. $j\grave{e}$ (chuintant).

III. $\acute{\gamma}\epsilon$ (maniote).



IV. $\gamma\iota$ (grec commun).

V. $j\grave{i}$ (chuintant).

VI. $\acute{\gamma}\iota$ (maniote).

2. Devant ι , on rencontre : α) en syllabe initiale : $\acute{\gamma}\iota\delta\alpha$ ($\gamma\iota\delta\alpha$), $\gamma\upsilon\mu\acute{o}(\varsigma)$ ($\gamma\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$), $\acute{\gamma}\iota\nu\omicron\mu\alpha\iota$ ($\gamma\iota\nu\omicron\mu\alpha\iota$) ; β) à l'intérieur : $\alpha\acute{\gamma}\iota\nu\omega\tau\omicron(\varsigma)$ ($\acute{\alpha}\gamma\iota\nu\omega\tau\omicron\varsigma$), $\text{Bou}\acute{\gamma}\iota\kappa\lambda\acute{\alpha}\chi\eta(\varsigma)$ ($\text{Bou}\gamma\iota\kappa\lambda\acute{\alpha}\chi\eta\varsigma$, nom propre), $\acute{\epsilon}\acute{\gamma}\iota\nu\alpha$ ($\acute{\epsilon}\gamma\iota\nu\alpha$) ; γ) en finale, avec valeur morphologique, au féminin singulier (nominatif-accusatif-génitif) des substantifs en $-\gamma\eta$ et des adjectifs

en -γος : ορῒή, ορῒή(ς) (ὄργή, ὄργῃς), ἀχόρταῖν(ς) (ἀχόρταῖν(ς), de ἀχόρταγος), au nominatif pluriel des substantifs et adjectifs masculins en -γος : ἀχόρταῖοι (ἀχόρταῖοι, de ἀχόρταγος), κακούρῖοι (κακούρῖοι), ὑπουρῖοι (ὑπουρῖοι) ; au nominatif-accusatif-génitif singulier des noms masculins en -γῆς (noms propres) : Παναῖν(ς) (Παναῖνς) ; au nominatif-accusatif singulier des noms neutres en -γί : κυνήγί (κυνήγι), μάγί (μάγι), χορήγί (χορήγι).

On rencontre une articulation semblable de γ devant α, ο, ου, lorsqu'il y a eu un *yod* entre le γ et la voyelle, et que les groupes ῖα, ῖο, ῖου sont issus de γγα, γγο, γγου. Ce traitement se rencontre : α) à l'initiale : ῖομῖζου (γιομῖζω, γεμῖζω), ῖουμάτο(ς) (γιοματός, γεμάτος) ; β) à l'intérieur : ἄῖασμα (ἄγιασμα), κοῖονάρου (κογιονάρω), αῖουῖανήτιο(ς) (ἄγιουγιαννήτιος) ; γ) en finale, avec valeur morphologique : au nominatif-accusatif pluriel neutre des substantifs en -γί : μάῖα (μάγια), ou au féminin singulier (nominatif, accusatif, génitif) des adjectifs en -γίος : ἄῖα (ἄγια) ; au nominatif-accusatif singulier masculin du neutre des adjectifs en -γίος : ἄῖο(ς) (ἄγιος), ἄῖο (ἄγιο) ou des substantifs neutres en -γίο : κουράῖο (κουράγιο) ; au génitif singulier des adjectifs masculins ou neutres en -γίος : ἄῖου (ἄγιου, de ἄγιος ou ἄγιο), et substantifs neutres en -γί : χορηῖοῦ (χορηγιοῦ, de χορήγι) ; au génitif pluriel : ἄγου (ἄγιων(ς), de ἄγιος, α,ο), χορηῖοῦ (χορηγιῶν[ς]) ; δ) dans la phrase : χορήγ' ἄλλο (χορήγι ἄλλο), χορήγ' ὅλο (χορήγι ὅλο), χορήγ' οὔτε (χορήγι οὔτε). Le γ a évolué, devant ε

précédé d'un *yod*, comme devant ϵ, ι ; le traitement se rencontre en syllabe finale au nominatif-accusatif pluriel des substantifs ou adjectifs féminins en $-\gamma\iota\alpha$: $\Pi\alpha\nu\acute{\alpha}\gamma\epsilon(\varsigma)$ ($\Pi\alpha\nu\acute{\alpha}\gamma\iota\epsilon\varsigma$), $\acute{\alpha}\gamma\epsilon(\varsigma)$ ($\acute{\alpha}\gamma\iota\epsilon\varsigma$) et dans la phrase : $\acute{\alpha}\gamma' \acute{\epsilon}\chi\omicron\upsilon\sigma\iota$ ($\acute{\alpha}\gamma\iota\omicron\iota \acute{\epsilon}\chi\omicron\upsilon\upsilon\epsilon$).

PLANCHE III.



I. $\chi\epsilon$ (grec commun).



II. $\acute{s}\epsilon$ ou $\acute{c}h\epsilon$ (chuinant).



III. $\acute{\chi}\epsilon$ (maniote).



IV. $\chi\iota$ (grec commun).



V. $\acute{s}\iota$ ou $\acute{c}h\iota$ (chuinant).



VI. $\chi\iota$ (maniote).

3^o *Traitement de χ* . — Ce que j'ai dit de γ s'applique également à χ : la différence est que γ est sonore, tandis que χ est sourd. Précédant $\alpha, o, \omicron\upsilon$, le χ se prononce comme dans la langue commune : $\chi\acute{\alpha}\nu\iota$, $\chi\omicron\rho\acute{\eta}\gamma\iota$, $\chi\omicron\acute{\upsilon}\mu\alpha$ ($\chi\acute{\omega}\mu\alpha$). Dans un groupe de consonnes, s'il est premier élément, le traitement est le même qu'en grec commun

(ainsi dans les groupes $\chi\lambda^1$, $\chi\mu^2$, $\chi\nu^3$, $\chi\pi^4$, $\chi\rho^5$, $\chi\tau^6$) ; s'il est second élément, le traitement est le même que dans le cas de χ seul devant voyelle.

Devant ε et ι , le point d'articulation de χ maniote⁷, comparable à celui de γ , tient le milieu entre le point d'articulation de χ commun⁸ et celui de la chuintante s ou ch ⁹ ; moins marqué que celui de χ commun ou de ch , qui se trouvent, le premier, au milieu du palais (voir, en I et IV de la planche III, les points a et b des tracés obtenus au palais artificiel), le second, dans la partie antérieure de la bouche (voir, sur les tracés II et V, les points a et b), car les coins de la langue sont à peu près parallèles, le point d'articulation de χ maniote (voir, sur les tracés III et VI, les points a et b) peut se placer entre celui de χ commun et celui de ch chuintant.

1. Devant ε , on rencontre : α) en syllabe initiale : $\chi\acute{\epsilon}\rho\iota$ ($\chi\acute{\epsilon}\rho\iota$), $\chi\acute{\epsilon}\rho\iota\sigma\omicron(\varsigma)$ ($\chi\acute{\epsilon}\rho\sigma\omicron\varsigma$) ; β) en syllabe intérieure : $\acute{\alpha}\chi\epsilon\rho\omicron$ ($\acute{\alpha}\chi\epsilon\rho\omicron$), $\mu\alpha\chi\acute{\alpha}\tau\epsilon\iota$ ($\mu\alpha\chi\acute{\alpha}\tau\epsilon\iota$), $\pi\acute{\alpha}\chi\alpha\iota\mu\alpha$ ($\pi\acute{\alpha}\chi\alpha\iota\mu\alpha$) ; γ) en syllabe finale, dans la conjugaison, aux deuxième et troisième personnes du singulier des

1. Cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 32, § 109.

2. *Ibid.*, p. 30, § 101.

3. *Ibid.*, p. 31, § 105.

4. *Ibid.*, p. 26, § 91.

5. *Ibid.*, p. 34, § 114.

6. *Ibid.*, p. 23, § 82.

7. Je le transcrirai par le signe χ .

8. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 267, section I, § 1 et p. 270, section III, § 1 ; ROUDET, op. cit., p. 106, § 55, 1^o et p. 131, § 70, 4^o.

9. Cf. ROUDET, *ibid.*, p. 130-1, § 70, 3^o. — A Cargèse, χ devant voyelle antérieure se prononce ch , cf. STÉFANO STÉFANOPOLI, op. cit., p. 4, n. 1 : « χ ... venendo seguita dalle vocali ε , η , ι , υ , o da' dittonghi $\alpha\iota$, $\varepsilon\iota$, $\omicron\iota$, assumo il suono... del ch francese. »

formes verbales dont le radical est terminé par $-\chi-$: $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\chi\epsilon$ ($\acute{\epsilon}\acute{\iota}\chi\epsilon$), $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\chi\epsilon(\varsigma)$ ($\acute{\epsilon}\acute{\iota}\chi\epsilon\varsigma$) ; dans la déclinaison, au nominatif-accusatif pluriel des masculins en $-\chi\eta\varsigma$: $\lambda\iota\mu\epsilon\nu\acute{\alpha}\rho\chi\epsilon(\varsigma)$ ($\lambda\iota\mu\epsilon\nu\acute{\alpha}\rho\chi\epsilon\varsigma$), au nominatif-accusatif pluriel des substantifs féminins en $-\chi\eta$: $\alpha\rho\acute{\chi}\acute{\epsilon}(\varsigma)$ ($\alpha\rho\chi\acute{\epsilon}\varsigma$), $\tau\alpha\rho\alpha\acute{\chi}\acute{\epsilon}(\varsigma)$ ($\tau\alpha\rho\alpha\chi\acute{\epsilon}\varsigma$), ou des adjectifs féminins en $-\chi\omicron\varsigma$; $\eta\varsigma\chi\epsilon(\varsigma)$ ($\eta\varsigma\chi\epsilon\varsigma$, de $\eta\varsigma\chi\omicron\varsigma, \eta$).

2. Devant ι , on rencontre : α) en syllabe initiale : $\acute{\chi}\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota$ ($\chi\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota$), $\acute{\chi}\epsilon\acute{\iota}\mu\acute{\omega}\nu\alpha(\varsigma)$ ($\chi\epsilon\acute{\iota}\mu\acute{\omega}\nu\alpha\varsigma$), $\acute{\chi}\eta\eta\alpha$ ($\chi\eta\eta\alpha$), $\acute{\chi}\eta\rho\alpha$ ($\chi\eta\rho\alpha$) ; β) en syllabe intérieure : $\alpha\rho\acute{\chi}\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$ ($\alpha\rho\chi\acute{\iota}\zeta\omega$), $\alpha\acute{\chi}\acute{\iota}\nu\acute{\omicron}(\varsigma)$ ($\alpha\chi\acute{\iota}\nu\acute{\omicron}\varsigma$) ; γ) en syllabe finale, dans la déclinaison, au nominatif, accusatif, génitif singulier des substantifs féminins en $-\chi\eta$ ou du féminin des adjectifs en $-\chi\omicron\varsigma$: $\alpha\rho\acute{\chi}\eta(\varsigma)$ ($\alpha\rho\chi\eta[\varsigma]$), $\beta\rho\omicron\acute{\chi}\eta(\varsigma)$ ($\beta\rho\omicron\chi\eta[\varsigma]$), $\tau\alpha\rho\alpha\acute{\chi}\eta(\varsigma)$ ($\tau\alpha\rho\alpha\chi\eta[\varsigma]$), $\eta\varsigma\chi\eta$ ($\eta\varsigma\chi\eta$, de $\eta\varsigma\chi\omicron\varsigma$), au nominatif pluriel des substantifs masculins en $-\chi\omicron\varsigma$ ou des adjectifs en $-\chi\omicron\varsigma$: $\epsilon\beta\nu\acute{\omicron}\acute{\chi}\omicron\iota$ ($\epsilon\beta\nu\acute{\omicron}\chi\omicron\iota$), $\eta\varsigma\chi\omicron\iota$ ($\eta\varsigma\chi\omicron\iota$) ; au nominatif-accusatif et génitif singulier des substantifs masculins en $-\chi\eta\varsigma$: $\lambda\iota\mu\epsilon\nu\acute{\alpha}\rho\chi\eta(\varsigma)$ ($\lambda\iota\mu\epsilon\nu\acute{\alpha}\rho\chi\eta[\varsigma]$) ; au nominatif-accusatif singulier masculin des adjectifs en $-\chi\acute{\upsilon}\varsigma$: $\pi\alpha\acute{\chi}\acute{\upsilon}(\varsigma)$ ($\pi\alpha\chi\acute{\upsilon}[\varsigma]$), $\tau\rho\alpha\acute{\chi}\acute{\upsilon}(\varsigma)$ ($\tau\rho\alpha\chi\acute{\upsilon}[\varsigma]$), au nominatif pluriel de ces adjectifs : $\pi\alpha\acute{\chi}\acute{\iota}\omicron\iota$ ($\pi\alpha\chi\acute{\iota}\omicron\iota$), $\tau\rho\alpha\acute{\chi}\acute{\iota}\omicron\iota$ ($\tau\rho\alpha\chi\acute{\iota}\omicron\iota$)¹ ; au neutre singulier (nominatif-accusatif) de ces adjectifs : $\pi\alpha\acute{\chi}\acute{\upsilon}$ ($\pi\alpha\chi\acute{\upsilon}$), $\tau\rho\alpha\acute{\chi}\acute{\upsilon}$ ($\tau\rho\alpha\chi\acute{\upsilon}$) et des substantifs neutres en $-\chi\acute{\iota}$: $\sigma\upsilon\nu\acute{\alpha}\chi\acute{\iota}$ ($\sigma\upsilon\nu\acute{\alpha}\chi\acute{\iota}$) ; dans la conjugaison, aux deuxième et troisième personnes du singulier des formes verbales dont le radical se termine par $-\chi-$: $\acute{\epsilon}\acute{\chi}\epsilon\iota(\varsigma)$ ($\acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota[\varsigma]$).

1. Cf. H. PERNOT, *Grammaire du Grec moderne*, Paris, 1917, p. 93, n° 148.

Devant α , o , ou , le χ est articulé $\dot{\chi}$ en maniote¹ lorsqu'un *yod* s'intercalait entre le χ et la voyelle : $\chi y \alpha$, $\chi y o$, $\chi y ou$. Le cas se présente : α) à l'initiale : $\dot{\chi} \acute{o} \nu \iota$ ($\chi \iota \acute{o} \nu \iota$)², $\dot{\chi} ou \nu \acute{\alpha} \delta \alpha$ ($\chi \iota ou \nu \acute{\alpha} \delta \alpha$) ; β) à l'intérieur³ : $\alpha \dot{\chi} \acute{o} \nu \iota \sigma \tau o (\varsigma)$ ($\acute{\alpha} \chi \iota \acute{o} \nu \iota \sigma \tau o \varsigma$), $\alpha \dot{\chi} ou \nu \acute{o} (\varsigma)$ ($\acute{\alpha} \chi \iota ou \nu \acute{o} \varsigma$, pour $\acute{\alpha} \chi \iota \nu \acute{o} \varsigma$, accusatif de $\acute{\alpha} \chi \iota \nu \acute{o} \varsigma$) ; γ) en syllabe finale : au féminin singulier (nominatif, accusatif, génitif) des substantifs en $-\chi \iota \alpha$ ou $-\chi \epsilon \iota \alpha$: $o \dot{\chi} \acute{\alpha}$ ($\acute{o} \chi \epsilon \iota \acute{\alpha}$), ou des adjectifs en $-\chi \upsilon \varsigma$: $\tau \rho \alpha \dot{\chi} \acute{\alpha}$ ($\tau \rho \alpha \chi \iota \acute{\alpha}$), $\tau \rho \alpha \dot{\chi} \acute{\alpha} \varsigma$ ($\tau \rho \alpha \chi \iota \acute{\alpha} \varsigma$) ; au nominatif-accusatif pluriel neutre de ces adjectifs : $\pi \alpha \dot{\chi} \acute{\alpha}$ ($\pi \alpha \chi \iota \acute{\alpha}$), ou des noms en $-\chi \iota$: $o \nu \acute{\alpha} \dot{\chi} \alpha$ ($o \nu \acute{\alpha} \chi \iota \alpha$, de $o \nu \acute{\alpha} \chi \iota$) ; au génitif singulier masculin et neutre des adjectifs en $-\chi \upsilon \varsigma$: $\pi \alpha \dot{\chi} o \acute{u}$ ($\pi \alpha \chi \iota o \acute{u}$, de $\pi \alpha \chi \acute{u} \varsigma$ et $\pi \alpha \chi \acute{u}$) ; à l'accusatif masculin pluriel de ces adjectifs : $\pi \alpha \dot{\chi} o \acute{u} (\varsigma)$ ($\pi \alpha \chi \iota o \acute{u} \varsigma$) ; au génitif pluriel des trois genres : $\pi \alpha \dot{\chi} o \acute{u} (\nu \epsilon)$ ($\pi \alpha \chi \iota \acute{o} \nu [:]$)⁴ ; δ) dans la phrase : $\acute{\epsilon} \dot{\chi} ' \acute{\alpha} \lambda \lambda o$ ($\acute{\epsilon} \chi \epsilon \iota \acute{\alpha} \lambda \lambda o$) $\acute{\epsilon} \dot{\chi} ' \acute{o} \lambda o$ ($\acute{\epsilon} \chi \epsilon \iota \acute{o} \lambda o$), $\acute{\epsilon} \dot{\chi} ' o \acute{u} \tau \epsilon$ ($\acute{\epsilon} \chi \epsilon \iota o \acute{u} \tau \epsilon$). Devant ϵ précédé d'un *yod* (groupe $\chi y \epsilon$), le traitement du χ a été le même que devant ϵ , ι ; on le trouve en syllabe finale au nominatif-accusatif pluriel des substantifs et adjectifs féminins en $-\chi \iota \alpha$: $o \dot{\chi} \acute{\epsilon} (\varsigma)$ ($\acute{o} \chi \iota \acute{\epsilon} \varsigma$), $\tau \rho \alpha \dot{\chi} \acute{\epsilon} (\varsigma)$ ($\tau \rho \alpha \chi \iota \acute{\epsilon} \varsigma$), et dans la phrase : $o \nu \acute{\alpha} \dot{\chi} ' \acute{\epsilon} \dot{\chi} \epsilon \iota$ ($o \nu \acute{\alpha} \chi \iota \acute{\epsilon} \chi \epsilon \iota$).

En dehors du maniote, je ne connais aucun traitement analogue à celui de $\dot{\chi}$: le plus souvent, χ évolue vers *tché* ou *tsé*⁵, mais avec un changement du point

1. Cf. ci-dessus, p. 92.

2. Je n'ai pas d'exemples de $\chi \iota \alpha > \dot{\chi} \alpha$ en syllabe initiale.

3. Je n'ai pas trouvé d'exemple, en ce cas, de $\chi y \alpha > \dot{\chi} \alpha$.

4. Je n'ai pas, en ce cas, d'exemple à fournir de $\chi y o > \dot{\chi} o$.

5. Cf. H. PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, p. 242-4, § 3, avec bibliographie aux notes.

d'articulation. Pour γ , le seul traitement comparable à celui du maniote se retrouverait dans les parlers de Lesbos et des Saracatsans, mais après consonne¹. L'évolution de χ vers la chuintante est moins rare² : dans les parlers de Chio, H. Pernot a noté un son ζ intermédiaire entre ζ et s^3 ; dans l'Italie méridionale, à Otrante et à Cardato, χ se prononce chuintant⁴ ; de même à Chypre⁵ ; en tsaconien, χ s'« épaisit », selon l'expression de Deville⁶ et se prononce ch : enfin les dialectes d'Asie Mineure, de Silli⁷, de Cappadoce⁸ et de Pharasa⁹ présentent une évolution de χ analogue.

En résumé, l'avancement du point d'articulation, qui caractérise les palatales du maniote, est dû à une sorte d'attraction qu'exercent sur ces consonnes les voyelles antérieures ϵ , i .

L'évolution des palatales en chuintantes, qui a été entièrement réalisée dans certains parlers, est demeurée incomplète dans le nôtre.

1. Cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 153-4, § 33 ; HÖEG, op. cit., p. 168.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 272, § 3 : « La proximité articulatoire du ζ et du χ rend leur permutation fréquente dans les dialectes. »

3. *Ibidem*.

4. Cf. MOROSI, op. cit., Otrante, p. 105, 2 ; BOVA, § 65 : « $\chi \epsilon \iota \mu \omega \nu \alpha \varsigma$ *sci-móna* ».

5. Cf. MONDRY-BEAUDOUIN, op. cit., p. 41. « Le χ a perdu... le son qu'il a en grec vulgaire devant e et i ; il se prononce comme le ch français. »

6. Op. cit., p. 86, § 28 : « $\tau \rho \acute{\iota} \chi \epsilon$ (cheveux) *ichiché*... La même prononciation existe en Crète et probablement ailleurs. »

7. Cf. DAWKINS, op. cit., p. 45, § 14 : « χ before e and i is pronounced $\acute{\sigma}$. »

8. *Ibidem*, p. 71, § 79 : « The spirant χ , instead of having its usual palatal pronunciation, is often pronounced $\acute{s}$ before e and i . »

9. *Ibidem*, p. 154, § 264 : « Before e and i ... χ , palatal in this position in Modern Greek, suffers a further change to... $\acute{s}$... Examples are... for χ : $\acute{\sigma} \epsilon \acute{\iota} \lambda \iota$, lip, $\acute{\sigma} \acute{\omega} \nu \alpha$ ($\chi \epsilon \lambda \acute{\omega} \nu \alpha$), $\acute{\sigma} \acute{\epsilon} \rho \iota$. »

CHAPITRE II

LES NASALES

La langue commune possède trois consonnes nasales : l'occlusive bilabiale *m* (μ), l'occlusive antérolinguale *n* (ν) et l'occlusive postérolinguale $\dot{n}$ ou *ng* ($\gamma\gamma$, $\gamma\kappa$)¹. Elles ne peuvent se rencontrer dans le mot qu'à deux places : à l'intérieur et à l'initiale². Le maniote, lui, ne connaît que deux consonnes nasales : la labiale μ et la dentale ν . L'articulation en est la même que dans la langue commune ; les places qu'elles peuvent occuper sont les mêmes, mais seulement devant voyelle, car le maniote ignore les nasales implosives³. Le μ et le ν maniotes ne différant pas du μ et du ν communs, je les étudierai par rapport à d'autres phonèmes.

Les combinaisons qui peuvent se présenter en grec commun sont les suivantes :

1. Cf. LOUIS ROUSSEL, op. cit., p. 29-39, §§ 100-2, p. 31-2, §§ 104-6 ; p. 32, § 108 ; H. PERNOT, op. cit., p. 331, section XIV ; cf. ROUDET, op. cit., p. 153, § 81, 1^o, 2^o et 4^o.

2. On sait que, dès les origines, le grec a perdu le *m* en finale (cf. A. MEILLET, *Aperçu*, p. 20) ; quant au *n*, il s'est maintenu à cette place en grec ancien, mais non en grec moderne (cf. A. MEILLET, op. cit., p. 222 ; L. ROUSSEL, op. cit., p. 41, § 136).

3. La gutturale nasale est toujours implosive en grec (cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 37, §§ 123-5 et p. 92, § 108), c'est-à-dire que la nasale se produit au moment de l'*implosion* (période de fermeture des organes) et qu'à l'explosion c'est la gutturale *g* qui est articulée. — (Cf. ROUDET, op. cit., p. 140, § 76). Le μ et le ν ne sont implosifs en grec que devant occlusive. On s'explique pourquoi le maniote ne connaît pas la gutturale nasale : c'est parce qu'il n'a pas de nasales implosives.

à l'initiale :

1^o *nasale + voyelle* (ν ά φ τ ης) ;

2^o *nasale + consonne occlusive*¹ (μ π α ί ν ω) et,

3^o *consonne + nasale* (γ ν ω ρ ί ζ ω) ;

à l'intérieur :

4^o *voyelle + nasale + voyelle* (κ ά μ α ρ α) ;

5^o *consonne + nasale + voyelle* (ά ρ ν ί) ;

6^o *voyelle + nasale + consonne occlusive* (ά ν τ ρ ας).

Que deviennent ces groupes en maniote ?

J'examinerai d'abord l'action des nasales sur les consonnes, puis les rapports des nasales et des voyelles.

1^o LES NASALES ÉTUDIÉES PAR RAPPORT AUX CONSONNES VOISINES

Qu'il s'agisse d'une syllabe initiale ou intérieure (combinaisons 1^o, 2^o et 3^o d'une part, combinaisons 4^o, 5^o et 6^o de l'autre), les cas se réduisent à deux :

a) la consonne précède la nasale ;

b) la nasale précède la consonne.

Le maniote présente deux traitements différents : dans le premier cas, la nasale se maintient ; dans le second, elle s'amuît.

a) *La consonne précède la nasale.* — Le traitement est le même qu'en langue commune : la nasale, explosive, se maintient, et les articulations de la consonne et de la nasale se font successivement ; ainsi les groupes formés de consonne (spirante ou occlusive) suivie de

1. La combinaison : *nasale + spirante* est impossible en grec moderne.

nasale dentale¹ : βν, γν, ζν (σν), θν, κν, λν, μν, πν, ρν, φν, χν, se prononcent en maniote, quelle que soit leur place dans le mot, comme en grec commun, dans : βνωμοσύνη (εὐγνωμοσύνη), γνωρίζου (γνωρίζω), σνοίχι (*ζνοίχι), έθνο(ς), κνισάρι, στέλνου (στέλνω), λιμνή, καπνίζου (καπνίζω), αρνάκι, ξαφνικό(ς) et αχνάρι ; pareillement, les groupes formés de consonne (spirante ou occlusive) suivie de nasale labiale : γμ, ζμ (σμ), θμ, κμ, λμ, ρμ, τμ et χμ, se prononcent de la même manière, en maniote et en langue commune, dans : δείγμα, φοβισμένο(ς) (*φοβίζμένος), σταθμό(ς), ακμάζου (ακμάζω), αλμυρό(ς), ορμή, ατμό(ς) et δραχμή.

b) *La nasale précède la consonne.* — Il faut ici considérer : 1. le mode d'articulation de la consonne et 2. la place du groupe : *nasale + consonne* dans le mot.

1. *Mode d'articulation de la consonne.* — En langue commune, si la consonne est spirante, elle reste, mais la nasale s'amuit, ainsi, avec μ : νύφη (de νύμφη), avec ν : πλίθος (de πλίνθος), avec n : συχίζω (de συγχίζω)². Si la consonne est une sourde occlusive, elle se sonorise³ : après n, le x se prononce comme la gutturale occlusive sonore g français dur (έγxαρινάζω) ; après μ, le π se prononce comme la labiale occlusive sonore b

1. Sur les groupes de consonnes, voir L. ROUSSEL, op. cit., p. 34-5, §§ 115-6, généralités ; et surtout H. PERNOT, op. cit., p. 360-381, IV.

2. Cf. PHILINDAS, *Gram. gr.*, 2^e édit., t. I, p. 74, § 246. Le fait se remarque surtout : 1^o dans la phrase, quand un mot accessoire terminé par nasale (négation δεν, article-pronom τον, την) se trouve suivi d'un mot commençant par spirante ; 2^o en composition dans un suffixe tel que συν- suivi de spirante (συν-δρομή > συδρομή, συμ-βαίνει > συβαίνει) (cf. PHILINDAS, op. cit., § 246).

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 350, § 2.

(ἐμπόρος) ; enfin, après ν, le τ se prononce comme la dentale occlusive sonore *d* (Ἀντώνης).

Les faits sont les mêmes en maniotte, en ce qui touche l'amuïssement de la nasale devant spirante et la sonorisation d'une occlusive sourde ; d'une part, on rencontre : νύφη, πλῖθος et συχίζου (συχίζω) ; de l'autre : α(μ)πέλι, α(ν)τάμωση et ό(γ)κος, où π, τ, κ se sonorisent en *b*, *d*, *g*.

2. *Place du groupe* : nasale + consonne occlusive dans le mot. — Trois cas se présentent, selon que le groupe est initial, intérieur ou dans la phrase, la nasale terminant un mot secondaire — article-pronom τον, την, négation δεν — et la consonne commençant un mot suivant.

α) *Groupe* : nasale + occlusive à l'initiale. — Dans la langue commune, il n'y a pas d'implosion de la nasale initiale, mais une occlusive sourde devient toujours sonore ; on a ainsi avec γκ : γκρεμίζω (de (ἐν)κρημνίζω), où γκ- se prononce *g* dur, et non *ng* ; avec ν : ντροπή (de (ἐν)τροπή), où ντ- se prononce *d*, non *nd-* ; avec μ : μπήγω (de (ἐμ)πήγω), où μπ- se prononce *b*, non *mb* ; les sourdes κ, τ, π se sont sonorisées. Naturellement il ne faut utiliser que les exemples où γκ, μπ, ντ étaient jadis précédés d'une voyelle atone amuïe par aphérèse, et négliger les cas où γκ, μπ, ντ sont des transcriptions de *g*, *b*, *d* (généralement dans les mots empruntés au turc ou au français : γκέμια, ντιβάνι, μπομπονιέρα)¹.

1. Cf. H. PERNOT, *Gram. gr.*, p. 15, § 14, 3^e, rem. I, II ; p. 18, § 23 rem. I ; p. 20, § 26, rem. I et II.

Le maniote offre, en ce cas, le même traitement que le grec commun, ainsi γόλφι¹ (γκόλφι de (ἐ)γκόλφι) avec γκ-; βήγου (μπήγω de (ἐ)μπήγω) avec μπ-, et δόπιο(ς) (ντόπιος de (ἐ)ντόπιος) avec ντ-, et, devant consonne : γρεμίζου (γκρεμίζω de (ἐ)γκρεμίζου), δροπή (ντροπή de (ἐ)ντροπή), βρό(ς) (μπρός de (ἐ)μπρός), βλέκου (μπλέκω de (ἐ)μπλέκω).

β) *Groupe* : nasale + consonne occlusive à l'intérieur. — En langue commune, la nasale subsiste implosive devant consonne occlusive et une occlusive sourde se sonorise.

Le traitement maniote est différent : la nasale ne se maintient pas devant l'occlusive mais une occlusive sourde devient sonore ; le traitement est donc à l'intérieur le même qu'à l'initiale ; le maniote oppose : αdαμόνου sans ν avant le d, à la forme commune ανταμόνω avec ν devant τ qui se sonorise ; il dit de même : αdεγδίκτηση (au lieu de αντεγδίκτηση), αdηλά (au lieu de αντηλιά), απαdού (άπαντῶ), αρχódισσα (άρχόντισσα), άσποdο (άσποντο, άσπονδο), βροdού (βροντῶ), γεροdική (γεροντική), κιdυνέβου (κινυνέβω, κινδυνεύω), κοdό(ς) (κοντός), λεβέdη(ς) (λεβέντης), λέοdα(ς), λέοdε(ς) (λέοντας,λέοντες), λησταdάρτη(ς) (λησταντάρτης), μπάdα (μπάντα), όdα(ς) (δντας), πάdα (πάντα), πέdε (πέντε), ποdικό(ς) (ποντικός), σκαdαλίζου (σκανταλίζω, σκανδαλίζω), ξεφαdόνου (ξεφαντόνω), τζάdα (τζάντα), υφαdική (ύφαντική), φαdάζομαι (φαντάζομαι), φαdαχτερό(ς) (φανταχτερός), φιdανάκι (φιντανάκι), φουdόνου (φουντόνω), χαdάκι (χαντάκι) ; la désinence des participes présents actifs en

1. Le g est un g dur français.

-οντας ou -όντας (-ῶντας) est en maniote -o d α(ς)
 et -ό d α(ς) : γυρέβo d α(ς) (γυρέβοντας), κλαίο d α(ς) (κλαίοντας),
 χάνo d α(ς) (χάνοντας), αγαπῶ d α(ς) (ἀγαπῶντας) ; les troisiè-
 mes personnes du pluriel du présent et de l'imparfait de
 l'indicatif passif, -ου νται (-ον νται) ou -οῦ νται, et -ονταν
 (-όντανε) ou -οῦ νταν(ε), sont en maniote : -o d αι, -ού d αι,
 -o d α(ν)¹, -o d ανε, -ού d ανε : χάνo d αι, αγαπού d αι (ἀγαπιοῦν-
 ται), χάνo d α(ν) (χάνονταν), αγαπού d α(ν) (ἀγαπιῶντανε) ;
 enfin, les noms de nombre par dizaines, de 30 à 90,
 se terminent en -d α (-ντα) : τρά d α (τρίαντα), σρά d α
 (σράντα), πενή d α (πενήντα), εξή d α (ἐξήντα), βδομή d α
 (βδομήντα), ογδό d α (ὀγδόντα), ενενή d α (ἐνενήντα) ; devant
 consonnes, on a : á d ρα(ς) (ἄντρας), α d ρει|μένη (ἀντρε-
 ωμένη), en cinq syllabes (ε: faisant position), dans une
 chanson que j'ai recueillie à Laya, δέ d ρο (δέντρο),
 μά d ρα (μάντρα), πλ d ρέβου (παντρέβω), χο d ρός (χοντρός),
 Γωργά d ζα (Γιωργάντζα). Avec la consonne μ, le maniote
 offre : α b άρι (άμπάρι), ακου b ισμένο(ς) (ἀκουμπισμένος),
 γα b ρός (γαμπρός), ε b ειρικό (ἐμπειρικό), κου b άρο(ς) (κου-
 μπάρος), κου b όνου (κουμπόνω), κου b ούρι (κουμπούρι),
 λι b ίζομαι (λιμπίζουμαι), bo b ές (μπομπές), παρα b ώθου
 (παραμπώθω), πό b εμα (πόμπεμα), τα b ουρά(ς) (ταμπουράς),
 τσι b ού (τσιμπῶ), et, devant consonne : κο b λ άζου (κο-
 μπλιάζω), ο b ρ έλα (ὀμπρέλα), παρα b ρός (παραμπρός).
 Avec γκ, la langue commune a : άγγελος, άγγίζω,
 άγγούρι, ανάγκη ; le maniote dit : α g έλο(ς), α g ίζου
 (άγγίζω), α g ούρι, ανάγκη, et, devant consonne : 'A g λο(ς)
 ('Aγγλος), α g ρύρι (άγκρύφι).

Le fait n'est pas tout récent en maniote et un des

1. Pour la finale, voir ci-dessous : *Morphologie du verbe*.

rares documents que nous possédions du parler à date ancienne vient en apporter confirmation : c'est la lettre des Maniotes adressée au Pape Grégoire XIII en 1582, dont j'ai parlé plus haut¹. On y rencontre les graphies : ἐλαπροτατο (λαμπρότατο), ηπορουμε (ἡμποροῦμε, μποροῦμε), γεροτες (γέροντες), πεθυμοτας (ἐπιθυμῶντας), ζητοτας (ζητῶντας), εῃῃτα (ἐῃῃντα), πατεχοῦ (παντεχοῦ), κοτοσταβλος (κοντόσταβλος), κωστατης (Κωσταντής)² ; on remarquera dans ces formes que : 1^o π et τ ne sont pas précédés de μ ou de ν, ce qui prouve que la nasale n'était pas articulée ; 2^o la graphie maintient les sourdes π et τ : c'est sans doute parce que, le rédacteur du texte ne disposant pas d'un signe pour transcrire l'occlusive sonore, les graphies μπ et ντ (dont se sert actuellement le grec commun pour noter *b* et *d*) étaient pour lui deux sons : μ + π, ν + τ ; la preuve en est que, dans la mention des titres d'un des signataires de la lettre (p. 398), le rédacteur se sert du terme αμπελουργος, qui n'appartient pas à son parler, mais qu'il a emprunté à la langue commune, et transcrit μπ (c'est-à-dire *mb*), comme il l'a entendu prononcer.

γ) *Groupe* : nasale + consonne occlusive dans la

1. Voir plus haut *Préface*. Je cite d'après LAMBROS, Νέος Ἑλληνομνημων, 1905, t. II, p. 397-8.

2. Le traitement semble connu du parler de Cargèse, cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., Ἀφέδη, p. 3, XII, XVIII, XXI ; Ἀφέδης, p. 3, XX, XXII, p. 4, XXVII, XXVIII ; Ἀφεδοῦ, p. 3, XII, XVII, XVIII, XX, XXIX ; vraisemblablement, le δ provient de l'affaiblissement du *d*, issu de ντ (Ἀφέντης), à moins qu'il ne soit une notation imparfaite de la dentale occlusive sonore. De même pour la forme ἐζοδάνψε (εζωνάνψε), *ibid.*, p. 3, XXIV, et p. 4, XXXI.

phrase. — Après un mot accessoire terminé par v^1 (tel que l'article-pronom masculin ou féminin accusatif $\tau\omicron\nu\nu$, $\tau\eta\nu$, la négation $\delta\epsilon\nu$) le traitement commun est le même qu'à l'intérieur : les vibrations nasales se font sentir avant l'articulation de l'occlusive initiale, qui, si elle est sourde, se sonorise; ainsi avec $\dot{n}$: $\delta\epsilon\nu$ $\xi\acute{\alpha}\iota\rho\omega$ (* $\delta\epsilon\dot{n}g\zeta\acute{\alpha}\iota\rho\omega$), $\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\alpha\iota\rho\acute{o}$ (* $\tau\omicron\dot{n}g\kappa\alpha\iota\rho\acute{o}$); avec μ : $\delta\epsilon\nu$ $\pi\acute{\alpha}\omega$ (* $\delta\epsilon m b\acute{\alpha}\omega$), $\tau\omicron\nu\nu$ $\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha$ (* $\tau\omicron m b\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha$); avec ν : $\delta\epsilon\nu$ $\tau\iota\nu\acute{\alpha}\zeta\omega$ (* $\delta\epsilon n d\iota\nu\acute{\alpha}\zeta\omega$), $\tau\omicron\nu\nu$ $\tau\acute{o}\rho\omicron$ (* $\tau\omicron n d\acute{o}\rho\omicron$)².

En maniote, comme en syllabe intérieure, il n'y a pas de nasale implosive, mais l'occlusive sourde initiale se sonorise seulement; on entendra donc g dur au lieu de $\dot{n}g$, dans : $\sigma\tau\omicron$ $g\acute{\alpha}\beta\omicron$ ($\sigma\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\acute{\alpha}\beta\omicron$), $\sigma\tau\omicron$ $g\alpha\kappa\acute{o}$ ($\sigma\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\alpha\kappa\acute{o}$), $\nu\alpha$ $g\alpha\lambda\acute{\alpha}$ ($\nu\acute{\alpha}\nu$ ' $\kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}$, $\nu\acute{\alpha}$ $\epsilon\acute{\imath}\nu\alpha\iota$ $\kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}$, formule de souhait); $\sigma\tau\omicron$ $g\alpha\lambda\acute{o}$ ($\sigma\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\alpha\lambda\acute{o}$), $\sigma\tau\eta$ $g\alpha\rho\delta\acute{\iota}\alpha$ ($\sigma\tau\eta\nu$ $\kappa\alpha\rho\delta\acute{\iota}\alpha$), $\sigma\tau\eta$ $g\alpha\rho\tau\epsilon\rho\acute{\iota}\alpha$ ($\sigma\tau\eta\nu$ $\kappa\alpha\rho\tau\epsilon\rho\acute{\iota}\alpha$), $\sigma\tau\eta$ $g\alpha\sigma\acute{\epsilon}\lambda\lambda\alpha$ ($\sigma\tau\eta\nu$ $\kappa\alpha\sigma\acute{\epsilon}\lambda\lambda\alpha$), $\tau\omicron$ $g\alpha\iota\rho\acute{o}$ ($\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\alpha\iota\rho\acute{o}$), $\sigma\tau\eta$ $g\omicron\iota\lambda\acute{\alpha}$ ($\sigma\tau\eta\nu$ $\kappa\omicron\iota\lambda\acute{\iota}\alpha$), $\sigma\tau\eta$ $g\omicron\lambda\omicron\chi\acute{\upsilon}\theta\alpha$ ($\sigma\tau\eta\nu$ $\kappa\omicron\lambda\omicron\chi\acute{\upsilon}\theta\alpha$), $\sigma\tau\omicron$ $g\acute{o}\sigma\mu\omicron$ ($\sigma\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\acute{o}\sigma\mu\omicron$), $\tau\eta$ $g\omicron\tau\tau\alpha\rho\acute{\iota}\tau\sigma\alpha$ ($\tau\eta\nu$ $\kappa\omicron\tau\tau\alpha\rho\acute{\iota}\tau\sigma\alpha$), $\sigma\tau\omicron$ $g\omicron\upsilon b\acute{\alpha}\rho\omicron$ ($\sigma\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\omicron\upsilon m\pi\acute{\alpha}\rho\omicron$), $\epsilon\nu\alpha$ $g\acute{o}\upsilon\rho\omicron$ ($\epsilon\acute{\imath}\nu\alpha\nu$ $\kappa\acute{o}\upsilon\rho\omicron$), $\tau\omicron$ $g\omicron\upsilon\phi\acute{o}$ ($\tau\omicron\nu\nu$ $\kappa\omicron\upsilon\phi\acute{o}$); au lieu de nd , on entendra d dans : $\tau\eta$ $d\acute{\alpha}\beta\lambda\alpha$ ($\tau\eta\nu$ $\tau\acute{\alpha}\beta\lambda\alpha$), $\tau\omicron$ $d\alpha\acute{\gamma}\iota\zeta\omicron\upsilon$ ($\tau\omicron\nu\nu$ $\tau\alpha\gamma\acute{\iota}\zeta\omega$), $\delta\epsilon$ $d\acute{\alpha}\zeta\omicron\upsilon$ ($\delta\epsilon\nu$ $\tau\acute{\alpha}\zeta\omega$), $\tau\eta$ $d\zeta\acute{\alpha}\kappa\iota\sigma\alpha$ ($\tau\eta\nu$ $\tau\zeta\acute{\alpha}\kappa\iota\sigma\alpha$), $\delta\epsilon$ $d\eta\rho\acute{\alpha}\zeta\omicron\upsilon$ ($\delta\epsilon\nu$ $\tau\eta\rho\acute{\alpha}\zeta\omega$), $\sigma\tau\omicron$ $d\acute{o}\rho\omicron$ ($\sigma\tau\omicron\nu\nu$ $\tau\acute{o}\rho\omicron$), $\acute{\alpha}$ $d\omicron$ $\beta\rho\epsilon\acute{\iota}$ ($\acute{\alpha}\nu$ $\tau\omicron$ $\beta\rho\epsilon\acute{\iota}$), $\tau\eta$ $d\rho\acute{\iota}\tau\eta$ ($\tau\eta\nu$ $\tau\rho\acute{\iota}\tau\eta$), $\sigma\tau\omicron$ $d\acute{\upsilon}\rho\omicron$ ($\sigma\tau\omicron\nu\nu$ $\tau\acute{\upsilon}\rho\omicron$), $\sigma\tau\eta$ $d\acute{\upsilon}\chi\eta$ ($\sigma\tau\eta\nu$ $\tau\acute{\upsilon}\chi\eta$); au lieu de mb enfin, on entendra b dans : $\tau\omicron$ $b\alpha\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$ ($\tau\omicron\nu\nu$ $\pi\alpha\acute{\iota}\zeta\omega$), $\tau\eta$ $b\alpha\iota\nu\acute{\epsilon}\beta\omicron\upsilon$ ($\tau\eta\nu$ $\pi\alpha\iota\nu\acute{\epsilon}\beta\omega$),

1. Les mots accessoires faisant corps avec le mot qui suit, la nasale qui les termine ne peut être considérée comme une finale véritable.

2. Cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 37, §§ 123-5 « Loi des nasales implosives » : « Les nasales implosives tendent à prendre le point d'articulation de la consonne ou du commencement de la consonne qui suit et à la sonoriser. »

δε *h* αἴρνου (δεν παίρνω), á *h* áου (ἄν πᾶω), το *h* αρακαλού (τον παρακαλῶ), δε *h* εριμένετε (δεν περιμένετε), δε *h* ερνού (δεν περνῶ), τη *h* ήττα (την πῆττα), δε *h* ονά (δεν πονάει), στο *h* όλεμο (στον πόλεμο), τη *h* ζαλίδα (την ψαλίδα).

2º LES NASALES ÉTUDIÉES PAR RAPPORT AUX VOYELLES VOISINES

A l'intérieur comme à l'initiale, j'envisagerai deux cas, selon que la nasale précède ou suit la voyelle.

a) *La nasale précède la voyelle.* — On prononce en maniote comme dans la langue commune les groupes : *μα*, *με*, *μι* (*μοι*, *μει*, *μη*, *μυ*), *μο* (*μω*), *μου* et *να*, *νε* (*ναι*), *νι* (*νοι*, *νει*, *νη*, *νυ*), *νο* (*νω*), *νου*, exception faite¹ des groupes commençant par *ng*, puisque le maniote ne possède pas le *ng*.

b) *La nasale suit la voyelle.* — En ce cas, ou le groupe : *voyelle+nasale* est suivi d'une voyelle, ou il est suivi d'une consonne.

α) *Groupe : voyelle+nasale+voyelle.* — Le maniote présente le traitement commun, quelle que soit la voyelle qui précède ou qui suive la nasale, ainsi dans les mots : *καματερό(ς)* (groupe **αμα*), *αμέργου* (*αμέργω* ou *αμέλγω*, groupe **αμε*), *αμοιβή* (groupe **αμοι*), *κάμωμα* (groupe **αμω*), *χαμούρι* (groupe **αμου*), etc. Les exemples abondent avec d'autres voyelles que *α* devant la nasale, et avec *ν* au lieu de *μ*.

β) *Groupe : voyelle+nasale+consonne.* — Le maniote se sépare ici de la langue commune. D'après les observations que j'ai pu faire, la voyelle précédant un

1. Voir ci-dessus, p. 148.

groupe formé de : *nasale* + *consonne* tend en grec commun à se nasaliser, surtout si elle est accentuée¹ : dans ἄντρας, le premier α, tonique, est nettement nasal, tandis que, dans ἀντηλίς, où le premier α est atone, la nasale ne se fait guère sentir qu'après l'émission du α².

En maniote, que la voyelle soit atone ou tonique, elle ne se nasalise pas ; le fait n'est pas surprenant, puisqu'il n'y a pas devant consonne de nasale implosive :

1. Le problème des voyelles nasales en grec moderne n'est pas résolu et n'a été jusqu'ici abordé qu'en passant. L. ROUSSEL pense que la voyelle se nasalise : 1° en finale, dans le groupe ο + ν : « dans -ον final, on assiste à une nasalisation incontestable de la voyelle » (op. cit., p. 31, § 196) et p. 41, § 136 : « (en finale) il paraît du reste se former des voyelles nasales » ; 2° devant un groupe de nasale + θ (op. cit., p. 24, § 85) : « Il n'est pas impossible qu'il (ce groupe) facilite la formation de voyelles nasales », et, p. 31, § 104 : « Dans ce dernier cas (celui de ν θ), ν voile la voyelle précédente d'une très légère nasalisation. » Toutefois il faudrait ajouter que ν θ n'est pas un groupe à proprement parler, car devant θ, le ν est instable en langue commune. — H. PERNOT a étudié expérimentalement la question dans les parlers de Chio (p. 160-179, voir, surtout, p. 175-6 et 178-9) ; les conclusions auxquelles il aboutit, quant à la nasalité initiale et aux conditions de nasalisation intérieure des divers timbres vocaliques à Chio et dans la langue commune. L'influence de l'accent sur la nasalisation est soulignée à deux reprises, p. 176 (nasalité initiale) : « Cette nasalité, ici (en grec commun) comme à Chio est intimement liée à l'accent, que cet accent appartienne en propre au mot ou lui vienne seulement de sa place dans la phrase », et, p. 177 : « En outre, à l'intérieur d'un mot quelconque, la faible nasalité inhérente à toute voyelle est plus sensible sous l'accent qu'à l'atone. » — H. PERNOT note d'ailleurs des cas de nasalisation de voyelle dans le voisinage de nasales (parfois aussi d'autres phonèmes, λ et γ) précédant la voyelle (il semble même, selon lui (p. 176) que « à l'inverse de ce que nous observons en français, c'est par la voyelle suivante et non par la voyelle précédente qu'a commencé la nasalisation ») ou suivant la voyelle, la nasale n'étant pas en ce cas nécessairement suivie de consonne. Il est possible qu'après nasale (même avant nasale suivie de voyelle), des voyelles se nasalisent en maniote, mais il est difficile de s'en rendre compte par l'oreille. Je parle de voyelle non nasalisée en maniote seulement dans le cas : *voyelle* + *nasale* + *consonne*, c'est-à-dire là où, en langue commune, l'oreille perçoit généralement une nasalisation.

2. Cependant, H. PERNOT a enregistré des voyelles nasales dans : tīm ḥortān (την ἡόρταν), op. cit., p. 166, ex. 7 ; et p. 171, dans : tīm ḡrīn (την ἡόρη) ex. 60 ; tōm pēro (τον παίρνω) ex. 64 ; tōn ḡstāndōn (τον ἡόσταντή) exemple 70, etc.

la voyelle ne se trouve donc que devant une occlusive sonore. Ainsi on rencontre, devant $\nu\tau$ (prononcé d), avec le timbre α , atone : $\alpha\pi\alpha\delta\acute{o}\upsilon$ ($\acute{\alpha}\pi\alpha\nu\tau\acute{\omega}$), et tonique : $\pi\acute{\alpha}\delta\alpha$ ($\pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha$) ; avec le timbre ϵ , atone : $\sigma\phi\epsilon\delta\acute{o}\nu\eta$ ($\sigma\phi\epsilon\nu\tau\acute{o}\nu\eta$, $\sigma\phi\epsilon\nu\delta\acute{o}\nu\eta$), et tonique : $\pi\acute{\epsilon}\delta\epsilon$ ($\pi\acute{\epsilon}\nu\tau\epsilon$) ; avec le timbre ι , atone : $\sigma\upsilon\delta\omicron\pi\acute{\iota}\tau\tau\iota(\varsigma)$ ($\sigma\upsilon\nu\tau\omicron\pi\acute{\iota}\tau\eta\varsigma$), et tonique : $\sigma\acute{\upsilon}\delta\omicron\mu\alpha$ ($\sigma\acute{\upsilon}\nu\tau\omicron\mu\alpha$) ; avec le timbre $\omicron$, atone : $\acute{\alpha}\sigma\pi\omicron\delta\omicron$ ($\acute{\alpha}\sigma\pi\omicron\nu\tau\omicron$), et tonique : $\acute{o}\delta\alpha(\varsigma)$ ($\acute{o}\nu\tau\alpha\varsigma$) ; avec le timbre $\omicron\upsilon$, atone : $M\omicron\upsilon\delta\chi\nu\acute{\iota}\sigma\tau\iota\kappa\alpha$ ($M\omicron\upsilon\nu\tau\alpha\nu\acute{\iota}\sigma\tau\iota\kappa\alpha$, nom de village), et tonique : $\pi\omicron\acute{o}\delta\alpha$ ($\pi\omicron\acute{o}\upsilon\nu\tau\alpha$). Devant $\mu\pi$ (prononcé b), on relève, avec le timbre α , atone : $\chi\alpha b\acute{\alpha}\nu\alpha$ ($\chi\alpha\mu\pi\acute{\alpha}\nu\alpha$), et tonique : $\tau\acute{\zeta}\acute{\alpha}b\alpha$ ($\tau\acute{\zeta}\acute{\alpha}\mu\pi\alpha$) ; avec le timbre ϵ , atone : $\zeta\epsilon b\acute{\iota}\lambda\iota$ ($\zeta\epsilon\mu\pi\acute{\iota}\lambda\iota$), et tonique : $\acute{\epsilon}b\alpha\iota\nu\alpha$ ($\acute{\epsilon}\mu\pi\alpha\iota\nu\alpha$) ; avec le timbre ι , atone : $\acute{o}\lambda\upsilon b\omicron(\varsigma)$ ($\acute{o}\lambda\upsilon\mu\pi\omicron\varsigma$), et tonique : $\tau\acute{\zeta}\acute{\iota}b\eta\sigma\alpha$ ($\tau\acute{\zeta}\acute{\iota}\mu\pi\eta\sigma\alpha$, de $\tau\acute{\zeta}\acute{\iota}\mu\pi\acute{\omega}$) ; avec le timbre $\omicron\upsilon$, atone : $\tau\omicron\upsilon b\alpha\nu\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$ ($\tau\omicron\upsilon\mu\pi\alpha\nu\acute{\iota}\zeta\omega$), et tonique : $\tau\omicron\acute{o}\upsilon b\alpha\nu\omicron$ ($\tau\omicron\acute{o}\upsilon\mu\pi\alpha\nu\omicron$). On a enfin devant $\gamma\kappa$ ou $\gamma\gamma$ (prononcé g dur), avec le timbre α , atone : $\alpha\gamma\omicron\acute{o}\upsilon\tau\iota$ ($\acute{\alpha}\gamma\gamma\omicron\acute{o}\upsilon\tau\iota$), et tonique : $\acute{\alpha}\gamma\lambda\omicron(\varsigma)$ ($\acute{\alpha}\gamma\gamma\lambda\omicron\varsigma$) ; avec le timbre ϵ , atone : $\epsilon\gamma\alpha\iota\nu\acute{\alpha}\zeta\omicron\upsilon$ ($\acute{\epsilon}\gamma\kappa\alpha\nu\acute{\alpha}\zeta\omega$), et tonique : $\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\phi\alpha$ ($\acute{\epsilon}\gamma\gamma\rho\alpha\phi\alpha$) ; avec le timbre ι , atone : $\tau\acute{\zeta}\acute{\iota}g\acute{\epsilon}\lambda\iota$ ($\tau\acute{\zeta}\acute{\iota}\gamma\kappa\acute{\epsilon}\lambda\iota$), et tonique : $\tau\acute{\zeta}\acute{\iota}g\rho\alpha$ ($\tau\acute{\zeta}\acute{\iota}\gamma\kappa\rho\alpha$) ; avec le timbre $\omicron$, atone : $\omicron\gamma\omicron\nu\omicron$ ($\acute{o}\gamma\kappa\acute{o}\nu\omega$), et tonique : $\acute{o}\gamma\omicron(\varsigma)$ ($\acute{o}\gamma\kappa\omicron\varsigma$) ; enfin avec le timbre $\omicron\upsilon$, atone : $\mu\omicron\upsilon g\acute{o}(\varsigma)$ ($\mu\omicron\upsilon\gamma\gamma\acute{o}\varsigma$), et tonique : $\mu\omicron\acute{o}\upsilon g\rho\acute{\iota}\sigma\mu\alpha$ ($\mu\omicron\acute{o}\upsilon\gamma\gamma\rho\acute{\iota}\sigma\mu\alpha$).

On peut expliquer l'absence de nasales implosives en maniote d'abord par la faiblesse, générale en grec, des nasales devant occlusive¹. Peut-être aussi la raison

1. Cf. L. ROUSSEL, op. cit., p. 1, § 14.

doit-elle en être cherchée plus loin, et tient-elle à la nature de la syllabe en maniote¹.

D'une façon générale, en grec, la syllabe, par économie de souffle, tend à être ouverte, c'est-à-dire à se terminer par une voyelle². Cette tendance me paraît rendre compte de trois faits qui caractérisent le consonantisme du grec moderne : 1^o réduction des consonnes doubles : $\alpha\sigma\sigma\alpha > \alpha\sigma\alpha$, $\alpha\pi\pi\alpha > \alpha\pi\alpha$, etc.³; 2^o évolution de : *spirante* + *spirante* en : *spirante* + *occlusive* ou : *occlusive* + *spirante*⁴ : $\alpha\varphi\theta\alpha > \alpha\varphi\tau\alpha$, $\alpha\chi\theta\alpha > \alpha\chi\tau\alpha$, $\alpha\sigma\chi\alpha > \alpha\sigma\kappa\alpha$, $\alpha\sigma\theta\alpha > \alpha\sigma\tau\alpha$, $\alpha\varphi\chi\alpha > \alpha\varphi\kappa\alpha$, et : $\alpha\theta\sigma\alpha > \alpha\tau\sigma\alpha$, $\alpha\chi\sigma\alpha > \alpha\kappa\sigma\alpha$, $\alpha\varphi\sigma\alpha > \alpha\pi\sigma\alpha$; 3^o évolution d'*occlusive* + *occlusive* en : *spirante* + *occlusive* : $\alpha\kappa\tau\alpha > \alpha\chi\tau\alpha$, etc.⁵. La même syllabe ne peut contenir deux consonnes consécutives qui ont le même *mode* d'articulation (sauf deux spirantes sonores, car elles exigent le moins d'effort) : si le *point* d'articulation des consonnes est le même, celles-ci se réduisent à une consonne unique ; si le *point* d'articulation n'est pas le même pour les deux consonnes, celles-ci n'auront

1. Je laisse à dessein de côté les théories sur la définition de la syllabe ; sur ce point, outre les études plus anciennes, voir plus récemment : A. W. DE GROOT, *La Syllabe, Essai de synthèse*, in : *Bulletin de la Société de linguistique*, Paris, 1926, t. XXVII, fasc. 1 (n° 81), p. 1-42 ; P. FOUCHÉ, *Études de phonétique générale*, Paris, 1927, et A. MEILLET, *Compte rendu de cet ouvrage* in : *Bulletin de la Soc. de ling.*, Paris, 1927, t. XXVIII, fasc. 1 (n° 84), p. 21-3, surtout p. 22. — Voir aussi : ROUDET, op. cit., chap. XVI, *La Syllabe*, p. 180-192, surtout p. 180-2, § 95 ; H. PERNOT, in : *Revue de phonétique*, n° d'octobre 1928, t. V, p. 178 et sq. ; HERMANN, *Silbenbildung im Griechischen und in den indogermanischen Sprachen*, Göttingen, 1923, 1^{re} partie, en particulier, p. 193 et suiv.

2. Cf. ROUDET, op. cit., p. 191, § 100.

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 381, V.

4. *Ibidem*, p. 360, IV, § 1.

5. *Ibidem*, p. 364, § 2 et p. 380.

plus le même *mode* d'articulation : de deux spirantes, l'une deviendra occlusive ; de deux occlusives, l'une deviendra spirante.

Dans les groupes $\mu + \pi$, $\nu + \tau$, $\nu + \gamma^1$, en langue commune, l'occlusion des deux consonnes se produit au même point : il y a « une seule implosion et une seule explosion »², mais l'implosive déborde sur la syllabe précédente, puisqu'elle peut en nasaliser parfois la voyelle. La coupe syllabique est moins nette en langue commune dans les groupes consonantiques dont le premier élément est une nasale, que dans les autres. Si, en maniote, l'implosion du μ , du ν et du η ne se produit plus, c'est que la tendance à n'avoir que des syllabes ouvertes est plus forte dans ce parler qu'en grec commun, puisque les vibrations nasales ne débordent même plus sur la syllabe précédente et n'ont plus pour effet que de sonoriser une occlusive sourde. Ce qui s'est produit en langue commune à l'initiale, où le groupe *nasale + consonne occlusive* s'est réduit à consonne occlusive sonore ($\mu\pi > b$ -) s'est produit en maniote, non seulement au début d'un mot, mais au début de toute syllabe, même à l'intérieur du mot.

Un traitement analogue se rencontre parfois en langue commune : il n'est pas rare d'entendre à Athènes : $\kappa\omicron d\acute{o}\varsigma$, $\kappa\omicron d\acute{\alpha}$, à côté de $\kappa\omicron \nu \tau\acute{o}\varsigma$, $\kappa\omicron \nu \tau\acute{\alpha}$, $\delta\grave{\epsilon} b\omicron\rho\omega$, à côté de $\delta\grave{\epsilon} \nu \mu\pi\omicron\rho\omega$. Mais le traitement est limité à certains mots, très courants. Dans le dialecte de Capadoce, le groupe $\mu\pi$ est représenté par μ simple :

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 379, § 8.

2. ROUDET, op. cit., p. 175, § 92, 1°.

μαίνω se présente sous la forme μαίνω ou μίνω ; μ πορῶ, sous la forme μ ορῶ¹. Par ailleurs, à Iraklion, Dawkins² a relevé, pour l'imparfait de εἶμαι : ἦ δ αμαι, ἦ δ ασαι, ἦ δ ανει, ἦ δ αμαστε, ἦ δ ασαστε, ἦ δ ανανει, formes issues de ἦ ν τ αμαι, etc., et analogiques de ἐρχό ν τ ανει, etc. ; pour l'imparfait de ἐρχομαι : ἐρχου δ αμαι, ἐρχου δ ασαι, ἐρχου δ ανει, ἐρχου δ αμαστε, ἐρχου δ ασαστε, ἐρχου δ ανανει, et pour l'imparfait de κοιμοῦμαι : κοιμού δ αμαι, κοιμού δ ασαι, κοιμού δ ανει, κοιμού δ αμαστε, κοιμού δ ασαστε, κοιμού δ ανανει ; ces formes reposent sur un ancien -ν τ - ; mais ces traitements sont isolés dans ce parler qui connaît par ailleurs -nd- et -mb-. C'est surtout des parlers de Lesbos et d'une partie des Cyclades que le maniote se rapproche pour ce traitement. Kretschmer³ a, en effet, noté à Lesbos : *abél* (ἀ μ π ἐ λ ι), *dúbanu* (τ ὀ μ π α ν ο), *pédi* (π έ ν τ ε) ; à Samos : *kidó* (κ ε ν τ ῶ) ; à Lemnos : *vyagélo* (εὐ α γ γ έ λ ι ο ν) ; à

1. DAWKINS, op. cit., p. 81, § 99 : « the consonantal group μ ῶ (anc. μ β, μ π) appears frequently as μ. »

2. *Ibidem*, p. 143, § 235.

3. Op. cit., p. 167 : « Die III. Dialektgruppe stösst den Nasal vor jedem Konsonanten aus ; sie umfasst einen grossen Teil der Inseln des Ägaischen Meeres, zunächst Lesbos. Weiter gehen zu dieser (III.) Dialektgruppe die nordgriechischen Inseln Samos... Lemnos... Skopelos... Samothrace. Auf Ägina wird nach Thumb (' Α θ η ν ᾶ, III 107) Nasal vor Konsonant so schwach gesprochen, dass er schwankte, ob er ihn schreiben solle oder nicht. Auf Naxos und Thera, habe ich selbst den Schwund des Nasals in dieser Stellung beobachtet... für Kreta bezeugt ihn schon eine Inschrift vom Jahre 1570... Für Kalymnos erschliesse ich ihn aus der Form τ α δ έ λ λ α für ταντ-έλλα, franz. dentelle bei Hatzidakis, Μελετ., I. 156... Auf Syms wird ν τ, μ π, γ χ nach Χαβιαρᾶς, Ζωγράφ. ' Α γ ώ ν I, 224, als *b, d, g* ausgesprochen. » — KRETSCHMER divise les parlers grecs, au point de vue du traitement de : *nasale + consonne*, en quatre groupes : 1° le premier (p. 165), qui comprend les parlers du Nord, garde la nasale devant occlusive, non devant spirante, sauf θ ; 2° le deuxième, qui comprend le Péloponnèse et l'Attique, quelques îles, le Pont et la Cappadoce (p. 166-7), se comporte de même, sauf devant θ, où il n'a pas de nasale ; 3° le troisième (p. 167), qui comprend les Cyclades, Lesbos, Samothrace, ne connaît pas la nasale devant consonne ; 4° le

Skopelos : *agal'a* (ἀγαλιά), à Samothrace : *mađi* (μανδί), à Naxos : *vunoágado* (βουνολάγαδο), à Théra : *Adónis* (Ἀντώνης) ; en locrien¹ : *kábus* (κάμπος), tu *gzénu* (τόν ξένον).

Le traitement $\mu\pi, \nu\tau, \dot{n}g > b, d, g$, qui caractérise le maniote, le met donc à part des autres parlers péloponnésiens, qui, eux, ont conservé la nasale implosive.

quatrième (p. 168), qui comprend les parlers du Sud-Est, connaît l'assimilation de la nasale à une spirante consécutive. — Il faut corriger ce classement sur un point : Kretschmer n'excepte pas le Magne du deuxième groupe (Péloponnèse) ; or, nous venons de voir que le traitement maniote diffère du traitement *mb, nd, ng*, propre au Péloponnèse, selon Kretschmer.

2. *Ibidem*, p. 166 (exception au premier groupe).

CHAPITRE III

DIVERS TRAITEMENTS CONSONANTIQUES

Les faits que je vais présenter maintenant, s'ils ne sont pas constamment attestés en maniote, ne sont cependant pas toujours propres à ce parler. Deux d'entre eux notamment, l'amuïssement du ν et du σ en finale, s'expliquent par des tendances générales du néo-grec, déjà signalées dans le chapitre précédent, tendances que le maniote présente plus développées que la langue commune.

1^o AMUISSEMENT DE CONSONNES

J'ai observé, à différentes places du mot, des amuïssements de β , γ , δ , λ , ν , ρ , σ , dans les conditions que je vais indiquer.

1^o *Amuïssement de β* . — Il faut écarter les cas où β s'est effacé par dissimilation¹. Les groupes formés de β + *consonne* se sont maintenus. L'amuïssement de β ne s'est produit qu'à l'intérieur entre voyelles, devant les timbres σ et $\sigma\upsilon$, et, semble-t-il, après le timbre α ², car je n'ai jamais rencontré d'amuïssement de β dans les suffixes verbaux en $-\epsilon\beta\sigma\upsilon$ ($-\epsilon\upsilon\omega$). Le fait s'explique

1. Cf. ci-dessous, *Dissimilation*.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 514, § 8.

entre α et ω , qui sont les voyelles les plus ouvertes : le β , qui suppose un rapprochement des dents incisives supérieures des lèvres inférieures, peut difficilement s'articuler. Ainsi j'ai relevé maintes fois, dans le parler courant et dans les textes, $\gamma\alpha\omicron\lambda\acute{\iota}\alpha$ ($\delta\iota\alpha\beta\omicron\lambda\acute{\iota}\alpha$)¹, $\gamma\alpha\omicron\acute{\upsilon}$ ($\delta\iota\alpha\beta\acute{\omega}$, futur momentané de $\delta\iota\alpha\beta\acute{\alpha}\iota\nu\omega$). De là les formes, refaites, sans doute, par analogie : $\gamma\acute{\alpha}(\eta)\kappa\alpha$ ($\delta\iota\acute{\alpha}\beta\eta\kappa\alpha$)², $\gamma\acute{\alpha}\eta\sigma\alpha$ ($\delta\iota\acute{\alpha}\beta\eta\sigma\alpha$), $\gamma\acute{\alpha}\epsilon\iota$ ($\delta\iota\acute{\alpha}\beta\epsilon\iota$) ; avec $\tau\rho\alpha\beta\acute{\omega}$, j'ai rencontré $\tau\rho\acute{\alpha}\eta\zeta\epsilon(\varsigma)$ à Laya, ce qui suppose évidemment * $\tau\rho\alpha\omicron\acute{\upsilon}$ ($\tau\rho\alpha\beta\acute{\omega}$). Néanmoins l'amuïssement de β entre α et ι , α et ϵ , ϵ et ϵ , n'est pas inconcevable, puisque H. Pernot a relevé à Chio³ : $\kappa\alpha\rho\acute{\alpha}\iota$ ($\kappa\alpha\rho\acute{\alpha}\beta\iota$), $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\epsilon\varsigma$ ($\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\alpha\beta\epsilon\varsigma$), $\phi\lambda\epsilon\epsilon\varsigma$ ($\phi\lambda\epsilon\beta\epsilon\varsigma$), etc. Si l'on excepte ce dernier exemple⁴, on remarquera qu'en maniote, comme en chiote, l'amuïssement de β s'est produit après α , c'est-à-dire la voyelle la plus ouverte que connaisse le grec.

2^o *Amuïssement de γ* ⁵. — Dans les groupes formés de γ + *consonne*, γ s'est maintenu ; devant les timbres ι et ϵ , nous avons vu plus haut⁶ quelle avait été l'évolution de γ . L'amuïssement de γ se produit dans deux cas : a) entre voyelles ouvertes semblables, sauf ϵ (deux α ou

1. La langue commune dit déjà : $\gamma\iota\acute{\alpha}\lambda\omicron$ ($\delta\iota\acute{\alpha}\beta\omicron\lambda\omicron\varsigma$).

2. L'hypothèse émise par HATZIDAKIS, selon laquelle la forme s'expliquerait par l'analogie de $\acute{\epsilon}\kappa\acute{\alpha}\eta\nu$, ne me semble pas juste (*'Αθηναί*, t. VIII, 1895, p. 84), car l'amuïssement du β se rencontre ailleurs qu'à l'aoriste ($\gamma\alpha\omicron\acute{\upsilon}$, $\delta\iota\alpha\beta\acute{\omega}$), et dans d'autres mots que les formes verbales ($\gamma\alpha\omicron\lambda\acute{\iota}\alpha$, $\delta\iota\alpha\beta\omicron\lambda\acute{\iota}\alpha$).

3. Op. cit., p. 516.

4. Pour $\phi\lambda\epsilon\epsilon\varsigma$, une dissimilation est possible de : $\phi + \beta > \phi + \text{zéro}$.

5. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 505 et sq., § 4 ; cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 190-1.

6. P. 140 et 141.

deux *ο*) ; *b*) devant voyelle vélaire, car c'est là que le resserrement du canal vocal, nécessaire à l'articulation de *γ*, peut le moins se faire¹.

a) Entre voyelles ouvertes semblables, avec le timbre *α* : *ἐφαα* (*ἐφαγα*) > *ἐφα* par contraction des deux *α*, forme assez courante en maniote ; dans un texte Pasayani donne : *φάαν*² (*φάγαν*), *φάασι* (*φάγασι*)³ ; le fait est important en morphologie, car il existe, en maniote, pour les verbes à finale tonique, une formation particulière d'imparfait en *-γα* qui se réduit à *-α*, quand *γ* s'amuit entre le *α* du radical et le *α* désinentiel : *ρώταγα* > *ρώταα* (de *ρωτῶ*) ; avec le timbre *ο*, on rencontre : *λόο* (*λόγο*), sporadiquement.

b) Devant voyelle vélaire (*ο* ou *ου*), on rencontre constamment : *λόου* (*λόγου*) dans les expressions pronominales *δου λόου μου* (*τοῦ λόγου μου* = *ἐγώ*), *δου λόου ζου* (*τοῦ λόγου σου* = *ἐσύ*), *δου λόου δου* (*τοῦ λόγου του* = *ἄφτὸς*) etc. ; *πέλαο* (*πέλαγος*), devant *ο*, et, au génitif, devant *ου* : *πελάου*⁴. C'est par analogie de la première personne du singulier qu'il faut expliquer *ἐλε* (*ἐλεγε*), car on attendrait **ἐλεγε*.

3^o *Amuïssement de δ*⁵. — Devant *yod*, *δ*⁶ a abouti au son *γ*. C'est un affaiblissement de *δ* devant *yod* ou *i* (dans le traitement commun *γιὰ* de *διὰ*, *δ* initial s'est affaibli au point que *γ* n'est guère plus qu'une graphie),

1. Cf. ROUDET, op. cit., p. 128, § 70, début, et p. 131, 5^o.

2. Op. cit., p. 169, n^o 223, v. 7.

3. *Ibid.*, p. 126, n^o 179, v. 1 ; p. 140, n. 195, v. 1.

4. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 42, n^o 102, v. 1.

5. Cf. H. PERNOT, p. 511 et sq., § 7.

6. Voir ci-dessus, p. 92.

ainsi : $\gamma\alpha$ ($\gamma\iota\grave{\alpha} < \delta\iota\grave{\alpha} < \delta\iota\alpha$) et ses composés : $\gamma\alpha\tau\acute{\iota}$ ($\gamma\iota\alpha\tau\acute{\iota} < \delta\iota\alpha\tau\acute{\iota}$), $\gamma\acute{\alpha}\sigma\lambda\omicron(\varsigma)$ ($\gamma\iota\acute{\alpha}\sigma\lambda\omicron\varsigma < \delta\iota\acute{\alpha}\sigma\lambda\omicron\varsigma$), $\gamma\alpha\sigma\lambda\acute{\iota}\alpha$ ($\gamma\iota\alpha\sigma\lambda\acute{\iota}\alpha < \delta\iota\alpha\sigma\lambda\acute{\iota}\alpha$), $\gamma\alpha\sigma\acute{\upsilon}$ ($\gamma\iota\alpha\beta\acute{\omega} < \delta\iota\alpha\beta\acute{\omega}$), $\gamma\alpha\lambda\epsilon\chi\tau\acute{o}$ ($\gamma\iota\alpha\lambda\epsilon\chi\tau\acute{o} < \delta\iota\alpha\lambda\epsilon\chi\tau\acute{o}$) ; j'ai entendu une fois, à Yéroliména, $\gamma\acute{\upsilon}\omicron$ ($\delta\acute{\upsilon}\omicron$) et à Marmari, $\gamma\iota\epsilon\acute{\iota}$ ($\delta\iota\epsilon\acute{\iota}$) dans les expressions $\acute{\epsilon}\chi\omicron\upsilon \gamma\iota\epsilon\acute{\iota}$, $\nu\alpha \gamma\iota\epsilon\acute{\iota}$ ($\acute{\epsilon}\chi\omega \delta\iota\epsilon\acute{\iota}$, $\nu\grave{\alpha} \delta\iota\epsilon\acute{\iota}$).

Un cas intéressant d'amuïssement de δ s'est produit en syllabe intérieure, entre deux i , dans trois types de mots :

α) Sporadiquement dans les villages de Laya, de Porto-Cayo et de Mézapo, et constamment à Yéroliména, les noms neutres en $-\acute{\iota}\delta\iota$ sont devenus $-\acute{\iota}$ avec un i long, lorsque l'accent ne frappait pas le ι final, mais le ι qui précédait le δ : l'allongement du ι s'est fait après contraction des deux ι : $-\acute{\iota}\delta\iota > -\acute{\iota}\acute{\iota} > -\acute{\iota}^1$; j'ai même entendu à Yéroliména prononcer les deux ι distincts : $\acute{\iota}\acute{\iota}$. Ainsi : $\kappa\omicron\upsilon\omicron\upsilon\pi\acute{\iota}$ ou $\kappa\omicron\upsilon\omicron\upsilon\pi\acute{\iota}\acute{\iota}$ ($\kappa\omicron\upsilon\omicron\upsilon\pi\acute{\iota}\delta\iota$), $\kappa\alpha\rho\acute{\upsilon}$ ou $\kappa\alpha\rho\acute{\upsilon}\acute{\iota}$ ($\kappa\alpha\rho\acute{\upsilon}\delta\iota$), $\kappa\rho\omicron\mu\acute{\upsilon}$ ou $\kappa\rho\omicron\mu\acute{\upsilon}\acute{\iota}$ ($\kappa\rho\omicron\mu\acute{\upsilon}\delta\iota$), $\beta\alpha\lambda\alpha\nu\acute{\iota}$ ou $\beta\alpha\lambda\alpha\nu\acute{\iota}\acute{\iota}$ ($\beta\alpha\lambda\alpha\nu\acute{\iota}\delta\iota$), $\delta\alpha\chi\tau\upsilon\lambda\acute{\iota}$ ou $\delta\alpha\chi\tau\upsilon\lambda\acute{\iota}\acute{\iota}$ ($\delta\alpha\chi\tau\upsilon\lambda\acute{\iota}\delta\iota$), $\gamma\acute{\iota}$ ou $\gamma\acute{\iota}\acute{\iota}$ ($\gamma\acute{\iota}\delta\acute{\iota}$), $\lambda\epsilon\pi\acute{\iota}$ ou $\lambda\epsilon\pi\acute{\iota}\acute{\iota}$ ($\lambda\epsilon\pi\acute{\iota}\delta\iota$), $d\zeta\iota b\acute{\iota}$ ou $d\zeta\iota b\acute{\iota}\acute{\iota}$ ($\tau\zeta\iota\mu\pi\acute{\iota}\delta\iota$).

β) Un δ s'est amuï dans les féminins en $-\acute{\iota}\delta\iota\alpha$ ou $-\acute{\iota}\delta\iota\acute{\alpha}$, sans allongement du i ; j'ai rencontré ainsi à Yéroliména : $\pi\grave{\eta}\acute{\alpha}$, $\pi\grave{\eta}\acute{\epsilon}(\varsigma)$ ($\pi\eta\delta\iota\acute{\alpha}$, $\pi\eta\delta\iota\acute{\epsilon}\varsigma$) ; $\alpha\pi\acute{\iota}\acute{\alpha}$, $\alpha\pi\acute{\iota}\acute{\epsilon}(\varsigma)$ ($\acute{\alpha}\pi\iota\delta\iota\acute{\alpha}$, $\acute{\alpha}\pi\iota\delta\iota\acute{\epsilon}\varsigma$) ; $\kappa\alpha\rho\acute{\upsilon}\acute{\alpha}$, $\kappa\alpha\rho\acute{\upsilon}\acute{\epsilon}(\varsigma)$ ($\kappa\alpha\rho\upsilon\delta\iota\acute{\alpha}$, $\kappa\alpha\rho\upsilon\delta\iota\acute{\epsilon}\varsigma$) ; en pareil cas, le i demeure voyelle et compte pour une syllabe.

1. Naturellement cet allongement n'a rien à voir avec celui que j'ai signalé en finale à la pause et qui tient au caractère de l'accent (cf. ci-dessus, p. 52 et 57).

γ) Dans les neutres en -δι et dans quelques féminins en -δεια, précédés d'une autre voyelle que ι, le δ s'est amuï : ἀεια (ἄδεια), λάι (λάδι), λιβαί (λιβάδι), πόι (πόδι), παιί (παιδί); j'ai entendu couramment ces formes à Yéroliména et à Marmari; il est peu probable qu'ici δ se soit amuï entre α (ou ο) et ι, mais il a dû se développer un ι avant δ; comme en tsaconien¹, on a eu : *ἀιδεια, *λάιδι, *λιβαίδι, *πόιδι, *παιιδι, ce qui rejoint le premier cas.

4^o Amuïssement de λ. — A l'initiale et dans un groupe de consonnes, λ se maintient toujours. Par contre, j'ai constaté un amuïssement de cette consonne entre deux ι², à Yéroliména et à Laya; ι étant une voyelle antérieure, un λ s'articule difficilement entre deux ι, car la langue doit quitter, avant de la reprendre, une position très antérieure, pour venir toucher le palais dans sa partie médiane; ainsi : βσιι ά(ς) (βσιλι άς), ήις(ς) (ήλιις)³, ήίις (ήιλις); il faut noter que ι, en pareil

1. Cf. H. PERNOT, *Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1894, p. 81-87, et op. cit., p. 132, note de la page précédente : « Toujours en tsakonien, un i ou un y peut se répercuter dans la syllabe précédente, à travers une seule consonne. Les types principaux de ce phénomène sont άθι (gr. com. άδερφός) ► άθι... courant à Lénidi. A Tyro, l'évolution est plus avancée; j'y ai recueilli : κατήφορος, κατήφορ... Ce patois s'approche de la règle phonétique suivante : tout i ou tout y, précédé d'une consonne antérieure ou d'un groupe de consonnes antérieures se répercute sous forme d'i dans la syllabe précédente. C'est de cette façon que j'explique en grec commun, βόδι : ► βόιδι, ρόδι : ► ρόιδι, χάδι : ► χάιδι, κελαδεί ► κελαιδεϊ. Il y a là tout un ensemble de phénomènes qui se touchent de très près et qui constitueront plus tard, quand on connaîtra mieux les dialectes, des données très intéressantes pour l'histoire de l'assimilation vocalique et des groupes de consonnes. »

2. Cf. en tsaconien, un amuïssement du λ beaucoup plus étendu; DEVILLE, op. cit., p. 82, § 18.

3. J'ai entendu une seule fois à Yéroliména la forme ήλο(ς) (ήλιος) au lieu du type attendu ήο(ς); il s'agit sans doute d'une forme dans laquelle ι s'est contracté avec ο, sous une influence analogique qu'il est malaisé de déterminer.

cas, même atone, est demeuré voyelle et fait syllabe :
βα|σι|ός, ή|ος, χί|α.

5^o *Amuïssement de ν*. — Dans certains mots accessoires (l'article-pronom accusatif masculin et féminin singulier τόν, την, et génitif pluriel των, la négation δέν, la conjonction de subordination ἄν, la conjonction de coordination λοιπόν), la nasale finale, qui ne se maintient pas dans les mots principaux, est restée lorsque le mot suivant commençait par une voyelle ou une consonne occlusive.

En maniote, la nasale ne se fait pas sentir devant occlusive¹ ; devant voyelle initiale du mot suivant, la nasale finale d'un mot accessoire s'articule, mais le sujet parlant a l'impression que la nasale est un commencement de syllabe et appartient au mot suivant ; j'en ai fait l'expérience sur un homme de Laya, qui scandait ce vers octosyllabique d'une chanson : δέν|
έχ'|ο|κζ|βο(ς)|γέ|νε|μα| de la façon suivante : δέ|νέ-|χ'ο|κά-|
βο(ς)|γέ-|νε-|μα| ; à ma demande, il a écrit le vers ainsi :
δέ|νέχ'ει, en rattachant ν à έχ'ει ; un autre vers de la même chanson : κα|τό|σου|μα|ρι|στην|ορ|γή| était scandé par lui : κα|το|σου|μά|ρι|στη|ν ο-|ργή|, et transcrit : στη|
ν οργή, avec ν initial devant οργή. C'est de la même

1. Voir ci-dessus, traitement de nasale + consonne, et H. PERNOT, op. cit., p. 435 et sq. : « Le groupe *n + ks* est quelquefois traité comme dans la langue commune où τὸν ξένο est devenu *toñ gzeno...*, mais le traitement indigène le plus courant me paraît être ici la disparition de la nasale : στην ξενιτειά *sti kseniṣka...* On peut en dire autant du groupe *n + ps...* : τὸν ψωμᾶ *to psoma...* Pareillement, le groupe *n + ts* devient *ts* dans des combinaisons comme τὸν τσίρο *to tsiro...* Les formes sans *n* ainsi obtenues se sont étendues à d'autres contextes, et l'on entend : στὸν γάδαρο *is to gqaro...* στὸν Γιάγχο *o gqngo...* τὴν κλωστή *ti klosti...* »

façon que doivent s'expliquer : 1^o le développement de ν devant voyelle initiale ; 2^o l'amuïssement du ν final des génitifs pluriels dans la déclinaison et dans certaines formes verbales, jadis terminées par ν , et auxquelles la langue commune a ajouté un ϵ : $-\nu\epsilon$ ¹. Le maniote dit au génitif pluriel : του μερού (των μερῶν ϵ), του Τουρκού (των Τουρκῶν ϵ), à la troisième personne du singulier de l'indicatif actif de type $-\sigma\upsilon\nu(\epsilon)$ ² : ἀλλᾶξου (ἀλλᾶξου $\nu[\epsilon]$)³, λειτουργού (λειτουργοῦ $\nu[\epsilon]$)⁴, σημαίνου (σημαίνου $\nu[\epsilon]$) ; à l'aoriste : πεφάσισα (πεφάσισαν $\nu[\epsilon]$) et ανέβησα (ἀνεβήσαν ν , pour ἀνεβήκαν $\nu[\epsilon]$), (d'après un

1. Voir plus haut, p. 122. — H. PERNOT, op. cit., p. 92, § 5, explique cet ϵ par l'initiale détachée d'un pronom : « On sait qu'en grec commun l'ind. prés. plur. 3 de χάνω par exemple, se présente sous deux formes, χάνου ν et χάνου $\nu\epsilon$. Cet ϵ , qui semble s'être détaché de l'initiale de certains pronoms, a fait fortune dans la conjugaison et la déclinaison. Ainsi, à côté de ἔχαναν, γανανε, on a eu χάνουνταν, χανούντανε, puis l' ϵ s'est transporté à sing. 1 et à sing. 2 : χανόμouνε, χανόσου $\nu\epsilon$. D'autre part, les pronoms eux aussi ont pris un ϵ final, provenant très probablement de l'augment : τόν, τονέ, τοῦτον, τούτονε, ἐμέναν, ἐμένανε, etc. ; cet ϵ a passé au génitif pluriel : αὐτῶν, αὐτῶνε, ἐκείνων, ἐκείνων ϵ , et il s'est même introduit dans les substantifs : Τοῦρκος, Τούρκων, Τουρκῶνε, où l'accent indique nettement l'influence du pronom. » — Je crois qu'il faut voir dans le développement de cet ϵ la tendance de la langue à ne pas terminer une syllabe en général, et, en particulier, un mot par une consonne ; c'est ce que semble avoir vu L. ROUSSEL op. cit., p. 8, § 37 : « C'est surtout à la fin des mots qu'on le voit (le ϵ) apparaître : n final étant caduc, la langue, lorsque des raisons d'insistance, de clarté, l'engagent à le conserver, le soutient avec un ϵ » (cf. *ibidem*, p. 42, § 139, et p. 8, § 272). — D'ailleurs H. PERNOT, *ibid.*, p. 437, déclare à propos des parlers de Chio : « Lorsque le ν termine une phrase ou un membre de phrase et se trouve séparé du groupe suivant par un repos, l'usage courant, l'usage absolu même, chez certaines personnes, est de supprimer le ν ou d'y adjoindre un ϵ . » (Le α au lieu de ϵ dans les imparfaits passifs : χανόμου $\nu\alpha$ (χανόμου $\nu\epsilon$) me semble dû à une analogie de la désinence $-\alpha$ de l'aoriste : χάθη $\nu\alpha$).

2. Il existe, comme nous le verrons plus bas (*Morphologie*, terminaisons verbales) un autre type plus fréquent de troisième personne du pluriel actif.

3. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 21, n. 82. v. 2.

4. *Ibid.*, p. 26, n. 51, v. 5.

autre type d'aoriste) entendus à Laya ; au passif à la troisième personne du pluriel du futur aoristique : ἀλαλίστο οῦ (ἀλαλίστο οῦν(ε) de ἀλαλίστω)¹, et de l'imparfait : ἐπισκέφτοντα (ἐπισκέφτόνταν(ε) de ἐπισκέφτομαι² ; à la première personne du singulier de l'imparfait : εἶμου ou ἥμου (ἥμουν[α])³, ἐγνωρίζουμου (ἐγνωρίζουον[α])⁴ de γνωρίζω ; à la deuxième personne du singulier : εἶσου (εἶσουν[α])⁵, παινευόσου (παινεβόσουνα de παινέβω)⁶ ; à la troisième personne du singulier : εἶτα (εἶταν[ε])⁷.

6° *Amuïssement de ρ*. — Il est sporadique, extrêmement rare, et ne se produit qu'à l'intervocalique. J'en ai recueilli deux exemples⁸ à Karyoupoli : πάε (πάρε) et φέε (φέρε), sans contraction de voyelle.

7° *Amuïssement de σ*. — Très fréquent en maniote méridional, il se rencontre en finale, à la pause, et, dans la phrase, devant consonne, constamment devant spirante, presque toujours devant occlusive. Toutefois, d'une part, l'évolution du fait ne semble pas achevée⁹, d'autre part, des influences communes sont venues

1. *Ibid.*, p. 21, n. 82, v. 2.

2. *Ibid.*, p. 141, n. 196, v. 18.

3. *Ibid.*, p. 75, n. 139, v. 8 ; p. 160, n. 216, v. 1 ; p. 136, n. 190, v. 25 ; p. 108, n. 163, v. 34.

4. *Ibid.*, p. 144, n. 199, v. 31.

5. *Ibid.*, p. 100, n. 155, v. 13.

6. *Ibid.*, p. 132, n. 185, v. 18.

7. *Ibid.*, p. 127, n. 179, v. 18, p. 134, n. 188, v. 16 et p. 148, n. 204, v. 7. — Ἡμου et ἦτα sont attestées dans les Ἀνάλεκτα, p. 125, n° 79, v. 19 et p. 126, n° 80, v. 5.

8. La disparition du ρ dans παραθύϊ (παραθύρι) s'explique par une dissimilation, ce mot contenant un autre ρ (cf. ci-dessous).

9. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 428, 2° et 4°. Le texte du xvi^e siècle cité plus haut note encore toutes les finales en σ ; c'est seulement dans un texte du xviii^e siècle que le σ cesse d'être noté en finale, et encore pas dans tous les cas (cf. : Νεοελληνικά Ἀνάλεκτα περιοδικῶς ἐκδιδομένα ὑπὸ τοῦ φιλο-

troubler les faits ; de là des incohérences dans le traitement de σ final. En tous cas, l'on peut affirmer que le σ , qui est en finale la seule consonne qu'ait conservée le grec commun, est en maniote très instable. C'est seulement devant voyelle que l'articulation s'en est maintenue, mais pour une autre raison que le sentiment de la finale.

Ceci posé, on trouve, en fin de phrase et devant consonne, dans les formes nominales, au nominatif singulier des substantifs masculins en -ος, en -ης, en -έας et en -ας : ο κάβο (ὁ κάμπος), ο κουβάρο (ὁ κουμπάρος), ο Δημητράκη (ὁ Δημητράκης), ο Μαριολέα (ὁ Μαριολέας, nom propre), ο πατέρα (ὁ πατέρας), et des substantifs neutres en -ος : το έλεο (ἔλεος), το μάκρο (μάκρος), το φάρδο (φάρδος) (ici cependant, par analogie des neutres en -ο un changement de suffixe est possible, cf. en grec commun τὸ κρύο, issu de τὸ κρύος) ; au génitif singulier des substantifs féminins : γυναίκα (γυναῖκας), et des substantifs neutres en -ος : του πάθου (τοῦ πάθους), του φάρδου (τοῦ φάρδους) (sous réserve de la possibilité d'un changement de suffixe) ; au nominatif-accusatif pluriel des masculins et des féminins en -ες : οἱ πατέρες (οἱ πατέρες), οἱ βασιάδες (οἱ βασιλιάδες), οἱ γυναῖκες (οἱ γυναῖκες), à l'accusatif pluriel des masculins en -ος : λόγου (λόγους) ; dans les noms de nombre : ένα (ένας), τρεῖ (τρεῖς) ; à la deuxième personne du singulier des formes verbales : καπνίζει (καπνίζεις), λέ (λές) ; au

λογικοῦ συλλόγου Πανασσού), Athènes, 1870-4, 2 vol., t. I, p. 125, n° 79, v. 16 : ἐσκότονες τοῦ Μπαβαροῦ κι ὅλου τοῦ ξιωματικοῦ (τοὺς Μπαβαροὺς κι ὅλους τοὺς ἄξιωματικούς) ; p. 126, n° 80, v. 5 : οἱ λεβέντες μας (οἱ λεβέντες μας).

participe présent : ἑυρέβοντα (ἑυρέβοντας), λέοντα (λέγοντα), μαζέβοντα (μαζέβοντας)¹ ; les impératifs δό (δόσε ou δός)², πέ (πές) ; dans les mots invariables : la conjonction ὁμω (ὁμως)³, les adverbes μόλι (μόλις), νωρί (νωρίς), γτέ (χτές) et φέτο (φέτος), la préposition πρό (πρός). Je n'ai jamais rencontré de participe présent avec σ final, non plus que de nominatifs pluriels ou de mots invariables ; mais un σ final est souvent entendu à la deuxième personne des verbes et au génitif singulier féminin ou accusatif pluriel masculin, par influence de la langue commune.

Deux explications de l'amuïssement du σ ont été proposées :

1) Hatzidakis⁴ pense à une dissimilation ; c'est aussi l'avis de Philindas⁵ et de H. Pernot⁶. Cependant, on ne voit pas comment une dissimilation aurait pu se produire avec les mots invariables (surtout les conjonctions et adverbes). D'ailleurs H. Pernot (op. cit., p. 427-8) donne des exemples de disparition du σ final à la pause.

1. Cf. dans les textes, PASAYANI, op. cit., ρωτῶντα (ρωτῶντας), (p. 172. n. 227, v. 7) τηράζοντα (τηράζοντας), *ibid.*, v. 6) ; à Cargèse, on trouve ζώντα (ζώντας), cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., p. 3, XIII.

2. Cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, p. 3, XIII : δότε (δόστε).

3. L'amuïssement du σ final est relativement récent, sinon le ω final aurait dû se fermer en ου (cf. ci-dessus, évolution de ω en ου).

4. Op. cit., p. 275 ; voir p. 232-3, Excurs II, appendice à la p. 11 « Über das auslautende -σ im Neugriechischen. »

5. *Gram. gr.*, 1^{re} édition, p. 61, § 71, n. 1 : on aurait dit ο πατέρα μου d'après ο πατέρα(ς) μας.

6. Op. cit., p. 422 : « C'est bien à une dissimilation que nous avons affaire dans ἐχθροῦμας, καρδιᾶμας. » Cependant, il admet dans d'autres cas la possibilité d'une assimilation. — Voir, pour la même interprétation, KRETSCHMER, op. cit., p. 204-5, § 43.

2) Aussi est-il plus plausible d'admettre avec J. Psichari¹ une assimilation à un phonème suivant, lorsque ce phonème est une spirante ; πατέρ ας μου a donné *πατέρ α μ μου, puis πατέρ α μου. Mais il faut, je crois, compléter cette explication sur un point : comment rendre compte de l'amuïssement du σ à la pause ? On ne peut invoquer une assimilation à un phonème suivant. L'interprétation que j'ai proposée plus haut pour l'amuïssement de ν me paraît convenir ici² : le maniotte tend à n'avoir que des syllabes ouvertes : le σ est donc particulièrement débile en fin de mot. Si le σ final réapparaît dans la phrase devant voyelle, c'est parce qu'il n'est pas senti par le sujet parlant comme une fin de syllabe et qu'il évite un hiatus. De même, devant occlusive, σ se maintient parfois, c'est que le groupe σ + *occlusive* peut être considéré comme un début de syllabe³, ainsi : του(σ π)αίρνει (τούς παίρνει) : αιχμαλώτου(σ κ')αφτό (αιχμαλώτους κι αφτό), τού(σ τ)ο (τούς τ) ; encore le cas ne se présente-t-il pas très souvent. L'assimilation de σ final à une consonne spirante suivante s'explique si σ est uni étroitement à cette consonne et forme, pour ainsi dire, avec elle, le groupe initial de la première syllabe du mot suivant, ce qui facilite l'assimilation : πατέρ ας | μου > *πατέρ α | σ μου > *πατέρ α | μ μου > πατέρ α | μου.

1. Cf. *Etudes*, p. XXXII et p. 248. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 428-9.

2. H. PERNOT (op. cit., p. 438) a signalé l'identité de traitement entre le ν et le σ.

3. Dans la syllabation, il faut considérer, non le mot isolé, mais les groupes de mots, formant un tout ; la syllabation me paraît relever plutôt de la phonétique syntactique que de la phonétique du mot.

L'amuïssement du σ final, comme celui du ν final, obéit donc au même principe que le traitement : *nasale + occlusive > occlusive*.

2^o DÉVELOPPEMENT DE CONSONNES

Trois consonnes peuvent se développer en maniote, par épenthèse : β , $\dot{\gamma}$, et ν .

1^o *Développement de β* . — Pasayani¹ n'en donne qu'un cas : $\lambda\alpha\beta\acute{o}\tau\omicron$ ($\lambda\alpha\acute{o}\acute{\upsilon}\tau\omicron$). Le développement de β , fréquent dans les autres parlers², a lieu devant voyelle vélaire ;

2^o *Développement de $\dot{\gamma}$* . — Il n'est pas très fréquent ; cependant, je l'ai noté dans un myrologue de Laya : $\eta(\dot{\gamma})\acute{\alpha}\nu\acute{\omega}$ ($\acute{\eta}$ $\acute{\alpha}\nu\eta\acute{\omega}$, nom de femme), et : $\eta(\dot{\gamma})\alpha\mu\alpha\rho\tau\omicron\lambda\acute{\eta}$ ($\acute{\eta}$ $\acute{\alpha}\mu\alpha\rho\tau\omicron\lambda\acute{\eta}$), $\eta(\dot{\gamma})\alpha\gamma\omicron\rho\acute{\alpha}$ ($\acute{\eta}$ $\acute{\alpha}\gamma\omicron\rho\acute{\alpha}$) ; Pasayani cite : $\acute{o}(\gamma)\acute{\eta}\lambda\iota\omicron\varsigma$ ³. Dans ce dernier cas, plus rare, γ se développe devant ι ⁴. Dans les autres, le γ se développe après ι , et devant α ⁵.

3^o *Développement de ν* . — Dans un assez grand nombre de mots, à voyelle initiale, Pasayani a noté un ν devant la voyelle ; ainsi, devant a , avec la préposition $\acute{\alpha}\pi\acute{o}$: $\nu\acute{\alpha}\pi\acute{o}$ ⁶ ; devant e : $\nu\acute{\epsilon}\phi\tau\alpha\varsigma\epsilon$ ⁷ ; devant i : $\nu\acute{\eta}$ $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\rho\alpha$ ⁸ ; devant o : $\nu\acute{o}\pi\omicron\upsilon$ ⁹. Ce développement prothétique de

1. Op. cit., p. 37, n. 91, v. 2, et p. 44, n. 107, v. 11.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 531, § 3.

3. Op. cit., p. 28, n. 60, v. 1 et 3 et p. 119, n. 173, v. 20.

4. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 528, § 2.

5. *Ibid.*, p. 527, § 1.

6. Op. cit., p. 129, n. 183, v. 2.

7. *Ibid.*, p. 97, n. 153, v. 33.

8. *Ibid.*, p. 86, n. 146, v. 46.

9. *Ibid.*, p. 89, n. 148, v. 7.

v devant voyelle initiale est à rapprocher de : $\tau\eta\nu\omicron\rho\acute{\gamma}\acute{\eta}$, $\delta\varepsilon\nu\acute{\epsilon}\chi\varepsilon$, cités plus haut, et me paraît devoir s'expliquer encore par le syllabisme du maniote : un v a été, pour ainsi dire, détaché de la finale d'un mot secondaire pour être l'initiale d'un mot suivant¹. Il ne s'agit là que de faits syntactiques : ils sont, néanmoins, instructifs pour la connaissance de la coupe syllabique dans notre parler².

3° ASSIMILATION³

L'assimilation peut se produire : 1° entre deux consonnes consécutives ; 2° entre deux consonnes séparées (elle est toujours régressive⁴).

1° Dans le premier cas, j'ai noté à Yéroliména $\tau\rho\alpha\theta\acute{\eta}\mu\alpha\tau\alpha$ (de $\tau\rho\alpha\theta\acute{\eta}\sigma\mu\alpha\tau\alpha$), où σ a subi d'abord une assimilation de sonorité ($\sigma > \zeta$) à μ , puis une assimilation du point d'articulation ($\zeta\mu > \mu\mu$), avant la réduction de $\mu\mu$ à μ .

2) Pour le second cas, j'ai noté à Laya : $b\omicron b\acute{\eta}$ ($\mu\pi\omicron\mu\pi\acute{\eta}$) pour $\pi\omicron\mu\pi\acute{\eta}$ ⁵ : il y a eu ici assimilation de sonorité du π au b . Pasayani cite dans un texte : $\pi\alpha\pi\acute{\omicron}\rho$ ⁶, pour $\beta\alpha\pi\acute{\omicron}\rho$; qui présente une triple assimilation : de sonorité (sonore à sourde, β à π), du mode d'articulation (spirante à occlusive), enfin du point d'articulation (labio-dentale à labio-labiale).

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 536, § 1.

2. Voir aussi KRETSCHMER, op. cit., p. 211-214, § 46.

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 15 et sq., VII.

4. Cf. H. PERNOT, *ibidem*.

5. Cf. PHILINDAS, *Gram. gr.*, 2° éd., t. I, p. 93.

6. *Ibidem*, *passim*, cf. PHILINDAS, *ibidem*.

4° DISSIMILATION¹

La dissimilation peut porter : 1° sur la même consonne, ou 2° sur des consonnes différentes.

1° *Dissimilation de consonnes identiques*. — J'en ai relevé quatre cas, avec ρ , ν , γ , κ .

a) *Dissimilation de ρ* : $\rho + \rho > \rho + \text{zéro}$, dans $\pi\alpha\rho\alpha\theta\acute{\upsilon}\iota$ ($\pi\alpha\rho\alpha\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$) ; ici la dissimilation est progressive et se produit après l'accent, conformément au principe II de H. Pernot² : « Deux consonnes isolées semblables sont séparées par une voyelle tonique : la seconde disparaît ». Toutefois le sens du préfixe $\pi\alpha\rho\alpha-$ a pu contribuer à maintenir intacte cette partie de môt. Dans $\pi\alpha\nu\epsilon\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$ (pour $\pi\alpha\rho\alpha\theta\acute{\upsilon}\rho\iota$), on a affaire à un genre de dissimilation nouveau : la dissimilation par changement de consonne, au lieu de la dissimilation par disparition³ : $\rho + \rho > \nu + \rho$. Néanmoins, le principe en est le même : « Deux consonnes semblables isolées ou non, sont séparées par plus d'une syllabe : la première disparaît »⁴. Le nom $\Lambda\eta\gamma\acute{o}\rho\eta$ ($\Gamma\rho\eta\gamma\acute{o}\rho\eta\varsigma$) recueilli en divers endroits⁵ présente pareillement : $\rho + \rho > \lambda + \rho$.

b) *Dissimilation de ν* : $\nu + \nu > \text{zéro} + \nu$, dans $\kappa\alpha\acute{\epsilon}\nu\alpha(\varsigma)$ ($\kappa\alpha\nu\acute{\epsilon}\nu\alpha\varsigma$)⁶, conformément au principe XVII formulé

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 442-502, VIII.

2. Op. cit., p. 443.

3. Cf. H. PERNOT, *Chio*, p. 475, § 7. Cf. PHILINDAS, *Gram. gr.*, 2° éd., t. I, p. 90.

4. H. PERNOT, *Ibidem*, p. 443, 4°, principe IV.

5. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 142, n. 197, titre : $\circ \Lambda\eta\gamma\acute{o}\rho\alpha\kappa\alpha\varsigma$; p. 88 et 89, p. 147 et 148, titre : $\Lambda\eta\gamma\acute{o}\rho\omicron\upsilon$.

6. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 489-491, § 11.

par Grammont¹ : « de deux phonèmes intervocaliques, c'est le premier qui est dissimilé ». H. Pernot a posé une autre loi de dissimilation, que semble contredire l'exemple en question : « Quand deux consonnes intervocaliques, séparées par une voyelle unique, se dissimilent, la dissimilation porte sur la première, si la voyelle intermédiaire est atone ; elle porte sur la seconde si la voyelle intermédiaire est accentuée »². Ce devrait être, conformément à ce principe, le second ν qui se dissimile (* $\kappa \alpha \nu \acute{\epsilon} \alpha \varsigma$), puisque le ϵ est tonique. On peut peut-être admettre que $\kappa \alpha \acute{\epsilon} \nu \alpha \varsigma$ avec ϵ tonique a subi l'analogie de $\kappa \alpha \epsilon \nu \alpha \varsigma$ avec ϵ atone, où, selon H. Pernot, c'est le premier ν qui s'est dissimilé³. Dans $\beta \epsilon \rho \zeta \acute{\iota} \nu \eta$ ($\beta \epsilon \nu \zeta \acute{\iota} \nu \eta$, grec commun $\beta \epsilon \zeta \acute{\iota} \nu \eta$), que j'ai entendu plusieurs fois à Laya, il y a une dissimilation de ν de type : $\nu + \nu > \rho + \nu$, mais, là encore, l'exemple semble contredire le principe de H. Pernot, car la voyelle est tonique et c'est la seconde consonne qui devrait se dissimiler. Peut-être, ici, l'instabilité de la nasale devant spirante (ζ) a-t-elle aidé à la dissimilation du premier ν .

c) *Dissimilation de γ* : $\gamma + \gamma > \text{zéro} + \gamma$, dans $\Lambda \eta \gamma \acute{o} \rho \eta$ ($\Gamma \lambda \eta \gamma \acute{o} \rho \eta$, $\Gamma \rho \eta \gamma \acute{o} \rho \eta \varsigma$) et dans $\lambda \acute{\eta} \gamma \acute{o} \rho \alpha$ ($\gamma \lambda \acute{\eta} \gamma \acute{o} \rho \alpha$). Le premier de ces deux exemples présente une dissimilation de

1. *La dissimilation dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, 1895, p. 79.

2. *La dissimilation du Σ intervocalique dans les dialectes néo-grecs*, art. de la *Rev. des Etudes grecques*, t. XVIII, année 1905, p. 255, et op. cit., p. 443. Voir aussi HÖEG, op. cit., p. 201.

3 Art. cit. p. 256 : « $\kappa \alpha \nu \acute{\epsilon} \alpha$ enclitique perd son premier ν » ; voir HÖEG, op. cit., p. 199, § 2 et n. 1, et p. 200, fin de cette note. J. PSICHARI, *Essais*, t. II, p. LX, n. 3, dit : « $\kappa \alpha \epsilon \nu \alpha \varsigma$ lui-même de $\kappa \alpha \nu \acute{\epsilon} \nu \alpha \varsigma$, par voie de phonétique, c'est-à-dire par la chute du ν , comme cela est d'usage entre deux voyelles dans certains dialectes. » Je crois plutôt à la dissimilation.

consonne groupée ($\gamma\lambda$) d'avec consonne isolée, séparées par une syllabe contenant une voyelle atone ; le second diffère du premier en ce que la voyelle est tonique. Mais tous deux sont contraires au principe III de H. Pernot : « Deux consonnes semblables... ne sont pas séparées par plus d'une syllabe. Si la première seule est groupée, c'est la seconde qui disparaît », puisque c'est la première consonne, et non la seconde, qui disparaît, quelle que soit la place de l'accent.

d) *Dissimilation de κ : $\kappa + \kappa > \kappa + \text{zéro}$* , dans $\kappa\alpha\phi\acute{o}\mu\alpha\iota$ ($\kappa\alpha\phi\kappa\iota\omicron\tilde{\mu}\alpha\iota$, issu de $\kappa\alpha\upsilon\chi\tilde{\omega}\mu\alpha\iota$) ; c'est le seul exemple que j'aie rencontré.

2° *Dissimilation de consonnes différentes*. — La dissimilation n'a lieu ici que par disparition. J'en ai relevé des exemples avec β , κ , et λ .

a) *Dissimilation de β par une autre labiale*. — La dissimilation de β se fait :

α) avec μ ; dans plusieurs textes et dans le parler courant j'ai noté : $\sigma\upsilon\lambda\iota\mu\acute{\alpha}$ ($\sigma\upsilon\beta\lambda\iota\mu\tilde{\alpha}$) ; $\beta + \mu > \text{zéro} + \mu$;

β) avec π ; à Mézapo, Yéroliména et Marmari, j'ai couramment entendu : $\lambda\acute{\epsilon}\pi\omicron\upsilon^1$ ($\beta\lambda\acute{\epsilon}\pi\omicron\upsilon$) ; $\beta + \pi > \text{zéro} + \pi$; ces deux exemples contredisent aussi le principe III de H. Pernot ;

γ) avec ϕ ; à Yéroliména et à Marmari, j'ai relevé fréquemment : $\phi\acute{o}\omicron$ ($\phi\acute{o}\beta\omicron$) ; $\phi + \beta > \phi + \text{zéro}$.

b) *Dissimilation de κ par γ (gutturale par gutturale)*.

1. $\Lambda\acute{\epsilon}\pi\omicron\upsilon$ se retrouve dans le dialecte du Pont (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 174, § 38, et OEKONOMIDES, op. cit., p. 68).

— J'en ai relevé un exemple dans un texte de Pasayani¹ : λιγάτι (λιγαξι)² : γ + x > γ + zéro, conformément au principe de H. Pernot. : « Quand deux consonnes intervocaliques séparées par une voyelle unique se dissimilent, la dissimilation porte... sur la seconde, si la voyelle intermédiaire est accentuée »³.

c) *Dissimilation de λ*. — Il s'agit du λ de θέλω (θέλω), ce verbe se rencontre en maniote couramment sous la forme θέου⁴. On ne peut invoquer un amuïssement de λ devant voyelle vélaire ου, car l'exemple est unique et l'on a : καλού, άλλου, etc. Peut-être faut-il expliquer la disparition de cet λ en admettant avec H. Pernot qu'il a été dissimilé par un ν suivant dans la phrase, dans les expressions : θέλω νά, θέλεις νά⁵, devenues *θέωνά, *θέειςνά : λ + ν > zéro + ν, conformément au principe de H. Pernot⁶ : « Quand deux consonnes intervocaliques, séparées par une voyelle unique, se dissimilent, la dissimilation porte sur la première si la voyelle intermédiaire est atone ». Peut-être aussi est-ce un affaiblissement de l'articulation du λ dans un mot accessoire (cf. le θα du futur issu de θέλωνά).

d) *Dissimilation de τ*. — J'ai entendu enfin une fois à Kypriano, διεφύδις (διεφτυτής, διευθυτής) ; τ a été dissimilé par d (ντ) : τ + d > zéro + d.

1. Op. cit., p. 171, n. 224, v. 17.

2. Cf. H. PERNOT, Chio, p. 444, même fait observé à Pyrgi.

3. Art. cit., *Rev. Et. gr.*, p. 255.

4. Cf. aussi PASAYANI, op. cit., θέου, p. 97, n. 153, v. 40 ; θέει, p. 136, n. 189, v. 32.

5. Op. cit., p. 495, § 2.

6. Art. cit., in *R. E. G.*, p. 255.

5° MÉTATHÈSE¹

Je n'ai relevé de métathèse que du ρ , et de type : *voyelle* + ρ + *consonne*², dans $\alpha\delta\rho\epsilon\phi\acute{\eta}$ (de $\acute{\alpha}\delta\epsilon\rho\phi\acute{\eta}$), que l'on rencontre en mainte localité, en particulier à Yéroliména, et dans $\kappa\alpha\lambda\omicron\tau\rho\omicron\mu\tilde{\alpha}$ (* $\kappa\alpha\lambda\omicron\tau\omicron\rho\mu\tilde{\alpha}$, de $\kappa\alpha\lambda\omicron\tau\omicron\lambda\mu\tilde{\alpha}$)³, que cite Pasayani⁴. Dans ces exemples, ρ se détache de la consonne qui le suit, et se joint à la consonne qui précède la voyelle antérieure à lui : *consonne* + *voyelle* + ρ + *consonne* > *consonne* + ρ + *voyelle* + *consonne* (*- $\delta\rho\epsilon\phi$ - > *- $\delta\rho\epsilon\phi$ -, et *- $\tau\omicron\rho\mu$ - > *- $\tau\rho\omicron\mu$ -). Dans $\sigma\epsilon\rho\nu\iota\kappa\acute{o}$ ($\acute{\alpha}\rho\sigma\epsilon\nu\iota\kappa\acute{o}$)⁵, que j'ai entendu fréquemment à Yéroliména, dans $\epsilon\beta\rho\epsilon\tau\acute{\iota}\alpha$ ou $\epsilon\beta\epsilon\rho\tau\acute{\iota}\alpha$ (* $\epsilon\beta\rho\epsilon\tau\acute{\iota}\alpha$ < $\epsilon\lambda\beta\epsilon\tau\acute{\iota}\alpha$), que j'ai recueilli à Marmari, ρ subit aussi une métathèse de type : *voyelle* + ρ + *consonne*, mais, le groupe étant

1. Voir H. PERNOT, op. cit., p. 540 et sq., XII.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 542, § 1 : ρ + *consonne*. — Sur $\alpha\delta\rho\epsilon\phi\acute{\eta}$, voir aussi KRETSCHMER, op. cit., p. 207, § 44, 1, et *'Ανάλεκτα*, t. 1, p. 125, n° 79, v. 13.

3. Sur le changement de λ en ρ , cf. ci-dessous, p. 183.

4. Op. cit., p. 142, n. 197, v. 10 et n. 5. — Ce mot fait difficulté : il y a eu nécessairement une métathèse : mais il n'est pas impossible non plus que la métathèse se soit produite avec le λ : $\kappa\alpha\lambda\omicron\tau\omicron\lambda\mu\tilde{\alpha}$ > * $\kappa\alpha\lambda\omicron\tau\omicron\lambda\mu\tilde{\alpha}$ (cf. H. PERNOT, op. cit., p. 550, section II, Métathèse de l) : une dissimilation du λ en ρ aurait eu lieu ensuite, selon le principe III de H. PERNOT (op. cit., p. 443, 3°). « Deux consonnes semblables, dont la seconde fait partie d'un groupe, ne sont pas séparées par plus d'une syllabe : la première, qu'elle soit isolée ou non, disparaît » (ici c'est d'un changement, non d'une disparition qu'il s'agit : $\lambda + \lambda$ > $\lambda + \rho$, au lieu de $\lambda + \lambda$ > $\lambda + \text{zéro}$, mais le principe est le même). — Je préfère néanmoins admettre que la métathèse s'est produite une fois que le λ s'était déjà changé en ρ , pour deux raisons : 1° la métathèse du λ est beaucoup plus rare en grec en général que celle du ρ ; 2° le changement de λ en ρ est très fréquent devant μ (cf. ci-dessous).

5. Cf. ci-dessus, p. 142 ; cf. PASAYANI op. cit., p. 36, n. 87, v. 11 ($\sigma\epsilon\rho\nu\iota\kappa\acute{o}$), et p. 92, n. 150, v. 1 ($\sigma\epsilon\rho\nu\iota\kappa\acute{o}$). Voir aussi KRETSCHMER, op. cit., p. 208, § 44, 4.

en syllabe initiale, ρ au lieu de passer avant la voyelle qui précède, passe dans la syllabe postérieure, après la voyelle qui suit la consonne, soit : *voyelle* + ρ + *consonne* + *voyelle* + *consonne* > (*voyelle*) + *consonne* + *voyelle* + ρ + *consonne* (*αρσεν > *(α)σερν- et *Eρβετ- > *Eβεπτ-) ou (*voyelle*) + *consonne* + ρ + *voyelle* + *consonne* (*Eρβετ- > *Eβεπτ-).

6° CHANGEMENT DE SONORITÉ

1° *Sonorisation de τ en d*. — Le τ s'est sonorisé en *d* dans l'article-pronom² masculin et féminin à l'accusatif et au génitif singulier et pluriel, et dans les cas du neutre : *do* (τὸν), *dou* (τοῦ), *dou(ς)* (τοὺς), *dou(νε)*, (τῶν[ε]), *dη* (τὴν), *dη(ς)* (τῆς), *di(ς)* (τίς), *do* (τὸ), *da* (τά). J'ai observé couramment ce fait dans les divers villages où j'ai séjourné ; voici quelques exemples : *do* δάσκαλο (τὸ δάσκαλο), *dη* νύφη (τὴ νύφη), *dou* γαβροῦ (τοῦ γαμπροῦ), -οι φίλοι *dou* (οἱ φίλοι του), *da* σκυλλά *dης*, (τὰ σκυλλιά της), etc. Cependant, si l'article est précédé de la préposition *σε* (σ'), le τ subsiste : *στην* ἀβλή, *στο* σπίτι, *στη* Μάνη, *στα* βουνά. La sonorisation du τ doit s'expliquer du fait que l'article-pronom est un mot accessoire, dans lequel l'articulation initiale est moins forte que dans un autre mot ; on sait qu'il faut moins d'effort pour articuler une sonore qu'une sourde² ;

1. Je n'ai rencontré d'autre exemple de sonorisation du τ que dans *douféxi* (τουφέξι) ; peut-être faut-il y voir un affaiblissement de l'articulation de la consonne initiale, mais le cas est isolé.

2. Cf. ROUDET, op. cit., p. 183, § 9, 3° ; H. PERNOT, op. cit., p. 380, § 1.

l'affaiblissement de l'articulation du τ a donc eu pour conséquence sa sonorisation¹.

2^o *Sonorisation de σ en ζ* ². — Le σ s'est assourdi en ζ : 1) à l'intervocalique dans : $\pi\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$ ($\pi\acute{\iota}\sigma\omega$) qui est courant, sans doute parce que le mot est accessoire, mais unique, car, ailleurs, à l'intervocalique, je n'ai pas rencontré ce traitement ; 2) dans le pronom personnel de la deuxième personne à l'accusatif et au génitif singulier et pluriel : $\zeta\epsilon$ ($\sigma\epsilon$), $\zeta\omicron\upsilon$ ($\sigma\omicron\upsilon$), $\zeta\alpha(\varsigma)$ ($\sigma\alpha\varsigma$). Ainsi : $\zeta\omicron\upsilon$ $\lambda\acute{\epsilon}\omicron\upsilon$ ($\sigma\omicron\upsilon$ $\lambda\acute{\epsilon}\omega$), ζ' $\alpha\gamma\alpha\pi\omicron\upsilon$ (σ' $\alpha\gamma\alpha\pi\omega$), η $\beta\acute{\alpha}\rho\kappa\alpha$ $\zeta\omicron\upsilon$ ($\acute{\eta}$ $\beta\acute{\alpha}\rho\kappa\alpha$ $\sigma\omicron\upsilon$), $\zeta\alpha\varsigma$ $\acute{\epsilon}\phi\epsilon\rho\epsilon$ ($\sigma\alpha\varsigma$ $\acute{\epsilon}\phi\epsilon\rho\epsilon$), etc. Il faut expliquer aussi la sonorisation de ce σ par l'affaiblissement de l'articulation initiale dans un mot accessoire. Si on ne rencontre pas un pareil traitement au nominatif, $\sigma\acute{\upsilon}$, $\sigma\epsilon\acute{\iota}\varsigma$ (* $\zeta\upsilon$, * $\zeta\epsilon\acute{\iota}\varsigma$), c'est que ces formes sont beaucoup plus rares³.

7^o CHANGEMENT DE MODE D'ARTICULATION

1^o *Passage de β à b* . — La spirante labiale sonore β est représentée par l'occlusive labiale sonore b dans $b\acute{\alpha}\rho\sigma\alpha\mu\omicron$ ($\beta\acute{\alpha}\lambda\sigma\alpha\mu\omicron$), qui est courant.

1. Cf. en anglais, l'opposition entre *the*, article, mot secondaire, et *thing* : le premier *th* est sourd (θ), le second sonore (δ). On trouve en tsaconien (cf. DEVILLE, op. cit., p. 109) $\nu\tau\acute{\iota}$ et $\nu\tau\acute{\epsilon}$ représentant $\tau\acute{\iota}$ et $\tau\acute{\epsilon}$ (pronoms de la deuxième personne).

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 355-6, § 1 ; Voir aussi 'Ανάλεκτα, t. 1, p. 125, n^o 79, v. 8 : $\zeta\epsilon$.

3. J'avais pensé à expliquer la sonorisation de τ et de σ par l'influence d'une nasale précédente $\delta\acute{\epsilon}\nu\tau\acute{\omicron}$ > $\delta\acute{\epsilon}\nu\tau\acute{\omicron}$, d'où do et $\delta\acute{\epsilon}\nu\sigma\epsilon$ > $\delta\acute{\epsilon}\zeta\epsilon$ d'où $\zeta\epsilon$ (les vibrations de la nasale se reportant sur la sourde spirante et la sonorisant). Mais, si l'on trouve un d au lieu de τ après nasale dans d'autres mots que l'article, dans la phrase, jamais on ne rencontre, ailleurs que dans le pronom $\sigma\epsilon$, $\sigma\omicron\upsilon$, $\sigma\alpha\varsigma$, de ζ initial au lieu de σ : aussi ai-je abandonné cette explication.

2^o *Passage de θ à τ*. — La spirante dentale sourde θ est représentée par l'occlusive dentale sourde τ dans la forme *εκάτομου* (*εκάθουμου*)¹.

Peut-être faut-il expliquer ces faits par une sorte de dissimilation du mode d'articulation : on a en effet : *spirante + voyelle + spirante*, qui se dissimile en : *occlusive + voyelle + spirante*. Mais je n'en connais pas d'autre exemple.

8^o CHANGEMENT DU POINT D'ARTICULATION

1^o *Passage de σ à ch*². — Je l'ai observé constamment à Yéroliména, mais sporadiquement et rarement ailleurs ; 1) devant *y*, tout σ se prononce *ch* : *κλησά* ([ἐκ]-*κλησιά*), *δροσά* (*δροσιά*), *ίσα* (*ἴσια*), *χαρτουσά* (*χαρτουσιά*), etc. ; 2) devant *i*, σ est devenu aussi σ̄ à Yéroliména : *σημαίνει* (*σημαίνει*).

2^o *Passage de λ à ρ*³. — Il se produit : 1) devant β, dans **Ερβετία* (*Ἐλβετία*) qui a nécessairement précédé les formes *Εβρετία* et *Εβερτία* vues plus haut ; 2) devant μ, dans **καλοτορμᾶ* (*καλοτολμᾶ*) d'où est résultée la forme *καλοτρομᾶ* déjà vue, et dans *συνέβγαρμα* (*συνέβγαλμα*) ; 3) devant σ, dans *βάρσαμο* (*βάλσαμο*) ; 4) devant τ dans *συνεβγαρτής* (*συνεβγαλτής*), *σβερτός* (*σβελτός*), *ψάρτης* (*ψάλτης*) formes recueillies à Yéroliména.

1. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 147, n. 204, v. 2.

Cf. ci-dessus, traitement de σ + *yod* ; voir H. PERNOT, op. cit., p. 283 et sq., § 2. pour Chio et pour d'autres dialectes, bibliographie, p. 284, n. 1.

2. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 284, 1^o. — Le traitement est connu des parlers de Leshos (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 151, § 32).

3. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 300 et sq., § 2, et surtout J. PSICHARI, *Essai de grammaire historique sur le changement de λ en ρ devant consonne, en grec ancien, médiéval et moderne*, *Recueil de Mémoires orientaux*, Paris, Leroux, 1903, p. 291-336.

CHAPITRE IV

GROUPES DE CONSONNES

1^o *Groupe σκ*. — Le groupe σκ s'est maintenu intact devant voyelle postérieure ou vélaire (α, ο, ου). Devant voyelle antérieure (ι, ε), il a abouti à une quasi-chuintante ξ : βρίξεται (βρίσκειται), προξυνοῦ (προσκυνοῦ), ξυλλί (σκυλλί), ξοινί (σκοινί), ξεδό (σκεδό, σκεδόν). Je crois que κ devant ε et ι a d'abord évolué vers ξ, comme on l'a vu plus haut, sinon on ne s'expliquerait pas le maintien du groupe σκ devant α, ο, ου, puis que σ s'est assimilé à ξ : σκ + ε(ι) > σξ > ξ¹.

2^o *Groupe νδ*. — Le groupe νδ, au lieu d'aboutir normalement à δ, est devenu ντ (*d*) dans συνπτεά (συνδετά, συδετά)².

3^o *Groupe βγ*. — Le groupe βγ a tendance à se réduire à une consonne simple. J'ai relevé sporadiquement, mais plus fréquemment à Yéroliména : φέγω (φέβγω)³, ζεγολάτη(ς) (ζεβγολάτης), ζεγάρι (ζεβγάρι).

1. Le témoignage du tsaconien vient confirmer l'hypothèse de l'assimilation. En tsaconien, l'assimilation du σ au κ s'est produite dans un grand nombre de cas : ακρό (ἀσκός), κάρα (ἐσγάρα, gr. com. σκάρα), etc. (cf. DEVILLE, op. cit., p. 79, § 8 et p. 85-86, § 27 ; E. BOURGUET, op. cit., p. 137 ; H. PERNOT, op. cit., p. 250-2). Le σκ aboutit à ξ à Chypre, (cf. MONDRY-BEAUDOIN, op. cit., p. 49), et dans le parler de Pharasa (DAWKINS, op. cit., p. 154, § 264 et n. 1). — C'est vers cette évolution que tendent les parlers de Lesbos, de l'Épire et du Pont (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 153-4, § 32).

2. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 104, n. 159, v. 24.

3. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 164, n. 271, v. 13 ; pour ce mot, on pourrait aussi admettre une dissimilation de labiale β par labiale φ : φ + β > φ + zéro.

4^o *Groupe σμ.* — Ce groupe, à l'intérieur ou à l'initiale, est réduit¹ dans toute l'étendue du parler maniotte : ζμέουρο (σμέουρο), κόζμο (κόσμος), τράβηζμα, τραβήζματχ (τράβησμα, τραβήσματχ). J'ai même entendu plusieurs fois τραβήματχ qui repose sur une assimilation du σ au μ, suivie d'une réduction de consonne double : *τραβήματχ > τραβήματα².

5^o *Groupes formés de ρ + spirante, ρθ, ρδ, ρχ.* — D'une manière générale, ρ subsiste, mais la spirante est remplacée par l'occlusive correspondante.

1) *Groupe ρθ* : ce groupe passe à ρτ³ : ήρτα (ήρθα), νάρτου (νάρθω), όρτο(ς) (όρθος).

2) *Groupe ρχ* : ce groupe aboutit à ρκ : έρχομαι (έρχουμαι), très fréquent. (Les groupes ρσ et ρφ subsistent et ne passent pas à ρτ, ρπ).

3) *Groupe ρδ* : ce groupe aboutit à ρd (ρντ) : j'ai entendu fréquemment : βάρδα (βάρδα) ; cependant l'évolution n'est pas aussi avancée que pour ρθ ou ρχ, car on entend assez souvent ρδ, au lieu de ρθ (ορδύκι pour ορθύκι). Par contre ρ + γ subsiste ; il semble ainsi que le traitement ait lieu surtout avec spirante sourde.

Les groupes de deux spirantes tendent donc à se réduire, soit à *une seule spirante*, soit à *spirante + occlusive*. Le fait tient, je crois, encore à la nature de la

1. Cf. H. PERNOT, op. cit., p. 422, § 13.

2. Cf. ci-dessus, *Assimilation*.

3. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 17, n. 15, v. 1, et p. 50, n. 117, v. 14 νάρτης ; p. 17, n. 17, v. 4 : θάρτω ; p. 47, n. 113, v. 10 : νάρτη ; p. 62, n. 127, v. 7 : ἄθεν έρτη ; p. 168, n. 221, v. 15 : ήρταν(ς) ; cf. H. PERNOT, op. cit., p. 376, § 4, 1 et p. 377, § 4, 4. — Voir aussi STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., ήρτε (XIV, XX, XXVIII, XXX), p. 3-4. — Le traitement se retrouve à Lesbos (KRETSCHMER, op. cit., p. 157-8, § 34).

syllabation dans un parler qui élimine tout élément capable de troubler la netteté de la coupe syllabique.

6° *Groupes de trois consonnes.* — J'ai noté à Yéroliména plusieurs fois le traitement -σπρ- du groupe *-σφρ- dans σπρ^αγ^ιδα (σφρ^αγ^ιδα) : la difficulté d'articuler au début d'une syllabe trois spirantes consécutives a amené le passage de la spirante sourde φ à l'occlusive correspondante π.

Enfin, très souvent, le groupe -*νθρ- devient *dρ- : ἄνθρ^ωπος aboutit à ἄdρ^ωπος ; au lieu que ν se soit amuï devant θ, c'est au contraire θ qui est passé à l'occlusive correspondante τ ; le groupe ντ devant ρ, comme devant voyelle, a donc abouti à d.

DEUXIÈME PARTIE

MORPHOLOGIE ¹

1. La plupart des faits ayant été étudiés dans la *Phonétique*, je me bornerai à un simple exposé des paradigmes, en renvoyant aux explications déjà données ; je n'ajouterai que les remarques indispensables. — Je ne mentionnerai enfin que ce qui appartient au maniote, laissant de côté tout ce qui ne diffère pas de la langue commune.

Première section : DÉCLINAISON

CHAPITRE PREMIER

L'ARTICLE

Les formes de l'article sont en maniote les suivantes

		Masculin	Féminin	Neutre
		—	—	—
Singular	Nominatif..	o	η	do
	Accusatif ..	do(v)	dη(v)	do
	Génitif.....	dou	dη(ς)	dou
Pluriel	Nominatif..	ot	ot	dα
	Accusatif ..	dou(ς)	dι(ς)	dα
	Génitif.....	dou(v)	dou(v)	dou(v)

REMARQUES. — 1. La sonorisation de τ en *d* s'explique par la faiblesse de l'articulation initiale dans un mot accessoire¹.

2. Les formes en *d* n'appartiennent en propre qu'aux parlers de Laya, Yéroliména, Porto-Cayo et Marmari ; encore entrent-elles en concurrence avec les formes en τ ; même dans le parler des femmes, où les formes

1. Cf. ci-dessus, p. 181.

locales se sont le mieux conservées, des formes communes se sont introduites.

Les formes en *d* sont sporadiques à Kitta et à Mézapo. Au Nord de Kitta, elle n'apparaissent plus ; le maniote septentrional ne connaît que les formes en τ ¹.

3. Les conditions de l'amuïssement du ν et du ς en finale à l'accusatif masculin-féminin singulier, au génitif pluriel, au génitif féminin singulier et à l'accusatif féminin et masculin pluriel, ont déjà été exposées².

4. Enfin le génitif pluriel en $-\omega\omega$ s'explique par l'évolution $\omega > \omega\omega$ en finale³.

5. Les formes avec ϵ final : $\tau\omega\epsilon$, $\tau\eta\epsilon$, $\tau\eta\sigma\epsilon$, $\tau\omega\sigma\epsilon$, $\tau\omega\upsilon\epsilon$ se rencontrent rarement avec *d* initial : on peut les considérer comme des formes emphatiques, aussi la dentale, au lieu de s'affaiblir en sonore, reste-t-elle sourde.

6. Des formes d'article et de pronom de la troisième personne avec *d* initial se retrouvent dans un parler d'Asie Mineure : Dawkins⁴ a relevé dans le dialecte de Pharasa au génitif masculin singulier $d\omega$ à côté de $\tau\omega$, au féminin $d\zeta$ à côté de $\tau\sigma$, au génitif pluriel $d\omega\upsilon\epsilon$ à côté de $\tau\omega\upsilon\epsilon$.

1. C'est sans doute une forme de ces parlers que cite HÖEG dans *tun* (op. cit., p. 214, § 1) « forme qui se trouve... dans les dialectes... du Magne ». Toutefois le $\omega\omega$ (au lieu du ω) s'explique en maniote autrement que dans les parlers du Nord, où HÖEG l'interprète comme une analogie du singulier ou une contamination de *tu* + *ton* (*ibidem*, p. 213-4).

2. Cf. ci-dessus, p. 169.

3. Cf. *Première partie, Section I, Chapitre I*.

4. Op. cit., p. 173, § 313.

CHAPITRE II

LE PRONOM

1^o *Pronoms personnels.* —

a) Pour la première personne, je signale à l'accusatif pluriel la forme $\mu\acute{\alpha}$, à côté de $\mu\tilde{\alpha}\varsigma$, forme commune, l'amuïssement du σ se produisant à la pause ou devant consonne spirante et souvent occlusive; au nominatif je n'ai guère rencontré que la forme commune, car $\mu\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$, le pronom personnel sujet, d'une manière générale, est en grec d'un emploi plus rare que le pronom personnel complément¹; en outre, les formes du pronom sujet tendent, en maniote, à être remplacées par la forme périphrastique $\delta\omicron\upsilon\lambda\acute{o}(\gamma)\omicron\upsilon$ suivie du génitif du pronom ($\delta\omicron\upsilon\lambda\acute{o}(\gamma)\omicron\upsilon\mu\omicron\upsilon = \acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}$; $\delta\omicron\upsilon\lambda\acute{o}(\gamma)\omicron\upsilon\mu\alpha(\varsigma) = \acute{\epsilon}\mu\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$, etc.).

b) A la deuxième personne, la flexion est la suivante :

<i>Singulier</i>	{	Accusatif. $\zeta\epsilon$	<i>Pluriel</i>	{	Accusatif. }	$\zeta\alpha(\varsigma)$
		Génitif... $\zeta\omicron\upsilon$			Génitif... }	

REMARQUES. — 1. Le ζ , au lieu du σ , s'explique par un affaiblissement de l'initiale dans un mot accessoire².

2. Les nominatifs singulier et pluriel n'ont jamais ζ initial, mais toujours σ : $\sigma\acute{\upsilon}$, $\sigma\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$, parce que ces formes

1. Cf. plus haut, à propos de $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}$, dont le ω fait exception au traitement $\omega > \omicron\upsilon$ en finale, p. 62.

2. Cf. ci-dessus, p. 182.

ne sont pas propres au parler, qui se sert de *δου λό(γ)ου ζου* (*ζα[ς]*).

3. Les formes *εσύ, εσένα, εσείς, εσάς*, se présentent toujours avec *σ*, car étant emphatiques elles ne subissent aucun affaiblissement articulatoire.

c) Le pronom de la troisième personne, *τον, του*, etc., est identique à l'article¹ ; le pronom *αφτό(ς)* suit la déclinaison des substantifs et adjectifs² ; le réfléchi *του εαφτό μου*, etc., rejoint la flexion de *τον*, et du pronom personnel simple, ainsi :

<i>Singulier</i>	Accusatif	1 ^{re}	personne : <i>δον εαφτό μου</i>
		2 ^e	— <i>δον εαφτό ζου</i>
		3 ^e	— <i>δον εαφτό δου(δη[ς])</i>
	Génitif	1 ^{re}	— <i>δου εαφτού μου</i>
		2 ^e	— <i>δου εαφτού ζου</i>
		3 ^e	— <i>δου εαφτού δου(δη[ς])</i>
<i>Pluriel..</i>	Accusatif	1 ^{re}	— <i>δον εαφτό μα(ς)</i>
		2 ^e	— <i>δον εαφτό ζα(ς)</i>
		3 ^e	— <i>δον εαφτό δου(ς)</i>
	Génitif	1 ^{re}	— <i>δου εαφτού μα(ς)</i>
		2 ^e	— <i>δου εαφτού ζα(ς)</i>
		3 ^e	— <i>δου εαφτού δου(ς)</i>

2^o *Possessifs*. — La flexion de *δixό(ς)*, auquel s'ajoute le génitif du pronom personnel *μου, ζου, δου, μα(ς), ζα(ς), δου(ς)*, est de tous points comparable à celle des substantifs en *-ος*, en *-η* et en *-ο* (cf. plus bas). Ce mot, en maniote, présente un *z* au lieu de *x* devant les

1. Voir *Chapitre I*, p. 189.

2. Cf. plus bas, chapitre IV.

timbres ε et ι^1 : au féminin pluriel : $\delta\iota\acute{\kappa}\acute{\varepsilon}(\varsigma)$, au féminin singulier et au masculin pluriel : $\delta\iota\acute{\kappa}\acute{\eta}$, $\delta\iota\acute{\kappa}\acute{o}\iota$.

3^o *Démonstratifs*. — La déclinaison de $\kappa\varphi\tau\acute{o}(\varsigma)$ (déjà signalé à propos des pronoms personnels) et de $\tau\acute{o}\upsilon\tau\omicron(\varsigma)$ est semblable à celle des adjectifs en $-\omicron\varsigma$.

Dans $\varepsilon\acute{\kappa}\acute{\varepsilon}\iota\nu\omicron(\varsigma)$, on remarquera l'articulation $\acute{\kappa}$ de κ , devant $\varepsilon\iota$, comme dans $\delta\iota\acute{\kappa}\acute{o}\iota$.

Dans $\tau\acute{\varepsilon}\tau\omicron\iota\omicron(\varsigma)$, le *yod* a mouillé la consonne précédente, qui s'accompagne d'un élément chuintant : $\tau\acute{\varepsilon}\tau^{\text{ch}}\omicron\iota\omicron(\varsigma)$ (que je noterai $\tau\acute{\varepsilon}\tau\omicron\iota\omicron(\varsigma)$, le τ valant τ^{ch} ²).

4^o *Pronoms interrogatifs*. — Le pronom $\pi\omicron\iota\iota\acute{o}(\varsigma)$, $\pi\omicron\iota\iota\acute{\alpha}$, $\pi\omicron\iota\iota\acute{o}$ se décline, lui aussi, comme les adjectifs en $-\omicron\varsigma$. Le *yod* a mouillé le π précédent, qui se prononce π^{ch} : $\pi^{\text{ch}}\omicron\iota\iota\acute{o}(\varsigma)$, $\pi^{\text{ch}}\omicron\iota\iota\acute{\alpha}$ (que je noterai au moyen de $\pi\grave{\iota}$: $\pi\grave{\iota}\acute{o}(\varsigma)$, $\pi\grave{\iota}\acute{\alpha}$) ³.

Le maniote connaît aussi une forme d'interrogatif $\tau\acute{\varepsilon}\nu\omicron(\varsigma)$, invariable, qui s'emploie de préférence à $\pi\acute{o}(\varsigma)$, quand on veut demander à qui appartient telle ou telle chose : $\tau\acute{\varepsilon}\nu\omicron\varsigma\ \acute{\varepsilon}\nu\alpha\iota\ \delta\omicron\ \pi\alpha\iota\acute{\iota}$; ($\tau\acute{\varepsilon}\nu\omicron\varsigma\ \acute{\varepsilon}\nu\alpha\iota\ \tau\omicron\ \pi\alpha\iota\delta\acute{\iota}$; à *qui* est cet enfant ?) ⁴.

1. Cf. plus haut, *Traitement des palatales*, le κ , p. 133.

2. Cf. ci-dessus, Action d'un *yod* sur consonne précédente, p. 92.

3. En Macédoine et en Epire, KRETSCHMER a noté $p\chi\acute{o}\varsigma$, forme intermédiaire entre $pj\acute{o}\varsigma$ et $p^{\text{ch}}\acute{o}\varsigma$ (op. cit., p. 276, § 76).

4. Les textes de PASAYANI en contiennent plusieurs exemples : ainsi, p. 144, n^o 200, p. 136, n^o 190, v. 28 et p. 17, n^o 18, v. 1. — HÖEG a relevé en saracatséen la même forme (op. cit., p. 246-7, § 4) ; elle se rencontre dans le parler de Mytilène (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 272, § 75).

CHAPITRE III

NOMS DE NOMBRE

1^o *Le nombre un.* Le mot *ένας* se décline ainsi en maniote :

	<i>Masculin</i>	<i>Féminin</i>	<i>Neutre</i>
Nominatif.....	ένα(ς)	μία	ένα
Accusatif.....	ένα(ν)	μία(ν)	ένα
Génitif.....	ενό(ς) ou ενού	μία(ς)	ενό(ς) ou ενού

REMARQUES. — 1. La forme *μία* est très répandue ; mais on rencontre parfois la forme *μιά*, (*μιά*), dont le *μ* a été mouillé par le *γ* (*μιά*).

2. Par suite d'altérations phonétiques, le masculin est identique au neutre.

3. La forme du génitif neutre-masculin *ενού* est plus courante que l'autre : elle s'explique par l'analogie du génitif des substantifs en *-ος* : *ενό(ς) φίλου* est devenu, par analogie : *ενού φίλου*¹.

A la flexion de *ένας* se rattache celle de son composé : *κάνένας* (en maniote *κάνενα* [ς]).

	<i>Masculin</i>	<i>Féminin</i>	<i>Neutre</i>
Nominatif.....	κάνενα(ς)	καμία	κάνενα
Accusatif.....	κάνενα	καμία	κάνενα
Génitif.....	κάνενου	καμία(ς)	κάνενου

1. Cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 275, § 77.

REMARQUES. — 1. Comme on l'a vu plus haut¹, le premier ν de κανέννας s'est dissimilé d'avec le second.

2. Le génitif καενό(ς) se rencontre plus rarement que καένου. Il est dû à l'influence de ενό(ς).

3. La forme καένα(ς) se retrouve dans le parler des Saracatsans².

2^o *Le nombre deux.* Le maniote emploie couramment δύο, en deux syllabes, avec ú accentué. Δυό, plus rare, est dû à l'influence de la langue commune.

3^o *Le nombre trois.* Le maniote décline ainsi τρεῖς :

	<i>Masculin-féminin</i>	<i>Neutre</i>
	—	—
Nominatif-accusatif...	τρεῖ(ς)	τρία
Génitif.....	τρού	τρού

REMARQUES. — Le ι est demeuré voyelle dans τρία, bien que précédé d'un groupe de consonnes, car il a été protégé par l'accent.

2. Au génitif pluriel, où l'accent frappait la finale, le ι devenu atone s'est contracté avec la voyelle ου, après le groupe consonantique τρ.

4^o *Le nombre quatre.* Le maniote présente :

	<i>Masculin</i>	<i>Féminin</i>	<i>Neutre</i>
	—	—	—
Nominatif...	τέσσεροι	τέσσερει(ς), τέσσερε(ς)	τέσσερα
	ou τέσσαροι	ou τέσσαρε(ς)	ou τέσσαρα

1. Dissimilation consonantique, p. 176.

2. Cf. ΗΘΕΓ, op. cit., p. 247, § 5.

	<i>Masculin</i>	<i>Féminin</i>	<i>Neutre</i>
Accusatif....	τέσσερου(ς) ou τέσσαρου(ς)	semblable au nom.	semblable au nom.
Génitif.....	τεσσέρου ou τεσσάρου	τεσσάρου ou τεσσέρου	τεσσάρου ou τεσσέρου

REMARQUES. — 1. Le maniote possède deux radicaux : *τεσσερ- et *τεσσαρ⁻¹, celui-ci plus répandu : le α de *τεσσαρ- semble devoir s'expliquer par une dissimilation : ε + ε > ε + α, le maniote évitant la succession de deux ε.

2. Le masculin, qui, en langue commune, est semblable au féminin, est en maniote d'un type différent : il se décline sur le type en -ος ; il est probable que l'amuïssement du σ final (τέσσερ_ει) a amené la confusion avec le pluriel des substantifs en -ος ; un accusatif en -ου(ς) a été refait d'après un nominatif en -οι (-ει[ς]).

5^o *Le nombre cinq.* — Au lieu de la forme commune πέντε, le maniote offre πέδε, sans nasale devant l'occlusive².

6^o *Le nombre huit.* — La forme commune ὀχτώ est représentée en maniote par la forme (ο)χτού ; ου pour ω est normal en finale.

7^o *Le nombre neuf.* — La forme propre au maniote est εννέα avec ε accentué : le mot est trisyllabique,

1. Ce radical se retrouve dans les parlers de Macédoine et du Pont (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 277, § 77), avec la flexion -οι.

2. Cf. plus haut, p. 152.

alors que dans la langue commune ε est passé à *yod* et ne fait plus syllabe (έννίά). Sous l'influence du grec commun, έννίά a pénétré en maniote : le *yod* a mouillé la nasale précédente, et έννίά se prononce εν́ιά.

8^o *Les noms de nombre de trente à quatre-vingt-dix.*

— Ces noms de nombre sont caractérisés par la terminaison -dα, issue de -ντα¹ ; ainsi : τράdα (τριάντα), σαράdα (σαράντα), πενήdα (πενήντα), εξήdα (έξήντα), βδομήdα (βδομήντα), ογδόdα (όγδόντα), ενενήdα (ένε-νήντα).

REMARQUE. — Dans τράdα (τριάντα), le ι s'est amuī par contraction avec α, après groupe de consonnes.

9^o *Les centaines.* — Les formes maniotes des noms de nombre de 200 à 900 sont : δακόσα, τρακόσα, τετρακόσα, πεδακόσα, ξακόσα, φτακόσα, χτακόσα, ενακόσα, dans lesquelles on observe l'amuīssement de ι ou de *yod* après σ : toutefois, sur δακόσιοι (où -ιοι final équivaut à ι simple), une forme δακόσου(ς) a pu être refaite analogiquement, d'où, au neutre : δακόσα.

10^o *Le nombre mille.* — Le maniote présente les formes : χίοι, χίε(ς), χία, avec amuīssement du λ entre deux ι (χίλις) et maintien des deux syllabes distinctes². Dans les formes composées, on aura χιάδε(ς) : δύο, τρεί, τέσσαρε χιάδε(ς) (δυό, τρεῖς, τέσσερεις χιλιάδες).

1. Cf. plus haut, p. 153.

2. Voir p. 167.

CHAPITRE IV

LE SUBSTANTIF

La langue commune distingue, dans la flexion des noms, trois types d'après le genre : masculins, féminins et neutres¹. Le maniote maintient en gros cette distinction, mais, si les classes de la déclinaison restent à peu près les mêmes, on constate des différences dues à l'analogie ou à la phonétique propre du parler maniote ; ainsi des neutres et des masculins, des masculins et des féminins ont parfois une flexion commune et ne se distinguent que par l'article, par contre l'opposition reste nette entre les féminins et les neutres².

1. Cette distinction des types d'après le genre a été préconisée par THUMB (Handbuch, op. cit., p. 24-44), J. PSICHARI (op. cit., passim), H. PERNOT (dans sa *Grammaire*), LOUIS ROUSSEL (op. cit., §§ 229-232), enfin HÖEG (op. cit., ch. II, p. 216-220). — Elle tient mieux compte de la réalité que celle qui est fondée sur l'opposition des thèmes (sonantiques et consonantiques) d'après la déclinaison ancienne et qui se rencontre dans les grammaires de SIMON PORTIUS (op. cit., ch. IV, p. 14-19), HATZIDAKIS (Einleitung, op. cit., Excurs VIII, p. 376-389). DIETERICH (op. cit., p. 154-174) et JANNARIS (op. cit., p. 104, § 253).

2. Peut-être est-il permis d'entrevoir là le commencement d'une évolution comparable à celle qui s'est produite pour le neutre en roman, où ce genre s'est éliminé, par confusion, en partie avec le masculin (accusatif-singulier), en partie avec le féminin (nominatif singulier semblable au pluriel neutre). — Toutefois, en maniote, l'article se maintient ; on sait que d'autres parlers confondent l'article masculin et l'article féminin au singulier (cf. HÖEG, op. cit., p. 211, § 1 : « u (ô) est la forme normale ; i (î) n'est employé que devant des noms propres. D'autres dialectes du groupe septentrional sont allés plus loin à cet égard et ne connaissent que la forme *i* au nom. sing. masc. » — Déjà la langue commune ne connaît au nom. pluriel qu'une forme de l'article, o^l, pour le masculin et le féminin. — Ces faits prouvent que la flexion du grec n'est pas exempte d'une certaine débilité.

1^o TYPES DE DÉCLINAISON

a) *Féminins*. — En maniote, le type en -γα ou -γά est absent de la déclinaison des féminins : il est représenté par -α ou -ά, rarement par -ία¹ : αλήθα (αλήθεια) comme μέρα, δροσά (δροσιά), et φουτιά (φωτιά)².

Le type en -ότητα (issu de -ότης) se trouve plus fréquemment en maniote sous la forme -ότη (νέοτη, de νεότητα, issu de νέοτης, -ητος).

b) *Masculins*. — Les masculins ne sont plus caractérisés en maniote par le σ du nominatif singulier³. Les types de la langue commune en -ης (ou -ής), -ες (ou -ές), -ας (ou -άς), -ους et -ος (ou -ός) sont représentés par des types en -η (ou -ή), -ε (ou -έ), α (ou -ά), -ου et -ο (ou -ό) : ο Δημητράκης (ό Δημητράκης), ο καφές (ό καφές), ο πατέρας (ό πατέρας), ο ψωμάς (ό ψωμάς), ο παππούς (ό παππούς), ο γέρος (ό γέρος), ο γαμπρός (ό γαμπρός).

Parfois les noms propres en -η(ς) sont passés au type -έα(ς) : ainsi, à côté de Μιχάλη(ς) se rencontre en maniote très fréquemment la forme Μιχαλέα(ς) ; on a Μάρολέα(ς) à côté de Μάρολή(ς) ; par contre, la terminaison -η(ς) semble réservée aux diminutifs de ces noms : Μιχαλάκιη(ς).

c) *Neutres*. — Par suite de l'amuïssement du σ final, les types en -ος et en -ας sont devenus -ο et -α. Le

1. Voir p. 84, 85, 86, 88 et 94.

2. Les autres types de féminin (en -η, -ο (ω) et ου) étant identiques en maniote et en langue commune, je n'y insisterai pas.

3. Cf. p. 170.

maniote ne possède donc plus que trois types de neutres : en -ο (ou -ό), en α, et en -ι (ou -ί).

Parfois, à côté du type en -ι, il s'est maintenu un type en -ο : le parler de Laya offre ainsi λούλουδο et λουλούδι; la forme λούλουδο se retrouve d'ailleurs en dehors du maniote.

2^o FLEXIONS

a) *Féminins. — Singulier.*

Nom. acc. gén. κλησά γυναίκα κερά νύφη ψυχή

Pluriel.

Nom. acc. κλησέ(ς) γυναίκε(ς) κεράδε(ς) νύφε(ς) ψυχέ(ς)

Gén. κλησού γυναικού κεράδου νυφού ψυχού

REMARQUES. — 1. Par suite de l'amuïssement du σ final, les nominatifs-accusatifs pluriels des féminins sont en ε, et le singulier n'offre plus qu'une forme commune aux trois cas¹. Les mêmes remarques s'appliquent aux féminins en -ε, en -ο et en -ου : νενέ, παρθένος, αλεπού.

2. L'accusatif singulier ne se distingue des autres cas que s'il est précédé de l'article et si le nom à l'accusatif commence par une occlusive sourde, qui, en ce cas, devient sonore : η τύχη, τη (dη) dúχη²; η κλησά, τη (dη) gλησά; η ψυχή, τη (dη) bzυχή.

b) *Masculins. — Singulier.*

α) *Type en -ο :*

Nom. acc. γαbρό τόπο

Gén. γαbρού τόπου

1. Il en est de même en tsaconien, cf. DEVILLE, op. cit., p. 99, § 2, 1.

2. Voir p. 154 et sq.

β) *Types en -α, -η, -ε, ου :*

Nom. acc. gén. πατέρα κλέφτη καφέ παππού

α) *Type en -ο : Pluriel.*

Nom. γαbroί τόποι

Acc. gén. γαbroύ τόπου

β) *Types en -α, -η, -2, -ου :*

Nom. acc. πατέρε(ς) κλέφτε(ς) καφέδε(ς) παππούδε(ς)

Gén. πατέρου κλέφτου καφέδου παππούδου

REMARQUES. — 1. Le singulier, dans le type en ο, ne possède plus que deux cas, puisque le nominatif et l'accusatif sont confondus, par suite de l'amuïssement du σ final. Quant aux types en -η et en -α, ils n'ont plus qu'une forme pour les trois cas.

2. L'amuïssement du σ final a rendu l'accusatif pluriel des thèmes en -ο- semblable au génitif singulier ; la fermeture de ω final en ου a amené la confusion du génitif singulier et du génitif pluriel de ces thèmes.

3. L'accusatif singulier des noms masculins, comme celui des féminins (voir plus haut), ne se distingue des autres cas que s'il est précédé de l'article et si le nom à l'accusatif commence par une occlusive sourde qui devient sonore en pareil cas : ο κ άβο, το(dο) g άβο ; ο πατέρα, το(dο) b ατέρα ; ο καφέ, το(dο)g αφέ.

4. Les masculins offrent deux types de pluriel : l'un oppose le nominatif à l'accusatif et au génitif, l'autre oppose au génitif le nominatif et l'accusatif.

Ces remarques s'appliquent également aux types en -α et en -η à finale tonique : ψωμά, καφετζή, et au type en -η à finale atone, imparisyllabique : χασάπη.

5. Certains noms en -η(ς) (συγγενή[ς]) ont leur pluriel

en $-\eta\delta\epsilon(\zeta)$ (au lieu de $-\epsilon\zeta$) : $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\eta\delta\epsilon(\zeta)$. J'ai rencontré également $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\acute{\alpha}\delta\epsilon(\zeta)$ à Laya, et $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\acute{\alpha}\delta\epsilon(\zeta)$ à Yéroliména ; dans $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\eta\delta\epsilon$, la désinence $-\delta\epsilon$ s'ajoute directement au thème $^*\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\eta-$; dans $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\acute{\alpha}\delta\epsilon$ et $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\acute{\alpha}\delta\epsilon$, la désinence n'est pas $-\delta\epsilon$, mais $-\alpha\delta\epsilon$; elle s'ajoute au radical $^*\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\eta-$, d'où : $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\eta\acute{\alpha}\delta\epsilon$; le groupe $^*- \nu\eta\acute{\alpha}-$ évolue vers $^*- \nu\gamma\alpha-$, le *yod* mouille la consonne qui le précède, d'où : $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\acute{\alpha}\delta\epsilon$; par contre, dans le parler de Laya, η s'est contracté avec α avant de passer à *yod*, d'où : $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\acute{\alpha}\delta\epsilon$. C'est par la désinence $-\alpha\delta\epsilon$ (et non $-\delta\epsilon$), je crois, qu'il faut expliquer la forme $\text{Αράπα}\delta\epsilon(\zeta)$ (thème $^*\text{Αρα}\pi-$), au lieu de $\text{Αράπ}\eta\delta\epsilon(\zeta)$ (thème $^*\text{Αρα}\pi\eta-$, de $\text{Αράπ}\eta\zeta$), qui est fréquente à Laya. On remarque aussi que $\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha(\zeta)$ dont le pluriel est en grec commun $\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\epsilon\varsigma$, présente en maniote le pluriel $\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha\delta\epsilon(\zeta)$: ces faits montrent l'extension du pluriel en $-\delta\epsilon(\zeta)$ ($-\alpha\delta\epsilon\varsigma$ ou $-\eta\delta\epsilon\varsigma$) dans les masculins en $-\alpha$ et en $-\eta$ ¹.

6. Le vocatif en $-\epsilon$ ($\gamma\alpha\mu\pi\rho\acute{\epsilon}$) n'est pas usité en maniote ; on ne le rencontre que sous l'influence de la langue commune².

c) *Neutres*. — Le maniote ne possède plus que deux

1. HÖEG a relevé dans le parler des Saracatsans : *patirádis pramatiftidis* ou *pramatiftádis* (op. cit., p. 233, Paradigmes). On voit que la formation du pluriel en $-\delta\epsilon\varsigma$ est plus développée dans les dialectes qu'en langue commune (sur cette désinence en grec commun, voir L. ROUSSEL, op. cit., p. 74-5, §§ 234-237). Le tsaconien présente, lui aussi, des finales en $-\alpha\delta\epsilon$ et $-\iota\delta\epsilon$ (cf. DEVILLE, op. cit., p. 101, § 2, 2).

2. Cf. ci-dessous, *Syntaxe*. Le vocatif en $-\epsilon$ s'est éliminé vraisemblablement par l'analogie des autres flexions qui n'ont pas de forme spéciale du vocatif. Isolé dans la déclinaison des masculins en $-\alpha$, il était destiné à disparaître. La tendance à éliminer le vocatif en $-\epsilon$ n'est pas étrangère à la langue commune ; les gens du peuple, à Athènes, disent parfois $\chi\acute{\upsilon}\rho\iota\varsigma$ pour $\chi\acute{\upsilon}\rho\iota\epsilon$.

types de neutres, l'un en -ο, l'autre en -ι, qui peuvent être accentués ou non sur la finale.

Singulier

Nom. acc.	στόμα	κρέα	βουνό	στήθο	κρασί	παπούτσι
Gén.	στομάτου	κρεάτου	βουνού	στήθου	κρασίου	παπουτσού

Pluriel

Nom. acc.	στόματα	κρέατα	βουνά	στήθα	κρασία	παπούτσα
Gén.	στομάτων	κρεάτων	βουνού	στήθου	κρασίου	παπουτσού

REMARQUES. — 1. Le type en -ος (στήθος, ἔθνος), par suite de l'amuïssement du σ final¹, se confond avec le type en ο. Pareillement, le type en -ας (κρέας) ne se distingue plus du type en -α (στόμα).

2. Le type en -ί garde l'accent sur ι dans toute la flexion : c'est l'accent qui a empêché ι de devenir *yod* comme en grec commun (κρασία, à côté de κρασγία du grec commun).

3. Au contraire, -ι atone s'amuït là où la langue commune présente un *yod* (παπουτσού, παπούτσα, à côté de παπουτσίου, παπούτσια du grec commun).

4. Le génitif pluriel est, par suite du traitement ου de ω final, semblable au génitif singulier.

5. J'ai recueilli une fois à Mézapo devant voyelle la forme de génitif γάλατους : il semble que ce soit le résultat d'une contamination de γαλάτου et de γάλατος dans la pensée du sujet parlant. Mais la forme est isolée, et il est difficile de l'interpréter.

6. Les masculins en -ο(ς), les neutres en -ο ont au singulier la même flexion ; il en va de même pour les

1. Ou d'un changement de suffixe, comme on l'a vu plus haut, p. 171.

féminins en $-\alpha$ et en $-\eta$, et les masculins en $-\eta(\zeta)$ et en $-\alpha(\zeta)$. De sorte que la distinction des diverses déclinaisons n'est plus aussi nette en maniote qu'en langue commune. Nous verrons, en syntaxe, les conséquences de ce fait.

CHAPITRE V

L'ADJECTIF

Il y a peu à dire sur la déclinaison de l'adjectif en maniote. Le traitement du type en -ος, -η, -ο, y est identique à celui des substantifs masculins en -ος, féminins en -η, et neutres en -ο. Toutes les remarques que j'ai faites à propos de ces substantifs s'appliquent par conséquent aussi aux adjectifs.

Le type de féminin en -υά qu'atteste la langue commune pour les adjectifs en -ης (-υς) et certains adjectifs en -ός (βαριά, παχιά, αγαπητικά, de βαρύς (βαρής), παχύς (παχής), αγαπητικός) est en maniote représenté par -ά, par suite de l'amuïssement du ι : βαρά, παχά, αγαπητιά.

Le type de neutre en -ι (βαρύ, παχύ, ou βαρί, παχί) subit l'amuïssement du ι au génitif singulier et au pluriel : βαρού, βαρά, etc.

La formation du comparatif et du superlatif n'appelle aucune remarque.

Deuxième section : CONJUGAISON

CHAPITRE PREMIER

LES DÉSINENCES PERSONNELLES

1^o DÉSINENCES ACTIVES

a) *Première personne du singulier.* — Les deux types de conjugaison du grec commun, à finale atone et à finale tonique (type $\chi\acute{\alpha}\nu\omega$ et type $\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\tilde{\omega}$) se retrouvent en maniote, avec, au lieu de $-\omega$ ou de $-\tilde{\omega}$ à la première personne du singulier, $-\sigma\upsilon$ ou $-\sigma\acute{\upsilon}$, car ω en finale, tonique ou non, s'est fermé en $-\sigma\upsilon$. Cette finale se retrouve à toutes les premières personnes du singulier des divers temps et modes de l'actif : au présent : $\alpha\gamma\alpha\pi\sigma\acute{\upsilon}$, $\chi\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon$; au futur-subjonctif de thème aoristique $\alpha\gamma\alpha\pi\tilde{\eta}\sigma\sigma\upsilon$ ($\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\tilde{\eta}\sigma\omega$), $\chi\acute{\alpha}\sigma\sigma\upsilon$ ($\chi\acute{\alpha}\sigma\omega$)².

1. HÖEG distingue avec raison les formes saracatséennes toniques en $-\sigma\tilde{\upsilon}$, qui s'expliquent par l'analogie des formes atones en $-\sigma\upsilon$ (dans ce parler tout σ atone se ferme en $\sigma\upsilon$), des formes toniques tsaconiennes et maniotes en $-\tilde{\omega}$ (op. cit., p. 267, n. 1). Il explique phonétiquement les formes tsaconiennes, mais renonce à expliquer les formes maniotes : « Je ne sais pas comment il faut comprendre les formes maniotes telles que $\acute{\epsilon}\rho\theta\sigma\tilde{\upsilon}$. » Je renvoie au début de cette étude (p. 71) où j'ai essayé d'expliquer la fermeture de ω en $\sigma\upsilon$ à la finale, tant en tsaconien qu'en maniote, en syllabe tonique ou atone.

2. Ces formes sont attestées par des textes : PASAYANI (op. cit.) donne : $\theta\acute{\epsilon}\sigma\upsilon$ (p. 97, n° 153, v. 40), $\mu\iota\lambda\sigma\tilde{\upsilon}$ (p. 101, n° 155, v. 27), $\gamma\epsilon\lambda\sigma\tilde{\upsilon}$ (p. 111, n° 165, v. 3), etc., pour $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$, $\mu\iota\lambda\tilde{\omega}$, $\gamma\epsilon\lambda\tilde{\omega}$.

Les premières personnes de l'aoriste et de l'imparfait de l'indicatif sont en α , comme dans la langue commune : ἀγάπησα, αγαπούσα, ἔχασα, ἔχανα.

b) *Deuxième personne du singulier.* — L'amuïssement du σ en finale a amené la confusion des deuxième et troisième personnes. J'ai couramment entendu, en particulier à Yéroliména, des formes telles que : ἀγαπά (ἀγαπάς), ἀφίνει (ἀφίνεις), κάνει (κάνεις), ἔκανε (ἔκανε), καπνίζει (καπνίζει), λέ (λές), πά (πάς), ξαίρει (ξαίρεις), φιλεί (φιλείς), etc. Cependant, devant consonne, le σ final est souvent réapparu à la deuxième personne pour éviter la confusion avec la troisième, surtout lorsque les deux formes sont employées consécutivement ou au moins se trouvent rapprochées dans le discours (ainsi : ξαίρει καὶ ξαίρεις)¹. Mais, le maintien du σ est bien plus répandu dans les parlers de Mézapo, de Laya, de Kitta que dans ceux de Yéroliména ou de Porto-Cayo. La deuxième personne du singulier s'exprime à l'aide des expressions pronominales déjà rencontrées² : του λόγου ζου (τοῦ λόγου σου) ou η ἀφεντιά ζου (ἡ ἀφεντιά σου); la première de ces expressions se construit avec la deuxième personne du verbe, la seconde, avec la troisième personne : mais pratiquement les formes verbales ne se distinguent pas.

c) *Troisième personne du singulier.* — Dans les verbes qui ont une voyelle avant la désinence (πάει, θέει < θέλει, λέει), le i final (noté ϵi), deuxième élément

1. Une telle exception à une loi phonétique n'est pas pour surprendre : HÖEG a constaté à la troisième personne du pluriel -ουν le maintien du -ου par analogie même là où phonétiquement il devait tomber (op. cit., p. 106 et p. 266).

2. Cf. ci-dessus, p. 192.

de diphtongue, tend à s'amuïr en maniote ou à se contracter, et l'on a : $\pi\acute{\alpha}$, $\theta\acute{\epsilon}$, $\lambda\acute{\epsilon}$, etc¹.

d) *Première personne du pluriel*. — A côté de la forme commune en $-\mu\epsilon$ que possède aussi le maniote, il existe une désinence en $-\mu\alpha$ qui se rencontre à l'aoriste en $-\kappa\alpha$, quoique rarement : $\gamma\acute{\alpha}\kappa\mu\alpha$ ($\delta\iota\alpha\beta\acute{\eta}\kappa\mu\epsilon$), $\epsilon\iota\pi\acute{\epsilon}\kappa\mu\alpha$ ($\epsilon\iota\pi\alpha\mu\epsilon$). On peut l'expliquer moins par une assimilation progressive due à l'influence du α de la syllabe précédente que par une analogie de la première personne du singulier en $-\alpha$.

e) *Troisième personne du pluriel*². — Il existe en maniote trois terminaisons de la troisième personne du pluriel : d'une part, $-\sigma\upsilon$ pour le présent et le futur de l'indicatif, $-\kappa$ pour l'imparfait et l'aoriste, d'autre part, $-\sigma\iota$ qui se rencontre à tous les modes et à tous les temps ; ainsi l'on trouve avec $-\sigma\upsilon$: $\kappa\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon$ ($\kappa\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon\nu$), $\chi\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon$ ($\chi\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon\nu$), $\chi\acute{\alpha}\sigma\sigma\upsilon$ ($\chi\acute{\alpha}\sigma\sigma\upsilon\nu$)³, $\acute{\epsilon}\chi\alpha\sigma\alpha$ ($\acute{\epsilon}\chi\alpha\sigma\alpha\nu$), $\acute{\epsilon}\kappa\alpha\nu\alpha$ ($\acute{\epsilon}\kappa\alpha\nu\alpha\nu$) ; avec $-\sigma\iota$: $\kappa\acute{\alpha}\nu\sigma\iota$ ($\kappa\acute{\alpha}\nu\sigma\iota\nu$), $\kappa\acute{\alpha}\nu\sigma\iota$ ($\acute{\epsilon}\kappa\alpha\nu\sigma\iota$), $\alpha\gamma\alpha\pi\acute{o}\sigma\iota$ ($\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\acute{o}\sigma\iota\nu$), $\alpha\gamma\alpha\pi\acute{\eta}\sigma\sigma\iota$ ($\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\acute{\eta}\sigma\sigma\iota\nu$), $\alpha\gamma\alpha\pi\acute{\eta}\sigma\alpha\sigma\iota$ ($\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\acute{\eta}\sigma\alpha\sigma\iota\nu$), $\xi\alpha\acute{\iota}\rho\sigma\iota$ ($\xi\alpha\acute{\iota}\rho\sigma\iota\nu$), $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\alpha\beta\acute{\alpha}\nu\sigma\iota$ ($\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\alpha\beta\acute{\alpha}\nu\sigma\iota\nu$), $\alpha\phi\acute{\epsilon}\rho\sigma\iota$ ($\acute{\alpha}\phi\acute{\epsilon}\rho\sigma\iota\nu$), $\phi\acute{\epsilon}\rho\sigma\iota$ ($\acute{\epsilon}\phi\epsilon\rho\alpha\nu$)⁴. J'ai

1. Voir p. 99. La langue commune connaît $\pi\acute{\alpha}\nu\alpha\pi\epsilon\acute{\iota}$ ($\pi\acute{\alpha}\epsilon\iota$), et $\lambda\acute{\epsilon}$, qui s'entend parfois pour $\lambda\acute{\epsilon}\epsilon\iota$.

2. Je ne dirai rien de la deuxième personne du pluriel, dont les formes ne diffèrent pas en maniote de celles de la langue commune.

3. Dans les textes on trouve : $\sigma\eta\mu\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon$ (PASAYANI, op. cit., p. 26, n° 51, v. 5), $\lambda\epsilon\iota\tau\upsilon\rho\gamma\omicron\upsilon$ (*ibid.*), pour $\sigma\eta\mu\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon\nu$ (ϵ), $\lambda\epsilon\iota\tau\upsilon\rho\gamma\omicron\upsilon\nu$ (ϵ).

4. Dans les textes j'ai rencontré : $\beta\gamma\acute{\alpha}\zeta\alpha\sigma\iota$ (PASAYANI, op. cit., p. 59, n° 124, v. 54), $\pi\acute{\epsilon}\phi\tau\alpha\sigma\iota$ (*ibid.*, p. 60, n° 124, v. 74), etc., pour $\beta\gamma\acute{\alpha}\zeta\alpha\nu$ (ϵ), $\pi\acute{\epsilon}\phi\tau\alpha\nu$ (ϵ). — Les *Ἀνάλεκτα* donnent $\varphi\omicron\beta\epsilon\rho\acute{\iota}\zeta\sigma\iota$ (op. cit., t. I, p. 125, n° 79, v. 9). L'analogie du présent a étendu la désinence $-\sigma\iota$ à l'aoriste et à l'imparfait, qui n'ont jamais connu en grec ancien que les désinences secondaires en $-\nu$ (au lieu de $\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\alpha\nu$, $\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\alpha\nu$, le maniote dit $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\alpha\sigma\iota$ d'après $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\sigma\iota$).

recueilli ces formes au hasard des conversations en différentes localités : j'en pourrais multiplier les exemples. Les formes en -σι sont les plus anciennes et les plus courantes ; quant aux formes en -ου, elles se rencontrent beaucoup plus dans les textes que dans le parler : elles semblent dues à l'influence de la langue commune, et s'expliquent en partant des formes en -ουυ(ε), où le υ final s'est amuï. Les formes en -σι ne sont pas particulières aux parlers du Magne : on les retrouve dans les parlers d'Asie Mineure¹, de Lesbos², à Chio, Rhodes, Chypre et en Crète³.

2° DÉSINENCES PASSIVES

a) *Première personne du singulier.* — Les formes de présent et de futur de la langue commune en -μσι se retrouvent en maniote.

Les formes de futur-subjonctif aoristique de la langue commune en -θῶ ou -στῶ sont en maniote -θού et -στού, puisque ω final, même sous l'accent, a évolué en ου : διηγηθού (διηγηθῶ), οριστού (ὀριστῶ).

L'imparfait est terminé par -ου (au lieu de -ουυ[ε] ou -ουυ[α]) : ἐρχομου (ἐρχόμουνα), χτενίζομου (χτενίζόμουνα)⁴, à cause de l'amuïssement du υ final même dans la phrase⁵.

1. Cf. DAWKINS, op. cit., *Dialecte de Silli*, p. 52-53, §§ 34, 36 ; *Dialecte de Pharasa*, p. 176, § 321 et p. 178, § 326.

2. Cf. KRETSCHMER, op. cit., § 80, p. 290-1.

3. Cf. KRETSCHMER, *ibid.* ; JANNARIS, op. cit., p. 198, § 777 ; HATZIDAKIS, op. cit., p. 112.

4. Cf. dans les textes, PASAYANI, op. cit. : ἐχάθου (χαθόμουνα), p. 76, n° 189, v. 30.

5. Cf. p. 169 ; le fait se retrouve dans les parlers de Lesbos (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 315).

Il est remarquable que ces formes soient accentuées sur l'initiale, *έρχομου*, au lieu de **ερχόμου* (< *έρχόμουνα*). Ce recul de l'accent est vraisemblablement dû à l'influence du présent *έρχομαι*, (cf. *χτενίζουμου*, d'après *χτενίζω*, au lieu de **χτενιζούμου* < *χτενιζόμουνα*). Le maniote tend à n'avoir qu'un seul radical dans toute la conjugaison.

Le type d'aoriste en -*θη* étant vivant à côté d'autres types¹, il existe une première personne du singulier en -*η* : *εχτίστη* (*χτίστηκα*), *εχάθη* (*χάθηκα*)².

b) *Deuxième personne du singulier.* — Le *σ* s'amuit en finale dans les désinences -*θεις* (ou -*τεις*) du futur-subjonctif et -*ης* de l'aoriste en -*θη* : les désinences -*θεί*, -(*σ*)*τεί*, -*η* sont donc communes aux deuxième et troisième personnes. L'analogie a rétabli le *σ* de la deuxième personne dans un grand nombre de cas.

A l'imparfait, se rencontrent des désinences en -*σου* (au lieu de -*ουν*[*ς*]), comparables aux désinences de première personne en -*μου* (au lieu de -*ουν*[*ς*]).

c) *Troisième personne du singulier.* — Cette personne se termine par *α* à l'imparfait : *καθότα* (*καθότανε*), *είτα* (*εἶτανε*). Le maniote connaît également une troisième personne en -*ου* (issue de -*ουν*) : *καθότου*³, *είτου*, etc., elle semble être analogique de la première et de la deuxième personnes, terminées, elles aussi, par -*ου* : sur *παινεβούμου*, *παινεβούσου*, on a recréé *παινεβούτου* (*παινεβόμουνα*, *παινεβόσουνα*, *παινεβότανε*).

1. Voir plus bas, p. 217.

2. Cf. d'autres exemples dans PASAYANI : *μαζεύτη* (*μαζέφτηκα*), op. cit., p. 107, n° 163, n. 1.

3. Cf. PASAYANI, *ibid.*, p. 77, n° 139, v. 63, etc. ; le parler de Cargèse atteste la forme *έρχετου* (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., XXV).

d) *Première personne du pluriel.* — Dans le type d'aoriste en -θη (ou -τη : -στη, -φτη, -χτη), la première personne du pluriel est en -μα : μαζέφτημα (μαζέφτήκαμε), βαφτιστήμα (βαφτιστήκαμε), σηκώθημα (σηκωθήκαμε).

e) *Deuxième personne du pluriel.* — Ici le maniote et le grec commun coïncident ; néanmoins, j'ai rencontré une fois la forme είσαστού (είσαστε), qu'atteste d'ailleurs un texte de Pasayani². Cette forme a dû être faite sur la seconde personne du singulier : είσοι.

f) *Troisième personne du pluriel.* — Au présent de l'indicatif, la troisième personne du pluriel est en -δαί, issu de -νται : χάνο δαί (χάνου νται).

L'imparfait est en -δαν (νταν) : χάνο δαν (χάνονταν).

L'aoriste en -θη (-τη) présente, à la troisième personne, la terminaison -να : μαζέφτηνα (μαζέφτήκανε)³.

Enfin, au futur-subjonctif aoristique, la troisième personne du pluriel est en -ού (issu de -ούν[ε]) : χαθού (χαθοῦν[ε]), ορίστού (ορίστοῦν[ε]).

2. *Ibid.*, p. 86, n° 146, v. 30.

3. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 79, n° 42, v. 9, etc.

CHAPITRE II

TEMPS ET MODES. — RADICAUX ET SUFFIXES

1° LE PRÉSENT

Les formations de présent que connaît la langue commune se retrouvent toutes en maniote : il serait superflu de les rappeler¹.

Un seul fait est à noter : on distingue communément deux types verbaux à finale atone (opposés au type unique à finale tonique $\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\tilde{\omega}$, $\varphi\iota\lambda\tilde{\omega}$) : 1° le type $\chi\acute{\alpha}\nu\omega$, où le radical se termine par une consonne, et 2° le type $\lambda\acute{\epsilon}\omega$, où le radical se termine par une voyelle. En maniote, la voyelle désinentielle du singulier tend à s'amuir par contraction² : $\theta\acute{\epsilon}$ ($<\theta\acute{\epsilon}\omicron\upsilon$) et $\theta\acute{\epsilon}$ ($<\theta\acute{\epsilon}\epsilon\iota$), $\pi\acute{\alpha}$ ($<\pi\acute{\alpha}\omicron\upsilon$) et $\pi\acute{\alpha}$ ($<\pi\acute{\alpha}\epsilon\iota$) : comme l'accent frappe le radical qui n'est plus suivi d'aucune terminaison, ce type de présent rejoint le type $\alpha\gamma\alpha\pi\tilde{\omega}$: le maniote tend ainsi à n'avoir qu'un seul type de verbes à finale atone : celui dont le radical se termine par une consonne ($\chi\acute{\alpha}\nu-\omega$, $\rho\acute{\alpha}\beta-\omega$, etc)³.

1. Cf. HATZIDAKIS, *Zur Präsensbildung im Neugriechischen*, op. cit., p. 390-417, Excurs IX ; et HÖEG, op. cit., p. 251.

2. Voir p. 130.

3. Ce type présente ainsi une opposition du singulier et du pluriel : par le singulier il rejoint les verbes à finale tonique, tandis que le pluriel conserve les désinences atones. De plus, le pluriel maintient nette la distinction des trois personnes, alors qu'au singulier, le verbe tend à ne garder qu'une

Le type en -άω (au lieu de -ῶ) est rare en maniote : je n'ai recueilli qu'une fois à Yéroliména *μποράει* pour *μπορεί* et *κονομάου* pour *(οι)κονομού* ; vraisemblablement, ces formes sont étrangères au parler, et ont été empruntées au dehors.

2° L'IMPARFAIT

a) *Imparfait actif*. — La langue commune connaît deux formations d'imparfait : α) au radical du présent viennent s'ajouter directement les désinences -α, -ει, -ε, -αμε, -ατε, -αν(ε) : c'est l'imparfait des verbes à finale atone (*έκανα*, *έχανα*, *έγραφα*, de *κάνω*, *χάνω*, *γράφω*) ; β) l'autre type d'imparfait est celui des verbes à finale tonique : un suffixe -οῦσ- s'intercale entre le radical du présent et les terminaisons -α, -ει, -ε, etc. : (*άγαποῦσα*, de *άγαπῶ*).

En maniote le premier type d'imparfait est courant ; le second est si rare qu'il s'explique plutôt par une influence commune ; l'imparfait des verbes à finale tonique le plus répandu en maniote est en -αγα : *πέρναγα*, (*περνοῦσα*, de *περνῶ*) ; cette désinence s'est réduite à -αα par suite de l'amuïssement du γ, qui ne s'est conservé que par analogie des personnes où l'amuïssement ne s'est pas produit. Ce type d'imparfait, quoique courant en maniote, n'appartient pas,

forme unique. Le fait rappelle un peu ce qui s'est passé en français : le singulier, phonétiquement, ne présente qu'une seule forme : c'est le pronom qui marque la personne (j'aime, tu aimes, il aime) ; au contraire, la distinction des personnes est marquée au pluriel par une différence dans la forme verbale (*aimons*, *aimez*).

en propre à ce parler, car il se rencontre dans d'autres régions du Péloponnèse, notamment à Pyrgos¹.

b) *Imparfait passif*. — A côté du type commun², il existe une formation en -να très courante (à la première personne du singulier ἐρχοῦνα, au lieu de ἐρχομένου (ἐρχόμουνα) ou ἐρχομένου. Ce type est un compromis entre la forme commune ἐρχόμουνα (caractérisée par la finale -να) et la tendance déjà remarquée du maniote à donner à la conjugaison un radical uniforme (ici : *ἐρχ-), accentué sur l'initiale.

3^e L'AORISTE

a) *Aoriste actif*. — Le maniote ne distingue pas aussi nettement que la langue commune le thème duratif (présent-imparfait) du thème momentané ou aoristique. La stabilité de l'aoriste n'est pas, dans notre parler, aussi caractéristique qu'ailleurs³. Il y a souvent hésitation entre plusieurs thèmes ; ainsi ἐχου (ἐχῶ) possède, à côté de la forme εἶχενα (qui lui sert d'imparfait et d'aoriste), la forme commune εἶχεν, et une

1. L'imparfait en -αγα doit remonter au type en -άω (au lieu de -ω), dans lequel les désinences -α, -εσ, -ε auraient été adjointes au radical (περνά-ω, imp. πέρνα-α). Entre les deux voyelles, un γ se serait dégagé (cf. ἀγέρας, de ἀέρας, ἀκούγω de ἀκούω). Comme le maniote offre très peu de formes en -άου (-άω), mais presque toujours -ού (-ω), il semble que les formes en -άω sont empruntées et que, par conséquent, l'imparfait en -αγα n'est pas né dans la région du parler maniote, mais a été pris aux régions où le type -άω est courant. — Il est singulier d'ailleurs que le maniote, qui a maintenu le type -ω et écarté le type -άω au présent, ait adopté un imparfait qui appartient au type -άω. — L'imparfait en -αγα se rencontre aussi à Lesbos (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 333, § 92). Le verbe ἐχου (ἐχῶ) présente une forme εἶχενα (εἶχεν), que les textes attestent (voir PASAYANI, op. cit., p. 85, n° 146, v. 14).

2. Voir plus haut, désinences de l'imparfait.

3. Cf. HATZIDAKIS, *ibid.*, l. c., et HÖEG, *ibid.*, l. c.

forme propre au maniote : $\acute{\epsilon}\chi\alpha$, créée sur le radical du présent $\ast\acute{\epsilon}\chi$ -. $\Delta\acute{\iota}\nu\omicron\upsilon$ ($\delta\acute{\iota}\nu\omega$), ou $\delta\acute{\omega}\kappa\omicron\upsilon$ ($\delta\acute{\omega}\kappa\omega$), ou encore $\delta\acute{\omega}\nu\omicron\upsilon$ ($\delta\acute{\omega}\nu\omega$) présente à l'aoriste les variétés suivantes : $\acute{\epsilon}\delta\iota\kappa\alpha$, $\acute{\epsilon}\delta\epsilon\kappa\alpha$ ¹, $\acute{\epsilon}\delta\omega\kappa\alpha$, rarement $\acute{\epsilon}\delta\omega\sigma\alpha$: des analogies ont agi ici en sens divers : $\acute{\epsilon}\delta\iota\kappa\alpha$ a été refait sur $\delta\acute{\iota}\nu\omega$ (thème à voyelle i), et un présent $\delta\acute{\omega}\kappa\omicron\upsilon$ a été refait sur l'aoriste $\acute{\epsilon}\delta\omega\kappa\alpha$. Un présent de radical $\ast\acute{\gamma}\epsilon\nu$ - ($\acute{\gamma}\acute{\epsilon}\nu\omicron\mu\alpha\iota$, d'après $\acute{\gamma}\acute{\epsilon}\nu\epsilon\tau\alpha\iota$) a servi à former un aoriste $\acute{\epsilon}\acute{\gamma}\epsilon\nu\alpha$, $\acute{\gamma}\acute{\epsilon}\nu\omicron\upsilon$, voisinant avec un aoriste $\acute{\gamma}\acute{\iota}\nu\eta\kappa\alpha$. $\Pi\alpha\acute{\iota}\rho\nu\omicron$ ($\pi\alpha\acute{\iota}\rho\omega$) a pour aoristes : $\pi\acute{\eta}\rho\epsilon\kappa\alpha$, $\pi\acute{\eta}\rho\alpha\kappa\alpha$ et $\acute{\epsilon}\pi\alpha\rho\alpha$. $\text{Β}\rho\acute{\iota}\sigma\chi\omicron\upsilon$ ($\beta\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$) : $\acute{\eta}\beta\rho\eta\kappa\alpha$ et $\acute{\eta}\beta\rho\epsilon\kappa\alpha$ ². Par contre, sur $\pi\acute{\alpha}\omega$, thème exprimant le moment (qui sert de futur aoristique à $\pi\eta\gamma\alpha\acute{\iota}\nu\omega$, dont l'imparfait est communément $\pi\acute{\eta}\gamma\alpha\acute{\iota}\nu\alpha$) une forme d'imparfait s'est créée : $\pi\acute{\alpha}\epsilon\gamma\alpha$, $\pi\acute{\alpha}\epsilon\acute{\gamma}\epsilon(\varsigma)$, $\pi\acute{\alpha}\epsilon\acute{\gamma}\epsilon$, etc.

Enfin, par l'effet de lois phonétiques (amuïssements et contractions), le radical aoristique s'est parfois trouvé modifié : $\acute{\eta}\theta\alpha$ (pour $\acute{\eta}\theta\epsilon\lambda\alpha$) de $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ ³ ; $\acute{\epsilon}\phi\alpha$ (pour $\acute{\epsilon}\phi\alpha\gamma\alpha$) de $\phi\acute{\alpha}\omega$ ($\tau\rho\acute{\omega}\gamma\omega$).

Ces exemples montrent que l'aoriste maniote est plutôt caractérisé par le suffixe que par le radical. On a un aoriste chaque fois qu'un thème verbal est pourvu d'un des deux suffixes : $-\sigma\alpha$ ou $-\kappa\alpha$; l'aoriste en $-\kappa\alpha$ ⁴ est bien plus développé en maniote qu'en grec commun : il se rencontre dans des verbes dont l'aoriste est com-

1. Sur cette forme voir plus haut, p. 107. Elle se retrouve à Lesbos (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 302, § 82).

2. Ces formes diverses sont attestées par les textes (PASAYANI, op. cit., *passim*) ; $\acute{\eta}\beta\rho\eta\kappa\alpha$ est le résultat d'une contamination de $\acute{\eta}\beta\rho\alpha$ et de $\beta\rho\acute{\eta}\kappa\alpha$; quant à $\acute{\eta}\beta\rho\epsilon\kappa\alpha$, cette forme est à $\acute{\eta}\beta\rho\alpha$ ce que $\epsilon\acute{\iota}\pi\epsilon\kappa\alpha$ est à $\epsilon\acute{\iota}\pi\alpha$. Voir aussi Ἀνάλεκτα , t. I, p. 125, n° 79, v. 5 : $\acute{\eta}\theta\acute{\rho}\epsilon\kappa\epsilon$.

3. Cf. Ἀνάλεκτα , *ibidem*, v. 6, $\acute{\eta}\theta\epsilon\varsigma$.

4. A Lesbos, KRETSCHMER (op. cit., p. 302-6, § 82) a constaté un grand développement de l'aoriste en $-\kappa\alpha$.

munément en -α : εἶδεκα (pour εἶδα), εἶπεκα (pour εἶπα)¹, ἤρθεκα (pour ἤρθα), πῆρεκα (pour πῆρα), φέρεκα (ἔφερα) ; par contre, le type en -σα se trouve non seulement dans les formes que connaît la langue commune, mais dans un certain nombre de verbes qui présentent, en grec commun, l'aoriste en -κα : ἀνέβηκα (ἀνέβηκα, de ἀναβαίνω), ἤγαγα (διέβηκα, de διαβαίνω), γίνηκα (γίνηκα, de γίνουμαι). Le type en -σα couvre tout le domaine de notre parler ; le type en -κα, au contraire, n'appartient en propre qu'au parler de Laya : ailleurs, il est rare et s'explique par des emprunts à ce parler : à Yéroliména même, il n'est pas usité.

b) *Aoriste passif*. — Au passif, il existe deux formations : l'une en -θη (-τη après spirante) : c'est l'ancien suffixe passif dont la langue commune a fait -θηκα (-τηκα) ; les exemples en sont nombreux, dans les textes comme dans le parler² ; l'autre formation est en -μα, -σα, -να : βαπτίστημα, βαπτίστησα, βαπτίστηνα (βαπτίστηκα, βαπτίστηκες, βαπτίστηκες) de βαπτίζουμαι ; μαζέφτημα, -σα, -να (μαζέφτηκα) de μαζέβουμαι ; συναπαθήτημα, -σα, -να (συναπαντήτηκα) de συναπαντοῦμαι, etc. ; les deux types s'emploient dans d'égales proportions ; les formes en -θηκα sont rares et semblent dues à des influences communes ; le maniote tend donc à éviter au passif le suffixe -κα, qui est réservé à une certaine formation d'aoriste actif³.

1. On rencontre, mais plus rarement : εἶπακα, qui s'explique par une assimilation régressive de ε à α (εἶπεκα > εἶπακα).

2. On rencontre, dans le parler de Cargèse : ἐύρέθη, ἐπιγράθη, ἀποκριθή (cf. STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., p. 4, XXIV, XXVIII, XXIX, XXXII).

3. Au lieu de καήκα (aoriste passif de κάω), le maniote dit κάνα.

4^o LE FUTUR

a) *L'élément auxiliaire, indice du futur.* — On sait qu'en grec moderne le futur est un temps composé, formé d'un auxiliaire $\theta\lambda$ qui précède le verbe. J. Psichari a étudié¹ l'origine et le développement de cette particule, issue de $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ $\nu\lambda$, et ayant passé par les étapes $\theta\acute{\epsilon}\omega$ $\nu\lambda$, $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\lambda$, $\theta\acute{\alpha}$ $\nu\lambda$, $\theta\lambda$. $\Theta\lambda$ se rencontre parfois en maniote, probablement sous l'influence de la langue commune ; la forme propre à ce parler est $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$; j'ai couramment entendu : $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$ $\kappa\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon$ ($\theta\lambda$ $\kappa\acute{\alpha}\nu\omega$), $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$ $\beta\omicron\upsilon$ ($\theta\lambda$ $\mu\pi\tilde{\omega}$), $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$ $\pi\omicron\upsilon$ ($\theta\lambda$ $\pi\tilde{\omega}$), etc. ; et j'ai relevé dans des textes : $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\acute{\alpha}$ $\pi\tilde{\alpha}\sigma\iota$ ($\theta\lambda$ $\pi\tilde{\alpha}\nu\epsilon$), $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\acute{\alpha}$ $\tau\acute{o}$ $\pi\acute{\alpha}\rho\omicron\upsilon\mu\epsilon$ ($\theta\lambda$ $\tau\acute{o}$ $\pi\acute{\alpha}\rho\omicron\upsilon\mu\epsilon$), $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\acute{\alpha}$ $\rho\tau\tilde{\eta}$ ($\theta\lambda$ $\rho\theta\epsilon\tilde{\iota}$)², etc. Il est curieux de constater qu'en maniote l'évolution de l'élément auxiliaire du futur n'a pas été aussi complète que dans la langue commune, mais s'est arrêtée à l'étape $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$. Il résulte qu'une expression verbale, telle que $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$ $\kappa\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon$, a conservé un caractère volitif, puisque l'idée de volonté est encore marquée par la subordination du verbe $\kappa\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon$ ($\kappa\acute{\alpha}\nu\omega$) à $\theta\acute{\epsilon}$ ($\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$). Le futur maniote n'est pas encore tout à fait une expression verbale.

b) *Le radical verbal.* — La langue commune possède deux futurs qui marquent chacun un aspect différent de l'action : le futur momentané (formé sur le radical aoristique) et le futur duratif (formé sur le thème du

1. *Essai de phonétique néo-grecque, Futur composé du grec moderne*, Paris, Imprimerie Nationale, 1884 ; voir aussi A. MEILLET, *Aperçu*, p. 249.

2. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 60, n° 124, v. 70 ; p. 86, n° 146, v. 49 et v. 60.

présent) : $\theta\lambda$ γράψω s'oppose à $\theta\lambda$ γράφω. En maniote, cette opposition n'est pas rigoureusement maintenue : sans doute, les deux futurs coexistent, mais les confusions sont fréquentes : très souvent le futur continu s'emploie là où la langue commune se servirait du futur momentané ; j'ai noté ainsi dans une conversation : $\tau\acute{o}\rho\alpha$ $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$ $\pi\alpha\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$, exprimant une action momentanée (le grec commun dirait $\tau\acute{o}\rho\alpha$ $\theta\lambda$ $\pi\alpha\acute{\iota}\zeta\omega$) : il est même curieux de rencontrer un futur continu à côté de $\tau\acute{o}\rho\alpha$, puisque cet adverbe exclut, par son sens, toute idée de durée¹. Bien plus, la coordination des deux futurs est fréquente dans le parler, sans qu'aucune différence de valeur des deux formes ne soit marquée ; ainsi : $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$ $\kappa\acute{o}\psi\omicron\upsilon$ $\kappa\alpha\iota$ $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\alpha$ $\pi\alpha\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon$ équivaut à : $\theta\lambda$ $\kappa\acute{o}\psi\omega$ $\kappa\alpha\iota$ $\theta\lambda$ $\pi\alpha\acute{\iota}\zeta\omega$.

5° L'IMPÉRATIF

a) *Impératif actif*. — Les impératifs $\phi\acute{\alpha}\varsigma$, $\delta\acute{o}\varsigma$, $\pi\acute{\epsilon}\varsigma$, sont en maniote $\phi\acute{\alpha}$, $\delta\acute{o}$, $\pi\acute{\epsilon}$, par suite de l'amuïssement du σ final².

A l'impératif aoriste des verbes à finale tonique, il existe au singulier, à côté du type en $-\sigma\epsilon$, un type en $-\sigma\omicron\upsilon$, plus rarement attesté et n'appartenant sans doute pas au parler : $\mu\iota\lambda\acute{\eta}\sigma\omicron\upsilon$, $\alpha\gamma\alpha\pi\acute{\eta}\sigma\omicron\upsilon$ ($\mu\iota\lambda\eta\sigma\epsilon$, $\alpha\gamma\alpha\pi\eta\sigma\epsilon$).

La confusion du momentané et du continu a lieu

1. Sur l'affaiblissement de la notion d'aspect dans la conjugaison en maniote, voir ci-dessous à propos de l'Aoriste, et ci-dessous, *Syntaxe*, p. 234.

2. Cf. à Cargèse : $\delta\acute{o}$ $\mu\omicron\upsilon$ (voir STÉFANO STÉFANOPOULI, op. cit., p. 3, XII). — Ces formes sans σ se retrouvent à Lesbos (cf. KRETSCHMER, op. cit., p. 305, § 83).

à l'impératif comme au futur : j'ai relevé, par exemple, $\pi\alpha\iota\zeta\epsilon$, désignant une action momentanée, là où la langue commune aurait eu $\pi\alpha\iota\tilde{\zeta}\epsilon$.

b) *Impératif passif*. — Au lieu du type en -ου, qu'ignore, à proprement parler, le maniote, on rencontre un type en -κω (-θηκω, -τηκω) : ζούστηκω, δύθηκω (ντυθοῦ)¹. Ces formes ne sont pas très anciennes : la présence du ω final le prouve, sinon le ω final se serait fermé en -ου.

6° LE PARTICIPE PRÉSENT ACTIF

Par suite du traitement $\nu\tau > d$ en syllabe intérieure et de l'amuïssement du σ, la désinence du participe présent actif a évolué de -οντας en -οδα : ἡυρέβοδα (ἡυρέβοντας), ἀγαπώδα (ἀγαπώντας), κάνοδα (κάνοντας), etc.².

7° LE VERBE ÊTRE

La conjugaison du verbe *être* en maniote diffère, à certains temps et à certaines personnes, de la conjugaison commune de ce verbe.

a) <i>Présent</i> . —	<i>Singulier</i>	<i>Pluriel</i>
Première personne	εἶμαι	εἶμασθε
Deuxième personne	εἶσαι et ἔσαι	εἴστε
Troisième personne	εἶται et ἐναι	εἶδαῖ (rarement εἶναι).

1. Ces formes se rencontrent dans les textes, cf. PASAYANI, op. cit. : συγυρίστηκω, p. 130, n° 184, v. 18 ; αρματώθηκω, p. 90, n° 147, v. 23.

2. Cf. les formes de participe πεθυμοτας, ζητοτας, tirées d'un texte du xvi^e siècle que je cite et que j'explique ci-dessus, p. 154. L'amuïssement du σ ne s'était pas encore produit en finale à cette époque.

REMARQUES. — 1. La troisième personne du singulier $\epsilon\upsilon\alpha\iota$ ¹ confirme ce que l'on sait de l'origine de la forme commune $\epsilon\tilde{\iota}\nu\alpha\iota$: c'est de l'ancien $\epsilon\tilde{\iota}\nu\iota$ ($\epsilon\tilde{\iota}\nu\epsilon\sigma\tau\iota$) qu'on est parti ; la désinence $-\alpha\iota$ (au lieu de $-\iota$) est analogique de la première personne $-\mu\alpha\iota$. Dans la langue commune, le $^*\epsilon\iota-$ du radical (au lieu de $^*\epsilon[\nu]-$) est dû également à l'analogie du radical $^*\epsilon\iota-$ de la première personne. Le maniote présente un degré d'évolution moins avancé que le grec commun, puisqu'il en est resté au radical $^*\epsilon\nu-$.

2. La forme $\epsilon\iota\tau\alpha\iota$ a été refaite analogiquement sur la troisième personne du passif des autres conjugaisons ; on a dit $\epsilon\iota\mu\alpha\iota$, $\epsilon\iota\sigma\alpha\iota$, $\epsilon\iota\tau\alpha\iota$, comme on disait $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\mu\alpha\iota$, $\chi\acute{\alpha}\nu\epsilon\sigma\alpha\iota$, $\chi\acute{\alpha}\nu\epsilon\tau\alpha\iota$.

3. La deuxième personne $\epsilon\sigma\alpha\iota$ est analogique de la troisième $\epsilon\nu\alpha\iota$ ².

4. La troisième personne du pluriel $\epsilon\iota\delta\alpha\iota$ ($\epsilon\iota\nu\tau\alpha\iota$) est bâtie sur la troisième personne des autres conjugaisons : $\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\delta\alpha\iota$ ($\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\nu\tau\alpha\iota$). Le maniote tend à assimiler la conjugaison de $\epsilon\iota\mu\alpha\iota$ à celle des autres verbes.

<i>b) Imparfait. —</i>	<i>Singulier</i>	<i>Pluriel</i>
Première personne	$\epsilon\iota\mu\omicron\upsilon$ ³	$\epsilon\iota\mu\acute{\alpha}\sigma\tau\alpha\nu\epsilon$
Deuxième personne	$\epsilon\iota\sigma\omicron\upsilon$ et $\epsilon\sigma\omicron\upsilon$	$\epsilon\iota\sigma\alpha\sigma\tau\epsilon$
Troisième personne	$\epsilon\iota\tau\alpha$ ⁴ et $\epsilon\iota\tau\omicron\upsilon$	$\epsilon\iota\tau\alpha$

1. Cf. 'Ανάλεκτα, p. 125, n° 79, v. 22 : $\epsilon\tilde{\iota}\nu\epsilon$.

2. Cf. PHILINDAS, Γλωσσολογικά, t. II, p. 160, sur $\epsilon\tilde{\iota}\nu\iota > \epsilon\tilde{\iota}\nu\alpha\iota > \epsilon\tilde{\iota}\nu\alpha\iota$; voir aussi HATZIDAKIS, *M. N. E.*, I, 564, et PHILINDAS, *Grammaire*, 1^{re} édition, § 1045.

3. Cf. 'Ανάλεκτα, p. 125, n° 79, v. 19.

4. *Ibidem*, p. 126, n° 80, v. 5.

REMARQUES. — 1. Aux trois personnes du singulier et à la troisième personne du pluriel la finale -ν(ε) s'est amuïe.

2. La forme έσου pour έίσου à la deuxième personne du singulier a été sans doute refaite d'après la deuxième personne du présent έσαι.

3. La troisième personne du singulier έίτου est analogue des deux premières personnes.

c) *Participe*. — L'évolution de ὄντας en ὀδα est, de tous points, comparable à celle des participes des autres verbes.

Troisième section : MOTS INVARIABLES¹

1° PRÉPOSITIONS

Trois prépositions se présentent en maniote sous une autre forme qu'en langue commune.

ῥα : représentant γὰρ du grec commun.

ἔρῳ : μὲρος.

μὲρδῖχῳ² qui équivaut à δὲχῳς, et rappelle, par sa formation, l'anglais *without* ; la présence du σ final, dont l'amuïssement est récent, a empêché l'évolution de ω en ου à date ancienne.

2° CONJONCTIONS

a) *Conjonctions de coordination.* — Je ne mentionnerai que : καὶ = καί (le κ a, devant ε, le son *κ*), et ὁμῳ = ὁμῳς. La présence d'un ω final, qui, comme dans μὲρδῖχῳ, ne s'est pas fermé en -ου, prouve que, quand le σ s'est amui, la fermeture du ω ne jouait plus.

b) *Conjonctions de subordination.* — ἀλλά (ἄν καί)

1. Je n'indique ici naturellement que les mots qui se présentent sous une forme différente de la forme commune.

2. Ce mot se retrouve dans un texte : PASAYANI, op. cit., p. 144, n° 200.

est un exemple du traitement : *nasale + consonne* devant voyelle.

$\dot{\gamma}\alpha\tau\acute{\iota} = \gamma\alpha\tau\acute{\iota}$ rappelle le traitement déjà vu : $\gamma\iota\grave{\alpha} > \dot{\gamma}\alpha$.

$\pi\acute{\omega}\zeta$ ($\pi\omega\zeta$) se rencontre sous la forme $\pi\omega$ devant une spirante. Le mot étant accessoire et faisant corps avec le mot suivant, le ω ne s'est pas fermé en ω^1 .

3° ADVERBES

Les adverbes en langue commune admettent les finales : α ou $\acute{\alpha}$ ($\kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}$, $\pi\rho\omega\tau\alpha$), $\iota\acute{\alpha}$ ($\mu\alpha\kappa\rho\iota\acute{\alpha}$), ϵ ou $\acute{\epsilon}$ ($\pi\omicron\tau\acute{\epsilon}$, $\kappa\acute{\alpha}\pi\omicron\tau\epsilon$), ι ou $\acute{\iota}$ (transcrit aussi υ , $\epsilon\acute{\iota}$: $\mu\alpha\zeta\acute{\iota}$, $\pi\acute{\epsilon}\rho\sigma\iota$, $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}$, $\pi\omicron\lambda\acute{\upsilon}$), $\omicron$ ou $\acute{\omicron}$ (ω) ($\tau\acute{\omicron}\sigma\omicron$, $\pi\acute{\iota}\sigma\omega$, $\acute{\epsilon}\delta\omega$), $\iota\acute{\omicron}$ ou $\iota\omicron$ ($\pi\iota\acute{\omicron}$, $\acute{\alpha}\beta\rho\iota\omicron$), $\omicron\upsilon$ ($\kappa\acute{\alpha}\pi\omicron\upsilon$), enfin σ après α ($\chi\iota\omicron\lambda\acute{\alpha}\varsigma$), ϵ ($\chi\tau\acute{\epsilon}\varsigma$), ι ($\mu\acute{\omicron}\lambda\iota\varsigma$), ω ou $\omicron$ ($\mu\pi\rho\acute{\omicron}\varsigma$, $\acute{\alpha}\mu\acute{\epsilon}\sigma\omega\varsigma$).

Certaines formes adverbiales du maniote diffèrent des formes communes, pour des raisons phonétiques et analogiques.

1° Les adverbes en $\iota\acute{\alpha}$ ou $\iota\alpha$, après contraction de ι ou amuïssement de y , se sont confondus avec les adverbes en α : $\mu\alpha\kappa\rho\acute{\alpha}$ ($\mu\alpha\kappa\rho\iota\acute{\alpha}$), $\tau\alpha\chi\acute{\alpha}$ ($\tau\alpha\chi\upsilon\acute{\alpha}$) comme $\kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}$.

2° Les adverbes en ω , dans lesquels ω s'est fermé en $\omicron\upsilon$, sont devenus des adverbes en $-\omicron\upsilon$: $\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon$ ($\acute{\alpha}\nu\omega$) et $\alpha\pi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon$ ($\acute{\alpha}\pi\acute{\alpha}\nu\omega$), $\kappa\acute{\alpha}\tau\omicron\upsilon$ ($\kappa\acute{\alpha}\tau\omega$), $\acute{\omicron}\xi\omicron\upsilon$ ($\acute{\omicron}\xi\omega$), $\pi\acute{\iota}\sigma\omicron\upsilon$ ($\pi\acute{\iota}\sigma\omega$) ou $\pi\acute{\iota}\zeta\omicron\upsilon^2$.

3° Les adverbes en σ , après amuïssement de σ , se sont confondus, selon le timbre de la voyelle précé-

1. Cf. ci-dessus, p. 62.

2. Cf. ci-dessus, p. 182, pour l'explication de la sonorisation de σ en ζ .

dente, avec les adverbes en α, ε, ι, ο : κóλα (κιολλάς), χτέ (χτές), μόλι (μόλις), νωρί (νωρίς), φέτο (φέτος).

L'analogie, enfin, a parfois fait passer quelques adverbes d'un type dans un autre : ανάκατα (ανοιχάτου), εἰά (εἰδού), ὅξα (όξου) sont passés du type en -ου au type en -α sans doute sous l'influence de μέσα.

TROISIÈME PARTIE

SYNTAXE

Première section : SYNTAXE DU MOT

CHAPITRE PREMIER

ORDRE DES MOTS

Dans une langue telle que le français, la place des mots est subordonnée à leur fonction : aussi est-elle rigoureusement fixée¹ ; le contraste est grand avec le grec commun, qui jouit, à ce point de vue, d'une liberté héritée du grec ancien².

En maniote, l'amuïssement du σ final a amené la confusion d'un grand nombre de formes casuelles. Par suite, la fonction grammaticale du mot dans la phrase n'étant plus ou étant mal marquée par la désinence, c'est l'ordre des mots qui y supplée : aussi est-il plus rigide qu'en langue commune.

1^o L'inversion du complément déterminatif féminin n'a pas eu lieu là où le σ du génitif s'est amuï ; le maniote dira : $\sigma\tau\eta\varsigma$ Κρήτης do νησί , par influence de la langue commune ; mais, s'il emploie la forme du génitif

1. Cf. MEILLET et VENDRYES, op. cit., p. 524, B, § 186.

2. *Ibid.*, et p. 525, § 817.

féminin sans σ, qui lui est propre, il dira : στο νησί
δη Κρήτη (στο νησί τῆς Κρήτης) et non *στη Κρήτη do νησί :
le déterminé, n'étant plus marqué par la désinence,
ne peut plus précéder le déterminant : l'ordre des mots
supplée à la flexion.

2^o L'accusatif pluriel des masculins en -οις, sem-
blable au génitif singulier, ne se place pas avant le
verbe, cette place étant réservée de préférence au
génitif. En langue commune, l'accusatif peut précé-
der ou suivre le verbe ; on dira indifféremment : τοὺς
γαμπροὺς εἶδα (et mieux : τοὺς γαμπροὺς τοὺς εἶδα), ou εἶδα
τοὺς γαμπροὺς ; le génitif (complément indirect) peut
aussi précéder ou suivre le verbe : τοῦ γαμπροῦ εἶπα (et
mieux : τοῦ γαμπροῦ τοῦ εἶπα), ou : εἶπα τοῦ γαμπροῦ. Le
maniote n'a pas cette liberté de construction. D'après
les observations que j'ai pu faire, une seule place est
possible pour l'accusatif pluriel, après le verbe : εἶδα δου
γαβρού (εἶδα τοὺς γαμπροὺς) ; au contraire, le génitif
complément indirect n'est toléré qu'avant le verbe :
δου γαβρού εἶπα (τοῦ γαμπροῦ εἶπα). Par là se marquent,
d'un côté, une plus étroite dépendance du verbe et du
complément direct, de l'autre, une certaine autonomie
du complément indirect à l'égard du verbe.

Par ailleurs, les variétés de construction de la lan-
gue commune se retrouvent en maniote, là où, par
suite d'analogies, les formes du parler ne diffèrent pas
de celles de la langue commune.

CHAPITRE II

L'ARTICLE

L'absence de l'article est normale dans la phrase nominale, comme nous le verrons plus loin. Dans d'autres cas, en particulier dans les expressions indiquant les dates, l'article indéfini s'omet régulièrement ; on dit : Σάββατο βράδι (au lieu de : ένα Σάββατο βράδι), Σάββατο Λαζάρου (pour : ένα Σάββατο Λαζάρου)¹. L'article défini s'omet pareillement : Βαγίου παραμονή (τὴν παραμονή τῷ Βαγιῶνι), ἀρχὴ τοῦ Οχτώβρη (τὴν ἀρχὴ τοῦ Ὀχτώβρη)². Mais des exceptions se rencontrent ; une chanson de Laya débute par ces mots : ένα Σάββατο βράδι, μία Κερακὴ πρωΐ ; toutefois, on peut expliquer la présence de l'article ici par des nécessités rythmiques.

1. Toutefois, l'article s'emploie dans les expressions : μία μέρα, μία νύχτα.

2. La langue commune n'ignore pas cette absence de l'article. L'écrivain ΧΕΝΟΠΟΥΛΟΣ écrit dans l'une de ses pièces (Ψυχασάββατο, t. II du *Théâtre complet*, p. 8) : « Παρασκευὴ βράδι », « Ἀρχὴς Μαρτίου ».

CHAPITRE III

LA DÉCLINAISON : L'EXPRESSION DU VOCATIF

Seule, l'expression du vocatif appelle une remarque. Comme on l'a vu plus haut¹, les formes en -ε du vocatif des thèmes masculins en -ο- ne sont guère usitées en maniote : c'est le nominatif qui tient lieu de vocatif ; j'ai entendu couramment à Yéroliména : κακογραμμένο (κακογραμμένος, avec amuïssement du σ final) pour κακογραμμένε ; καπετάνιο (καπετάνιος) pour καπετάνιε ; une chanson de Laya commence par ces mots : Έ, μαβρισμένο (Έ, μαβρισμένος), pour : έ, μαβρισμένε.

1. Voir p. 202.

CHAPITRE IV

LE VERBE

1^o CONSÉQUENCES DE LA DÉBILITÉ DE CERTAINES DÉSINENCES

Nous avons vu¹ que, le σ de la deuxième personne du singulier s'amuissant, la deuxième et la troisième personnes se confondent. La nécessité de distinguer les personnes a étendu l'emploi d'expressions pronominales : $\text{dou } \lambda\acute{o}\gamma\omicron\upsilon \zeta\omicron\upsilon$, $\text{dou } \lambda\acute{o}\gamma\omicron\upsilon \text{ dou}$ et $\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \zeta\omicron\upsilon$, $\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \text{ dou}$ ²; même aux autres personnes, l'emploi des pronoms est beaucoup plus développé qu'en grec commun.

L'expression : $\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha + \text{pronom}$ s'emploie avec le verbe à la troisième personne du singulier ; seul, le pronom varie, -ainsi :

$\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \text{ μου } \kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$,	pour (ἐγώ) $\kappa\acute{\alpha}\nu\omega$.
$\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \zeta\omicron\upsilon \kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$,	» (ἐσύ) $\kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota\varsigma$.
$\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \text{ dou } (\text{d}\eta) \kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$,	» (ἄφ'τοῦ, ἄφ'τῆ) $\kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$.
$\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \mu\alpha \kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$,	» (ἐμεῖς) $\kappa\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\mu\epsilon$.
$\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \zeta\alpha \kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$,	» (ἐσεῖς) $\kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\tau\epsilon$.
$\eta \alpha\varphi\epsilon\delta\acute{\iota}\alpha \text{ dou } \kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota$,	» (ἄφ'τοί, ἄφ'τές) $\kappa\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\upsilon\epsilon$.

Avec l'expression $\text{dou } \lambda\acute{o}\gamma\omicron\upsilon$, c'est non seulement le pronom qui varie, mais encore la forme verbale ; ainsi :

1. Voir p. 171-2.

2. Voir p. 192.

δου λόγου μου	κάνου	(κάνω).
δου λόγου ζου	κάνει(ς)	(κάνεις).
δου λόγου δου (δη)	κάνει	(κάνει).
δου λόγου μα(ς)	κάνουμε	(κάνουμε).
δου λόγου ζα(ς)	κάνετε	(κάνετε).
δου λόγου δου(ς)	κάνουσι	(κάνουνε).

Les pronoms ἐγώ, ἐσύ, ne sont pas d'un emploi courant, et ἀρτός a plutôt la valeur d'un démonstratif. L'emploi de δου λόγου ζου, δου λόγου δου, permet la distinction de *κάνει* deuxième personne (issu de *κάνεις*, avec amuïssement du σ final) et de *κάνει* troisième personne là où l'influence commune n'a pas rétabli le σ de la deuxième personne.

2° L'ASPECT VERBAL

J'ai déjà indiqué¹ la confusion survenue dans la conjugaison entre les thèmes continu et duratif. Le maniote emploie indifféremment le futur ou l'impératif aoristiques et le futur ou l'impératif duratifs. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer juxtaposées une forme verbale de thème continu et une forme verbale de thème momentané : *πετᾶξτε και κελαδᾶτε*, au lieu de, soit : *πετᾶξτε και κελαδήστε*, soit : *πετᾶτε και κελαδᾶτε*.

3° EMPLOI DU PASSIF¹

a) Formation du parfait et du plus-que-parfait actifs.

— Le participe passif en -μένος s'emploie au lieu de

1. p. 215.

1. Cf. l'exemple cité plus haut p. 219 : *τώρα θά παίζου* (pour *τώρα θά παίξιω*). Il est courant d'entendre des joueurs de carte s'interpeller ainsi :

la forme en -ει¹ au parfait et au plus-que-parfait de l'indicatif, formés à l'aide du verbe ἔχω. La langue commune dit : ἔχω φέρει, ἔχω κάνει, ἔχω ἀγαπήσει, pour indiquer que les conséquences d'une action passée se font sentir dans le présent² ; de même, elle dit : εἶχα φέρει, εἶχα κάνει, εἶχα ἀγαπήσει, pour indiquer que les conséquences d'une action passée se font sentir dans un temps passé, mais postérieur au temps où a eu lieu l'action en question.

Le maniote, constamment à Yéroliména et à Marmari, sporadiquement ailleurs, se sert en pareil cas du participe passif en -μένο ; on dira : έχου (εἶχα) φερμένο, έχου (εἶχα) κανωμένο, έχου (εἶχα) αγαπημένο ; alors que le participe en -ει de la langue commune est invariable, le participe en -μένο qu'emploie le maniote varie ; ainsi j'ai relevé : έχουσι αναφορέ κανωμένε (έχουν αναφορές κανωμένες), au lieu de l'expression commune : έχουν κάνει αναφορές ; de même : έχου ἀγέλαδα παρμένη, pour έχω πάρει ἀγέλαδα. Le parfait ainsi formé peut avoir en maniote la même valeur que le parfait de la langue commune ; c'est cette valeur que nous rencontrons dans les exemples qui viennent d'être cités. Mais il arrive très souvent que le parfait ait la valeur d'un simple aoriste, ce qui confirme encore ce que nous

κόβει και παίξει, θά παίζου και θά κόψου, bien qu'il ne s'agisse que d'actions momentanées, alors que la langue commune ne se servirait que du thème aoristique.

1. Sur l'origine de cette forme en -ει, issue de l'ancien infinitif en -ειν, cf. H. PERNOT, *Etudes sur la langue des Evangiles*, Paris, 1927, p. 30.

2. Cf. P. CHANTRAINE, *Histoire du Parfait Grec*, p. 19 et 251 ; sur la valeur du parfait en général, voir MEILLET et VENDRYES, op. cit., p. 169, § 269.

avons vu de l'affaiblissement de l'aspect dans le verbe maniote ; ainsi, j'ai recueilli à Yéroliména, entre autres exemples : έχου φαγωμένο, équivalant non à : έχω φάει, mais à : έφαγα, qu'aurait employé la langue commune, car, dans la phrase, le sujet parlant ne voulait pas insister sur les conséquences présentes d'une action passée, mais indiquer seulement que l'action dont il s'agissait était antérieure au moment présent ; pareillement, la phrase : έχου παρμένο κάτι, entendue à Marmari, équivaut non à : έχω πάρει κάτι, mais à πήρα κάτι¹. Il est remarquable qu'une forme composée se soit substituée à une forme simple.

Le participe en -μένο, enfin, s'emploie avec le verbe être (au lieu du verbe avoir) avec la valeur d'un simple aoriste passif ; ainsi, l'on dit couramment à Yéroliména : είναι (είναι) φερμένο, d'après : έχου (έχω) φερμένο (= έχω φέρει), au sens de : φέρθηκε, ou de τό φέρανε. — La différence de voix (passif et actif) a donc tendance à être marquée non plus par la désinence, mais par le verbe auxiliaire : nous constatons ici une évolution comparable à celle du français.

b) *Emploi du passif au lieu de l'actif.* — La langue commune emploie couramment un verbe transitif à l'actif, avec, pour complément, une proposition contenant un verbe intransitif qui exprime l'état : δείχνω πώς είμαι, λέω πώς γίνουμαι, etc. — Le maniote, en ce cas, emploie de préférence le passif dans la première proposition : λέγομαι πως (ς) γίνουμαι, δείχνουμαι πως είμαι, να

1. Cf. l'histoire du passé composé en français.

δείχτοῦ πὼς εἶμαι (pour να δείξω πὼς εἶμαι). Je ne pense pas qu'il faille voir dans la première proposition une attraction ou une analogie de la seconde : le fait s'expliquerait mal. Je crois plutôt que la construction maniote n'est pas dérivée de la construction commune, mais que c'est au contraire celle-ci qui en est issue. Le maniote nous permet de saisir l'origine de la proposition complétive introduite par πὼς : λέω πὼς, δείχνω πὼς, ἀκούω πὼς, etc. Primitivement, les deux propositions n'étaient pas étroitement liées : la deuxième ne dépendait pas, à proprement parler, de la première : elle la précisait ; δείχνομαι signifiait : on me montre (je me montre, je suis montré), et πὼς εἶμαι : comment je suis (de quelle façon je suis) ; πὼς avait encore la valeur ancienne de *εἰπω*¹ ; puis, un lien s'est établi entre les deux propositions, en même temps que le sens de πὼς s'affaiblissait et que la deuxième proposition était considérée comme le complément direct de la première : dès lors, l'emploi du passif dans la première proposition ne se justifiait plus, le complément direct ne pouvant se concevoir qu'avec un verbe actif².

4^o EXPRESSION DU COMMANDEMENT

La langue commune exprime le commandement à la deuxième personne par l'impératif, si la proposition est affirmative ; si elle est négative ou s'il s'agit

1. C'est la même évolution qu'a suivie en latin le mot *ut*, parti du sens de *comment*, et ayant abouti au sens de *que*.

2. Une évolution analogue a été subie par να, issu de ἵνα final, et qui n'introduit plus aujourd'hui qu'une complétive : θέλω να (je veux *que*).

de la première ou troisième personne, elle emploie le subjonctif, précédé de $\mu\eta(\nu)$, pour marquer la défense, de $\acute{\alpha}\varsigma$ ou $\nu\acute{\alpha}$, pour marquer l'ordre affirmatif. Devant un subjonctif à la deuxième personne, $\acute{\alpha}\varsigma$ ne s'emploie jamais et $\nu\acute{\alpha}$ ne s'emploie qu'avec le sens optatif.

C'est un trait propre au maniote que l'emploi de $\nu\acute{\alpha}$ devant une deuxième personne pour exprimer l'ordre : $\nu\acute{\alpha}\rho\theta\epsilon\iota(\varsigma)$, $\nu\alpha\kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota(\varsigma)$, etc. (= $\epsilon\lambda\alpha$, $\kappa\acute{\alpha}\nu\epsilon$). Il est probable que cet emploi tient à la confusion des deuxième et troisième personnes, due à l'amuïssement du σ final. En tous cas, la distinction des modes (impératif, subjonctif, optatif) se trouve considérablement affaiblie en maniote, puisque ce parler peut coordonner un impératif et un subjonctif à la deuxième personne, sans différence de sens ; ainsi la phrase : $\pi\acute{\epsilon}\delta\omicron\kappa\alpha\iota\nu\alpha\delta\omicron\xi\alpha\nu\alpha\pi\epsilon\iota(\varsigma)$ ($\pi\acute{\epsilon}\varsigma\tau\omicron\kappa\alpha\iota\nu\acute{\alpha}\tau\omicron\xi\alpha\nu\alpha\pi\epsilon\iota\varsigma$), se traduirait en langue commune, soit par : $\nu\acute{\alpha}\tau\omicron\pi\epsilon\iota\varsigma\kappa\alpha\iota\nu\acute{\alpha}\tau\omicron\xi\alpha\nu\alpha\pi\epsilon\iota\varsigma$, soit par : $\pi\acute{\epsilon}\varsigma\tau\omicron\kappa\alpha\iota\xi\alpha\nu\alpha\pi\acute{\epsilon}\varsigma\tau\omicron$.

Sur l'évolution de la subordination en général, voir MEILLET et VENDRYES, op. cit., p. 588-590, C, §§ 905-7 ; sur l'évolution de $\acute{\iota}\nu\alpha$, voir H. PERNOT, *Etudes sur la langue des Evangiles*, pp. 56 et sq., 95 et sq., 121 et sq., 146 et sq.

Deuxième section : SYNTAXE DE LA PROPOSITION

CHAPITRE PREMIER

PHRASE NOMINALE¹

Le grec commun connaît, à côté de la phrase verbale, la phrase nominale, dont l'emploi est infiniment plus limité que celui de la phrase verbale.

D'une manière générale, la phrase nominale comprend deux éléments : un déterminé et un déterminant, qui expriment chacun des notions différentes ; par juxtaposition, le déterminant limite et précise à la fois le concept du déterminé.

Il existe deux types de phrase nominale : 1^o l'un, vraisemblablement le plus ancien, parce qu'il est le plus éloigné du type de la phrase verbale, est caractérisé par une grande indépendance dans l'ordre des éléments qui le composent : le déterminant précède le déterminé ; 2^o l'autre rappelle le type de la phrase verbale : c'est, au contraire, ici le déterminé qui pré-

¹ 1. Sur la définition de ce terme, cf. MEILLET et VENDRYES, *op. cit.*, p. 538-544, I, §§ 835-843.

cède le déterminant ; ces deux termes peuvent être reliés entre eux par une copule.

La langue commune fait un grand usage du second type, surtout avec copule. Le premier type est limité à quelques expressions : *καλὰ ποὺ ἤρθες* (tu as bien fait de venir), *ώραῖο ποὺ...* (c'est drôle que...), et aux formules de salutation ou de souhait : *καλὴ μέρα*, *καλὴ νύχτα*, *ώρα καλὴ*, *στὸ καλὸ*, *καλὸ ταξίδι*, etc.

Le maniote présente les deux types de phrase nominale, avec la même structure qu'en grec commun.

Mais : 1^o la phrase sans copule est en maniote plus courante que la phrase avec copule : on rencontrerait : *οἱ φωνέ(ς) μεγάλε(ς)*, plutôt que : *οἱ φωνέ(ς) εἶναι μεγάλε(ς)* ; 2^o le premier type de phrase, peu développé en grec commun, est passablement répandu en maniote. J'ai ainsi relevé : *ῥεῖνὸ δο μέρο*, *μὰ φτωχὸ* (= *τὸ μέρος εἶναι ὑγεινὸν, μὰ φτωχὸ*) ; *καλό δο νερό*, *μα καλήτερο δο κρασί* (*τὸ νερὸ εἶναι καλὸ, μὰ τὸ κρασί εἶναι καλήτερο*), etc. La construction : *καλὸ εἶναι τὸ νερὸ* n'est guère usitée dans notre parler, qui dira soit : *δο νερό εἶναι καλό* (ou : *δο νερό καλό*), soit : *καλὸ δο νερό*. Il est fréquent que l'on n'exprime pas dans ce type de phrase la conjonction qui unit ou oppose déterminé à déterminant (*μα* dans les exemples précités), et que l'on dise : *ῥεῖνὸ δο μέρο*, *φτωχὸ* ; *καλό δο νερό*, *καλήτερο δο κρασί* ; en ce cas, la proposition s'accompagne d'un geste ou d'une expression du visage. Ce type de phrase nominale ne traduit donc qu'imparfaitement la pensée, puisqu'il faut le geste pour la compléter. Le rôle de la parole se borne ici à exprimer en gros et, pour ainsi dire, à l'état

brut les matériaux de la pensée, les concepts ; il manque le cadre logique de la phrase, les nuances, les oppositions, les restrictions, qu'une mimique traduit grossièrement. Lorsque la pensée devient plus complexe, le geste ne suffit plus et la parole doit remédier à cette insuffisance : c'est ici qu'intervient la phrase verbale. Le geste peut l'accompagner, mais il n'est plus nécessaire à l'expression de la pensée.

CHAPITRE II

RAPPORTS DU SUJET ET DU VERBE

L'indépendance du sujet et du verbe¹ dans la phrase verbale apparaît encore en maniote, alors que, dans la langue commune, le nombre du verbe dépend de celui du sujet.

a) *Sujet au pluriel et verbe au singulier.* — Dans la phrase que j'ai relevée au cours d'une conversation : *μία ώρα πρί νη φέζει dx ζημερώματx*, bien que le sujet soit au pluriel, le verbe se trouve au singulier ; l'absence d'accord s'explique ici par l'indépendance des éléments de la proposition ; en effet : 1^o *ζημερώματα* exprime moins la pluralité que la durée et l'ensemble des phénomènes constituant le « lever du jour » (sens de ce mot), et dont chacun s'exprime d'ailleurs par un terme propre (*ἡ ἀβγή, ἡ ἀβγοῦλα* : l'aube ; *τὰ χαράματα, ἡ χαραγή* : l'aurore ; *τό πουργό* : le petit jour)² ; 2^o le

1. Cf. MEILLET et VENDRYES, op. cit., p. 541-2, § 840 : « Pas plus dans la phrase nominale que dans la phrase verbale, il n'y a lieu de parler en indo-européen d'accord entre le sujet et le prédicat... Là où il est question d'êtres multiples, le nom sujet et le verbe prédicat sont naturellement tous deux au pluriel, mais indépendamment l'un de l'autre et sans qu'on ait le droit de supposer un « accord... », et, § 841 : « L'accord en nombre n'existe pas dans bien des cas où le sujet est un substantif singulier dans sa forme, et multiple dans son sens. »

2. Cf. la règle ancienne : *τὰ ζῶα τρέχει* (voir MEILLET-VENDRYES, op. cit., p. 542, § 842 : « Si le verbe se rencontre au singulier avec un « sujet » au nominatif pluriel neutre, c'est que dans une notion exprimée au neutre, l'indo-européen ne considérait pas la pluralité, mais la collectivité. »)

verbe φέζει (πρί να φέζει) suffit à exprimer la même idée que ζημερώματα ; or, on ne l'emploie jamais qu'au singulier (φέγγει) ; comme dans la proposition en question le verbe précède le sujet, c'est le singulier du verbe plutôt que le pluriel qui est venu à l'esprit de l'individu parlant. J'ai relevé, dans une autre circonstance : να κάτσει η νύφη κι' ο γαμπρός (= να κάτσουν η νύφη κι' ο γαμπρός) : ici, le sujet parlant a pu penser d'abord seulement à νύφη, et c'est après que l'idée de γαμπρός lui est venue¹ : au surplus, le nombre des sujets n'importe pas au verbe qui n'indique que l'action. La notion du pluriel n'a pas besoin d'être contenue dans le verbe : elle ressort simplement du nombre des sujets.

b) *Sujet au singulier et verbe au pluriel.* — Le cas inverse du précédent se rencontre, lorsque le sujet est un nom collectif, ainsi : νάρθουσι do παπαδικό (νάρθει το παπαδικό, que le clergé viennois)². Ici l'accord est logique, non grammatical.

1. Les exemples tirés de chansons ne sont pas probants, car la forme verbale a pu être imposée par des nécessités métriques. Je n'en tiendrai donc pas compte.

2. Cf. MEILLET-VENDRYES, *ibid.*, § 841.

CHAPITRE III

RAPPORTS DU VERBE ET DU COMPLÉMENT

Le complément direct s'exprime en maniote de la même façon que dans la langue commune. Seul, le complément indirect peut, dans certains cas, se traduire différemment.

a) *Complément de lieu.* — Après un verbe de mouvement, exprimant la direction vers un lieu déterminé, la langue commune se sert de la préposition σε, suivie de l'article : πάω στὴν Ἀθήνα pour marquer le complément du lieu où l'on va. On rend de la même façon le complément de lieu marquant la station : εἶμαι στὴν Ἀθήνα.

En maniote, le complément de lieu marquant la station se traduit comme en langue commune par la préposition et l'article ; mais, exception faite des analogies dues à la langue commune, le complément de mouvement s'indique par la simple apposition au verbe du nom de lieu, sans préposition ni article ; ainsi le maniote dira : εἶμαι στη Λάγεια, mais : πάω Λάγεια, αφετός ο δρόμος πηγαίνει Κίττα. Je crois qu'il faut voir là plutôt une innovation du maniote qu'un vestige de l'indépendance primitive des éléments de la phrase dont la langue homérique même n'offre plus

trace en ce cas : l'idée de mouvement ressort nécessairement du verbe, et le nom de lieu indique le terme de l'action ; il n'est pas besoin de préposition, le sens étant suffisamment clair par lui-même. Au contraire, l'idée de station ne ressortant pas forcément du verbe qui peut marquer une manière d'être ou une action, une préposition est nécessaire.

b) *Complément d'attribution.* — En grec ancien, il s'exprimait par le datif ; par suite de la réduction du nombre des cas, c'est le génitif qui, en grec commun, l'a remplacé ; on dit ainsi : μου εἶπε, σου ἔδωσα, μου ἀγόρασε, της πούλησε, etc. Dans un cas cependant, on peut employer l'accusatif au lieu du génitif, c'est avec le verbe ἀρέσει : μ' ἀρέσει (à côté de : μου ἀρέσει), σ' ἀρέσει (à côté de : σου ἀρέσει) ; le fait relève de la phonétique syntactique : l'amuïssement de ου consonne devant voyelle : *μου ἀρέσει (*μw ἀρέσει) > μ' ἀρέσει, et *σου ἀρέσει (*sw ἀρέσει) > σ' ἀρέσει ; car, à la troisième personne, on a : του ἀρέσει, της ἀρέσει (et non τον, την).

En maniote, l'emploi de l'accusatif est presque général après un grand nombre de verbes, même avec le pronom de la troisième personne, ce qui montre que le fait n'est pas dû à la même cause qu'en langue commune : voici au hasard des exemples recueillis à Yéroliména, Porto-Cayo et Marmari : do δίνου (του δίνω), δό με (δός μου), δότε δόνε κουτί καπνό (δότε του (ένα) κουτί καπνό), φέρε με (φέρε μου), μ' ἔδωκε (μου ἔδωσε), τί να ζε κάμου (τί να σου κάμω), μη με λέ(ς) (μή μου λές), ζε βάνου κάτι (σου βάζω κάτι), ζε λέου (σου λέω), ζ' εἴπασι (σου εἴπανε), να ζε φιλάσου (νά σου φτιάσω). — Cet emploi

de l'accusatif au lieu du génitif¹ me paraît devoir s'expliquer par l'analogie du pluriel² qui n'a qu'une forme pour l'accusatif et le datif : $\mu\acute{\alpha}(\varsigma)$, $\sigma\acute{\alpha}(\varsigma)$, $\tau\omicron\upsilon(\varsigma)$; à ce point de vue, l'évolution serait plus avancée en maniote qu'en langue commune, puisque le maniote, pratiquement, ne connaît qu'un cas au singulier³.

1. A Laya, cependant on dit $\zeta\omicron\upsilon\pi\epsilon\chi\alpha$: $\sigma\omicron\upsilon\epsilon\acute{\imath}\pi\alpha$; à Kitta : $\zeta\omicron\upsilon\epsilon\acute{\imath}\pi\alpha$ ($\sigma\omicron\upsilon\epsilon\acute{\imath}\pi\alpha$). L'accusatif n'est constant que dans les trois villages de Porto-Cayo, Yéroliména et Marmari. — De plus, l'influence de la langue commune commence déjà à s'y faire sentir et l'emploi de l'accusatif, au lieu du génitif à se limiter aux verbes $\delta\acute{\imath}\nu\omega$, et surtout $\lambda\acute{\epsilon}\omega$.

2. La débilité de la flexion a pu aussi entrer en jeu, ainsi : $\tau\eta\delta\acute{\imath}\nu\omicron\upsilon$ peut représenter $\tau\eta\delta\acute{\imath}\nu\omega$ (accusatif) et $\tau\eta\varsigma\delta\acute{\imath}\nu\omega$ (génitif), à cause de l'amuïssement du σ final. — Mais l'explication par l'analogie du pluriel me semble mieux rendre compte du fait ; la construction est la même avec le substantif précédé de l'article : $\epsilon\acute{\imath}\pi\epsilon\chi\alpha\delta\omicron\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha$ (= $\epsilon\acute{\imath}\pi\alpha\tau\omicron\upsilon\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha$), par analogie des pronoms $\tau\omicron$, $\tau\eta$.

3. L'emploi de l'accusatif au complément d'attribution à côté du complément direct d'objet dans le verbe $\tau\alpha\gamma\acute{\imath}\zeta\omicron\upsilon$ ($\tau\alpha\gamma\acute{\imath}\zeta\omega$) doit s'expliquer plutôt par la contamination de deux constructions de ce verbe, on dit : $\tau\alpha\gamma\acute{\imath}\zeta\omega\tau\omicron\zeta\omega\omicron$ (nourrir un animal) et $\tau\alpha\gamma\acute{\imath}\zeta\omega\tau\omicron\chi\omicron\rho\tau\acute{\alpha}\rho\iota$ (donner de l'herbe à manger) ; par suite on a : $\tau\alpha\gamma\acute{\imath}\zeta\omicron\upsilon\delta\omicron\chi\omicron\rho\tau\acute{\alpha}\rho\iota\delta\omicron\zeta\acute{\omega}$ ($\tau\alpha\gamma\acute{\imath}\zeta\omega\tau\omicron\chi\omicron\rho\tau\acute{\alpha}\rho\iota\tau\omicron\zeta\omega\omicron$, c'est-à-dire $\tau\omicron\upsilon\zeta\acute{\omega}\omicron\upsilon$) ; cf. PASAYANI, op. cit., p. 30, n° 68, v. 2 : $\tau\omicron\tau\acute{\alpha}\gamma\iota\zeta\alpha\tau\eta\zeta\acute{\alpha}\chi\alpha\rho\iota$, et p. 115, n° 168, v. 18 : $\nu\alpha\sigma\epsilon\tau\alpha\acute{\imath}\zeta\omicron\upsilon\mu\epsilon\sigma\alpha\nu\acute{\omicron}$. C'est le même cas que l'emploi en latin de deux accusatifs avec certains verbes : *docere, rogare*, etc. (voir MEILLET-VENDRYES, op. cit., p. 502, § 789).

Troisième section : RAPPORTS DES PROPOSITIONS
ENTRE ELLES

CHAPITRE PREMIER

COORDINATION

En langue commune, lorsqu'on veut, dans une phrase négative, relier entre elles deux propositions, on a le choix entre les conjonctions corrélatives : μήτε... μήτε... et οὔτε... οὔτε... (μήτε θὰ κάνω, μήτε θὰ πάω; οὔτε θὰ κάνω, οὔτε θὰ πάω). En maniote, ces conjonctions ne se répètent que devant un mot : οὐτ'ο πατέρα οὐτ'ῆ μητέρα. Devant une proposition, on ne répète pas la négation, mais on coordonne par καί : οὔτε δῶκανε καί θέ να δο κάνει (οὔτε τῶκανε, οὔτε θὰ τὸ κάνει); en langue commune, la valeur négative de οὔτε est limitée à la proposition introduite par ce mot : la négation doit être répétée au début d'une autre proposition ; en maniote, la négation a plus d'extension : exprimée une fois, elle porte sur l'ensemble des propositions sans avoir besoin d'être répétée ; le mot καί relie seulement entre elles les diverses propositions, à l'intérieur de la phrase négative.

CHAPITRE II

SUBORDINATION

a) *Le mot subordonnant.* — On rencontre assez fréquemment en maniote le mot $\tau\acute{\iota}$ employé avec la valeur de $\delta\tau\iota$. Comme l'a vu H. Pernot¹, c'est une « modification phonétique de $\delta\tau\iota$ en position atone ». C'est avec cette valeur qu'il est employé dans les phrases suivantes : $\nu\acute{\alpha}$ $\mu\eta\nu$ $\epsilon\rho\tau\eta(\varsigma)$ $\tau\acute{\iota}$ $\eta\rho\theta\alpha\nu\epsilon$ $\chi\omega\rho\phi\acute{\upsilon}\lambda\alpha\kappa\omicron\iota$ ² ; $\mu\eta\nu$ $\pi\acute{\alpha}(\varsigma)$ $\pi\rho\sigma\eta\lambda\iota\alpha\kappa\acute{\alpha}$ $\tau\acute{\iota}$ $\theta\acute{\epsilon}$ $\nu\acute{\alpha}$ $\sigma\epsilon$ $\sigma\kappa\omicron\tau\acute{\omega}\sigma\omicron\upsilon\sigma\iota$ ³ ; $\mu\eta$ $\sigma\kappa\omicron\tau\acute{\omega}\sigma\tau\epsilon$ $\tau\acute{\iota}$ $\chi\rho\epsilon\acute{\iota}$ $\tau\omicron\nu\epsilon$ $\beta\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\mu\epsilon$ ⁴ ; $\tau\acute{\iota}$ $\tau\acute{\omega}\rho\alpha$ $\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$ $\tau\acute{\alpha}$ $\sigma\tau\epsilon\rho\nu\acute{\alpha}$ ⁵. La langue commune emploierait en pareil cas $\gamma\iota\alpha\tau\acute{\iota}$. Parfois, mais plus rarement, $\tau\acute{\iota}$ a le sens non de $\delta\tau\iota$ (parce que), mais de $\delta\tau\iota$ complétif (que) : $\phi\alpha\acute{\iota}\nu\epsilon\tau\alpha\iota$ $\tau\acute{\iota}$ $\mu\alpha\varsigma$ $\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\acute{\alpha}$ ⁶ (= $\phi\alpha\acute{\iota}\nu\epsilon\tau\alpha\iota$ $\delta\tau\iota$ (πώς) $\mu\alpha\varsigma$ $\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\acute{\alpha}$).

Il n'est pas rare non plus de rencontrer $\nu\acute{\alpha}$ avec la valeur de $\gamma\iota\acute{\alpha}$ $\nu\acute{\alpha}$ (sens de l'ancien $\acute{\iota}\nu\alpha$) pour marquer le but : $\acute{\kappa}\acute{\iota}\nu\eta\sigma\acute{\iota}$ $\omicron$ $\gamma\alpha\chi\rho\acute{\omicron}$ $\nu\alpha$ $\pi\acute{\alpha}$ $\nu\alpha$ $\acute{\kappa}\omicron\nu\eta\gamma\acute{\eta}\sigma\epsilon\iota$ (= $\gamma\iota\acute{\alpha}$ $\nu\acute{\alpha}$ $\pi\acute{\alpha}\epsilon\iota$ $\nu\acute{\alpha}$ $\acute{\kappa}\omicron\nu\eta\gamma\acute{\eta}\sigma\epsilon\iota$), dans un texte de chanson.

b) *Coordination au lieu de subordination.* — Cette construction est beaucoup plus répandue en maniote

1. *Etudes sur les Evangiles*, p. 80 et sq.

2. Cf. PASAYANI, op. cit., p. 97, n. 153, v. 28-9.

3. *Ibid.*, p. 106, n. 161, v. 7-8.

4. *Ibid.*, p. 111, n. 165, v. 32.

5. *Ibid.*, p. 113, n. 167, v. 15.

6. PASAYANI, op. cit., p. 133, n. 187, v. 12.

qu'en langue commune¹. La coordination par *καί* peut remplacer : 1^o la subordination par *νὰ*, dans la phrase : *ἔδωσε ῥαταγή καὶ κόψασι...* (= *ἔδωσε διαταγή νὰ κόψουνε...*); 2^o la subordination par *πὼς*, dans : *ἡ Ἀγγλία βλέπει καὶ βρισκόμαστε* (= *ἡ Ἀγγλία βλέπει πὼς βρισκόμαστε*), *εἶδεκα καὶ ἐρχόταν ὁ φονὰς* (*εἶδα πὼς ἐρχότανε ὁ φονᾶς*); 3^o la subordination par *γὰρ* *νὰ*, dans : *ἦρθε καὶ λέε* (*ἦρθε γὰρ νὰ λέε*). Enfin, le mot *νὰ* suivi d'un verbe peut avoir la valeur d'un mot subordonnant : *νὰ ὅτι* (voilà ce que...), ainsi dans la phrase : *νὰ ἐπρεπε νὰ κάνει* (= *νὰ ὅτι ἔπρεπε νὰ κάνει*).

Cette construction montre encore la conservation en maniote de l'indépendance primitive des éléments de la phrase². La subordination se rencontre dans ce parler à l'état rudimentaire alors que dans la langue commune l'évolution en est plus avancée. En effet, d'une part, là où la langue commune emploie un verbe transitif, elle le complète par une proposition qui veut un complément direct d'objet, tandis que le maniote emploie ce verbe absolument (*βλέπει πὼς...*, à côté de : *βλέπει καὶ...*); d'autre part, là où la langue commune voit un rapport de cause à effet (*γὰρ νὰ*), l'expression d'un ordre (*νὰ*) ou d'un fait (*πὼς*), le maniote ne voit qu'une succession d'actions, qu'il relie entre elles par *καὶ*, sans préciser la nature du lien qui les rattache.

c) *Juxtaposition au lieu de subordination.* — Cette

1. Elle se trouve limitée à quelques expressions, par ex. : *λέε καὶ...* (on dirait que...); encore peut-on dire : *λὲς πὼς*.

2. Cf. MEILLET-VENDRYES, op. cit., p. 578 et sq., III.

construction¹ se rencontre dans la langue commune familière. Elle est plus fréquente encore en maniote. Voici deux exemples que j'ai relevés dans des conversations : *θα ζε δείρου, δε δρώ (θα σε δείρω, δέν τρώς)*, pour : *θα σε δείρω γι:ατ: (ou ᾶν)* δέν τρώς ; *λέ, δε θέ να do κάνει (λέει, δέ θέλει να τὸ κάνει)* pour : *λέει πὼς δὲ θέλει να τὸ κάνει*. L'indépendance des propositions qui composent la phrase est plus marquée encore que dans le cas précédent, puisqu'il n'y a même plus aucun lien entre elles ; le ton du discours, le geste, peuvent suppléer à l'insuffisance de l'expression. L'on remarque aussi que la juxtaposition peut tenir lieu de n'importe quel genre de subordonnée : causale (*γι:ατ:*), conditionnelle (*ᾶν*), complétive (*πὼς*). En outre, l'ordre des propositions n'est soumis à aucune loi : la seconde peut précéder la première (*δε δρώ, θα ζε δείρου ; δε θέ, λέ, να do κάνει, ou : δε θέ να do κάνει, λέ*) ; la subordination, au contraire n'admet que certaines libertés dans l'ordre des propositions ; on pourrait évidemment dire : *ᾶ δέν τρώς, θα σε δείρω*, parce que la proposition est conditionnelle ; mais on ne pourrait changer de place une causale ou une complétive : on dira nécessairement : *θα σε δείρω, γι:ατ: δέν τρώς* (et non : **γι:ατ: δέν τρώς, θα σε δείρω*), et *λέει πὼς θέλει να τὸ κάνει* (et non : **πὼς θέλει να τὸ κάνει, λέει*).

1. Cf. MEILLET-VENDRYES, op. cit., p. 579, A, § 894.

CONCLUSION

L'étude précédente, bien que limitée à une partie du domaine maniote, suffit à montrer la complexité de ce parler.

I. Comparé à la langue commune, il offre un mélange d'archaïsme et d'évolution.

a) Les traits anciens, d'ailleurs d'époques diverses, qui constituent un fonds propre au parler, semblent être :

1^o la distinction de $\omicron$ et ω , qui a eu pour conséquence la fermeture de ω en $\omicron\upsilon$ à la finale ;

2^o le maintien de υ avec la valeur de $\omicron\upsilon$;

3^o le maintien de *i* voyelle en hiatus sous l'accent ;

4^o l'indice du futur $\theta\acute{\epsilon}\nu\alpha$ au lieu de $\theta\acute{\alpha}$;

5^o la troisième personne du verbe être : $\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$;

6^o l'ellipse de l'article ;

7^o l'emploi de $\pi\acute{\omega}\varsigma$ après un passif ;

8^o la phrase nominale ;

9^o l'indépendance du sujet et du verbe ;

10^o l'emploi de $\tau\acute{\epsilon}$ au sens de $\delta\tau\iota$ ou de $\gamma\iota\alpha\tau\iota$;

11^o la coordination, et la juxtaposition, tenant lieu de subordination.

b) Par contre, le parler maniote se présente dans un état d'évolution plus avancé que la langue commune sur d'autres points :

1^o contraction du *i* atone avant et après voyelle ;

2^o certains traitements vocaliques (assimilation et dissimilation, ouverture et fermeture, prothèse et aphérèse, développement de *ε* final, syncope, contraction) ;

3^o traitement des nasales ;

4^o certains traitements consonantiques (amuïssement, en particulier de *σ* final, et développement de consonnes, assimilation et dissimilation, sonorisation de *τ* et de *σ* en certains cas, réduction des groupes de consonnes) ;

5^o réduction des flexions nominale et verbale ;

6^o élimination du vocatif en *-ε* ;

7^o expression au moyen de l'accusatif du complément d'attribution et du complément de mouvement, sans préposition ;

8^o affaiblissement de la notion d'aspect verbal ;

9^o innovations analogiques dans la conjugaison, en particulier dans celle du verbe *être*.

Les deux derniers faits sont, seuls, le résultat d'une innovation propre au maniote. Tous les autres proviennent d'un développement de tendances qu'atteste déjà la langue commune, et qu'a favorisées l'absence de langue écrite.

c) La langue commune a pénétré assez fortement le maniote : l'impression qui se dégage est celle d'un mélange tel qu'il n'est pas toujours facile de faire la

part exacte du parler local et celle de la langue commune. Le traitement de la consonne précédant un *yod* montre que le parler a tenté de réagir contre l'influence commune, tout au moins à une certaine époque. Les analogies récentes telles que le rétablissement de σ final à la deuxième personne des verbes, prouvent, par contre, que la force de résistance du parler local diminue.

II. Comparons le maniote aux autres parlers néo-grecs.

1^o Il présente des traits communs aux parlers du Sud comme le traitement des palatales ; notamment, le rapprochement avec le tsaconien est possible sur plusieurs points : fermeture de ω en ou à la finale, maintien de $u = ou$, amuïssement de σ final.

2^o Mais, d'une part, le maniote ne s'accorde pas avec les parlers du Péloponnèse pour le traitement du groupe : *voyelle + nasale + consonne*. Bien plus, en maniote même, on observe des divergences entre les parlers du Nord et ceux du Sud, et, au Sud, entre les villages maritimes et les villages de la montagne.

3^o D'autre part, certains traits sont communs au maniote et aux parlers du Nord et du Nord-Est : amuïssement de i atone et maintien de i tonique en hiatus, traitement du groupe : *voyelle + nasale + consonne*, sonorisation de τ , extension des pluriels en $-\delta\epsilon(\varsigma)$, maintien de la troisième personne du pluriel en $-\sigma\iota$.

Le maniote se présente comme un parler de carac-

tère populaire, dépourvu d'unité — le trait est propre d'ailleurs à tous les parlers grecs de toutes les époques — et où des influences diverses se sont exercées.

Ce mélange illustre la complexité des faits dialectaux néo-helléniques.

Faute d'un atlas linguistique des parlers grecs modernes, il ne peut être question pour l'instant d'aborder les problèmes de classification.

VU : *Le Doyen de la Faculté des Lettres*
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

(Liste, par ordre alphabétique, des ouvrages et articles
consultés)

- Ἀγών, journal hebdomadaire édité à Paris, n° du 17 mars 1928,
art. DASKALAKIS.
- Ἀθηνᾶ, t. VIII, 1895, art. HATZIDAKIS.
- Ἀθήναϊον, Athènes, 1881, t. X, art. HATZIDAKIS.
- AHRENS, *De Graecae linguae dialectis*, Gottingen, 1839, 2 vol.,
t. I.
- Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1894, art. PERNOT.
- Annual of the British School at Athens*, n° XIX-XX, années
1912-14, art. SCUTT.
- AUVILLE, *Cartes*, Paris, 1807-14.
- Ἀργωνικόν Χρονικόν Μορέως, éd. MOREL-FATIO, Genève,
1885.
- ARVIEUX, *Mémoires*, Paris, 1735, 6 vol., t. I.
- BECHTEL, *Die griechischen Dialekte*, Leipzig, 1925, t. I.
- Biblioteca dell'Archivum Romanicum*, 1924, t. II, art. ROHLFS.
- BOISACQ, *Les dialectes doriens*, Paris, 1891.
- BORY DE SAINT-VINCENT, *Relation du Voyage de la Commission
scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Atti-
que*, 2 vol., Paris, 1837-8, t. II.
- BOURGUET, *Le Dialecte Laconien*, Paris, 1927.
- BUCK, *Introduction to the Study of the greek dialects*, Londres,
1910.
- BUCHON, *Recherches historiques sur la principauté française de
Morée et ses hautes baronnies*, Paris, 1845, 2 vol.

- *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIII^e, XIV^e et XV^e s. dans les provinces démembrées de l'Empire grec à la suite de la 4^e croisade*, Paris, 1840.
- *Nouvelles recherches historiques sur la principauté de Morée*, 2 vol., Paris, 1843.
- Bulletin de la Société de Linguistique*, t. XXVII, art. A. W. DE GROOT, et t. XXVIII, 1927, art. MEILLET.
- BURSIAN, *Geographie von Griechenland*, Leipzig, 1868.
- Cartes de l'Amirauté anglaise*, Londres, 1830-47.
- CHANTRAINE, *Histoire du Parfait Grec*, Paris, 1927.
- CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, 1812.
- CHOISEUL-GOUFFIER, *Voyage pittoresque de la Grèce*, 2 vol., Paris, 1782, t. I.
- Connaissance des tems*, Paris, 1821-3, art. GAUTHIER.
- CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *Περὶ διοικήσεως τῆς αὐτοκρατορίας*, édition BEKKER, Bonn, 1840.
- CORONELLI, *Memorie Istoriografiche delli Regni della Morea e Negroponte*, Venise, 1686.
- Corpus Papyrorum Raineri*, édit. WESSELY, t. I, Vienne, 1895.
- CURTIUS, *Peloponnesos*, 2 vol., Gotha, 1851.
- DASKALAKIS, *Ἡ Μάχη καὶ ἡ Ὀθωμανικὴ αὐτοκρατορία, 1453-1821*, Athènes, 1923.
- DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor*, Cambridge, 1916.
- DEFFNER, *Zakonishe Grammatik*, Berlin, 1881.
- *Λεξικὸν τῆς τσακωνικῆς διαλέκτου*, Athènes, 1923.
- Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, Athènes, 1883, t. I.
- Denkschriften der Klassischen Akademie der Wissenschaften zu Wien*, philosophische-historische Classe XXXVI, 1888, p. 127-210, art. MIKLOSICH.
- DEVILLE, *Etude du Dialecte tzakonien*, Paris, 1866.
- DIETERICH, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache*, Leipzig, 1898.
- DRIAULT et LHÉRITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, Paris, 1926, 5 vol.
- Ἑλληνικὰ Γράμματα*, périodique grec, Athènes, n° du 15 mars 1928, art. KALAMATIANOS.
- Ἑλληνικὸν Χρονικὸν Μορέως*, édit. JOHN SCHMITT, Londres, 1904.
- ERNOU, *Morphologie historique du latin*, Paris, 1914.

- FALLMERAYER, *Geschichte der Halbinsel von Morea während des Mittelalters*, Stuttgart, 1830.
- FAURIEL, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, 1824, t. II.
- FINLAY, *The History of the Greece, from its conquest by the crusaders to its conquest by the Turks and of the Empire of Trebizond*, Londres, 1851.
- *The History of Greece under Othoman and Venetian domination*, Londres, 1856.
- FORBIGER, *Handbuch der allen Geographie*, 3 vol., Leipzig, 1842-8, t. III.
- FOUCHÉ, *Etudes de phonétique générale*, Paris, 1927.
- FOUILLÉE, *Esquisse psychologique des peuples*, Paris, 1903.
- FOY, *Lautehre der griechischen Vulgarsprache*, Leipzig, 1879.
- FRAZER, *Pausanias's Description of Greece, translated with a commentary*, 3 vol., t. III, Londres, 1898.
- GALLAND, *Journal* (1672-3), édit. SCHEFER, Paris, 1881, 2 vol.
- GAUTHIOT, *La fin de mot en Indo-Européen*, Paris, 1913.
- GRAMMONT, *La dissimilation dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, 1895.
- GUIBERT, *Dictionnaire géographique*, Paris, 1863.
- HATZIDAKIS, *Einleitung in die Neugriechische Grammatik*, Leipzig, 1892.
- Μεσαιωνικά καὶ νέα Ἑλληνικά (M.N.E.), Athènes, 1905, 2 vol.
- HERMANN, *Silbenbildung im Griechischen*, Göttingen, 1923.
- HESSELING-PERNOT, *Chrestomathie Néo-hellénique*, Paris, 1925.
- HÖEG, *Les Saracatsans, Etude linguistique*, Paris, 1920-6, 2 vol.
- HOFFMANN, *Die griechischen Dialekte*, 2 vol., Göttingen, 1893, t. II.
- Indogermanische Forschungen*, t. II, IV, VII, articles THUMB.
- JANNARIS, *A Historical Greek Grammar*, Londres, 1897.
- KIEPERT, *Topographisch-Historischer Atlas von Hellas*, Weimar, 1850.
- KRETSCHMER, *Der heutige lesbische Dialekt*, Vienne, 1905.
- KRUMBACHER, *Das Problem der Neugriechischen Schriftsprache*, Munich, 1902.
- Kuhn-Zeitschrift*, t. XVIII, art. COMPARETTI ; t. XXXIV, art. HATZIDAKIS.
- KYRIAKIDÈS, Ἑλληνική Λαογραφία, Athènes, 1923.
- Αἱ γυναῖκες εἰς τὴν Λαογραφίαν, Athènes, sans date.
- LA GUILLETIERE, *Athènes ancienne et nouvelle et l'estat present de l'Empire des Turcs*, Paris, 1675.

- LAMBERT, *Etude sur le Dialecte éolien*, Dijon, 1903.
La Parole, n° 4, 1900, art. ROUDET.
LAPIE, *Carte physique, historique et routière de la Grèce*, Paris, 1836.
LAWSON, *Modern Greek Folklore and ancient Greek religion*, Cambridge, 1910.
LEAKE, *Travels in the Morea*, 3 vol., Londres, 1830.
LEGRAND, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1894-5, 3 vol., t. II.
Libre, journal édité à Athènes, librairie du « Progrès », n°s 42-3, art. LOUIS ROUSSEL.
MARIOPOULOS, *Etude sur le climat de la Grèce*, Paris, 1925.
MAURER, *Das griechische Volk*, Heidelberg, 1835, 2 vol.
MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1920.
MEILLET-VENDRYES, *Traité de Grammaire comparée des Langues classiques*, Paris, 1924.
MEISTER, *Die griechischen Dialekte*, Gottingen, 3 vol., t. I, 1889.
Mémoires de l'Institut Royal, t. XV, Paris, 1841, art. BERGER DE XIVREY.
MONDRY-BEAUDOIN, *Etude du dialecte chypriote moderne et médiéval*, Paris, 1884.
MOROSI, *Dialetti romaici del Mondamento di Bova in Calabria*, Rome, 1874.
— *Studi dialetti greci delle Terra d'Otrante*, Lecce, 1870.
MOUSÉOS, Βατταρισμοὶ ἤτοι λεξιλόγιον τῆς Λειβησιανῆς διαλέκτου, Athènes, 1885.
MULLACH, *Grammatik der griechischen Vulgarsprache*, Berlin, 1856.
MULLER, *La domination franque en Grèce*, 2 vol. (traduction SP. LAMBROS), Athènes, 1909.
MURALT, *Essai de Chronographie byzantine de 395 à 1057*, Saint-Pétersbourg, 1855, 2 vol.
Νέα Ἑστία, périodique grec, Athènes, n° du 1^{er} février 1928, art. MARINIS.
Νεοελληνικὰ Ἀνάλεκτα περιοδικῶς ἐκδιδομένα ὑπὸ τοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου Παρνασσοῦ, Athènes, 2 vol., 1870-4.
Νέος Ἑλληνομνήμων, t. II, 1905, art. LAMBROS.
NICÉPHORE GRÉGORAS, édition BEKKER, Bonn, 1837.
NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin*, Paris, 1906.
OEKONOMIDIS, *Lautehre des Pontischen*, Leipzig, 1888.

ΟΕΚΟΝΟΜΟΣ, Πραγματεία τῆς λακωνικῆς (τσακωνικῆς) γλώσσης, Athènes, 1846, 2^e édit. 1870.

ΟΙΚΟΝΟΜΑΚΟΣ, Χάρτης τῆς Μάνης μὲ κλίμακα $\frac{1}{100.000}$ καὶ

ἰσοδιάστασιν 100 μ.

Πανδώρα, t. XII, art. PÉTRIDÈS.

PAPARRÉGOPOULOS, Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους, 5 vol., Athènes, 1925.

ΠΑΡΝΑΣΣΟΣ, Σύγγραμμα περιοδικόν, Athènes, t. IX.

PASAYANI, Μανιάτικα Μοιρολόγια καὶ τραγούδια, Athènes, 1928.

PASSOW, *Popularia carmina Graeciae recentioris*, Leipzig, 1860.

PELET, *Carte de la Morée*, Paris, 1833.

PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, Paris, 1910.

— *Etudes sur la langue des Evangiles*, Paris, 1927.

— *Grammaire du Grec moderne*, Paris, 1921.

PHILINDAS, Γραμματικὴ τῆς ρωμαϊκῆς γλώσσας, Athènes, 1902, 2^e édition, 1907, 2 vol.

— Γλωσσολογικά, Athènes, 1925-8, 3 vol.

PHILIPPSON, *Der Peloppones*, Berlin, 1892.

PORTIUS (Simon), *Grammatica linguae graecae vulgaris*, publiée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, Paris, 1889, fascicule 78, avec introduction de J. PSICHARI.

POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, Paris, 1798, 5 vol. t. IV et V.

— *Histoire de la régénération de la Grèce*, Paris, 1824, 2 vol.

PSICHARI, *Etudes de philologie néo-grecque*, Paris, 1892.

— *Essais de grammaire historique néo-grecque*, 2 vol., Paris, 1889.

— *Essai de phonétique néo-grecque, Futur composé du grec moderne*, Paris, 1884.

— *Les Etudes de grec moderne en France au XIX^e siècle*, Paris, 1904.

— *Quelques observations sur la phonétique des palois et leur influence sur la langue commune*, Paris, 1888.

PUILLON-BOBLAYE, *Carte générale de la Morée et des Cyclades*, Paris, 1833.

RAMBAUD, *L'Empire grec au X^e siècle*, Paris, 1870.

Revue biblique, 1926, I, art. ABEL.

Revue Critique, n^o 17, 1888, art. PSICHARI.

Revue de l'Histoire des Religions, 1920, t. 81, p. 260-288, art.

CH. PICARD, *L'ancien droit criminel hellénique et la Vendetta albanaise*.

- Revue de Phonétique*, 1913, t. III, art. PERNOT ; 1917, t. IV, *id* ; 1928, t. V, *id*.
- Revue des Deux-Mondes*, 1865, Paris, t. I, art. YÉMÉNIZ.
- Revue des Etudes grecques*, 1905, t. XVIII, art. PERNOT.
- ROSS, *Reisen des Königs Otto und der Königin Amalia in Griechenland*, Halle, 1846, 2 vol.
- ROUDET, *Eléments de phonétique générale*, Paris, 1910.
- ROUSSEL (Louis), *Grammaire descriptive du Roméique littéraire*, Paris, 1922.
- *La versification d'André Kalvos*, Athènes, 1922.
- ROUSSELOT, *Principes de Phonétique expérimentale*, Paris, 1897-1908.
- *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le palois d'une famille de Cellefrouin (Charente)*, Paris, 1891.
- RUHLIÈRE, *Histoire de la Révolution de Pologne*, 3 vol., Paris, 1862.
- SAKELLARIOS, *Τὰ Κυπριακά*, Athènes, 1890-1.
- SMITH, *Côte Sud et Sud-Ouest*, Londres, 1823-45.
- SOPHOCLES, *Greek Lexikon of the Roman and Byzantine periods*, New-York, 1888.
- SPON, *Voyage*, Paris, 1674-5, 2 vol., t. I.
- STÉPHANOPOLI, *Voyage en Grèce pendant les années V et VI*, 2 vol., Paris, an VIII.
- STÉPHANOS, *La Grèce au point de vue naturel, anthropologique, démographique et médical*, Paris, 1884.
- Sylloge Corai*, t. II, art. BOUNTONAS.
- THUMB, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strasbourg, 1901.
- *Handbuch der griechischen Dialekte*, Heidelberg, 1909.
- *Handbuch der neugriechischen Volksprache*, Heidelberg, 1895.
- VAN GINNEKEN, *Principes de Linguistique psychologique*, Paris, 1907.
- VENDRYES, *Recherches sur l'Histoire et les effets de l'intensité initiale en latin*, Paris, 1902.
- VILLEMAM, *Essai historique sur l'Etat des Grecs, depuis la conquête musulmane*, Paris, 1850.
- VILLOISON, *Prolégomènes à l'Iliade*, Venise, 1788.
- VLAVIANOS, *Zur Lehre der Blutrache (mit besonderer Berücksichtigung der Erscheinung dieser Sitte in Mani)*, Iéna, 1924.
- WAGNER, *Carmina graeca medii aevi*, Leipzig, 1874.
- Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, Berlin, 1861, t. II, art. SCHILLBACH.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CARTE.....	Hors texte
PRÉFACE.....	I-XII
 INTRODUCTION.....	1
I. <i>Les explorations et la connaissance du Magne</i>	1
II. <i>Aperçu géographique</i>	4
III. <i>Aperçu historique</i>	12
IV. <i>Le caractère des habitants et les mœurs</i>	21
1° <i>Le type maniote en général</i>	21
2° <i>L'habitation</i>	28
3° <i>La vie sociale</i>	32
 PREMIÈRE PARTIE : PHONÉTIQUE.....	47
PREMIÈRE SECTION : VOYELLES.....	49
<i>Chapitre I : L'accent</i>	49
<i>Chapitre II : Evolution de ω en o u</i>	58
<i>Chapitre III : Traitement u = o u</i>	74
<i>Chapitre IV : Traitement du i au contact d'une voyelle</i> ..	81
I. <i>Traitement du i devant voyelle</i>	81
1° <i>Traitement du i tonique</i>	83
2° <i>Traitement du i atone</i>	84
a) <i>Le i atone et le timbre vocalique</i>	84
b) <i>Place du groupe : i atone+voyelle dans le mot</i>	85

	Pages
c) Place du groupe : <i>i atone</i> + <i>voyelle</i> par rapport à l'accent.....	86
3 ^o Evolution du <i>i atone</i> en <i>yod</i> dans le parler maniote.....	90
a) Action du <i>yod</i> sur la consonne précédente.	90
b) Influences communes récentes.....	93
II. Traitement du <i>i</i> après voyelle.....	98
a) A l'intérieur.....	99
b) A la finale.....	101
<i>Chapitre V : Divers traitements vocaliques</i>	103
I. Modifications du timbre vocalique.....	103
1 ^o Influence de voyelles voisines.....	103
a) Cas d'assimilation.....	103
b) Cas de dissimilation.....	111
c) Cas de métathèse.....	116
2 ^o Influence de consonnes voisines.....	117
a) Cas d'ouverture.....	117
b) Changement de timbre.....	118
c) Cas de fermeture.....	119
II. Les voyelles et les changements quantitatifs dans les syllabes du mot.....	121
1 ^o Accroissement du nombre de syllabes.....	121
1. Cas de prothèse.....	121
2. Addition de voyelle en finale.....	121
3. Développement de voyelle entre consonnes à l'intérieur d'un mot.....	123
4. Développement d'un <i>i</i> à l'intérieur d'un mot entre voyelle et consonne.....	125
2 ^o Réduction du nombre de syllabes.....	125
1. Cas d'aphérèse.....	125
2. Disparition de voyelle interconsonantique ou syncope.....	127
3. Réduction de groupes de voyelles, contraction.....	128
DEUXIÈME SECTION : CONSONNES.....	132
<i>Chapitre I : Traitement des palatales, x, γ, χ</i>	132
1 ^o Traitement de <i>x</i>	133
2 ^o Traitement de <i>γ</i>	139
3 ^o Traitement de <i>χ</i>	143
<i>Chapitre II : Les nasales</i>	148

	Pages
a) Les nasales étudiées par rapport aux consonnes voisines.....	149
1° La consonne précède la nasale.....	149
2° La nasale précède la consonne.....	150
1. Mode d'articulation de la consonne.....	150
2. Place du groupe <i>nasale+consonne</i> dans le mot.....	151
b) Les nasales étudiées par rapport aux voyelles voisines.....	156
1° La nasale précède la voyelle.....	156
2° La nasale suit la voyelle.....	156
<i>Chapitre III : Divers traitements concernant les consonnes.</i>	163
a) Amuïssement de consonnes.....	163
1° Amuïssement de β	163
2° Amuïssement de γ	164
3° Amuïssement de δ	165
4° Amuïssement de λ	167
5° Amuïssement de ν	168
6° Amuïssement de ρ	170
7° Amuïssement de σ	170
b) Développement de consonnes.....	174
1° Développement de β	174
2° Développement de γ	174
3° Développement de ν	174
c) Assimilation.....	175
d) Dissimilation.....	176
1° Dissimilation de consonnes identiques.....	176
1. Dissimilation de ρ	176
2. Dissimilation de ν	176
3. Dissimilation de γ	177
4. Dissimilation de κ	178
2° Dissimilation de consonnes différentes.....	178
1. Dissimilation de β par une autre labiale..	178
2. Dissimilation de κ par γ (gutturale par gutturale).....	178
3. Dissimilation de λ	179
4. Dissimilation de τ	179
e) Métathèse.....	180
f) Changement de sonorité.....	181
1° Sonorisation de τ en d	181
2° Sonorisation de σ en ζ	182

	Pages
g) Changement du mode d'articulation.....	182
1 ^o Passage de β à b	182
2 ^o Passage de θ à τ	183
h) Changement du point d'articulation.....	183
1 ^o Passage de σ à ch	183
2 ^o Passage de λ à ρ	183
<i>Chapitre IV : Groupes de consonnes</i>	184
1 ^o Groupe $\sigma\chi$	184
2 ^o Groupe $\nu\delta$	184
3 ^o Groupe $\beta\gamma$	184
4 ^o Groupe $\sigma\mu$	185
5 ^o Groupes formés de ρ + spirante : $\rho\theta$, $\rho\delta$, $\rho\chi$	185
6 ^o Groupes de trois consonnes.....	186
 DEUXIÈME PARTIE : MORPHOLOGIE.....	 187
PREMIÈRE SECTION : DÉCLINAISON.....	189
<i>Chapitre I : L'article</i>	189
<i>Chapitre II : Le pronom</i>	191
1 ^o Pronoms personnels.....	191
2 ^o Possessifs.....	192
3 ^o Démonstratifs.....	193
4 ^o Interrogatifs.....	193
<i>Chapitre III : Noms de nombre</i>	194
1 ^o Le nombre <i>un</i>	194
2 ^o Le nombre <i>deux</i>	195
3 ^o Le nombre <i>trois</i>	195
4 ^o Le nombre <i>quatre</i>	195
5 ^o Le nombre <i>cing</i>	196
6 ^o Le nombre <i>huit</i>	196
7 ^o Le nombre <i>neuf</i>	196
8 ^o Les noms de nombre de <i>trente</i> à <i>quatre-vingt-dix</i>	197
9 ^o Les centaines.....	197
10 ^o Le nombre <i>mille</i>	197
<i>Chapitre IV : Le substantif</i>	198
1 ^o Types de déclinaison.....	199
2 ^o Flexions.....	200
<i>Chapitre V : L'adjectif</i>	205
 DEUXIÈME SECTION : CONJUGAISON.....	 207

	Pages
<i>Chapitre I : Les désinences personnelles.....</i>	207
1 ^o Désinences actives.....	207
2 ^o Désinences passives.....	210
<i>Chapitre II : Temps et Modes. Radicaux et Suffixes....</i>	213
1 ^o Le présent.....	213
2 ^o L'imparfait.....	214
3 ^o L'aoriste.....	215
4 ^o Le futur.....	218
5 ^o L'impératif.....	219
6 ^o Le participe présent actif.....	220
7 ^o Le verbe <i>être</i>	220
 TROISIÈME SECTION : MOTS INVARIABLES.....	 223
1 ^o Prépositions.....	223
2 ^o Conjonctions.....	223
3 ^o Adverbes.....	224
 TROISIÈME PARTIE : SYNTAXE.....	 227
 PREMIÈRE SECTION : SYNTAXE DU MOT.....	 229
<i>Chapitre I : Ordre des mots.....</i>	229
<i>Chapitre II : L'article.....</i>	231
<i>Chapitre III : La déclinaison : l'expression du vocatif..</i>	232
<i>Chapitre IV : Le verbe.....</i>	233
1 ^o Conséquences de la débilité de certaines dési- nences.....	233
2 ^o L'aspect verbal.....	234
3 ^o Emploi du passif.....	234
4 ^o Expression de l'ordre.....	237
 DEUXIÈME SECTION : SYNTAXE DE LA PROPOSITION.....	 239
<i>Chapitre I : Phrase nominale.....</i>	239
<i>Chapitre II : Rapports du sujet et du verbe.....</i>	242
a) Sujet au pluriel et verbe au singulier....	242
b) Sujet au singulier et verbe au pluriel.....	243
<i>Chapitre III : Rapports du verbe et du complément.....</i>	244
a) Complément de lieu.....	244
b) Complément d'attribution.....	245
 TROISIÈME SECTION : RAPPORTS DES PROPOSITIONS ENTRE ELLES.....	 247
<i>Chapitre I : Coordination.....</i>	247

	Pages
<i>Chapitre II : Subordination</i>	248
<i>a) Le mot subordonnant</i>	248
<i>b) Coordination au lieu de subordination</i> ...	248
<i>c) Juxtaposition au lieu de subordination</i> ...	249
 CONCLUSION	 251
 BIBLIOGRAPHIE	 255
 TABLE DES MATIÈRES	 261

